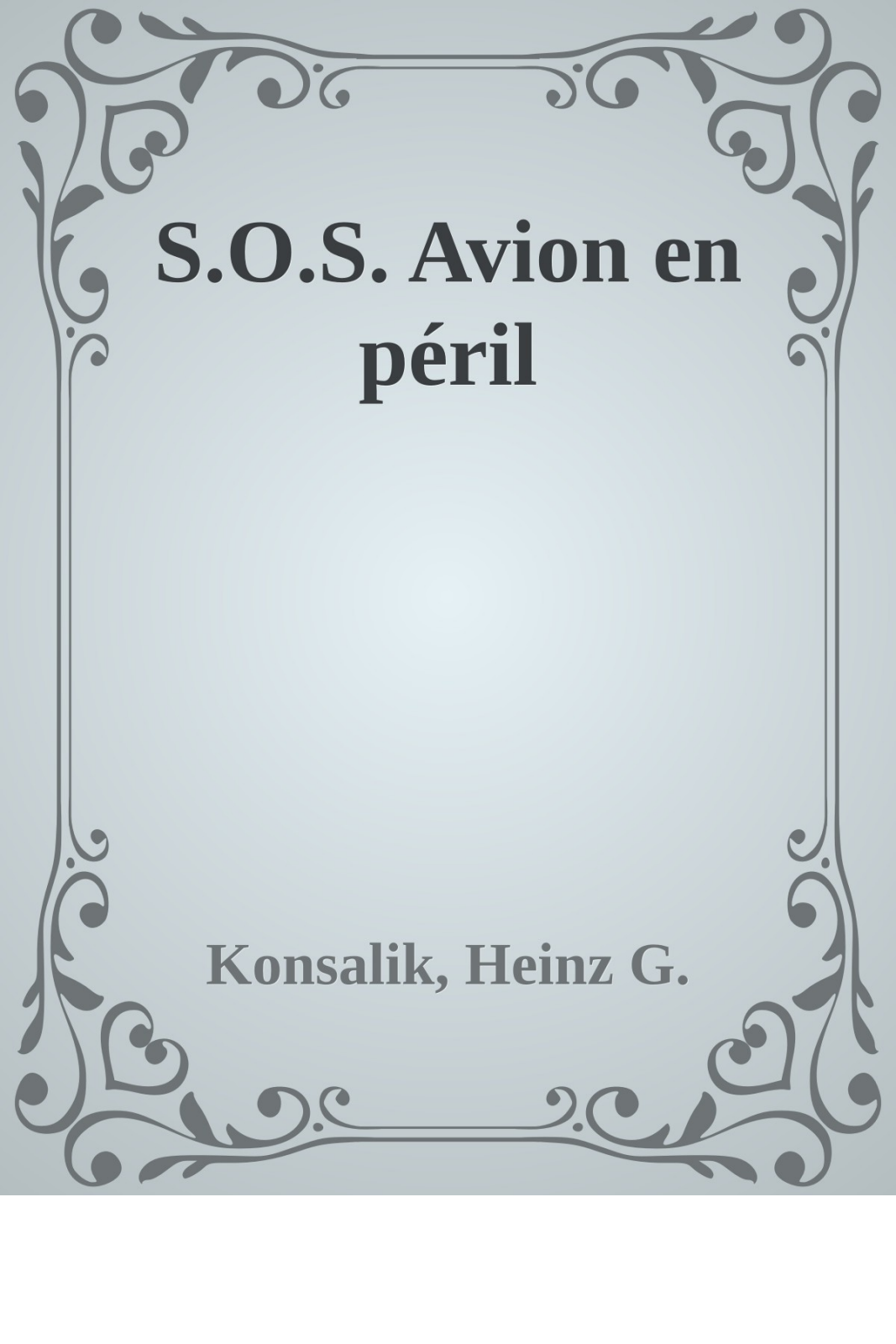


A decorative border with symmetrical floral and scrollwork patterns in a dark gray color, framing the central text.

S.O.S. Avion en péril

Konsalik, Heinz G.

VISIT...

LANZAROTE
Caliente.COM

Konsaliko

SOS

AVION EN PÉRIL

roman



■ ■

Albin Michel

HEINZ G. KONSALIK

S.O.S. AVION EN PÉRIL

ROMAN

*Traduit de l'allemand
par Christian Richard*

Albin Michel

Titre original :

MAYDAY... MAYDAY... EASTERN WINGS 610

© Heinz G. Konsalik et AVA-Autoren und Verlags Agentur GmbH,
Munich-Breitbrunn (Allemagne), 1995

Traduction française :

© Éditions Albin Michel SA., 1997
22, rue Huyghens, 75014 Paris

ISBN 2-226-09348-6

16 septembre

ALQUERIA BLANCA, MAJORQUE

Heure locale : 9 h 30

Anja le savait... Pour elle, c'était clair, elle avait prévu ce qui allait se passer... Mais toi ? La seule chose que tu voulais, c'était arriver à l'aéroport, à n'importe quel prix.

C'est de ta faute !... Oui, c'est vraiment de ta faute... C'est ce que pensait Iris. Mais il était trop tard. Les flammes, comme des serpents, rampaient déjà sur l'herbe mouillée.

C'est ce qu'elle pensait quelques secondes avant de mourir...

Quand elles avaient rangé leurs valises dans la Peugeot 205 de location, Anja avait cru remarquer que quelque chose avait changé : les voiles de brume argentées et humides qui recouvraient le paysage s'étaient dissipées. Des nuages s'étaient accumulés au-dessus de la mer, et un gris sourd, impalpable et pourtant omniprésent, prenait possession du monde, éteignant même toute couleur au-dessus du monastère de la Consolación. Entre la mer et la montagne, les nuages s'amoncelaient en une haute muraille noire traversée de bandes blanches.

« Mais que se passe-t-il ? »

Des feuilles, puis des branches entières s'envolaient, arrachées aux arbres à pain qui, à droite et à gauche de la route d'accès, se dressaient dans les champs brûlés par le soleil – elles tourbillonnaient dans l'air comme des oiseaux noirs entraînés dans une danse démente. Là-haut, près du monastère, le vent secouait les cyprès en tous sens, telles des lanières de fouet.

« Vite, en voiture ! » Iris claqua la portière derrière Anja, fit en courant le tour du capot et s'installa au volant. Elle sentait encore physiquement la poussée du vent. Puis elle eut l'impression qu'on tambourinait à coups de poing contre la carrosserie.

Elle mit le moteur en marche et roula jusqu'à la grand-route. Elle eut toutes les peines du monde à maintenir la voiture dans la bonne direction en contrebraquant tant bien que mal. « Bonté divine ! s'écria-t-elle. Il y aura du retard aujourd'hui ! Avec un temps pareil, les avions vont rester au sol, tu ne crois pas ? »

Anja hocha la tête. Elle était experte en situations de ce genre. Son

expérience, elle l'avait acquise en tant qu'amie d'un pilote de la Lufthansa – mais elle ne voulait penser ni au mot *Lufthansa* ni au nom de *Paul*. Elle avait trop espéré pouvoir les effacer tous les deux de sa mémoire pendant son séjour sur l'île...

Une large route descendait en ligne droite jusqu'à Campos. Pour le moment, elle avait disparu. Iris avait allumé les phares. Les essuie-glaces ne venaient plus à bout des trombes d'eau. En cliquetant, ils poursuivaient leur va-et-vient absurde.

Les autres véhicules, eux aussi, avaient ralenti. Tous roulaient au pas, les phares allumés.

Iris essaya de doubler une Landrover, mais y renonça : « À quoi bon ? C'est complètement idiot. Aucun avion ne peut décoller. Il doit y avoir une drôle de pagaille à l'aéroport. »

Elle venait à peine de prononcer ces mots que tout se déchaîna vraiment : un scintillement bleuâtre illumina de l'intérieur la masse inquiétante des nuages, il y eut une seconde lueur à droite, puis à gauche, et enfin, triomphalement, un fleuve de feu étincelant aux multiples veines bleues fondit du ciel pour s'abattre devant elles.

La Peugeot fit une embardée. Instinctivement, Iris avait appuyé sur le frein.

« Pourquoi ne pas faire demi-tour ? s'écria Anja.

— Ça t'arrangerait, hein, ma petite ? Tu connais pourtant le dicton : Ce qu'Iris Seifert a en tête... »

Un nouvel éclair. Et de plus en plus de pluie. De la pluie ? Non, de véritables trombes d'eau. Jamais, pendant toutes les années qu'elle avait passées à Majorque – et la famille Seifert possédait une maison de vacances près de la Consolación depuis près d'un quart de siècle –, jamais Iris n'avait vu les éléments se déchaîner à ce point. La pluie semblait grise, presque sans texture, elle tombait en biais, fouettée par les rafales, et claquait contre les vitres. Il n'était plus question de rouler. De toutes parts, dans ce monde gris, curieusement étranger, qui les entourait, brillaient des taches rouges : les feux arrière des voitures. Elles étaient toutes arrêtées. Les fossés, qui bordaient la route à droite et à gauche, débordaient depuis longtemps. Des moutons d'écume et des branches arrachées flottaient à leur surface, des cascades d'eau brune se déversaient sur la chaussée.

« Mon Dieu, si ça continue comme ça...

— Mais c'est toi qui as voulu continuer ! » s'exclama Anja.

Et à nouveau le tonnerre. Il venait du nord-ouest, du mont Tramuntana. C'était un vrai carrousel des éléments.

La Peugeot poursuivit sa route. Mais impossible de traverser la vieille ville de Campos. Des hommes revêtus de surcoats orange en plastique les dirigèrent vers une route latérale, que la pluie avait

transformée en fleuve. La voiture faisait de vaillants efforts, mais l'eau devait submerger le moteur. À l'intérieur, c'était encore sec – pour combien de temps... ?

Elles s'étaient avancées toutes les deux sur leur siège, le nez contre le pare-brise. Elles ne disaient mot. Anja essayait de se rendre utile en essuyant les vitres avec un chiffon.

Après Lluchmajor, la pluie se fit moins violente. Iris passa en seconde, puis, bravement, en troisième. Elles avaient atteint la voie rapide en direction de Palma, qui menait à l'autoroute de l'aéroport. À droite et à gauche de la route, des véhicules de service et des hommes brandissaient des signaux. Avant un pont, un camion-citerne s'était couché dans le fossé. Ses feux de détresse clignotaient.

Quand Iris réussit enfin à garer la Peugeot sur le parking bondé du service de location, au milieu des flaques d'eau et des petits lacs formés par la pluie, ses mains tremblaient. Les rafales de pluie s'étaient calmées, mais une bruine persistante suffit à les tremper jusqu'aux os sur le court trajet qui les séparait de l'entrée du terminal A.

« Regarde-moi ça ! » gémit Iris.

Jamais elle n'avait vu le vaste hall aussi plein. De toutes parts, on ne voyait que des queues interminables. Elles s'étendaient presque jusqu'aux portes d'entrée. Derrière les vitres, arrivaient de nouvelles voitures et de nouveaux bus. Les gens ne cessaient d'affluer. Et, dehors, les grues humides étincelaient. Son San Juan était entouré de constructions récentes : l'île en plein boom s'offrait un aéroport qui battrait tous les records. Dans deux ans, il serait probablement terminé.

« Où est donc ce fichu comptoir Condor ? J'aimerais bien savoir si... »

Elle reçut une poussée dans le dos et se retourna, furieuse.

« Lo siento mucho, señorita. » L'homme en tenue de travail grise des employés de l'aéroport était trempé, lui aussi. De l'eau lui dégouttait des cheveux. Il tenait dans ses bras une barrière rouge et blanche. « Perdón, perdón ! Mais tout ça, c'est la faute de la "gota fria". »

Iris reprit haleine, puis elle hocha la tête d'un air résigné.

« La gota fria ? Qu'est-ce que c'est ? » demanda Anja.

Iris fit la grimace. « Eh bien, *gota* – c'est la goutte. Et *fria* signifie "froide". Toi-même, tu le sais. Non mais, tu t'imagines ! Un orage diluvien, et ces rigolos appellent ça une "goutte froide" ! Il y a de quoi devenir dingue ! Mais où est la Condor ? »

« La gota fria... »

Cinq ans auparavant, elle avait inondé des régions entières de l'île,

transformé en fleuves torrentiels des lits de ruisseaux asséchés depuis des décennies, déraciné des arbres entraînés par la violence des eaux, arraché des ponts, submergé des maisons et des routes.

Dans la campagne, des milliers de moutons avaient été emportés. Palma avait été inondée. À Porto Colomb, une équipe de quatre cuisiniers s'était noyée dans son sous-sol. À Manacor, il fallait des canots pneumatiques pour parvenir jusqu'aux maisons. Les torrents de pluie s'étaient déversés pendant des jours. Dans les hôtels, les touristes participaient aux travaux de déblaiement. L'île avait été déclarée zone sinistrée. La reine Sophie d'Espagne était venue y distribuer de l'argent et des paroles de consolation.

L'année suivante, la « gota fria » frappa Tarragone, détruisit des hectares de vergers, entraîna deux campings dans la mer – et, cette fois encore, il y eut de nombreuses victimes. Trois mois plus tard, c'était le tour de Valence, de tout temps la cible préférée des tempêtes et des pluies diluviennes. Le rio Turia déborda. Le centre de Valence se retrouva sous les eaux, des bateaux furent fracassés contre les jetées du port.

Les dégâts atteignirent des milliards de pesetas.

À Madrid, la « gota fria » devint un sujet d'études dans les ministères : on décida de créer un organisme spécial chargé d'alerter en temps voulu la côte occidentale de la Méditerranée et l'archipel des Baléares. Grâce à la coordination de tous les services chargés de l'observation climatique, de l'Office météorologique royal, de la marine, de l'armée de l'air et de la marine marchande, ainsi qu'à l'intervention des radars les plus modernes et au savoir-faire des meilleurs spécialistes de la météo, tout phénomène et toute perturbation, qui pourraient laisser prévoir l'apparition d'une « gota fria », seraient, à l'avenir, enregistrés et interprétés.

La tempête, qui avait été classée par les météorologues espagnols dans la catégorie *Cumulo-nimbus* CB 2, s'était formée au Maroc, sur les versants de l'Atlas. Les énormes masses d'air chaud avaient été mises en mouvement par une zone de basse pression située au-dessus des Canaries et s'étaient déplacées lentement le long du continent en direction des Baléares. Les variations de pression étaient trop faibles, et la masse d'air trop diffuse et trop instable, pour qu'une observation exacte fût possible. Mais ensuite, à partir du moment où le courant atmosphérique, qui s'était traîné jusque-là paresseusement, avait atteint Majorque, la situation avait brusquement changé. La chaleur que la terre avait accumulée l'avait attiré vers le haut en une formation d'épais nuages qui s'était élevée tout d'abord à une hauteur de quatre mille, puis de six mille, et finalement de neuf mille mètres, où elle avait rencontré un courant froid du nord qui, venu du golfe du Lion, se dirigeait vers le sud.

Le phénomène s'était produit dans la matinée, peu après neuf heures. Une demi-heure plus tard, l'aéroport de Son San Juan, près de Palma, devait être fermé pour la première fois. À ce moment-là, quatorze avions, qui étaient tous, sans exception, des jets bourrés de touristes, furent concernés. On les dirigea vers des circuits d'attente, à l'écart de la zone dangereuse. D'autres, en revanche, en partie parce que les aires d'attente étaient occupées, en partie parce qu'ils avaient des problèmes de carburant, firent cap sur les aéroports de dégagement d'Ibiza, de Valence ou de Barcelone. D'autres encore, qui travaillaient pour le compte des grandes agences de voyages et devaient desservir l'île touristique toutes les cinq minutes, restèrent dans leur aéroport de départ.

À dix heures et demie, l'affrontement aussi élémentaire que dangereux des masses d'air ascendantes et descendantes sembla s'apaiser. On avait l'impression que la situation atmosphérique se stabilisait. La pluie et la tempête, qui fouettaient les montagnes et les côtes, faiblissaient. Un vent fort continuait à souffler, du sud cette fois. Les appareils, qui quittaient les aires d'attente à brefs intervalles, recevaient de la tour de contrôle de Palma l'ordre de se diriger par le nord-ouest vers la piste d'atterrissage 24.

Mais le chahut recommença. La tempête s'était offert simplement un moment de répit, une pause dont elle avait profité pour mobiliser de nouvelles réserves sur la Méditerranée et leur imprimer – ce qui était encore pire – un mouvement de rotation tel que les rafales arrivant de tous côtés interdisaient toute évolution en vue d'un atterrissage.

L'enfer se déchaînait à nouveau. Avec plus de violence encore qu'auparavant.

16 septembre

ZURICH – KLOTEN

Heure locale : 10 h 05

« Falcon Air 117 ! Autorisé à décoller vers Palma. Route initiale César 4. Transpondeur 3194. »

Avec ses réacteurs qui ronflaient doucement, l'avion roula jusqu'au début de la piste 28. La check-list avait été effectuée, l'appareil était prêt pour le décollage. Le commandant de bord Walter Stutz s'emporta un peu contre son jeune copilote, qui avait copié mot pour mot les instructions de la tour de contrôle. Règlement ou pas, Tassis ne pouvait-il pas se mettre dans la tête les quatre chiffres du code transpondeur et le code de la route de départ ?

Il se pencha en avant et régla le numéro d'identification sur le transpondeur. Le copilote le nota sur le formulaire du plan de vol. Désormais, tout contrôleur, en appuyant sur un bouton, verrait ce chiffre s'inscrire sur son écran et saurait exactement qui volait là-haut.

Ils avaient atteint le point d'attente. Le contrôleur des mouvements au sol leur donna l'ordre de changer de fréquence et de se mettre sur celle de la tour de contrôle.

« Falcon Air 117. Prêt à décoller », annonça Stutz.

La piste était sèche et poussiéreuse. Au-dessus de Kloten, de la ville de Zurich et du lac, le ciel était parfaitement bleu. Avec précaution, Walter Stutz poussa vers l'avant les manettes des gaz pour obtenir la puissance prévue. Elle était inférieure à la normale. D'une part, parce que le McDonnell Douglas DC9, au lieu des cent cinquante passagers qu'il pouvait contenir, n'en transportait que quatre-vingt-neuf, d'autre part parce que les réservoirs n'étaient remplis qu'à moitié, afin de ménager les réacteurs. Ménager le plus possible le matériel n'était pas seulement une consigne de la société, cela correspondait aussi à la philosophie du commandant de bord Walter Stutz, à la conception qu'il avait de son métier. Mais qu'attendait-on pour lui donner l'autorisation de décoller ? – « Sorry, entendit-il dans ses écouteurs. Nous avons un problème avec le contrôle du trafic aérien. »

Le bruit des réacteurs diminuait à nouveau. Gilbert Tassis tourna la tête et jeta à son commandant un regard interrogateur. Stutz haussa les épaules. Ce qui voulait dire : Ne te casse pas la tête pour ça. Mais quand même, que signifiait ce retard ? Ce n'était pas seulement un,

mais deux météorologues, qui les avaient attendus lors de de la préparation du vol. Allons, les tempêtes, les orages au-dessus de Majorque, il les connaissait mieux que tous ces sacrés spécialistes de Zurich réunis. Il y avait quinze ans, à une époque où l'on pouvait encore s'offrir tout ce qu'on voulait sur l'île, Stutz avait acheté aux abords de Banyalbufar, un village de montagne, une ferme, une *finca*, qui lui servait de résidence de vacances. Avec, en plus, deux *quadradas*, un terrain de quinze mille mètres carrés. Le tout pour douze mille francs suisses, le salaire mensuel d'un commandant de bord ! Depuis, Walter Stutz avait bien sûr nourri le rêve assez banal d'une vie nouvelle et complètement différente – sans jamais vraiment le réaliser... Mais il était ravi de sa maison de Banyalbufar. Le mauvais temps ne durerait pas. Une « gota fria » était un phénomène sans doute très désagréable, mais éphémère. Dans quatre heures, en tout cas, il serait assis sur sa terrasse, en train de boire du vin et de regarder ce que devenaient ses orangers et ses amandiers, pendant que Jan Gruber, un autre pilote de Falcon Air, ramènerait l'appareil à sa base.

« Falcon Air 117 ! Autorisé à vous aligner et à décoller ! Vent trois cents. Quatorze nœuds. »

Le commandant Stutz desserra les freins. L'avion blanc, élané, en forme de flèche, avec ses deux réacteurs à l'arrière, sa bande rouge sur son fuselage, l'inscription *Falcon Air* également rouge et ses empennages élégants, prit de la vitesse, tandis que parmi les quatre-vingt-neuf occupants s'installait ce silence de plomb qui accompagne chaque décollage et donne une impression étrange de paralysie générale. La plupart d'entre eux gardaient les yeux fermés, d'autres avaient laissé tomber les journaux fournis par les hôtes, d'autres encore continuaient de lire avec acharnement. Et il y en avait aussi qui, parfaitement détendus, contemplaient avec intérêt les bâtiments qu'ils survolaient et les avions stationnés sur l'aéroport de Zurich.

Dans le cockpit, Stutz sentit augmenter la force du vent de côté. Il s'efforça de suivre la ligne centrale à l'aide de son gouvernail de direction.

« Cent nœuds ! » s'écria Gilbert Tassis. Cent nœuds, c'était la vitesse à partir de laquelle il pouvait, en tant que copilote, réclamer un arrêt du décollage, si quelque chose d'anormal se produisait.

« V 1 », annonça Tassis. Puis : « V R, cent trente-sept... » La vitesse de rotation.

Le commandant Stutz tira doucement sur le manche. Le nez du MD-80 se souleva pour atteindre son angle de montée optimale. Au-dessous d'eux, les maisons et les bâtiments se transformèrent en rectangles de toits et d'asphalte, et le labyrinthe compliqué de l'aéroport de Zurich-Kloten, en un dessin rigoureusement géométrique.

Le commandant Stutz donna l'ordre de rentrer le train d'atterrissage. Le copilote manœuvra le levier et vérifia ensuite sur le voyant si le train était bien verrouillé dans son logement. De légères turbulences faisaient danser l'appareil.

Le Falcon Air 117 avait atteint à présent une altitude de trois mille pieds. Sa vitesse monta à deux cent cinquante nœuds. Quatre-vingt-douze secondes exactement s'étaient écoulées depuis le décollage.

Le commandant Walter Stutz engagea le pilote automatique.

16 septembre

SON SAN JUÁN

Heure locale : 11 h 20

« Les nerfs, señores, il faut avoir les nerfs solides. Et une peau d'éléphant. En six mois, ce sont six millions de touristes qui déferlent à Son San Juan. Et puis les grèves... Grève des aiguilleurs français. Grève du personnel d'entretien. Grève du personnel de la tour de contrôle. Même les porteurs font grève. Sans parler des chauffeurs de taxi... »

Alors, qu'est-ce qu'une « gota fria » ?

Cette fois, bien sûr...

Dans la partie sud de l'aéroport, tout un chantier était sous l'eau. Avec les excavatrices et les camions. Plus à droite, le flot avait emporté la moitié d'un tas de sable et de gravier et l'avait déposé tout simplement sur le parking, si bien que des rangées de voitures se retrouvaient dans la boue jusqu'aux poignées des portières. Et l'aérogare elle-même faisait plus penser à présent à un gigantesque camp de réfugiés qui auraient fui une guerre, une famine ou une catastrophe, qu'au centre bien tenu d'un aéroport. Bars et toilettes bondés, hôtesse, personnel de l'aéroport et équipages, qui se frayaient difficilement un chemin entre des masses de gens assis sur leurs valises, accroupis ou allongés par terre... Naturellement, on ne pouvait plus trouver un seul journal étranger dans les kiosques. Mais, pis encore : les stocks de bière étaient épuisés. Le bruit circulait que les camions chargés du ravitaillement avaient été immobilisés par les torrents qui submergeaient Palma. Au snack-bar de l'extrémité nord, la vieille guerre civile entre les résidents des villages de vacances Arenal et Magalluf, entre skinheads allemands et anglais, ne tarda pas à éclater. Non pas à propos de football, mais pour une bouteille de bière, qu'un Allemand de vingt ans avait soustraite à un Anglais de dix-neuf. L'opération se solda par des rugissements assourdissants, des lèvres fendues, des dents recrachées, une clavicule cassée et finalement le claquement dur et rythmé des matraques de la Guardia Civil espagnole.

Mais le temps s'éclaircissait. Certes, les météorologues ne voulaient pas s'engager : leurs informations étaient trop contradictoires. Pourtant, il fallait absolument faire quelque chose !

Finalement, la couverture nuageuse avait beau être basse – trois à quatre cents pieds –, la visibilité était de dix à quinze kilomètres. Et parfois, quand l'une de ces maudites rafales, dont on ne savait jamais d'où elles allaient surgir, déchirait les nuages, on pouvait apercevoir les montagnes de la Sierra de Alfania.

Orage et éclairs dans la direction d'Andraitx ? Bon, mais Andraitx ne se trouvait pas dans le secteur d'approche...

De la direction de l'aéroport aux contrôleurs des départs et des arrivées, c'était l'unanimité : les appareils prêts à décoller devaient s'envoler, toute cette tôle devait dégager, Son San Juan avait besoin de place ! Toutes les aires d'embarquement et de débarquement étaient occupées, et les zones de stationnement, pleines d'appareils qui avaient fait le plein et dont le capitaine et l'équipage, avec les dispatchers des compagnies, ne cessaient de harceler la tour de contrôle et la direction de l'aéroport : « Pourquoi est-ce qu'on ne peut pas décoller ? Quand pourrons-nous enfin... »

À dix heures trente-cinq, un appareil – le premier depuis le début de l'orage – fut autorisé à rouler jusqu'à l'extrémité de la piste.

Peu de temps après, le contrôleur lui donna l'autorisation de décoller : c'était un Boeing 737 de la Finnair, suivi de près par un LTU-Lockheed-Tristar, un charter allemand...

À force de regarder fixement en l'air, Anja sentait sa nuque se raidir douloureusement.

Les grands tableaux d'affichage, dans le hall du terminal A, restaient désespérément noirs, morts et inertes. Tout près de la sortie réservée aux passagers des vols intérieurs, on pouvait voir l'un des moniteurs qui indiquaient les dernières modifications. Mais il affichait toujours la même phrase : *DE 320 delayed*.

Quand elle revint, Iris s'assit à nouveau sur le chariot à bagages. Elle avait dégoté une boîte de Coca-Cola, et un sandwich, par-dessus le marché. Anja sentit son estomac se contracter.

« Ma foi, comme tu veux », dit Iris.

Les gens défilaient devant elles en groupes compacts. Anja aperçut le dos d'un uniforme bleu. Au-dessus du col blanc, des cheveux blond-gris, coupés court. Une manche ornée de quatre galons dorés ? Son cœur s'arrêta un instant, pour se remettre à battre plus violemment : la taille, les larges épaules ? Mais Paul avait une allure plus décontractée que ce pilote, là-bas, qui semblait marcher au pas. Quand son pouls cesserait-il de s'accélérer à chaque uniforme bleu qui passait ?

Elle avait fait la connaissance de Paul Brückner trois ans auparavant à l'occasion d'une party, le soir de la Saint-Sylvestre. L'amphitryon était Renato Schmidt, un génie universel du graphisme et de la photographie, un type aux cheveux ras qui décrochait

suffisamment de commandes dans l'industrie chimique pour s'adonner à ce qu'il nommait « le penchant naturel d'un créatif à l'extravagance ».

Peut-être comptait-elle elle-même au nombre des « extravagances » de Renato Schmidt, toujours est-il que ce dernier s'était montré si enthousiasmé par les tableaux et les dessins des enfants retardés, avec lesquels Anja travaillait en tant que thérapeute, qu'il lui avait proposé d'éditer un calendrier. Calendrier qui n'avait été ni un bide ni un succès. Les amis industriels de Renato en avaient acheté comme il se doit quelques centaines d'exemplaires, et le reste avait atterri dans les librairies. Anja Baumann considérait depuis Renato Schmidt comme un garçon fatigué, mais, somme toute, très gentil.

À sa party de la Saint-Sylvestre, toutefois, elle s'était sentie plutôt perdue. Que faisait-elle parmi ces types bruyants à cheveux longs, qui ne songeaient qu'à prouver qu'ils étaient de chauds lapins ? Aussi éprouva-t-elle une certaine reconnaissance envers l'homme qui fit son apparition peu après minuit dans la villa de Renato. Il ne portait ni boucles d'oreille, ni chemise en soie, ni pantalon bouffant. Ses cheveux étaient gris, le pull-over aussi, et son jean était un simple jean.

Renato semblait dans tous ses états : « Mes amis ! Savez-vous qui vous avez devant vous ? Le bon Dieu en personne, mon dieu personnel... Chaque fois que je dois faire un de ces horribles voyages en avion, il est là pour s'en occuper. Sans Paul, mon commandant de la Lufthansa, je ne ferais pas un kilomètre dans les nuages – est-ce qu'on ne dit pas plutôt un mile ?

— C'est un peu bruyant ici », dit le bon Dieu.

Il s'appelait Paul Brückner.

Il était inévitable qu'ils finissent par se retrouver ensemble, dans un coin, avec un verre de vin. D'ailleurs, elle fut heureuse de l'entendre lui demander au bout d'une heure à peine : « Je n'y tiens plus. Pourquoi ne pas s'éclipser ? »

Oui. Pourquoi pas ?

Elle regarda ses yeux clairs et ce visage viril sillonné de rides, son léger sourire un peu ironique. Peut-être pas le pilote des bandes dessinées – il aurait pu tout aussi bien être médecin –, mais il avait quelque chose de sympathique.

Devant la maison était garée une BMW vert foncé, qui semblait avoir beaucoup servi.

Il lui proposa une tournée des bars, et elle acquiesça cette fois encore. Au bout de quelques verres de vin, il continuait à lui poser inlassablement des questions, sans raconter grand-chose sur lui-même. Quand il la raccompagna finalement en voiture à Heidelberg, où elle habitait, et que les premières lumières de la ville apparurent, il leva la

main en faisant un geste sur sa gauche. « Connaissez-vous la phrase célèbre : Pourquoi ne prendrions-nous pas un dernier verre chez moi ?

— Je la connais... et vous avez raison : pourquoi pas ? »

Une fois encore, Anja s'étonna elle-même. Non que l'homme ou le vin ou les deux ensemble lui eussent tourné la tête – ce qu'elle ressentait était une curiosité agréable, chaleureuse. Elle s'était attendue à un bungalow, peut-être à un appartement en terrasse, en tout cas à quelque chose qui convînt à un pilote de la Lufthansa, et non à une vieille maison coiffée d'un toit en croupe derrière une haute haie, ni au feu de bois préparé dans la cheminée, qu'il alluma avec dextérité. Ce qui l'impressionna le plus, ce furent les nombreux livres et les milliers d'objets qui garnissaient les murs : plats d'Arabie, marionnettes de Thaïlande, totems, tambours de chaman...

Le feu jetait ses lueurs dansantes – il parlait. C'était peut-être le vin, ou la voix : elle se sentait transportée dans un monde étrange, exotique. Il était divorcé, disait-il. Il avait une fille presque adulte, à laquelle elle lui faisait penser...

Anja resta cette nuit-là. Il lui facilita les choses. Il ouvrit la porte d'une jolie chambre claire. C'était celle de sa fille. Et il lui promit un copieux petit déjeuner le lendemain matin.

Trois semaines plus tard, elle recevait la première carte postale. D'Atlanta, USA. La suivante portait le cachet de Caracas. Puis ce fut Montréal. Et environ un mois plus tard, il montait lui-même l'escalier raide qui menait à sa chambre d'étudiante de la Brunnengasse.

Son sourire la bouleversa. Par ailleurs, elle avait honte du désordre qui régnait dans la pièce. À la hâte, elle débarrassa une chaise. Mais il resta debout.

« Patience, chaque chose en son temps. Respectons d'abord les "usages". » Il sortit un étui plat, en cuir bleu foncé. L'étui contenait une coûteuse montre en or.

Elle le regarda fixement.

Il lui attacha la montre autour du poignet. « Tu peux l'accepter sans façon, Anja : nous autres, pauvres bougres, on nous fait courir sans cesse autour du globe. Ce serait quand même un comble si nous ne savions pas où se trouvent les sources d'approvisionnement les moins chères, les meilleurs receleurs et les pires contrebandiers.

— Mais c'est quand même une...

— Rolex ? Jolie, sans doute, mais achetée à un prix avantageux. »

Il sourit.

« Et pendant que nous y sommes, le truc numéro deux : pour eux-mêmes et ceux qui les accompagnent, les pilotes de la Lufthansa ont droit à des vols gratuits ou à des prix extrêmement réduits. Que dirais-tu si nous filions le mois prochain à Rio de Janeiro, par exemple ? »

Il lui avait fait cette offre sur un ton détaché. Et c'était peut-être

cela, justement, qui rendait ses paroles si irrésistibles. Elle était allée vivre chez lui. Et les années qui avaient suivi avaient été comme un long rêve. Si Anja avait cherché quelque chose, c'était la confiance et la solidité. Elle avait eu les deux. Avec en plus une constance qu'elle n'eût pas crue possible.

« La serviette aussi ? Elle vous appartient ? »

Anja fit un signe de tête affirmatif.

« Fumeurs ? Non-fumeurs ?

— Ça m'est égal. »

L'hôtesse de la Condor, derrière le comptoir de la compagnie, lui jeta un bref regard et sourit. « Je ne peux pas vous promettre que ça servira à quelque chose. Avec la folie qui règne aujourd'hui ! Tenez, voilà votre carte d'embarquement. »

Anja ne fit aucun signe de tête, ne remercia pas non plus. Elle sortit de la queue, fit deux pas vers la gauche, se retourna, s'éloigna, le visage impassible, les paupières à demi fermées. Puis elle s'arrêta à nouveau.

« Eh bien, qu'est-ce qu'il y a ? entendit-elle Iris lui dire. Allons, viens ! » La voix semblait venir de très loin.

Des yeux la fixaient. Anja ne le remarqua pas non plus. Tout – les bruits, les voix, les choses, les gens – demeurait vague et confus, comme amorti par un filtre gris. Ce qu'elle enregistrait n'avait rien à voir avec la réalité, et pourtant commandait ses réactions. Elle ne savait qu'une chose : Tu ne dois pas continuer ! Et tu ne le peux pas non plus... Et elle sentit en même temps monter en elle une chaleur inquiétante. Ses doigts se crispèrent. Et il y eut en elle des cris, des cris de peur, des cris d'agonie. Elle vit une jambe d'homme arrachée, elle vit des corps inanimés au milieu des vitres en miettes, des vitrines renversées, des statuettes de Bouddha et autres souvenirs kitsch pour touristes éparpillés sur le sol. Le pied appartenant à la jambe était chaussé d'un mocassin verni. Aucune éclaboussure de sang ne tachait le mi-bas blanc.

Sinon, il y avait du sang partout où elle posait les yeux... Du sang sur les robes de soie et les vestes de nylon. Des cadavres déchiquetés, tordus, en lambeaux – et atrocement immobiles.

Un jour, en revenant de Djakarta avec Paul, elle avait fait escale à Colombo, peu avant midi. La bombe au plastic de quelque terroriste tamoul avait explosé peu de temps avant leur arrivée. Le terroriste lui-même – ou du moins ce qu'il restait de lui – gisait parmi les cadavres. Mais elle ne pouvait plus faire un geste. C'était cela, le pire. Au milieu de la pagaille cauchemardesque des équipes de secours qui s'agitaient en tout sens, elle restait là, figée comme une statue de pierre. Jusqu'à ce que Paul Brückner l'empoigne simplement par le bras et l'emmène

jusqu'à un taxi.

Depuis ce jour, Anja n'était plus jamais montée dans un avion. Elle était restée à Heidelberg. Et toutes les propositions, que Paul lui avait faites, aussi attirantes fussent-elles, ne l'avaient pas intéressée. Non pas qu'elle eût peur pour elle-même. Mais il aurait pu arriver quelque chose à son enfant. Anja espérait toujours être enceinte.

Ce ne fut que lorsque tout avait été fini avec Paul qu'elle était montée à nouveau dans un appareil. Elle avait pris un avion de la Condor pour accompagner Iris à Majorque.

Iris la tira par sa veste en jean. « Mais, bon sang, qu'est-ce que tu as ? »

— Excuse-moi...

— Qu'est-ce que ça veut dire : “Excuse-moi” ? On nous appelle ! On va enfin pouvoir partir ! »

La tête penchée, les épaules rentrées, d'un pas mécanique comme celui d'un automate, elle suivit Iris jusqu'à l'escalier roulant qui menait à l'aire d'embarquement.

16 septembre

VOL DU FALCON AIR 117

Heure locale : 11 h 05

Tout ce sacré cirque pouvait prendre l'allure d'une partie de poker. Et le commandant Walter Stutz détestait le poker. Pas question de s'en remettre au hasard. Le plus important était que Palma ait repris son activité. Seulement pour les appareils au départ, il est vrai. Mais les choses allaient – devaient – changer. Comment pouvait-il en être autrement ? Pourquoi se casser la tête ? N'avait-il pas surmonté suffisamment de situations épineuses, en vingt ans d'aviation ?

L'hôtesse en chef Lucette Bühler passa sa tête grisonnante de page dans le cockpit du MD-80. Dans la cabine, le déjeuner avait été débarrassé, le café et le thé servis.

« Et vous ? Vous en voulez une tasse ? »

Lucette Bühler pouvait se permettre une certaine familiarité. Elle appartenait à cette espèce de « femmes de l'air » irréductibles, qui ne peuvent s'imaginer une vie de femme au foyer : cuisine et enfants. Quand la limite d'âge l'avait contrainte à quitter la Swissair, elle était entrée dans le service de réserve et avait remplacé des collègues plus jeunes. Lorsque cela n'avait plus été possible non plus, Walter Stutz l'avait recommandée au chef du personnel de la Falcon Air, qui venait d'être créée : « Nous ne pouvons pas en trouver de meilleure ! Elle a peut-être quelques cheveux gris, mais elle a dix fois plus d'expérience que toute la baraque. » Et c'était vrai. Elle avait déjà fait des vols longue distance avec l'ancienne Coronado. Comme lui...

Stutz considéra d'un air pensif la couverture de nuages d'un blanc crémeux, mouchetés de soleil, qui s'étendait jusqu'à l'horizon. Rien de particulier. Rien du tout. Mon Dieu, ce bon vieux temps de la Coronado...

Et qu'étaient devenus les fiers appareils de la Swissair ? Comme des cadavres de dinosaures, ils gisaient en bordure de l'aéroport de Son San Juan. Un tas de ferraille, d'aluminium cabossé, couvert de sable et de poussière, des épaves dépecées qui portaient encore l'inscription *Spantax*. La Spantax avait jadis repris la flotte de la Coronado...

« Tu restes bien une semaine sur l'île, Walter ? lui demanda Lucette. Pourrais-tu me rapporter une de ces nappes kitsch ? Ma belle-mère en raffole. Et c'est son anniversaire le week-end prochain.

— Tu peux compter sur moi. Comment ça se passe dans la cabine ?

— Eh bien, comme d'habitude... »

À Kloten, Walter Stutz avait jeté un regard sur la troupe de ses passagers : elle représentait le public type de Majorque en septembre. Des retraités, qui n'avaient pas à tenir compte des dates des vacances scolaires ni des horaires de travail, des golfeurs en pantalons à carreaux, avec casquettes et lunettes de soleil. Le courant. Exception faite du club alpin, peut-être. À en juger d'après les chaussures, des joueurs de quilles de quelque canton reculé.

Il tourna le sélecteur de l'appareil de radio. Ils avaient laissé Genève derrière eux et survolaient à présent la limite du secteur de contrôle de Marseille.

« Good morning, Marseille. Ici, Falcon Air 117. Notre altitude est de trente-trois mille pieds, et nous pensons survoler Martigues à onze heures vingt-cinq. »

Ici, dans le secteur de contrôle de Marseille, tout un faisceau de voies aériennes importantes se rejoignait en l'un des points les plus chauds du trafic aérien européen. Marseille assurait des milliers de vols tous les mois. Chaque fois que les aiguilleurs du ciel français baissaient le pouce et annonçaient une grève, ce qui leur arrivait souvent, rien n'allait plus. Non seulement les touristes restaient alors en rade, mais les hôteliers, les agences de voyages et les compagnies d'aviation perdaient des millions.

Gilbert Tassis tourna la tête. Ses lunettes de soleil miroitèrent, les commissures de ses lèvres tressaillirent. Ce n'était pas un sourire, non, c'était simplement un tic nerveux.

Stutz appuya sur la touche du micro. « Marseille ? Ici Falcon Air 117. 3194 au transpondeur.

— Falcon Air 117, je vous reçois, à vous de parler.

— Demande des informations sur les possibilités d'atterrissage à PMI. » – PMI signifie : Son San Juan, Palma de Majorque International.

« Falcon Air 117. Palma est ouvert. Pour le moment, seuls les décollages sont assurés. Renseignez-vous sur les conditions auprès du contrôle de Barcelone.

— Merci, dit Walter Stutz. Compris. »

Il s'étira sur son siège. Puis il tourna vers sa droite et vit que Gilbert Tassis fixait à nouveau le débibimètre carburant. Oui, encore trois tonnes trois. Ce sacré vent de côté.

« Allons, Gilbert, détends-toi. »

Tassis esquissa une vague grimace et ferma les yeux. Détends-toi ?... Il connaissait pourtant Stutz. Pas moyen de discuter avec cette tête de mule. Déjà à Kloten, quand ils avaient calculé leurs besoins en carburant et que l'indication avait été donnée au service de

ravitaillement, il aurait dû protester. Avec une consommation de deux mille cinq cents kilos à l'heure, il fallait cinq mille huit cents kilos de kérosène pour le vol lui-même. À cela s'ajoutaient au bas mot cinq cents kilos consommés au sol, en attendant l'autorisation de décoller. Et il y avait la réserve, que le règlement prescrivait, et qui était aussi extrêmement importante avec une situation atmosphérique aléatoire ! Elle devait permettre de consacrer au moins trente minutes aux circuits d'attente, c'est-à-dire une tonne deux, et mille cinq cents kilos supplémentaires pour le vol jusqu'à un aéroport de dégagement. En fin de compte, si l'aéroport de Palma était fermé, la même situation, exactement, pouvait régner à Ibiza. Et alors, il ne restait plus en ligne de compte que Valence ou Barcelone.

Neuf tonnes, pensa Tassis.

Neuf tonnes, au minimum... Il avait déjà fait le calcul auparavant. Et il était exact. Et combien avons-nous pris ? Pas tout à fait huit tonnes. Plus d'une tonne en moins...

« Gilbert ! » Stutz secoua la tête. « Essaie de penser à autre chose qu'à ces fichus réservoirs.

— Okay, monsieur Stutz. Mais quand même...

— Quand même quoi ? Avec ce que nous avons, nous pouvons tourner au-dessus de Palma aussi longtemps qu'il nous plaira. Crois-tu que j'irai à Valence ? Je connais bien le temps de Majorque, Tassis. Ce n'est rien du tout. Le diable se déchaîne pendant quelques minutes, et puis ça s'éclaircit à nouveau. »

Gilbert Tassis hocha la tête, résigné.

L'avion blanc aux ailes en delta, la tête d'oiseau à sa proue, les réacteurs à l'arrière du fuselage et l'inscription *Falcon Air* sur ses flancs, poursuivait son vol au-dessus des nuages éclairés par le soleil. Puis il baissa légèrement le nez, les ailes se mirent à bouger et il pénétra dans une zone de turbulences. Il s'inclina encore, plongea dans les nuages et disparut, comme s'il n'avait jamais existé.

La descente avait commencé.

Le commandant Walter Stutz actionna la touche du micro et se brancha sur la radio de la cabine : « Mesdames et messieurs, c'est le commandant qui vous parle. Je ne me suis pas souvent adressé à vous, mais il vous suffit de jeter un coup d'œil par le hublot pour savoir que cela n'aurait pas servi à grand-chose. Nous venons de survoler Marseille et nous nous trouvons en ce moment au-dessus de la mer en direction de Majorque. Nous avons abandonné notre altitude de croisière et amorcé la descente. Le temps qu'il fait à l'extérieur ? Eh bien, un peu agité. Mais la plupart d'entre vous ont déjà voyagé en avion et savent ce que c'est. Je vous demande quand même de bien vouloir attacher vos ceintures. Merci. »

Il coupa et essaya de trouver le contrôle du trafic aérien sur les ondes ultra-courtes. Les interférences étaient si fortes qu'il décida d'attendre encore quelques minutes. Vu la courte distance qui séparait l'île de la côte – deux cent cinquante miles –, il suffisait de patienter un instant pour obtenir de meilleures conditions de réception.

« Essayez encore de vous mettre en rapport avec la station météo de Barcelone, Gilbert, ordonna-t-il à son copilote. Peut-être qu'ils nous fourniront des informations. De toute façon, dans quelques minutes, nous entrons dans le secteur VHF. Là, on recevra bien.

— C'est cette foutue tempête...

— Et alors ? » dit Stutz. Le temps pouvait bien faire ce qu'il voulait. Il se sentait toujours mieux et plus en sécurité sur son siège de pilote que chez lui, dans son fauteuil de télé de l'appartement de Zurich, ou sur sa terrasse qui dominait Banyalbufar. Et c'était justifié. Il préférait le MD-80 à tout autre appareil, il était un pilote fervent de MD-80. Sa beauté, son élégance, ses performances... Ce n'était certainement pas l'appareil le plus récent qu'on pût avoir entre les mains. C'était un enfant du vieux DC-9, qu'on ne construisait plus depuis longtemps. Même Douglas n'existait plus en tant que firme indépendante. Et pourtant : il y avait plus de neuf cents DC-9 qui tournaient au-dessus du globe. Et le modèle qu'il pilotait ici, le MD-80, faisait partie des jets les plus fiables. Mais cela ne lui avait pas suffi. Après l'achat, tout ce qu'il y avait à remplacer l'avait été. Même les réacteurs. À l'arrière du fuselage, il y avait le fin du fin : deux réacteurs à turbine Pratt and Whitney flambant neufs. La cabine, les instruments, le matériel électronique de navigation – le tout dernier cri ! Même le pilote automatique, ils l'avaient remplacé par un neuf, trois semaines auparavant, à la Greenair de Bâle...

Stutz caressa le manche. Le mérite lui en revenait pour une grande part. « Pour les demi-mesures, messieurs, il ne faut pas compter sur moi, avait-il déclaré au conseil d'administration. C'est ou l'un ou l'autre. » Oui, il les avait convaincus. En partie aussi parce qu'il avait apporté lui-même un demi-million de francs. La banque lui en avait prêté cent cinquante mille. Cent cinquante mille autres lui avaient été avancés, sans intérêts, par Ruedi, son beau-père. Le reste des économies.

Il n'y avait pas que le siège dans lequel il était assis qui lui appartînt. Il y avait tout un tas d'autres choses. C'était un sentiment agréable. D'autant que la Falcon Air, l'année précédente, n'avait fait que des bénéfices.

Il essaya à nouveau de capter ATC-Barcelone, le contrôle du secteur.

« Buenas dias ! Falcon Air 117. Je passe sur FF-210. Demande autorisation de descendre à 7000 pieds. Heure d'arrivée estimée au-

dessus de Pollenca : onze heures cinquante.

— Bien compris, Falcon Air 117. Transpondeur 3194. Faites cap sur la balise radio POS, et mettez-vous en attente au niveau 70. »

À ses côtés, Gilbert Tassis hocha la tête, comme si c'étaient ces mots – et ces mots-là précisément – qu'il avait attendus.

Stutz garda son calme. « Mais Palma est ouvert ? »

— Exact, Falcon Air 117. Mais nous n'avons pour le moment que des décollages. En plus, la situation atmosphérique se détériore à nouveau. Il y a un épais brouillard qui arrive. Et du vent qui souffle de directions différentes. »

Pas vraiment réjouissant. Son flight-level, son niveau actuel, était à présent de vingt-deux mille pieds. Le MD-80 se déplacerait dans le circuit d'attente, à sept mille pieds d'altitude, comme dans un immense garage aérien, où chacun des appareils qui attendaient l'autorisation d'atterrir pouvait tourner en rond « à son niveau ». Ces aires d'attente invisibles allaient jusqu'à une altitude de quarante-cinq mille pieds. Le niveau semblait libre devant lui. Mais à quoi cela pouvait-il lui servir ?

« Palma. J'attire votre attention sur le fait que je ne pourrai effectuer au maximum que quatre circuits.

— Falcon Air 117 ! Bien compris. Que voulez-vous dire par là ? »

La voix du contrôleur lui parvenait avec une extrême clarté. Elle s'était faite brusquement plus attentive.

« Que j'ai des problèmes de carburant.

— Bien compris, Falcon Air 117. C'est un message de détresse ?

— Pas encore. Mais attendez-vous à ce que je vous en adresse un dans vingt minutes au plus tard. »

Stutz jeta un nouveau coup d'œil sur le débibimètre carburant. Il devait annoncer sa capitulation et il était conscient des conséquences qu'elle entraînerait : déclaration au service autorisé, contrôles, et surtout les frais élevés que l'aérodrome porterait à son compte...

« J'ai encore actuellement une tonne six dans mes réservoirs. C'est tout ce qui me reste. C'est pourquoi je suis obligé de vous demander de me faciliter l'atterrissage. »

Il put entendre un soupir dans ses écouteurs. Un long soupir résigné. Puis la réponse arriva : « O.K. ! compris. On vous rappelle. »

16 septembre

SON SAN JUÁN

Heure locale : 11 h 55

Sans trêve, même durant ces secondes d'extrême tension, le visage pâle, triangulaire, d'Anita surgissait devant lui, comme par miracle. Ses yeux... profondément enfoncés dans les orbites. Et les cernes semblaient aussi sombres que l'iris, qui luisait d'un éclat maladif, fiévreux.

Mais la petite bouche sèche souriait : « Ça ne fait pas mal, papa, pas du tout. Ne te fais pas tant de souci. »

Pep Vidal avait passé toute la nuit auprès d'Anita, sa seconde fille, à la clinique Son Dureta, ce vaste hôpital de deux mille lits, dont les murs renfermaient tant de misère et de souffrance. Catalina, sa femme, n'était plus en état d'assumer son rôle auprès de la petite. Ses nerfs avaient lâché.

Au matin, après que le médecin lui eut affirmé qu'Anita, malgré le cours inquiétant de sa bronchectasie, avait vraiment une chance, il avait commis une énorme erreur : au lieu de prévenir le service de son absence, il s'était présenté, en dépit du bon sens et du règlement, à son poste de chef d'équipe au centre de contrôle de Son San Juan. Il l'avait fait pour éviter de se retrouver seul, à ne rien faire, avec Catalina, dans la grande maison. Pour se changer les idées, aussi. Mais, Dios mío, pouvait-il savoir quels ennuis l'attendaient ! Et pourtant un coup dur – ça, Pep Vidal le savait depuis longtemps –, un coup dur n'arrive jamais seul, et, vu sous cet angle, il était presque normal de supposer que le brouillard – et quel brouillard ! – allait s'étendre sur la plaine peu avant midi, pour recouvrir l'aéroport. Du moins, la pluie et la tempête venaient-elles de se calmer pour la seconde fois. Le brouillard, à son tour, ne tarderait pas à disparaître. D'ailleurs, il était extrêmement rare qu'il y en ait sur Son San Juan, le vent s'en chargeait. Comme ce jour-là, justement ! Toujours est-il que le trafic devait continuer. Dès que le brouillard se serait dissipé et qu'il aurait fait atterrir le Falcon Air 117 avec ses problèmes de carburant, il pourrait laisser décoller progressivement les appareils – un à l'extrémité de la piste, le suivant à l'intersection Charly 7, et ainsi de suite. Voilà qui réduirait les mouvements au sol et mettrait fin à cette pagaille qui paralysait l'aéroport.

« Autorisation de rouler ? » avait demandé Toni Ferrer, l'aiguilleur de la tour de contrôle, au long et mince Pep Vidal qui venait de surgir derrière son siège.

Vidal passa ses cinq doigts dans sa barbe noire et dit : « Oui. »

Toni Ferrer vit le code d'identification de l'Airbus de la Condor s'allumer sur son moniteur. Il brancha son micro. De la tour de contrôle, on distinguait mal la piste d'atterrissage et l'aire de roulement. On ne voyait derrière les vitres qu'une mixture gris-blanc, qu'éclairaient quelques lumières.

Toni Ferrer se racla la gorge pour s'éclaircir la voix. Sur les dalles de béton, juste au-dessous de lui, rampaient deux tracteurs. L'Airbus allemand, lui aussi, n'était qu'une ombre vague. Ses feux de position jetaient une lueur mate. Bon, avec ses phares, il gagnerait une visibilité de trente à quarante mètres. Et ça suffisait, finalement.

Si seulement ce maudit Suisse pouvait être déjà au sol...

Toni Ferrer appuya sur la touche du micro pour entrer en communication avec l'Airbus : « DE 320. Annoncez-vous, s'il vous plaît !

— Ici DE 320, lui fut-il répondu.

— Comme je l'ai déjà dit, vous pouvez maintenant avancer jusqu'à l'intersection Charly 7. Je répète : roulez jusqu'à Charly 7... Malheureusement, nous avons un problème. À cause d'un coup d'eau, une partie de l'éclairage est en panne. Est-ce que vous arrivez à lire les panneaux lumineux le long de la piste ?

— Affirmatif. Ils sont lisibles. Je viens juste de passer devant Charly 5.

— Très bien, je répète : vous êtes autorisé à rouler jusqu'à l'intersection Charly 7. Là, vous stoppez avant l'intersection.

— Compris. »

Les caractères noirs sur fond blanc, au-dehors, disparurent à nouveau derrière des rideaux de pluie. Le balisage de la piste d'envol était allumé, mais il n'offrait qu'une suite indistincte de flaques lumineuses – et il était impossible de reconnaître les lignes d'arrêt et les marquages.

Dans le doux bourdonnement de ses turbines, l'Airbus cherchait son chemin. Mais la pluie se remit à frapper le revêtement de l'avion, comme si elle devait ne jamais avoir de fin. De la pluie ? Des pleins seaux qui se déversaient !

« As-tu déjà vu une pareille merde ? » Pit Landau, le commandant de bord de l'Airbus A310 qui avait le code d'identification 1672, ne répondit pas à la question de son copilote. Bien sûr qu'il avait déjà vu une pareille merde, mais le jeune Rainer Bode n'était dans le métier que depuis deux ans. Et puis, le commandant Landau avait perdu

toute envie de bavarder.

Il se pencha en avant. Les gigantesques essuie-glaces essayaient de venir à bout des trombes d'eau. En vain.

Landau avait quitté le matin même, à quatre heures trente, sa maison de Dieburg près de Darmstadt pour prendre l'Airbus en charge. Rainer Bode avait plus de chance : son appartement se trouvait à proximité de l'aéroport Rhein-Main de Francfort. À six heures vingt-cinq, ils avaient décollé de Francfort, et ça faisait quatre heures qu'ils étaient bloqués ici. Cela voulait dire cinq heures de retard pour les deux cent soixante passagers en attente, que Landau devait transporter sur l'île par le vol de l'après-midi. Si toutefois on lui permettait de décoller. Mais bon, peu à peu les choses semblaient s'arranger, au moins était-il déjà autorisé à rouler. Les check-lists avaient été effectuées. Il ne restait plus qu'à décoller !

Landau appuya à nouveau sur la touche du micro. La fréquence restait bloquée.

Devant lui, il y avait encore un Boeing 737 de la KLM. Lui aussi devrait attendre que le brouillard se dissipe. Il fallait en outre que le Suisse ait terminé son atterrissage *ILS*, l'*Instrument Landing System*, le système d'atterrissage aux instruments. Il l'avait capté sur sa radio. Par un temps pareil, s'envoler avec des réservoirs à moitié vides, rien que pour gagner quelques sous en économisant du poids ? Incroyable. Mais la Falcon Air était une de ces compagnies récentes, de peu d'envergure, que la foire de Majorque avait fait proliférer comme la pluie fait pousser les champignons. Avec la concurrence frénétique et l'impitoyable guerre des prix que se livraient les compagnies, elles devaient être les premières à en passer par là. Ce n'était certainement pas la faute du pilote... C'est sur notre dos qu'elles se font la guerre ! pensa Landau.

Il remit ses écouteurs. On n'y entendait plus aucune instruction.

Gil tendit à Toni son paquet de chewing-gums Wrigley. Il restait encore deux tablettes. Toni Ferrer avait un goût amer dans la bouche, sa gorge était comme tannée par la fumée des cigarettes. Impossible de continuer avec ces foutues Pall Mall. Il arracha l'enveloppe du chewing-gum, le fourra dans sa bouche, appuya sur le bouton de conversation et donna à l'appareil d'Iberia l'autorisation de rouler. Il connaissait le commandant de bord. « Prépare-toi à partir, Guillermo ! » lui lança-t-il. Puis, dans les règles : « Dirigez-vous jusqu'au point d'attente Charly 3. Attendez-y l'autorisation suivante.

— Attendre ? gémit la voix de son interlocuteur. Combien de temps ?

— Je ne peux malheureusement pas le dire pour le moment. »

Il leva les yeux vers Gil Bonnet. « Bon, maintenant, la bande de

contrôle suivante. Tu t'en charges ? »

Gil Bonnet introduisit la bande de contrôle de vol du Boeing 737, qui était en attente, dans la fente de la console du moniteur prévue à cet effet et appuya sur le bouton d'appel. Vol 214. Des caractères jaillirent et des codes chiffrés apparurent sur le moniteur. Destination : Amsterdam.

Il allait s'occuper du Boeing KLM, quand un point rouge s'alluma au-dessus des rangées d'indicateurs de la console. Pep Vidal, le chef d'équipe, voulait lui parler. Il retira ses écouteurs. Il se sentait trop faible pour jurer.

« Toni ?

— Oui.

— Combien as-tu d'appareils prêts à décoller ?

— Moi ? Qu'est-ce que j'en sais ? Dix mille.

— Pas de plaisanteries stupides ! Combien ? »

Toni Ferrer jeta un bref coup d'œil sur les bandes que son assistant lui avait préparées. « Quatre, pour le moment...

— D'acuerdo. Fais-les attendre pour le décollage. Attention : pour une durée maxima de huit à quinze minutes.

— Oui, mais pourquoi ?

— Parce qu'il y a un imbécile de Suisse qui affirme qu'il n'a plus assez d'essence dans ses réservoirs et qu'il est forcé d'atterrir.

— Il ne manquait plus que ça ! gémit Toni Ferrer.

— Comme tu dis ! » répondit le chef d'équipe.

Les haut-parleurs diffusaient des sonorités apaisantes de violons : Montovani.

« J'ai une de ces faims, maman ! grogna le petit garçon assis dans la rangée devant elles. Et j'ai soif aussi.

— Attends un peu, Andi. On va bientôt partir. »

C'est ce qu'ils espéraient tous.

« Eh bien, si vous voulez savoir, chaque chose a son bon côté... » L'homme qui avait pris place à côté d'Iris sur le siège 24G étendit les jambes en soupirant. Elles étaient lourdes et grosses, comme toute sa personne, et étaient revêtues d'un pantalon de coton d'un vert décoloré. Sa chemise aussi était verte. Ce qu'il y avait de plus remarquable chez lui, c'étaient les bourrelets cramoisis qui s'épalaient sous son menton. Les paupières des yeux bleu clair, qui fixaient Iris, tremblotaient, mais son sourire révélait l'imperturbable confiance en soi du macho. « Je ne sais pas comment vous réagissez, mais moi, je ne me laisse jamais stresser. Depuis longtemps. Et par rien.

— Aha », dit Iris. Anja ne lui accorda même pas un signe de tête.

« Le stress ne sert à rien. En plus, quand ça va mal, j'ai recours à la TM. Vous connaissez ?

— Non.

— C'est une technique de méditation orientale.

— Ah oui ?

— Oui. Si je n'avais pas ma TM, j'aurais eu depuis longtemps un infarctus – c'est ce que me dit mon médecin.

— Quelle chance vous avez.

— Oui. Écoutez un peu : hier, mon chef m'a appelé. À l'hôtel. Vous vous rendez compte. Au bureau, ils ont fait une erreur de comptabilité. Et ils ont besoin de moi d'une façon si urgente que le chef va m'envoyer directement une voiture de la société à l'aéroport. Pourtant, je suis en vacances.

— Vraiment ?

— Oui, mais entre-temps, ça se sera certainement arrangé tout seul. Et ils auront trouvé eux-mêmes leur erreur. C'est comme ça. Et je dis bien : toute chose a son bon côté. »

Anja avait son sac sur les genoux. Elle ne disait toujours rien. Ses doigts fouillaient dans le sac, sans raison. Depuis trois minutes, ils s'agitaient ainsi. Iris posa la main sur son poignet. Anja la regarda, referma son sac à la hâte, comme si elle avait été prise en train de se livrer à un acte répréhensible, et tourna à nouveau la tête vers le hublot : des avions, des palmiers, des silhouettes vagues d'autos, de gens, puis ce fut le chant des turbines et le doux balancement de l'appareil qui se dirigeait vers le début de la piste d'envol...

Maintenant, on pouvait apercevoir distinctement du cockpit les clôtures du chantier. Le brouillard n'était pas constant. Parfois, ce n'étaient que des voiles ; parfois, les phares de l'Airbus devaient se frayer un passage à travers une épaisse purée de pois.

« On vient tout juste de passer Charly 6, annonça Rainer Bode, le copilote.

— C'était vraiment lisible ?

— Oui. »

On pouvait apercevoir aussi distinctement le balisage de la piste d'envol, qui avait été allumé à cause du brouillard. La large bande de ciment de la piste, l'axe du trafic aérien de Son San Juan, avait été prolongée de cinq cents mètres, deux ans auparavant, passant de trois mille à trois mille cinq cents mètres. Dans les plans d'agrandissement de l'aéroport, une intersection était même prévue, puisqu'une seconde piste devait croiser la première en diagonale. Les taxiways qui menaient à la piste montraient de grands chiffres et caractères noirs très visibles sur le fond blanc. Normalement, ils étaient éclairés. Mais aujourd'hui ? Quelque câble stupide dans quelque stupide fosse inondée avait dû provoquer un court-circuit. Bon, il y avait bien suffisamment de lumière.

Landau jeta un coup d'œil à gauche. « Je ne sais pas, mais ça ne me plaît pas particulièrement, dit-il.

— À moi non plus », bougonna Rainer Bode.

Le Boeing 737 ne devait pas être très loin d'eux. Il fallait éteindre les phares, à présent. Mais, avec le brouillard – et ils le savaient tous les deux –, il était difficile d'évaluer les distances. La pluie, en revanche, s'était arrêtée. Les check-lists avaient été effectuées ; Olaf Meinhart, le chef de cabine, avait annoncé que la cabine était prête pour le décollage.

Landau entendit le contrôleur donner au pilote du Boeing l'instruction de rouler jusqu'à l'entrée de la piste et d'attendre l'atterrissage imminent de l'appareil suisse.

Puis le contrôleur l'appela aussi : « DE 320. S'il vous plaît, donnez votre position !

— Ici DE 320.

— À quel niveau êtes-vous arrivés ?

— Nous venons de dépasser Charly 6. »

Il ne pouvait donc pas le voir. Il n'y avait pas ici de radar de contrôle au sol. Cette idée non plus n'était pas agréable.

« Nous y sommes.

— Charly 7 », annonça Bode. Landau, lui aussi, avait vu le panneau quadrangulaire portant l'inscription C-7. L'Airbus de la Condor, avec ses trente-quatre mètres d'envergure, s'arrêta. Le commandant Landau avait serré le frein de parc.

Il existe les théories les plus variées à propos des réactions physiques et psychiques du corps humain soumis à un très grand stress. Mais tout le monde s'accorde pour reconnaître qu'une tension excessive, alliée à une trop grande stimulation et à un épuisement physique, provoque une sorte de mécanisme de défense, qui plonge les intéressés dans un état où leur capacité d'attention est extrêmement réduite. En fut-il ainsi, durant ces minutes, pour les contrôleurs responsables du trafic aérien ? Voilà ce dont se préoccuperaient par la suite les commissions d'enquête et les tribunaux. Mais pour obtenir quel résultat ? Comment pouvait-on déterminer le degré de résistance de ces hommes, qui exerçaient à coup sûr l'une des activités les plus épuisantes, les plus éprouvantes pour les nerfs, et, qui plus est, les plus lourdes responsabilités ? Comme par exemple cet homme de vingt-huit ans, Toni Ferrer ?

Les yeux de Toni le brûlaient. Il se souleva un peu de son siège, respira profondément et se laissa retomber en imprimant à sa tête des mouvements de rotation. Malgré les vingt et un degrés que la climatisation maintenait constamment dans la tour de contrôle, il sentait la sueur couler le long de son dos et sous ses aisselles. Sentait ?

À dire vrai, il ne sentait plus rien du tout. C'était comme si le maudit brouillard du dehors s'était introduit dans la tour et l'enveloppait lentement.

« Hé, Toni ! » Il entendit derrière lui la voix préoccupée du chef d'équipe. « Quelque chose ne va pas ? »

Toni secoua la tête sans mot dire.

Ça va faire six heures que ce pauvre gars est devant son écran, pensa Vidal. Le fait est que c'est contraire au règlement, il aurait dû faire deux heures de pause. Mais où trouver un remplaçant avec ce temps de cochon, maintenant qu'Adrover est arrêté à cause de sa tension ?

Il se tourna à nouveau vers la fenêtre, dans l'espoir que ce damné brouillard permettrait enfin d'apercevoir la piste. Il fit deux trois pas, parce qu'il croyait avoir identifié l'empennage vertical de l'Airbus. Toni Ferrer, à cette seconde, reçut le compte rendu de position de l'appareil de la Condor : « Nous sommes à Charly 7. »

Toni Ferrer donna l'instruction suivante. Il la donna presque automatiquement, comme en dormant. Et elle fut lourde de conséquences.

« Avancez jusqu'à l'intersection... », dit-il dans le micro.

Les haut-parleurs de l'Airbus, qui répondait au numéro d'identification D-AIC, diffusaient encore leur musique douce, agréablement lénifiante. À l'office, on commençait, après des heures de retard, à répartir les portions du déjeuner pour les deux cent soixante passagers du vol Condor Palma-Francfort.

Emballés dans de petites boîtes en plastique, des pâtés de foie de volaille truffés, de la salade Waldorf, du fromage et, comme dessert, une part de pudding au caramel attendaient les clients de la compagnie. Tout cela était agréable à l'œil, et sans doute aussi au palais, mais à coup sûr insuffisant, étant donné l'appétit des passagers après quatre heures d'attente.

Le chef de cabine Andreas Reis, responsable des sept personnes qui composaient l'équipe de vol, se faisait du souci. Au cours de ses vingt-trois ans d'expérience de steward, il avait développé un instinct infailible pour déceler à quel moment, dans une cabine, la frustration accumulée menaçait de se transformer en agressivité. Les passagers de charters pouvaient, contrairement à une croyance largement répandue, se montrer bigrement désagréables et exigeants. Et dans ce cas, ni le son des violons ni les sourires aimables ne servaient à grand-chose.

Andreas Reis jeta encore un coup d'œil sur l'inventaire des produits hors taxe proposés à bord. C'était justement pendant le vol de retour que les affaires marchaient, les gens étaient prêts, alors, à dépenser

leurs pesetas ou ce qu'il leur restait de l'argent des vacances : il fallait penser aux cadeaux, la patrie n'était pas loin. Et les parfums Sabatini, Cacharel ou Jil Sander marchaient aussi bien que les jouets, les montres à quartz ou les lunettes Pierre Cardin. Même les coûteux sacs à main en cuir se vendaient.

À l'avant, dans le cockpit, le copilote avait appuyé son bras gauche sur le dossier et rouspétait : « C'est toujours la même chose. Ils s'imaginent qu'ils vont économiser quelques sous en décollant avec des réservoirs à moitié vides. Pourtant, les gars devraient bien savoir quel temps de merde ils peuvent trouver ici. »

Le commandant Landau hocha la tête et remit ses écouteurs. Le brouillard semblait s'être épaissi. Et ce n'était pas qu'une impression. « Visibilité variable, mais très limitée. Le plus souvent entre cent et cent cinquante mètres », annonçait la voix tendue du contrôleur de la tour à l'appareil qui s'approchait.

Atterrissage automatique.

Joindre les mains sur la poitrine et prier. Et voilà, c'est fini !

Comme tous les pilotes pur sang, Walter Stutz avait eu du mal à se résigner à voir manche et palonniers accomplir leurs mouvements comme manœuvrés par des mains invisibles, sans qu'il ait besoin de les toucher, à entendre les réacteurs se mettre à mugir ou à réduire leur nombre de tours, sans qu'il leur en donne l'ordre.

Le pilote automatique, le grand frère ! Un ordinateur qui te condamne à n'être plus qu'un spectateur.

Mais avec ce temps de cochon... Pour Ibiza comme aéroport de dégagement, il lui fallait une tonne de carburant. Pour Valence, une tonne et demie, même. Et il ne l'avait pas. Que faire alors ? Sans l'ILS, ils n'auraient eu aucune chance d'atterrir. L'œil humain a beau être merveilleusement conçu, dans un cas pareil il ne sert pas à grand-chose.

Il jeta un nouveau coup d'œil sur ses cartes. Ils avaient survolé le radiophare POS de la ville de Pollenca, puis effectué le tournant vers Muro et le deuxième virage au-dessus de Muro dans la dernière ligne d'approche. Maintenant, ils arrivaient à CST, Costix, l'*Outer Marker*, le point d'approche extérieur, oui, c'était le signal : deux notes d'égale durée. Stutz donna les ordres : « Volets sur un.

— Volets sur un, répondit Tassis.

— Volets sur cinq.

— Volets sur cinq, confirma le copilote.

— Volets sur dix. » Et finalement : « Train d'atterrissage sorti.

— Train d'atterrissage sorti », annonça Tassis.

Avec un angle de trois degrés, le MD-80 commença sa descente vers l'*Inner Marker*...

« Projecteurs d'atterrissage, s'il vous plaît... »

Une lumière puissante jaillissait des projecteurs du train, mais les faisceaux de rayons halogènes s'éteignaient dans la brume au bout de quelques mètres. Les turbulences avaient cessé de secouer l'appareil. À droite du commandant Stutz, sur la console centrale, se trouvait le voyant du système d'alarme des instruments. Tout semblait parfaitement normal...

Pas pour l'hôtesse de l'air Lucette Bühler.

Même dans la cabine inondée de musique douce et éclairée par une lumière agréablement tamisée, la forte pente prise par l'appareil pour entamer son atterrissage avait été perceptible. Les voyants indiquant aux passagers qu'ils devaient attacher leur ceinture étaient allumés. Ils l'avaient déjà fait depuis une demi-heure.

Lucette venait de boucler la sienne dans un des fauteuils de la dernière rangée, quand un jeune homme dégingandé se leva, trois rangs devant elle. Il était blond, d'un blond très clair, avec un visage osseux couvert de sueur. Il portait une chemise de flanelle à carreaux blancs et bleus. Apparemment, il faisait partie de ce club de montagne.

« Ruedi, tu veux descendre ! »

Éclats de rire.

Il ne réagit pas. Imperturbable, il se dirigea vers les toilettes. Lucette se leva à son tour.

« S'il vous plaît, nous arrivons bientôt. Retournez vous asseoir ! »

Ce n'étaient pas les gouttes de sueur qui perlaient sur son front, ni la main qu'il pressait contre son ventre, c'étaient ses yeux qui lui firent comprendre qu'il était en pleine panique.

« Que se passe-t-il ? »

— Je n'en peux plus d'être assis. »

Dans les crises psychologiques, donner le moins d'ordres possible, commencer la conversation par des questions attentives... Le sourire maternel de Lucette s'élargit et illumina son visage. « Nous arrivons tout de suite. Un peu d'appréhension, n'est-ce pas ? »

Le jeune homme acquiesça.

« C'est votre premier vol ? »

Nouveau signe de tête.

« Venez ici ! Il y a une place libre à côté de moi. Asseyez-vous là. »

Elle saisit sa main. Elle était trempée de sueur. Il ne dit mot. Il s'assit à côté d'elle et la laissa boucler sa ceinture, comme un enfant.

Quand l'une des turbulences frappa de côté le MD-80, souleva d'abord l'aile droite comme d'un coup de poing, pour la laisser retomber, le calculateur du pilote automatique réagit aussitôt sur le jeu d'ailerons et de spoilers. Le jeune homme émit une légère plainte effrayée. Lucette posa sa main sur la sienne.

« Croyez-vous que j'accepterais d'être dans cet avion, s'il pouvait se passer quelque chose ? » dit-elle en souriant.

Dans le cockpit, le commandant Stutz, dont les yeux plissés n'étaient plus que d'étroites fentes, cherchait à percer du regard la purée de pois du dehors. C'étaient à présent les faisceaux de l'ILS et les informations reçues par le calculateur du pilote automatique qui dirigeaient l'appareil.

Les chiffres défilaient : 800... 600...

On ne voyait toujours rien. « Limite inférieure de la couverture nuageuse à trois cents pieds », et puis, la dernière information : « Vent entre douze et huit-dix nœuds soufflant de directions variables, principalement du nord-ouest. Conditions de visibilité aggravées. Visibilité estimée à présent à trois cents mètres. »

D'après ses calculs, ils survolaient à présent les forêts qui s'étendaient entre Lluchmajor et Algaida. À nouveau, les réacteurs avaient des variations de régime, les spoilers jouaient sur les ailes.

Des craquements se firent entendre dans l'écouteur. « Falcon Air ! Autorisation d'atterrir sur la piste 24-R. J'attire à nouveau votre attention sur le fait que nous avons de fortes formations de brouillard avec une visibilité inférieure à quatre cents mètres.

— Merci. Bien compris. »

Les contrôleurs de la circulation, en bas, lui avaient donné l'autorisation d'approche finale. Stutz, pour avoir capté la communication radio, savait que, aux niveaux les plus élevés de l'espace aérien, des jets effectuaient toujours leurs circuits d'attente et que Son San Juan n'avait interrompu son activité intense de décollage qu'à cause de lui. Ils n'avaient que cette piste pour le moment. Et les autres, ceux qui tournaient en rond, avaient suffisamment de kérosène dans leurs réservoirs.

Il se revit, quelques mois auparavant, en train de déclarer aux autres membres du conseil d'administration : « Messieurs, pour moi, la formule est très simple : moins de carburant égale un moindre poids égale moins de frais... »

C'était vrai.

À ceci près qu'il s'agissait là d'une formule valable par beau temps. Il avait commis une erreur, une erreur qui allait lui coûter bigrement cher. Mais, pensa-t-il, est-ce qu'on n'a pas coutume de dire : C'est en faisant des erreurs qu'on apprend... ?

Rien qu'une purée de pois grise et compacte !

Il établit la communication avec le contrôle d'approche : « Falcon Air 117.

— Falcon Air, vous vous trouvez exactement sur le faisceau d'approche. »

Eh bien, voilà ! Quand il tournait la tête légèrement vers la gauche, il voyait le mouvement des ailerons. Il y aurait un « Blop » assez sérieux, au moment où les roues toucheraient le sol. Pour un atterrissage particulièrement difficile, l'ordinateur n'est pas d'un grand secours, quand le vent souffle par rafales. Une chance que les passagers dans leur cabine n'aient pas pu voir comment les choses se présentaient devant l'appareil. Ils en auraient peut-être eu des cauchemars...

Cent trente pieds maintenant. Cent vingt. Cent dix. Cent...

L'altimètre dévidait ses chiffres. Les réacteurs ronflaient. À bâbord, il apercevait l'autoroute. À présent, ils devaient certainement survoler les moulins à vent de San Jordi. Il les connaissait presque tous – il n'en voyait aucun, mais il voyait les gouttes de sueur sur le front de Gilbert Tassis.

« Blip-blip. »

L'*Inner Marker* ! Il émettait son signal.

Ils allaient bientôt survoler la piste d'atterrissage. Et là, oui, des lumières jaunes, des rangées de lumières jaunes... Stutz s'était avancé au bord de son siège de pilote. Il avait posé les mains légèrement à plat sur le manche, son corps sentait chaque mouvement de l'avion, ses yeux tentaient de repérer la ligne d'approche. Négligeant les instruments, le jet abordait la dernière phase de son approche, le nez légèrement relevé, et le pilote devait se porter en avant pour voir la piste.

Il sentit le MD-80 pencher légèrement sur le côté droit. Encore ? Pourquoi l'ordinateur ne le corrigeait-il pas ? Bon Dieu, que se passait-il ?

Et maintenant ? Des signaux d'avertissement s'allumèrent...

Stutz jeta un coup d'œil sur la petite silhouette d'avion blanche qui s'inscrivait dans l'horizon artificiel. Elle avait suivi exactement les mouvements de l'appareil. Mais à présent, elle était arrêtée, bloquée à un angle de dix degrés !

Bloquée !

Elle restait en suspens ! Qu'est-ce que cela signifiait ?

Et au même instant, le voyant *off* du pilote automatique s'alluma comme un méchant œil rouge.

En panne ?! Maintenant ? Ce n'était pas possible. Ça ne pouvait pas être possible.

« Ça ne marche plus, Stutz ! Les PA ! Tous les deux *off* ! » Tassis hurlait.

À droite et à gauche, des lumières glissaient rapidement dans le brouillard.

Altitude trente pieds. Ça faisait dix mètres...

Le balisage de la piste d'atterrissage... Walter Stutz se jeta en avant.

Ses deux mains empoignèrent le manche. Son pouce droit appuya sur le bouton rouge, qui débranchait le pilote automatique.

« Remise des gaz, Gilbert ! rugit-il. Bon Dieu, remise des gaz ! »

Mais les réacteurs du MD-80 ne pouvaient plus réagir aux impulsions des commandes. Trop tard...

En une fraction de seconde, Walter Stutz distingua la bande blanche qui délimitait la piste d'atterrissage, distingua des flaques d'eau, des touffes d'herbe. Et puis... Mais qu'est-ce que c'était ?

C'était quoi, cette silhouette énorme, d'un gris argenté et luisant, qui grandissait devant lui ? Non, ce n'était pas vrai !

Il tira le manche vers lui, dans un dernier geste, aussi instinctif qu'absurde. Il y eut un bruit métallique, puis une sorte de son de cloche, quand le train avant du MD-80 heurta le fuselage de l'Airbus, et se détacha aussitôt. Sous la violence du choc, l'Airbus, qui pesait plusieurs tonnes de plus, se coucha sur le côté, tout en effectuant un angle de soixante-dix degrés à bâbord, le train principal et les ailes du MD-80 se brisèrent, le dessous du fuselage du MD-80 enfonça la cabine de l'Airbus à peu près à la hauteur de la galley avant, mais la force de poussée l'entraîna plus loin. Sa queue fut arrachée par la carcasse cabossée de l'Airbus, son nez s'enfonça en biais dans l'herbe humide à côté de la bande de béton de la piste.

Le copilote Gilbert Tassis était mort sur le coup, la nuque brisée.

Le commandant Walter Stutz vivait encore. Son siège avait été arraché à son support et projeté vers le tableau de commande supérieur. Du sang coulait de la blessure qu'il avait à la tête et lui collait les yeux. Sa bouche aussi était pleine de sang. Il en sentit le goût douceâtre, quand il essaya de le recracher, mais il n'éprouvait aucune douleur. L'une de ses vertèbres lombaires était brisée. Il porta la main à ses yeux pour y essuyer le sang. Derrière lui, dans la cabine, il crut entendre des cris. Peut-être ces cris n'existaient-ils que dans sa tête ? Il avait les paupières ouvertes, à présent. Mais tout n'était qu'obscurité. Seulement en bas, à gauche, un peu plus loin, il vit des flammes serpenter.

L'un de ces foyers s'agrandit pour se transformer brusquement en une grosse étoile d'un blanc éblouissant.

Au cours de l'explosion, qui enveloppa et anéantit les deux appareils dans un unique et gigantesque brasier, deux cent soixante et une personnes trouvèrent la mort.

Parmi elles, Anja Baumann et Iris Seifert...

16 septembre

DOS MARIAS, TEXAS, USA

Heure locale : 4 h 50

La lune traversait de deux larges rais transparents et bleus la fenêtre bombée du camping-car. Dans un coin, près de l'appareil de radio incorporé, les chiffres de la montre jetaient une faible lueur : 05:30. Il entendait son souffle léger et régulier.

Doucement, avec mille précautions, Paul Brückner détacha la main de la jeune femme, qui s'était posée sur ses cheveux pendant qu'elle dormait. Il roula sur le côté, respira profondément et sourit : des serres d'aigle ? Il y avait donc vraiment des filles qui portaient des serres d'aigle autour du cou. Et même trois. Si son grand-père et son père étaient des chefs de tribu comanches, alors Elena était bien une sorte de princesse...

Nu comme il l'était, il se laissa tomber dans l'un des sièges pivotants. Sur la large surface du lit pliant, le bras de la jeune femme se déplaça, le cherchant à tâtons sur le drap. La lueur bleuâtre de la lune jouait sur ses longs cheveux noirs.

Il sourit. Chaleur et tendresse se mêlaient en lui : Elena...

Depuis toutes ces années où il effectuait des vols vers l'Amérique, avec tous ces moments de repos entre les vols, les escales forcées pour des raisons techniques, les missions de la base de la Lufthansa et les brèves vacances qu'il avait passées en Amérique, c'était la première fois qu'il traversait le Texas en voiture. Et, au fond, il ne savait toujours pas très bien comment c'était arrivé. Une jeune femme, nommée Elena Turner, devait l'emmener au pays des Indiens. En fait, il ne la connaissait que comme on se connaît dans ce métier : rencontres dans quelque salle de pilotes ou quelque bar d'hôtel, elle en uniforme d'hôtesse de l'air, lui en commandant de la Lufthansa. En outre, il l'avait toujours prise pour une Eurasienne. Les larges pommettes, la tresse noire qui se balançait dans son dos, ses yeux verts, les jambes remarquables – les jambes tout particulièrement, bien sûr. Ils n'avaient jamais échangé autre chose qu'un « Hé » ou un « Hello ». Pourquoi en aurait-il été autrement ?

Mais la veille, quand elle avait surgi à ses côtés au bar de ce restaurant de l'aéroport international de Houston, d'une manière si soudaine et si imprévue, comme si elle venait brusquement de se

matérialiser dans l'air, aussi ravissante, aussi agréable à regarder que d'habitude, quelque chose de différent s'était produit – de fondamentalement différent. Après que tout avait été terminé avec Anja, après toutes ces nuits sans sommeil, qu'on appelait si bien « travail de deuil », Paul Brückner avait décidé de se réconcilier avec lui-même – est-ce que cela ne signifiait pas : s'ouvrir aux autres ? Et donc aussi aux femmes ? Tout le monde a besoin de panser ses blessures...

« Que faites-vous ici ? lui avait-il demandé en souriant.

— Et vous ?

— C'est la question que je me pose tout le temps. »

Il s'avéra qu'Elena Turner avait une faim terrible après un vol qui l'amenait de Boston, et qu'elle s'était engagée comme hôtesse de l'air à l'United non pas tant par amour du métier, que parce qu'elle n'avait rien trouvé d'autre pour quitter Houston. Et qu'en fin de compte elle n'était pas du tout eurasiennne, mais à moitié indienne. Les yeux verts, les longues jambes, elle les tenait de sa mère irlandaise. « Et avec elle, papa avait vraiment des problèmes. Il est très sérieux, ce qu'on ne pouvait pas dire de ma mère... » Et Paul, qu'est-ce qui l'avait amené à Houston ?

Paul lui proposa, sans grand enthousiasme, de parler de tout cela en allant dîner au restaurant. Elle accepta sans hésitation.

Et c'est ainsi qu'ils en étaient venus à évoquer, de manière fort agréable, devant un verre de vin rouge californien, le sujet qui l'intéressait le plus : que pouvait-il faire des deux jours qui l'attendaient à Houston, Texas ? Il y avait conduit un Boeing 737 pour régler un problème avec Texas Instruments, et il avait droit maintenant à deux jours de congé. Mais, s'il redoutait quelque chose, c'était bien la perspective de se retrouver sans Anja dans sa maison de Handschuhsheim.

« Si Houston ne vous plaît pas, pourquoi ne visitez-vous pas la région qui s'étend au-delà de la ville ?

— La Prairie ?

— Oui, on parle aussi du “grand désert américain”.

— Et comment ?

— Je peux t'arranger ça », déclara Elena, passant résolument au tutoiement.

Il n'avait pas vraiment pris son offre au sérieux.

Mais le lendemain matin, le téléphone sonna. Paul Brückner jeta un coup d'œil sur sa montre : neuf heures dix...

Il décrocha.

« Excusez-moi, dit la réceptionniste, il y a une dame qui vous attend dans le hall. »

Vraiment ?

Paul jeta rasoir et dentifrice dans son nécessaire de voyage, y ajouta son passeport et des dollars et sortit de la chambre en courant.

Elle ne l'attendait pas dans le hall, elle était à l'entrée de l'hôtel et lui fit signe de la main. Il ralentit son allure. Bon sang ! Bottes de cuir, jean, T-shirt, veste en daim – Elena, la Comanche. Fabuleux !

« Et mon café du matin ? »

— Nous le prendrons à bord. Avec un petit déjeuner complet, par-dessus le marché. Il y a même une machine à expresso. Si tu veux partir, la première chose à laquelle tu auras droit, ce sera un expresso bien chaud. Ça te va ? »

Pour la deuxième fois, Paul Brückner eut le souffle coupé à la seconde où il vit la voiture qui les attendait sur le parking. Une voiture ? Un camping-car luxueux et rutilant, équipé de tous les raffinements du confort. Réfrigérateur. Cuisine. Chaîne stéréo. Et, en extra, la plus belle Indienne – Indienne, non plutôt princesse des Indiens – de la région.

Il grimpa derrière le volant et fit ronfler le diesel. L'œuvre d'art montée sur un châssis Ford portait le nom de « Colorado ». C'est comme cela aussi que s'appelait le fleuve qui, au-delà du désert texan, les attendait dans les montagnes Rocheuses. Si on voulait arriver jusqu'à lui. Il suffisait, pour cela, de prendre la route 290. Elle y menait tout droit.

« Ouah ! » s'exclama le commandant Paul Brückner. Oui, il se sentait bien, vraiment bien, comme ça ne lui était pas arrivé depuis longtemps !

« Eh bien, dit Elena en souriant, prends le premier embranchement à gauche... »

C'est ce qu'il avait fait. Ils avaient contourné San Antonio, puis Fredericksburg, et avaient plongé dans la fournaise de la plaine. À l'horizon, les montagnes se découpaient comme des sabres rouillés, et un soleil tardif illuminait d'une lueur rouge et irréelle les étranges sommets et les cônes qui se dressaient devant eux. Et depuis près de cent cinquante kilomètres, pas une seule ville ! Le désert ne s'était pas annoncé, il avait surgi brusquement. Aucune transition. Il y avait encore des champs et des fleurs, de hauts peupliers et des eucalyptus – et puis, tout à coup, plus rien qu'une étendue infinie de terre rouge et granuleuse, de pierres aux reflets pourpres. Des agaves, des cactées à fleurs orange, des buissons d'épineux, de l'herbe jaune, brûlée par le soleil. Quelques arbres – oui, même des arbres –, mais aucun ne dépassait la taille d'un homme. Comment auraient-ils fait ? Ils avaient du mal à survivre, il leur fallait, tout au long de l'année, consacrer toute leur énergie à plonger dans le sol des mètres de racines pour y chercher de l'eau.

Vers l'ouest, se disait Paul, toujours vers l'ouest ! Comme les anciens pionniers...

La route 290 menait tout droit aux Rocheuses. À l'extérieur, cette chose incroyable, qu'on nomme le soleil, écrasait le paysage de son éclat laiteux – à l'intérieur du camping-car, les vitres teintées atténuaient la force de la lumière, la climatisation tempérerait la chaleur accablante.

Elena conduisait.

Paul, les pieds surélevés, était installé sur son siège incliné aussi confortablement que dans un fauteuil de télévision. La station locale de quelque patelin donnait les dernières nouvelles de la finale de baseball. Il n'en comprenait pas un mot. Il appréciait pourtant les vociférations. C'était tout simplement trop incroyable...

Elena conduisit toute la matinée. Et encore une bonne partie de l'après-midi ! « Allons, ne fais pas de manières ! Je sais bien que tu es commandant de bord. Détends-toi un peu. Ici, c'est mon pays. Un bon pays. *Believe it or not* –, il y a peu de temps, j'ai même vu deux coyotes près du cours d'eau. »

Deux coyotes ? Un bon pays ? Le pays des Comanches, pensa-t-il paresseusement.

Et puis : Quelle femme !

Et enfin : Ce soir, nous serons seuls dans ce truc. Pas d'hôtel. Pas le moindre motel. Seulement nous. Et le ciel du Texas...

« Tiens, regarde. » Elena posa le bout des doigts sur sa main. « Là-bas, à droite. »

Elle pouvait bien lui montrer ce qu'elle voulait à droite, pour lui c'étaient toujours des rochers.

« Un beau pays, non ? Je pourrais dire : c'est de là que je viens. Mais ce serait absurde. Pourtant, j'ai le sentiment que, quelque part au fond de moi, je suis toujours une Comanche. Et là-haut, les deux rochers s'appellent "Dos Marias". Ne me demande pas pourquoi, je ne connais pas le nom indien. Mais je sais que, pour mon peuple, c'est un lieu sacré. » Elle sourit. « Et pour nous, un endroit idéal pour passer la nuit.

— Est-ce qu'il y a quelque chose à manger ? Tu vas nous tuer un lapin de garenne ? À l'arc ?

— Je vais ouvrir quelques boîtes de conserve. »

C'est ce qu'elle fit. Ils mangèrent des haricots au chili. Paul Brückner ne fut pas peu fier d'avoir réussi à allumer un feu somptueux avec les quelques branches d'épineux qu'il avait ramassées. Suffisamment somptueux du moins pour pouvoir y rôtir du pain. À cela s'ajoutèrent les galettes mexicaines qu'Elena avait achetées au bord de la route dans une sorte de mélange de baraque en planches et de ruine en briques d'argile.

« Les esprits habitent encore ces lieux, tu sais. Même mon père y croit. » Elle avala une gorgée de vin et regarda par-dessus les flammes. « Il a étudié le droit. À présent, il travaille au bureau régional des Affaires indiennes. Mais pour lui, les esprits sont parfaitement réels. Ne t'inquiète pas, Paul, ce sont de bons esprits – des esprits animaux... »

Il hocha la tête. « Tu es mon bon esprit. Que pourrait-il arriver ? » Et il songea à tous les pionniers blancs qui avaient traversé cette plaine en se dirigeant vers l'ouest. Et aux Comanches qui avaient dansé en scandant leurs incantations, avant d'attaquer les pionniers et de les massacrer.

« Est-ce que tu veux danser pour moi la danse des esprits ? Sais-tu le faire ?

— Plus tard », avait-elle répondu. Et avec ses yeux verts dans son visage sombre, elle avait quelque chose de magique, comme le lieu tout entier. Puis elle avait disparu.

Lorsqu'il était entré dans le camping-car, elle était venue vers lui. Son corps luisait dans la lumière qui tombait par la fenêtre. Et tout s'était passé exactement comme il l'avait espéré. Leurs corps s'étaient exprimés. Et ce qu'elle apportait, c'était de la confiance.

Mais à présent ?

L'aube commençait à poindre. Le matin approchait.

Il ramassa une pierre près de l'un des deux rochers qui donnaient leur nom au site. Elle conservait encore un peu de la chaleur du jour. Il s'assit. Le vent qui soufflait le long de la pente était frais. Paul ne portait qu'un short et un T-shirt, et ses poumons s'emplissaient de cet air pur.

Le ciel nocturne commençait à s'éclaircir.

Il leva la tête et vit les étoiles. On pouvait encore les distinguer, même si elles commençaient à pâlir. Il chercha à repérer celles qu'il connaissait : ses amies, durant les heures de solitude des vols de nuit...

Le feu, entre les deux rochers, se remit à crépiter. Il s'était pourtant donné beaucoup de mal pour l'éteindre. Mais un peu de braise orangée avait résisté à ses efforts. Son éclat semblait devenir de plus en plus vif. On aurait dit un œil, qui clignotait dans sa direction.

Paul tendit l'oreille dans la nuit. Rien. Mais ce rien s'emplissait de légers signes de vie. Un doux ruissellement de sable, à peine perceptible, un grésillement, qui s'amplifia jusqu'à devenir un cri infime. Un aboiement, dans le lointain. Il devait donc bien y avoir des coyotes. N'était-ce pas naturel ? Ce pays était celui des Comanches. Le coyote, avait dit Elena, est un animal sacré.

Il regarda le feu. Et ce fut comme si des ombres se rapprochaient de plus en plus de lui, comme si le clair de lune perdait peu à peu son

éclat et que l'arrivée du jour fût retardée pour permettre au petit tas de braises d'irradier un rouge doré plus intense.

Qu'arrivait-il à la braise ? Que lui arrivait-il, à lui ? Qu'arrivait-il à son cœur ? Pourquoi se mettait-il à battre si fort ?

Ce n'était plus de la braise, ni une flamme. La lumière se condensait comme si toute son énergie confluaient en une seule explosion, en une boule de feu qui s'élevait, qui prenait maintenant la forme de deux bras, de bras dorés, incandescents, qui se tendaient, un terrible V d'un or très pâle.

Brückner ferma les yeux. Le V resta gravé sur sa rétine. Il tenta de se lever. Il n'y parvint pas. Le feu était plus fort que lui. Peut-être n'existait-il que dans un compartiment de sa conscience qu'il ne connaissait pas. Peut-être n'était-ce pas un feu. Peut-être était-ce en lui-même...

Jamais il n'avait vécu une chose pareille. Il connaissait pourtant suffisamment d'histoires étranges. Vécues aussi par d'autres pilotes. Mais jamais, au grand jamais, il n'avait éprouvé un sentiment aussi violent de panique, d'angoisse, de naufrage.

Les nerfs ? Ses mains tremblaient. Poussée d'adrénaline. Tu es sur le point de perdre complètement la boule, dans cet endroit hanté par les esprits des Comanches.

Il banda ses muscles. Cette fois, il réussit à se lever. Il appuya la paume de ses mains contre la pierre, ouvrit grand les yeux, et son regard, survolant le sombre paysage, se porta jusqu'à l'horizon. Une lueur rose y grandissait. Le matin ? Non, cela ressemblait à nouveau à du feu – ce n'était pas le soleil...

La lumière s'éteignit.

Paul Brückner se frotta les yeux. Reprends-toi, bon Dieu ! Son impuissance, le battement sourd, rapide, qui emplissait ses oreilles, ce maudit sortilège incompréhensible le mettaient en rage.

Il marcha vers le feu et s'accroupit. Il n'y avait qu'une toute petite poignée de braises. Il jeta dessus toutes les pierres qu'il pouvait trouver et recouvrit le tout de terre et de cendres à l'aide d'une branche à demi calcinée.

La braise s'éteignit. Tout devint sombre. Eh bien, voilà !

Quelque part, le vent murmurait dans une branche. Là aussi, tout était parfaitement normal. Au diable esprits des Comanches ! Elena. C'était de sa faute. N'avait-elle pas roulé un joint hier, après le repas. Et toi, espèce d'idiot, pour ne pas avoir l'air ridicule, tu en as aspiré quelques bouffées, alors que tu n'as pas l'habitude de la marijuana.

Lorsqu'il pensa au mot « marijuana », une évidence le frappa brusquement : *Il est arrivé quelque chose !* Quelque chose de monstrueux. Et ce que tu as vu n'était rien d'autre qu'un signe. Mais de quoi ? Ça a quelque chose à voir avec le feu, avec des bras en

flammes, avec – oui – avec un feu triomphant...

Il secoua la tête, comme pour se débarrasser des pensées qui l'assaillaient. Esprits ou pas, dans quelques heures, ils auraient quitté Dos Marias et il aurait tout oublié. Pourquoi te casser la tête ?

Raconte tout ça à Elena, peut-être aura-t-elle une réponse de sorcière à te donner ?

16 septembre

TEXAS – HIGHWAY 290

Heure locale : 8 heures

Le matin, il ne parla pas du feu. Il voulait l'oublier. Et il ne tenait pas non plus à se couvrir de ridicule.

Quand ils reprirent la route, Elena se remit au volant. Brückner lui en fut reconnaissant. Il regarda au-dehors : des fleurs ! Des fleurs d'un jaune brillant. Les tiges aussi étaient jaunes, les feuilles grises, mais c'étaient des fleurs. Et elles s'épanouissaient, au lieu de se recroqueviller.

Tout ce qu'il voyait, il essayait à présent de le graver en lui. Non qu'il s'y intéressât vraiment, mais c'était pour lui le meilleur moyen de se changer les idées.

« Regarde ! » Elena leva le bras.

Une pancarte bleu et blanc se dressait devant le soleil déjà doré du matin.

« Ton petit déjeuner ! dit-elle. Il faut aussi prendre de l'essence.

— Des œufs au bacon ?

— Pour toi, déclara-t-elle en souriant.

— “Birdsbone”, lut-il. Os d'oiseau ? Pourquoi “os d'oiseau ?”

— Dis-moi...

— Oui ? »

Elle tourna vers lui ses yeux verts. « Ça ne va pas si bien que ça ?

— Pourquoi ?

— Parce que “œufs au bacon” sont les premiers mots que tu prononces depuis une heure. Et tu sais quoi ? Tu ne me donnes pas l'impression d'avoir vraiment très envie d'œufs au bacon.

— J'ai fait de mauvais rêves. Alors je suis sorti du camping-car, et ensuite, je n'ai pas réussi à me rendormir. »

Il hésita, mais garda le silence – comment lui expliquer ? J'aurai le temps, tout à l'heure, se dit-il. Quand nous aurons repris la route. Mais comment pourra-t-elle te comprendre ?

Il saisit sa main, l'ôta du volant et l'embrassa tendrement.

« C'est déjà mieux. »

Elle quitta la grand-route et engagea son monstre Colorado dans la bretelle qui menait à la station-service. Les lourds pneus crissèrent. La route était relativement étroite, mais cela ne l'empêcha pas de jeter un

nouveau coup d'œil dans sa direction. « Qu'est-ce qui t'arrive ?

— C'est la troisième fois que tu me poses cette question. Un brin de sortilège comanche, Elena. Là-haut, sur la piste de danse des esprits de ton peuple.

— La piste de danse des esprits ? Je t'ouvre le cœur de mon peuple, et tu fais des plaisanteries idiotes. »

Ce ne sont pas des plaisanteries... Mais il ne le lui dit pas. Il sourit. « Commençons par faire le plein, Elena. Puis nous continuerons notre conversation... »

C'était le bar, près de la station-service, qui portait le nom étrange de « Birdsbone ». Et c'est vrai qu'il ressemblait un peu à des os d'oiseau. Les murs étaient peints en blanc, mais le soleil, par endroits, avait fait ressortir à nouveau le brun des briques. Les châssis des fenêtres étaient bleus d'un côté et verts de l'autre. En revanche, les rideaux contre les mouches étaient rouges et il y avait des poubelles en plastique jaune de chaque côté de l'entrée. Mais le toit était en ciment gris.

« Je vais déjà commander notre bacon. »

Elena descendit et se dirigea vers le Café Birdsbone.

Brückner fit signe au jeune Mexicain maigre qui, à l'entrée de la station-essence, le regardait fixement, les mains enfouies dans sa tignasse hirsute. Il lui demanda de remplir le réservoir du camping-car, lui donna, comme toujours dans ces cas-là, un pourboire bien trop généreux et se dirigea lentement vers l'entrée du bar.

Dans une de ces boutiques minables au bord de l'autoroute et dans lesquelles on peut tout trouver, depuis les magazines, les boîtes de bière et les Smith & Wesson jusqu'à la nourriture pour chiens, il s'était acheté une paire de bottes de cow-boy. De vraies bottes texanes. Il ne me manque plus que le colt, se dit-il. Et de rouler des hanches, comme John Wayne.

Au bar du Birdsbone étaient installés une demi-douzaine d'hommes. Ils tournèrent les yeux vers lui.

Brückner leva la main pour les saluer. Aucune réaction.

Elena, assise dans un coin, lui fit signe. Au-dessus d'elle était accrochée une peau de serpent. Et il n'y en avait pas qu'une, mais bien une douzaine d'autres aux murs. Un peu plus loin, on pouvait admirer un lynx empaillé et une tête de cerf. Les deux très poussiéreux. Le sol en planches de cèdre était recouvert de sciure.

« Un vrai décor de cinéma ! » Brückner s'avança une chaise. « Tout y est. Dis-moi, est-ce qu'ils t'ont reluquée, toi aussi, de la même façon ?

— Ils ne reluquent pas. Ils attendent que tu les salues.

— Ah bon...

— Oui. Et ils ne répondent pas, pour te montrer que tu es un

étranger et que tu ne peux pas prétendre être salué.

— Aha, dit-il, et maintenant, ils se demandent à quel genre d'étrangers je peux bien appartenir. Un type qui vient traîner ses bottes dans leur élégant Bone, avec une demi-Comanche. »

Ses yeux brillèrent, et une mèche de ses cheveux noirs lui tomba sur le visage. Elle était jolie, elle était même bigrement belle, quand elle souriait.

« Eh bien, dit une voix, qu'est-ce que je peux bien vous servir, par une matinée comme celle-là ? »

La serveuse, elle au moins, ne s'obstinait pas à garder le silence. C'était une femme imposante, minimum un mètre quatre-vingts, avec des épaules de champion de lutte et des courbes qui dessinaient des ombres vallonnées dans les rayons obliques du soleil matinal. Pour compléter l'ensemble, un nœud rouge et blanc était planté dans ses cheveux d'un blond artificiel.

« Mais je vous l'ai dit, des œufs au bacon...

— C'est vrai. Mais qu'est-ce que je pourrais vous servir d'autre ?

— Pourquoi ?

— Pourquoi ? C'est encore une fois ces damnés camionneurs ! Tout est de leur faute, moi je vous le dis ! Il y avait un tas de bacon, avant qu'ils arrivent. Et ils ont tout bouffé. Donc, pas d'œufs au bacon. Le livreur n'arrive que dans une heure. Mais j'aurais quelques coquelets qui viennent d'être grillés. Qu'est-ce que vous en dites ? »

Des coquelets grillés le matin ? Il ne manquait plus que ça ! Avec nostalgie, il imagina devant lui une assiette de corn-flakes au lait, mais il ne pouvait pas s'offrir ça ici. « Apportez-nous ce que vous avez. Peut-être... »

Il s'interrompit en entendant la voix du journaliste qui présentait les nouvelles à la télévision. Sur l'écran, qui se trouvait exactement au-dessous de la tête de cerf empaillée, l'image apparut. Il s'agissait d'une rupture de digue dans le Mississippi. La serveuse au nœud dans les cheveux revint avec des couverts et un sucrier.

« Et maintenant, des nouvelles de l'étranger », annonça le présentateur.

Brückner tourna sa chaise. Ce qu'il vit alors le fit se lever, très lentement, comme s'il était tiré par des fils invisibles.

Il resta cloué sur place.

Il y avait la voix du speaker, il y avait des mots – sa conscience ne les enregistrerait pas. Ils étaient absorbés par le néant. Il en avait vu beaucoup, de ces images. Il les connaissait par des enregistrements vidéo, des reportages de télévision comme celui-ci, des films documentaires. Il connaissait aussi la réalité. Les images se ressemblaient toujours. Mais il y avait une différence entre les catastrophes aériennes, qui étaient devenues de l'histoire, et les autres,

celles qui appartenait à l'actualité, au présent.

« Non ! » gémit Elena.

Les images étaient effroyables.

On reconnaissait des morceaux d'avion tordus, imbriqués les uns dans les autres, des hommes revêtus de combinaisons de protection humides et luisantes. On voyait du métal déchiqueté, carbonisé, barbouillé de mousse extinctrice blanchâtre.

« Il y en avait deux, Paul. »

Il acquiesça. Oui, deux.

Elle s'était levée à son tour. Quand elle s'était approchée de lui, elle avait mis sa main sur son épaule. Maintenant, elle l'avait laissé retomber.

« Où cela s'est-il passé ? » chuchota-t-elle.

Il s'était posé la question au même instant. D'après la forme des empennages, l'un des deux appareils devait avoir été un Airbus. De l'autre, il ne restait plus que des débris. Sur les empennages grotesquement déviés de l'Airbus, les flammes et la chaleur avaient détruit la couche de peinture, mais elle avait résisté à l'extrémité du fuselage. Le blanc sale était aisément reconnaissable, ainsi que trois caractères bleu foncé qui y étaient peints : DOR.

Seule une compagnie aérienne pouvait présenter cette syllabe finale. Une compagnie allemande...

Condor.

Tandis que son cerveau enregistrait cette donnée, il crut aussi reconnaître l'aéroport qui servait de décor à ce drame fait de ruines fumantes, de lumières d'alarme clignotantes et d'hommes qui couraient en tous sens. Le hangar ? La rangée d'arbres. Plus loin, au fond, la plaine avec ses moulins à vent et ses châteaux d'eau.

N'y était-il pas allé trois semaines seulement auparavant ? Mon Dieu !

Trois certitudes frappèrent Paul Brückner en cette seconde. Elles le frappèrent avec toute la force de trois coups de cloche, excluant toute autre pensée.

Premièrement : la catastrophe s'était produite à Palma de Majorque. Sur l'aéroport de Son San Juan. Deuxièmement : l'un des appareils était sans aucun doute un Airbus de la Condor transportant des touristes. Et troisièmement : Anja !

Anja est partie pour Majorque avec la Condor.

Elle avait réservé son retour pour ce jour-là !

Incapable de toute pensée, de toute réaction, Paul, le cœur battant à grands coups, restait paralysé par un sentiment total d'impuissance et de vide. Il sentait la sueur ruisseler sur son corps. Il tremblait.

« Viens, Paul. Assieds-toi. »

Il obéit comme un enfant. Il avait la tête inclinée et les yeux grand

ouverts. Il entendit l'annonce du speaker : « ... Il s'agit sans doute là de la plus grande catastrophe aérienne de l'année. D'après les dernières estimations, elle aurait fait deux cent soixante et une victimes. Malgré la tempête qui régnait sur Majorque, le plus grand centre touristique d'Europe, au moment du drame, la catastrophe ne peut être attribuée aux seules conditions atmosphériques – elle a sans doute été provoquée aussi par une défaillance humaine de l'équipage ou de l'équipe de la tour de contrôle... Ladies and gentlemen, c'était Jack Lester Wilson et son reportage sur la catastrophe aérienne de Palma de Majorque, Espagne... »

Palma de Majorque. Espagne !

Paul Brückner ne pourrait jamais se rappeler clairement les minutes qui suivirent. Sinon que tout le monde avait les yeux fixés sur lui – ça, il devait s'en souvenir par la suite. Et qu'Elena l'avait conduit jusqu'à une chaise et que la serveuse lui avait apporté aussitôt un whisky.

Lorsqu'il fut à nouveau capable de respirer et de penser, il dit : « Il faut que je téléphone – tout de suite ! »

Au Birdstone, il existait certes un téléphone, une petite boîte vétuste fixée au mur, dont quelqu'un avait voulu racheter l'aspect misérable par quelques coups de pinceau. La couleur verte n'avait pas servi à grand-chose. En outre, on ne pouvait pas appeler à l'extérieur de l'État.

« Viens ! dit Brückner.

— Oui. Je vais conduire. »

Elle paya, s'installa au volant – il avait toujours l'impression d'être coupé du reste du monde. Anja... Une seule question l'occupait : Comment était-ce possible ? Non, c'était plus qu'une question : c'était une révolte sauvage, furieuse, désespérée. Qui avait eu une défaillance ? Les pilotes ? Les contrôleurs de la tour ? Qui, bon Dieu, qui était responsable de cette folie ?

Anja !

Il se mordait les lèvres jusqu'au sang quand il évoquait son nom.

De nouveau, la route 290. Et le désert, le grand désert américain. Le trafic était plus dense que la veille. Elena doublait chaque fois qu'elle le pouvait.

Avant de redémarrer, elle avait encore jeté un bref regard sur la carte. Huit cents kilomètres jusqu'à Houston. On pouvait y arriver le soir même.

Devant l'une des grandes stations-service de la rocade de San Antonio, il la pria de s'arrêter. Il disparut dans une cabine de téléphone publique. Elena le vit gesticuler. Peu de temps auparavant, elle lui avait demandé si, à propos de la morte dont il avait parlé, il s'agissait de son amie.

Il s'était contenté de la regarder fixement. « Amie ? Amie ou femme ? Où est la différence ? »

Puis il avait gardé le silence. Et elle ne voulait pas en savoir plus.

« Paul ?

— Oui.

— Maintenant, la communication est bonne. Où es-tu exactement ?

— Quelque part près de Houston. »

Dans le lointain service du personnel de Francfort, le commandant de bord Nick Herbert était chef de l'équipe du planning IV, et par ailleurs le meilleur ami que Brückner eût dans la place.

« Je pensais que tu allais appeler, Paul.

— Oui, dit Brückner.

— C'est terrible. Pas seulement pour toi. »

Il essaya de déglutir. Mais sa bouche était trop sèche. Seuls, les restes d'un espoir insensé l'avaient poussé à appeler Nick : l'espoir qu'Anja, pour une raison ou une autre, était restée à Majorque...

« Son nom est donc sur la liste ? »

À nouveau, ce damné silence. Pourquoi ne raccroches-tu pas ? Parce que ton bras est comme paralysé.

À Francfort, Nick allait bientôt terminer son service, rentrer chez lui, retrouver sa femme, Christa, et ses jumeaux.

« Paul ? Tu es encore là ?

— Oui.

— Paul, tu sais, dans de telles situations, il n'y a pas grand-chose à dire. C'est si difficile d'aider l'autre...

— Ça va, ne t'inquiète pas.

— Quand rentres-tu ?

— Je n'en sais rien. Le plus vite possible. Je dois encore aller chercher les rapports chez Texas Instruments.

— Préviens-moi de ton arrivée par fax. J'irai te chercher.

— Ce n'est pas la peine, Nick. Merci. Et... et fais mes amitiés à Christa et aux jumeaux. »

Il raccrocha. Il était en sueur. Les yeux lui brûlaient. Ce n'était pas seulement l'atmosphère de la cabine.

Anja... Il essaya encore d'imaginer la façon dont elle était morte, mais sans y parvenir. Et il en était heureux. Il s'essuya les yeux et le visage avec son mouchoir et revint vers le camping-car.

Il leur fallut six heures pour regagner Houston. À peu près deux fois moins de temps que la veille. Elena resta au volant. Elle ne posa aucune question, et les quelques renseignements qu'il lui donna sur Anja se limitèrent à des mots vagues, dont le ton semblait embarrassé – non, emprunté, raide. Comment lui faire comprendre quelque chose qu'il ne comprenait pas lui-même ?

Devant l'entrée de l'hôtel, elle le serra longuement contre elle et le regarda droit dans les yeux. Il ne put supporter son regard. Elle lui caressa rapidement les cheveux. Puis elle se détourna et se dirigea vers son camping-car.

Il le suivit des yeux, jusqu'à ce qu'il eût disparu...

Le vol 357 de la Lufthansa quittait Houston à dix-neuf heures. Il serait à Francfort le lendemain à seize heures cinq. Au cas où le Jumbo serait plein à craquer, il pourrait toujours aller dans le cockpit. Il appela l'agence de la Lufthansa. « No problem. » On lui réserva une place en business class. Il téléphona ensuite au laboratoire de Texas Instruments. À quelle heure devait-il s'envoler ? Il le leur dit.

« Bien. Alors, passez à dix-huit heures trente à la salle des pilotes de l'aéroport international. Un commissionnaire vous attendra avec nos documents. »

Ils se donnaient du mal.

La business class méritait bien son nom. Dans le 747, les hommes d'affaires pullulaient. Des chefs d'entreprise qui visitaient leurs succursales ou qui s'étaient établis eux-mêmes depuis des années dans le pays. Il régnait une atmosphère de victoire. Dans la rangée de Brückner avait pris place toute une équipe de trust. Vin rouge et champagne furent commandés aussitôt après le décollage. « À votre santé ! Ça a encore bien marché cette fois ! »

L'homme silencieux et figé assis au milieu d'eux détonnait.

Paul n'arrivait pas à dormir. Comment aurait-il pu ? Quelle peste, tous ces arrivistes ! Il se leva et alla se réfugier dans le cockpit, cet îlot de calme et de travail concret.

C'était Walter Scheidt, l'un des plus jeunes pilotes parmi ceux qui avaient le droit de conduire l'oiseau géant, qui occupait la place de commandant de bord. Scheidt leva la main et lui sourit. Brückner était l'un de ces pilotes que la compagnie appelait au centre d'entraînement pour préparer les nouvelles recrues aux particularités de l'énorme appareil, à l'aide d'un simulateur de vol et d'un cockpit fidèle à l'original. À cause de son ancienneté et de ses différentes fonctions, il faisait aussi partie des figures connues dans le corps aux mille têtes des pilotes de la Lufthansa. Dans le cockpit, on le salua. On lui sourit aimablement – et tout le monde eut très vite énormément de choses à faire. Personne ne souffla mot de la catastrophe de Majorque. Mais ils étaient au courant. Durant les quatre dernières années, ils avaient toujours vu Anja à ses côtés. Elle aimait tellement voyager en avion. Et elle y consacrait tout le temps dont elle pouvait disposer.

Il s'était assis et regardait les étoiles. Comme la veille. Et, comme la nuit précédente, entre les rochers de Dos Marias, il n'était rien d'autre qu'une ombre...

Quand Brückner quitta le cockpit, le calme était revenu dans la cabine. Les héros dormaient.

17 septembre

FRANCFORT-SUR-LE-MAIN

Heure locale : 16 h 05

Les vents étaient favorables. L'appareil atterrit à l'heure prévue. Il se demanda s'il allait appeler Nick Herbert. Peut-être avait-il eu entre-temps des informations plus précises sur les circonstances de la catastrophe. Mais il se sentait trop épuisé, non, il n'était pas capable de soutenir une conversation sensée.

Dès le premier kiosque à journaux, les gros titres l'assaillirent : « Terrible catastrophe à Majorque. Collision entre deux jets – 261 morts... »

Il n'acheta aucun journal. Et il eut du mal à porter sa valise sur tous les tapis roulants et dans tous les couloirs interminables jusqu'au garage du personnel. Il s'assit dans la BMW et mit le moteur en route. La voiture ronronna doucement. Ce fut le premier bruit familier qu'il entendait depuis une éternité.

Il conduisit comme dans un état de transe. En fait, ce fut la BMW qui fit tout le travail. Il la gara devant le garage de la maison de la Drosselstrasse à Heidelberg-Handschuhsheim. Puis il en descendit et la regarda comme s'il contemplait une carte postale. Même les rosiers en fleur derrière la clôture à claire-voie avaient quelque chose d'irréel. C'était Anja qui les avait plantés... La maison était construite en grès rose et avait un joli toit d'ardoises. Il la louait, mais, vu la passion d'Anja pour le jardinage, il avait songé à l'acheter. C'est ainsi que, peu de temps avant Pâques, il avait parlé d'un crédit avec la banque et le service du personnel de la Lufthansa...

Au lieu de le prendre, tu ferais mieux de déménager, pensa-t-il. Continuer de vivre ici ? Comment ?

17 septembre

HEIDELBERG

Heure locale : 17 h 30

Ses tableaux étaient accrochés aux murs. Et aussi les dessins d'enfant de ses protégés, tout aussi lumineux et aériens. Et il y avait sa photo, dans le cadre d'argent, sur la tablette de la cheminée.

Quatre semaines auparavant, il la tenait encore entre ses mains avec l'intention de la mettre en pièces.

C'était au moment où il avait entendu démarrer le taxi qui l'emportait. C'était arrivé si vite qu'il n'avait pas eu le temps de comprendre ce qui se passait vraiment.

« Je pars, Paul.

— Encore une fois ?

— Tu pourrais renoncer une fois pour toutes à cette attitude blasée que tu prends pour de l'assurance. Elle finira par t'étouffer. »

Elle avait juste une petite valise à la main. Il savait que, dans son ancienne chambre d'étudiante de la Brunnengasse, elle n'avait conservé que peu d'effets personnels. Deux jours plus tard, elle l'avait appelé pour l'informer qu'elle s'envolait pour Majorque avec cette psychologue, Iris Seifert, et qu'elle y resterait quelques semaines, jusqu'au 16 septembre.

« Un mardi, Paul. Je t'appellerai en rentrant. Je passerai alors chercher le reste de mes affaires. Je peux les laisser chez toi jusque-là, non ?

— Ne dis pas de bêtises ! Naturellement.

— Alors, à mardi. Au 16 septembre. »

Et ce mardi-là, c'était avant-hier...

La femme de ménage avait fermé les volets. Il alluma la lumière. Sans regarder autour de lui, il se dirigea vers les fenêtres, qu'il ouvrit violemment. Dehors, un vent frais faisait bruire les feuilles des arbres. Il le laissa entrer dans la maison, alla vers le bar et prit une bouteille de Four Roses. Il se remplit un demi-verre, mais n'en avala qu'une petite gorgée. Il ne se saoulerait pas. Il prendrait une douche et jetterait un coup d'œil dans le réfrigérateur pour voir s'il ne pouvait pas y trouver un peu de saucisson et un morceau de fromage. Peut-être même tomberait-il sur quelques tranches de *Knäckebröt*. Et

ensuite ? Il avait toujours fait face aux crises qui traversaient sa vie comme un coureur de haies aborde les obstacles – mais cette fois, c'était trop. Il se sentait mortellement faible et redoutait que ses dernières forces l'abandonnent.

Il se laissa tomber dans un fauteuil et alluma le poste de télévision. NTV donnait des nouvelles de la Bourse ; CNN, l'émetteur américain par satellite, parlait des républicains qui donnaient du fil à retordre à Clinton. Sur les autres chaînes, c'était le bazar habituel.

Au moment où il éteignait le poste, la sonnerie du téléphone retentit.

« Paul ? » C'était Nick Herbert. « Écoute, pourquoi n'as-tu pas appelé quand tu étais à Francfort ? »

— Mon Dieu, Nick ! Je suis plutôt crevé. Je voulais dormir tout mon saoul. Et réfléchir.

— Tu sais, Paul, je pourrais te proposer pour la commission. Tu veux y aller ? Ah, encore une chose : Anja avait-elle de la famille ?

— Nick ! J'ai mal à la tête. Je n'ai qu'une envie : passer sous la douche. Et ensuite, dormir. Ne me demande rien sur la famille d'Anja, je t'en prie. Anja est... était orpheline. Non, même pas – sa mère l'avait tout simplement mise à l'Assistance.

— Ah, c'est pour ça...

— Pour ça que quoi ?

— C'est pour ça qu'elle était toujours si... incroyablement affectueuse et attentionnée, quand elle jouait avec les jumeaux. Mon Dieu, comme elle aurait fait une... »

Il s'interrompt. Paul termina pour lui-même la phrase : « une bonne mère ».

Il attrapa le verre et en avala d'un trait le contenu.

« Oui, dit-il.

— Et nous qui devons ensemble, mi-octobre...

— Non. » Il reposa le verre brutalement sur la table. « Nous n'en avons plus l'intention. » Mais il lui vint à l'esprit que Nick ne savait sans doute rien de la fin de leur liaison. À moins qu'Anja ne lui ait téléphoné. Mais ils n'étaient pas si intimes. Il aurait dû envoyer des faire-part : « À notre grand regret, nous nous voyons obligés de vous annoncer la fin de notre liaison... »

« Paul, je comprends bien qu'une telle conversation puisse te peser. J'en suis désolé. Mais il y a encore l'autre aspect de la question...

— Lequel ?

— Eh bien, j'ai parlé avec ceux du planning. Pohl est d'accord avec moi sur le fait qu'il serait préférable que tu fasses une pause. Et là, il serait peut-être possible, éventuellement, d'allier le service au... hum... au privé.

— Je ne comprends pas.

— Tu vas comprendre. Tu avais fait partie de la commission, autrefois, à Strasbourg ? »

Strasbourg ? La main de Paul se crispa sur le combiné. Pourquoi fallait-il que Nick fonde son argumentation précisément sur la nuit d'horreur de Strasbourg ? Comme s'il n'était pas condamné à l'avoir toute sa vie devant les yeux : la montagne enneigée. Le fuselage carbonisé de l'appareil. Les débris. Les cadavres... Mais, des quatre-vingt-six personnes qui se trouvaient à bord, dix avaient survécu à « l'atterrissage aux instruments », à cette histoire de fous causée par une défaillance humaine et technique. Il n'oublierait jamais leurs cris. Pourquoi lui en parlait-il ?

« Les gens de la Cockpit veulent envoyer un représentant à Palma. De leur propre initiative. Ou, disons plutôt, ce qu'ils appellent leur propre initiative. »

C'était donc ça ?

Toute catastrophe aérienne attire comme un aimant, ou peut-être comme une charogne attire les mouches, les experts officiels, ceux des fabricants et des compagnies aériennes. On voulait, on devait savoir comment c'était arrivé. Non seulement pour établir les responsabilités, mais surtout pour savoir comment le crash avait pu se produire et pour éviter ainsi, à l'avenir, ce genre d'erreurs. Comme elle représentait les intérêts des pilotes, l'association Cockpit entraînait souvent en conflit avec les compagnies, mais découvrir les causes qui avaient entraîné la mort des passagers et des pilotes, c'était finalement assurer la survie de leurs collègues.

« Et Rebner ? Tient-il lui aussi à m'avoir à Palma ? » Rebner était le directeur technique compétent.

« Je le lui ai proposé. Il n'a pas dit non, en tout cas. Il veut en décider demain. Tu serais prêt à le faire ?

— Moi ? » Brückner leva à nouveau son verre, mais il était vide. « Je prendrai une décision demain, moi aussi. Dis aux gens de la Cockpit que je les appellerai. À dix heures. À leur bureau.

— O.K., Paul. Ça suffit pour aujourd'hui. Et que Dieu te garde... »

Brückner laissa retomber sa main sur le combiné. Que Dieu te garde ? Nick était un type bien. Il était même formidable. Il n'avait jamais eu recours au bon Dieu, jusque-là.

Encore une fois, il zappa, à la recherche d'informations, sur toutes les stations satellites. Sans résultat. Pas de nouvelles images.

Il prit encore un verre de Four Roses avant d'aller au lit, et il eut de la chance : le cauchemar incandescent d'un enfer de flammes rouge et or se dissipa rapidement et il tomba dans un sommeil de plomb.

18 septembre

HEIDELBERG

Heure locale : 9 h 07

Paul Brückner se réveilla peu avant neuf heures. Il avait la tête comme du plomb. Il prit une tasse de café fort, renonça à écouter les informations matinales et essaya de ne plus penser à Anja, pour se concentrer sur ce qui l'attendait maintenant.

Palma de Majorque ?

Il alla dans le jardin pour réfléchir en plein air, et contempla le jardin d'herbes aromatiques d'Anja : ail, persil, cerfeuil et ciboulette. Les petites plantes courbaient la tête. Il entendit du bruit dans le jardin voisin. Il aperçut d'abord un dos courbé, puis des cheveux blancs. C'était le vieux M. Oswald, le voisin.

« Voilà des jours qu'il n'a pas plu, monsieur Brückner.

— Oui.

— Je ne sais pas ce qui se passe, cet automne. Vous ne pouvez pas vous en rendre compte, vous, évidemment, vous êtes toujours au-dessus des nuages. Mais Anja, elle n'était pas là non plus.

— Non. » Il hocha la tête, essaya de sourire et de combattre l'envie subite de rentrer dans la maison. Au lieu de le faire, il prit le tuyau et se mit à arroser les plantes.

Mon Dieu ! Et Oswald qui a lu les nouvelles, qui a vu les images ! C'est sûr qu'il est au courant ! Mais sait-il qu'Anja était dans l'avion... ?

Il ne le sait pas.

De retour dans la cuisine, il voulut se faire une autre tasse de café.

Après mûre réflexion, il se dirigea vers la salle de bain. Il ouvrit les deux robinets, laissa couler l'eau, y plongea les mains et les poignets, et se regarda avec effroi dans le miroir. Qu'est-ce qui avait changé à ce point son visage ? Ce n'était pas seulement le visage d'un étranger, c'était celui d'un malade. On aurait dit que le maquilleur d'un film d'épouvante s'était exercé sur lui. Ses cheveux se dressaient sur son crâne en touffes désordonnées, son front d'un jaune terne était sillonné de rides, ses paupières étaient rouges et gonflées, et sous ses yeux fixes s'étaient formées des poches sombres. Quelque chose, peut-être le bord du lit ou sa propre main, avait tracé de profondes marques sur son cou, son menton et ses joues.

Il se pencha sur le lavabo. Il sentit sous ses mains la fraîcheur de la porcelaine. Il dut s'y cramponner pour surmonter une soudaine faiblesse. Il prit son rasoir. C'était Anja qui le lui avait offert pour Noël. Anja... Il ôta brusquement le haut de son jogging, enleva le pantalon, laissa tomber les deux et se dirigea vers la douche. À droite et à gauche du miroir étaient accrochés deux dessins d'enfant. L'un représentait un grand oiseau bleu avec une longue queue aux plumes roses et des yeux noirs. L'autre, une maison sur une colline dominant un lac bleu. Au-dessus de la maison, le soleil riait. L'oiseau bleu le regardait fixement.

Ses tableaux et les dessins des enfants, dont les progrès l'avaient tellement réjouie ! Dont elle parlait si souvent avec une telle fièvre, pendant qu'il s'ennuyait. Les tableaux faisaient plus mal que tous ses vêtements, qui devaient encore être suspendus dans les placards.

Il laissa ruisseler sur lui l'eau de la douche. D'abord chaude, aussi chaude qu'il pouvait le supporter, puis froide. Sous le jet glacé, il se sentit un peu mieux. Il sortit de la cabine, attrapa la serviette et se figea.

La porte s'était ouverte.

Dans l'embrasement se tenait une jeune fille.

Elle était grande, mince, et portait un jean blanc avec un léger pull-over en coton bleu foncé. Ses yeux clairs l'observaient, impassibles, tandis qu'il se drapait à la hâte d'une serviette.

La jeune fille était Christa, sa fille.

« Je ne pensais pas que tu étais là. Mais j'ai vu ta voiture. »

Bon, c'était Christa. Il l'aimait. Et alors ?

« Peux-tu me passer mon peignoir, s'il te plaît ? »

Elle ne bougea pas. Elle était grande, plus grande que sa mère.

« Paul, dit-elle à voix basse, tout ça est vrai... »

— Oui, je sais. Mais veux-tu me passer mon peignoir ? S'il te plaît. »

Elle sortit le peignoir du placard et le lança à son père. Elle mordait sa lèvre inférieure et ressemblait à une enfant désespérée.

« Je n'arrive pas à l'imaginer, murmura-t-elle. Mon Dieu ! »

— Je crains que nous ne devions le laisser en dehors de tout ça.

— Papa... » Elle sanglotait doucement.

« Viens », dit-il.

Elle jeta ses bras autour de ses épaules et enfouit sa tête contre son cou.

« Pourquoi est-ce arrivé ? gémit-elle. Pourquoi ? »

Oui, pourquoi ? Mais cet éternel « pourquoi » ne l'avancait guère. Et il savait qu'il ne trouverait pas de repos tant qu'il ne lui aurait pas trouvé de réponse.

Elle tremblait, il lui passa la main sur les cheveux.

« Papa, j'avais encore tant de choses à lui dire. Et maintenant, je ne peux plus.

— Moi aussi. » Il la caressa doucement. Elle lui faisait du mal, il se faisait du mal – est-ce que ça pouvait les aider ? « S'il te plaît, mon petit, va dans la cuisine. »

Comme beaucoup d'enfants du divorce, Christa avait rendu responsable de l'effondrement de son monde celle qui avait succédé à sa mère. Quand il s'était séparé de Barbara, elle avait quatorze ans. Par la suite, quand elle était devenue plus raisonnable et avait commencé à contrôler ses sentiments, elle avait reconnu volontiers qu'être mariée à un pilote n'est pas de tout repos et que peu de femmes sont faites pour supporter une telle vie.

Barbara était photographe de presse, un job également impitoyable, et Christa, prise entre deux feux, avait dû s'affirmer dans un univers où l'on n'avait guère le temps de s'occuper d'elle. Ce fut peut-être ce qui lui avait fait aimer Anja : sa patience, la façon qu'elle avait de dissiper les tensions, les soucis, de résoudre les problèmes de jeune fille, le fait qu'il y eût un être humain vers qui se tourner. Peu de temps avant d'entrer en terminale, Christa avait quitté le domicile maternel. Elle avait trouvé refuge dans une communauté d'étudiantes en médecine. Non, elle n'était pas sans foyer. Chaque fois qu'elle en avait envie, elle venait ici, à la maison, et papotait avec Anja.

Elle était devenue adulte – du moins s'en était-il persuadé.

Quelle idiotie ! C'est ce qu'il se disait en serrant contre lui son corps frêle, qui tremblait.

« Allez, va... Je vais m'habiller, Christa. Ensuite, je suis à toi. »

Quand il revint dans la cuisine, elle était assise à la table, la tête entre les mains.

« Veux-tu un café ? »

Elle secoua la tête.

« Quelque chose à manger ? »

— Comment peux-tu me poser une question pareille ? » Elle releva la tête. « Comment peux-tu être ainsi ? »

Il ne lui répondit pas. Il savait bien ce qu'elle voulait dire. Il ouvrit et referma des tiroirs, dans l'espoir absurde de trouver l'un des paquets de cigarettes d'Anja. Elle les dispersait dans tous les coins, ce qui l'avait souvent irrité. Voilà quatre ans qu'il avait cessé de fumer. Mais, s'il avait besoin de quelque chose à présent, c'était bien d'une cigarette. Il eut de la chance. Il trouva un paquet et en alluma une.

À travers la fumée, il vit que ses yeux brillaient. Une larme se détacha et coula le long de sa joue gauche.

« Tu fais comme si tout cela ne te faisait rien. Très cool, n'est-ce pas. Comme toujours.

— Christa, que veux-tu que je dise de plus ?

— Un tas de choses. » Sa voix tremblait. Elle se leva, alla vers la fenêtre, se retourna et le regarda fixement. Jamais il n'avait vu son visage ainsi : plein de dégoût, plein de haine – non, de mépris. « Peut-être pourrais-tu m'expliquer comment tu t'arranges avec toi-même, en pensant que tu as provoqué la mort d'Anja ? »

Il garda le silence. C'était un choc, mais il comprenait ce qu'elle voulait dire. Plus encore : c'était une question qu'il s'était posée depuis qu'il avait appris la catastrophe au Birdsbone, à la station-service texane. C'était la question qu'il se poserait toute sa vie. Il le savait, en regardant dans les yeux de sa fille, tandis que son cœur battait à tout rompre. Il tira encore une bouffée de sa cigarette et l'écrasa.

« Je suis désolée, Paul, l'entendit-il lui dire, mais il faut que ça sorte. Je n'ai pas pu dormir de la nuit. Je ne peux pas faire autrement... c'est la vérité, je suis désolée. »

La vérité ? pensa-t-il. Mon Dieu, la vérité...

« Je ne pourrais pas continuer de vivre, si je ne te le disais pas. Tu es responsable. De tout ! D'abord, tu m'as abandonnée. Barbara a complètement changé depuis que vous êtes séparés. Tu le sais. Elle n'a plus en tête que sa carrière. Non pas parce qu'elle est comme ça, oh non, elle était tout à fait différente autrefois. Tu te rappelles comme nous allions toujours au Baggersee, chaque fois que tu rentrais d'un vol ? Et les anniversaires fabuleux qu'elle organisait pour moi, quand j'étais enfant ? Et comme elle était heureuse ? Et c'est alors qu'Anja est arrivée...

— Arrête !

— Ça t'arrangerait bien, n'est-ce pas ? Mais je ne m'arrêterai pas. Je ne peux pas. C'est alors qu'Anja est arrivée. Et s'il y a une chose que tu dois admettre...

— Arrête ! » Il sentait son cœur. Il sentait ses jambes faiblir peu à peu. Il s'assit : la chaise, le banc des accusés, ses yeux – des yeux d'accusateur.

« Il y a au moins une chose que tu dois admettre : personne ne montrait plus de compréhension pour les autres qu'Anja. Et que recevait-elle en échange ? Qu'a-t-elle reçu de toi ? Dis-le !

— Je l'ai aimée... » Le pensait-il ? Le disait-il ? C'était si absurde, cette phrase.

« Aimée, aimée, répéta sa fille. Quelle forme d'amour a-t-elle trouvée ?

— Je voulais l'épouser, si c'est ce que tu veux dire.

— Ce n'est pas exactement ce que je veux dire. » Sa voix se fit claire et cinglante. « Je parle de compréhension, et non de mariage. Quel mariage lui aurais-tu offert ? Elle voulait un enfant. Et tu sais bien pourquoi. Elle avait eu une enfance si dure. Elle voulait cet

enfant, et c'était plus important pour elle que tout au monde. Mais tu le lui as refusé. Que lui restait-il d'autre à faire que de s'en aller ?

— Mon Dieu, qu'en sais-tu ? Tu es trop jeune pour comprendre ça.

— Trop jeune ? Trop jeune, à dix-huit ans ? Il n'y a vraiment rien à faire avec toi. Même en ce moment, tu fuis la vérité. La seule chose qui t'intéresse, c'est de rester le merveilleux Paul Brückner, le type cool, qui sait tout et garde le contrôle sur tout. »

Il quitta son siège. Il ne la voyait pas, elle n'était qu'une ombre, l'une des multiples ombres qui l'assiégeaient. Il marcha sur elle et sentit une chaleur violente envahir son front. Il leva la main – oui, il crut avoir fait aussi ce geste, bien qu'il n'en eût plus qu'un vague souvenir en cette seconde. Mais il n'oublia pas le cri : « Mais frappe donc ! Oui, c'est ça ! Frappe donc ! Pourquoi ne me frappes-tu pas ? C'est la meilleure manière de chasser la vérité ! » Quelque part, cette phrase le ramena à la raison.

« Christa, dit-il, s'il te plaît, va-t'en à présent ! Ou va au moins dans ta chambre ! Laisse-moi tranquille ! Laisse-moi seul ! »

Mais elle se contenta de secouer la tête.

« Christa, tu ne peux pas t'imaginer ce que représente pour moi tout ce que tu viens de me dire. Je ne peux pas non plus exiger de toi que tu me comprennes. Mais il y a une chose que je veux te dire : aucun être humain, qui réfléchit un peu, ne commet deux fois volontairement la même erreur. Encore un enfant ? Pourquoi ne penses-tu pas à ce qui l'aurait attendu ? Il aurait dû vivre exactement ce que tu as vécu. »

Elle se tut. Enfin.

Il réussit à avoir Wilkens pendant la conférence de la matinée. Quand il proposa à la secrétaire de l'association Cockpit de rappeler plus tard, elle refusa : « Non, non, Dieter attend déjà votre appel. Je vous le passe tout de suite. »

La voix de Dieter Wilkens était objective et résolue. Il en vint immédiatement au vif du sujet. La commission se composait de Rebner, le directeur du service d'entretien de la Lufthansa, de deux représentants de l'Office fédéral de l'aéronautique, dont il ne connaissait pas encore le nom, du professeur Raab, d'Aix-la-Chapelle, qui, depuis des décennies, s'était fait un nom en tant qu'expert et détective spécialisé dans les catastrophes aériennes, et de lui-même, en tant qu'homme de confiance de l'association Cockpit. Deux autres personnes, des techniciens de la Lufthansa, étaient déjà sur les lieux – ils avaient été envoyés à Palma par la direction, dès qu'on avait appris la catastrophe. Il y avait certainement aussi là-bas des gens de la Falcon Air. L'avion de la Lufthansa pour Barcelone avait déjà décollé, aussi le groupe Rebner s'envolerait-il à quinze heures trente avec un

appareil de la Condor. Et si ça ne lui était pas possible, on pourrait toujours lui réserver une place dans un vol suivant de la Condor. À dix-sept heures, par exemple.

La Lufthansa faisait des économies. Dans des cas de ce genre, la compagnie avait toujours un petit Dassault à sa disposition. Mais la question n'était pas là.

Paul se décida pour le dernier vol. Il aurait certainement pu encore atteindre Francfort à temps, mais l'idée de devoir subir pendant deux heures les discussions de ces messieurs les spécialistes de la technique lui sembla insupportable.

À dix-huit heures quarante, ce jour-là, il vit grandir la sombre bande côtière de l'île sous l'aile gauche de l'appareil. La mer – une plaque de métal bleu. Les rochers de la baie d'Alcudia semblaient l'étreindre. Au-dessus, le ciel avait pris les couleurs du soir.

Avant-hier, se dit-il. Avant-hier, à midi ?

Il essaya d'imaginer ce qui était arrivé, il passait son temps à le faire, d'ailleurs. Ils suivaient la même voie aérienne *Upper Amber 7*, dépassaient aussi la balise radio de Pollenca. Tous les pilotes de ligne connaissaient cette section sur le bout des doigts. Maintenant, le virage en direction de Muro. Puis le suivant, cette fois à tribord, avant l'approche finale. Stutz avait eu recours à l'ILS, le système d'atterrissage aux instruments. Il ne voyait rien. Et il devait atterrir. Que lui restait-il d'autre à faire, sans carburant ?

Brückner jeta un coup d'œil dans la cabine. Le grand jet de la Condor, malgré la saison, n'était qu'à moitié rempli. Le centre d'enregistrement de la Lufthansa avait soigneusement laissé libres les deux sièges à côté de lui. Il y avait là tous les journaux, d'où provenaient ses informations. Toute une pile. Pas un journal allemand qui, deux jours après la nouvelle de la catastrophe, ne s'y intéressât plus. Des articles interminables : les dangers du trafic aérien pendant la grande marée touristique, l'inconcevable légèreté qui permettait de poursuivre les décollages et les atterrissages pendant une tempête d'une telle violence, et naturellement, la question suivante : comment était-il possible que le pilote suisse ait pu dévier du faisceau d'approche malgré l'atterrissage aux instruments et percuter l'Airbus ? Et que diable faisait l'Airbus sur cette piste ?

Et ce pilote suisse ?

Un homme du nom de Stutz. Walter Stutz. Âgé de quarante-sept ans – toi, tu en as aujourd'hui quarante-six. Vingt ans d'expérience de vol ? – tu en as un an de plus. Quinze mille heures de vol – là, il te bat. Un ancien commandant de la Swissair ? Comment a-t-il atterri dans une boîte aussi exotique que cette Falcon Air ? Qu'est-ce que cela veut dire ? Rien, probablement. Peut-être avait-il abandonné

provisoirement l'aviation, ou avait-il été malade, ou s'était-il brouillé avec la direction de la Swissair – bon, et alors ? Il avait été commandant de la flotte de DC-9 de la Swissair. Un homme comme toi. Un pro.

En bas, il voyait défiler des étendues de terre luisante, des champs couleur de rouille et des bois de pins parasols vert foncé. Tout semblait si paisible. Pas partout. Il aperçut des lacs, qu'il n'avait jamais vus. De grands lacs – des inondations.

Le commissaire de bord débita son laïus sur l'atterrissage imminent et pria les passagers de bien vouloir rester assis, jusqu'à ce que l'appareil se soit immobilisé. Il sentit un craquement dans les oreilles. Il ferma les yeux.

C'est toi qui as provoqué sa mort ! Toi – toi seul. Tu es responsable...

Et ce n'était pas seulement la voix de Christa, c'était aussi la sienne, cette autre voix dans son cœur, qui le lui répétait toujours. Inlassablement. Impitoyablement.

La route qui menait vers Inca. Les moulins à vent, l'autoroute, les blocs d'immeubles de la banlieue.

Il ferma les yeux. Mais ce n'était pas une solution. L'une des deux pistes était fermée le jour de la catastrophe. La 24-R, qui de toute façon était presque la seule à être utilisée, il la connaissait aussi bien que celle de son aéroport d'attache de Francfort. Les yeux – tu ne peux pas, tu ne dois pas les fermer, même si tout ton être le réclame. Regarde ! Force-toi !

Oui, c'est là-bas. Une surface grise. Ils avaient installé une sorte d'échafaudage autour des débris des deux appareils, un écran fait de tubulures et de toile grise. Au-dessus de la toile émergeait le bras jaune d'une grue.

Son cœur se serra.

L'appareil atterrit.

Il se fit conduire aussitôt à son hôtel, s'attarda longuement sur le balcon, à contempler la baie de Palma, essayant d'oublier le grand échafaudage gris avec la toile grise et de se concentrer sur ce qui l'attendait le lendemain à l'aéroport. En vain.

19 septembre

AÉROPORT DE SON SAN JUÁN

Heure locale : 10 heures

La pièce se trouvait à l'extrémité du hall de départ A. Elle était d'une austérité spartiate. On pouvait y parvenir par un petit escalier, qui menait à une galerie. La galerie s'ouvrait à son tour sur un couloir, qui desservait aussi les bureaux de diverses compagnies aériennes. Au milieu de la pièce, il y avait une table. Autour de la table, de simples chaises en bois. Il n'y avait pas de fenêtres. C'était un plafonnier de néon, qui éclairait la pièce. La climatisation semblait avoir des problèmes. Il faisait une chaleur accablante.

Tout de suite en entrant, quand il aperçut les deux hommes de la tour de contrôle, Brückner comprit que cette séance n'apporterait pas grand-chose. « Entretien d'information », voilà ce qui était à l'ordre du jour. Bon, très bien, les deux Espagnols – les seuls qui fussent assis avec eux autour de la table – étaient le chef d'équipe de la tour de contrôle et l'un de ses contrôleurs. Le premier s'appelait Vidal, le contrôleur Ferrer. Mais sans un supérieur ou un représentant des autorités, les deux hommes ne diraient pas grand-chose, face à des étrangers. Du moins, personne ne pouvait les y contraindre.

Friedrich Rebner, l'un des directeurs techniques de la Lufthansa, un homme trapu, robuste, à la chevelure artistement peignée et légèrement bleutée, avait pris l'initiative de l'entretien. Il penchait le buste en avant et inclinait la tête à chaque mot, comme s'il voulait mettre Vidal en pièces, avec son gros nez.

« Récapitulons, monsieur Vidal : vous dites que le départ avait été “délayé”. Qu'entendez-vous par “délayé” ? Y avait-il eu un briefing ou quelque chose de ce genre ? »

Dans son excitation, il avait prononcé les phrases en allemand. À présent, il tentait péniblement de les traduire mot à mot en espagnol. À côté de lui était assis un homme mince et pâle aux lunettes sans monture. C'était Faber, le directeur technique de la Falcon Air.

Brückner tira une chaise à lui.

« Ah, vous voilà enfin ! » Rebner le regarda en clignant des yeux. « Eh bien, Dieu soit loué, monsieur Brückner ! Je n'arrive à rien avec ces messieurs. Je ne voudrais pas affirmer que c'est de leur faute, car mon espagnol n'est certainement pas brillant.

— C'est bien possible. »

Müller, le deuxième membre de la Lufthansa, l'un des assistants de Rebner, émit un ricanement.

« Regardez ! Ici, nous avons le plan de la piste de décollage et du taxiway. Le second n'était pas en service. Ce qui nous intéresse, c'est la 24-droite. » Rebner traça des points sur un morceau de papier avec un stylo à bille en métal doré. « Voici les taxiways. Le point ici, c'est l'intersection Charly 7, l'endroit où se trouvent les débris. Au fait, êtes-vous allé dehors ? »

Brückner secoua la tête.

Rebner lui jeta un bref regard étonné à travers la fente étroite de ses yeux. « Ah bon ? Quoi qu'il en soit, monsieur Brückner, à Charly 7... oh, j'ai complètement oublié de vous présenter ces deux messieurs : M. Vidal, M. Ferrer. »

Brückner inclina la tête pour les saluer en tentant de jauger le grand homme maigre à la barbe brune qui, sans faire un geste, le fixait de l'autre côté de la table. Quels que fussent ses problèmes, Vidal donnait l'impression de prendre très au sérieux non seulement la situation actuelle, mais aussi son métier. L'autre ? Pour l'instant, Ferrer – tout le monde pouvait s'en rendre compte – n'était qu'un petit tas de détresse, d'un gris de cendre.

« Nous procédons, dans cet entretien, par ordre chronologique, expliqua Rebner. Le 17 au matin, la tempête s'est littéralement déchaînée, puis on a pu constater une accalmie. Elle s'est amorcée, à ce qu'on m'a dit, vers dix heures vingt. On a repris alors aussitôt les décollages. » Devant Walter Stecker, l'assistant de Rebner, il y avait un bloc. Apparemment, il était chargé d'établir une sorte de procès-verbal. Mais ce qui intéressait bien plus Brückner, c'était une petite boîte d'acier cabossée posée sur l'un des classeurs. Les fils qui en sortaient étaient tout noircis. On pouvait distinguer encore des restes de la couleur rouge, qui l'avait recouverte. Des traînées noires de suie et d'huile la maculaient. C'était la *black box*, la boîte noire.

Rebner avait suivi son regard. « C'est celle du MD-80.

— On l'a interrogée ? »

Rebner secoua la tête. « Bien sûr que non. Elle est plombée. Nous le ferons ensemble, en présence des représentants du parquet et de la police. Mais ils sont tous encore dehors, autour des débris. »

Brückner hocha la tête, à nouveau. Et, à nouveau, il examina discrètement les deux Espagnols : Vidal, Ferrer. Il connaissait même leur prénom : Pep Vidal, qui était peut-être une abréviation majorquine de Joseph, et Toni Ferrer, qui devait signifier Antonio. Il n'éprouvait à leur égard ni haine ni agressivité. Pourtant, ces deux-là, d'après la théorie de Rebner, étaient responsables de la mort de deux cent soixante et une personnes, parmi lesquelles Anja et Iris Seifert.

Que feras-tu, si cette théorie se révèle juste ? Cette question fit resurgir en lui cette impression de faiblesse qu'il connaissait bien. Tu ne dois pas te permettre le moindre sentiment ! Bien. Mais comment ?

« Alors, monsieur Brückner ! C'est une bonne chose que vous puissiez m'aider un peu. Nous allons tout de suite essayer d'éclaircir les faits suivants : comme je viens de le dire, ce matin-là, après dix heures et demie, il y a eu quelques autorisations de départ – peu nombreuses. Mais ensuite, le temps s'est à nouveau gâté. Ça a été encore pire quand le brouillard a fait son apparition. Pourtant, on a décidé une heure plus tard de donner des autorisations de rouler. Nous arrivons donc à onze heures trente. La question se pose en ces termes : qu'attendait-on de cette décision ? Voilà qui ne me semble pas clair. Car, comme le disait M. Vidal, il y avait, étant donné les conditions météorologiques, un manque de visibilité presque total. »

Brückner traduisit. Vidal secoua la tête. Ferrer resta complètement immobile, comme une statue. Il avait la tête penchée, les mains crispées, ses jointures luisaient comme de l'ivoire.

« Le brouillard », commença Vidal. Il prononça le mot tranquillement. « C'est juste. Visibilité zéro. Mais comment voulez-vous définir le brouillard ? Surtout avec un régime de vents si instable ? Nous avons toujours au moins quatre ou cinq nœuds, parfois même jusqu'à dix. Tantôt venant du sud, tantôt venant à nouveau de l'ouest. Dans de telles conditions, le brouillard change constamment. Parfois, on ne voyait rien, puis, cinq secondes plus tard, la purée de pois se dissipait, et on voyait à des kilomètres.

— Mais vous avez quand même fait rouler les appareils sur les taxiways. Pouvait-on les apercevoir de la tour ? »

Vidal jeta un bref regard vers Ferrer. Il n'y avait rien à attendre de lui. « Les plus éloignés étaient difficiles à repérer. Mais cela ne veut rien dire. Les pilotes avaient allumé leurs phares. Les intervalles de sécurité étaient toujours respectés. Et, comme je l'ai déjà dit, ce genre de mouvements au sol dans des conditions difficiles de visibilité sont régulièrement pratiqués sur d'autres aéroports.

— Et ils avaient pour but, comme vous venez de le dire, de faciliter le trafic. Qu'entendez-vous par “faciliter” ? »

Vidal ferma les yeux, comme s'il avait affaire à un idiot obstiné : « Je vous l'ai déjà expliqué. Notre aéroport dispose de cinquante-six places. Mais le terminal des charters et son aire de stationnement étaient hors service ce matin-là à cause des travaux d'agrandissement. Ce qui réduisait le nombre de places à trente-huit. Elles étaient toutes occupées. Nous avions des appareils partout. Même sur les voies de communication. La situation était intenable. Nous avions besoin de place. Car enfin, il y avait toujours des jets qui effectuaient leurs circuits d'attente. »

Brückner acquiesça. Il était à nouveau là, ce léger et sourd martèlement dans les tempes. Il essaya d'imaginer la situation. « C'est pourquoi nous avons décidé de procéder aux départs et d'envoyer sur les taxiways les jets prêts au décollage, poursuivait Vidal. Charly 7, par exemple, dispose d'une assez grande aire d'attente. Suffisamment grande, même, pour que deux appareils puissent y prendre place.

— Et c'est alors qu'a été prise la décision de faire décoller les appareils toutes les quatre minutes, alternativement du début de la piste de décollage et du point d'attente de Charly 7 ?

— De les faire décoller, dès que les conditions de visibilité le permettraient, rectifia Vidal. Ce qui ne devait pas tarder à se produire, nous étions tous d'accord là-dessus. Et il s'agissait d'améliorer la situation en envoyant le plus possible d'appareils au point d'attente de la piste de décollage. »

Rebner haussa le sourcil gauche. Manifestement, il ne comprenait pas. Brückner traduisit.

« Ah ! Et qui a pris cette décision ? »

La question fut posée sur un ton aussi tranchant que si elle l'avait été par un procureur.

« Qui l'a prise ? reprit Vidal calmement. Mais la direction technique, en accord avec la tour de contrôle. C'est-à-dire avec les chefs d'équipe du contrôle au sol et au décollage.

— C'était... – Rebner regarda sa montre – quelques minutes après onze heures trente. »

Le gémissement avec lequel Vidal aspira une bouffée d'air fut éloquent.

Mais Rebner n'était pas homme à se laisser décontenancer pour si peu. Il avança à nouveau sa tête à la chevelure argentée. « J'aimerais, dans ce cas, que M. Vidal m'explique enfin pourquoi il n'a pas retenu l'Airbus de la Condor ici – il frappa du bout de son gros index sur le plan de l'aéroport, produisant ainsi un bruit désagréable, menaçant –, pourquoi il n'a donc pas retenu l'appareil sur cette aire d'attente, alors qu'il y en a effectivement une, comme je le vois, à Charly 7, mais qu'il lui a fait effectuer un demi-tour pour l'envoyer ensuite sur le taxiway. Ce taxiway qui est situé, après tout, dans la zone de sécurité de la piste. »

Rebner a raison, pensa Brückner. C'était le point délicat. Il traduisit.

« Quelle que puisse être la raison pour laquelle le MD-80 a dévié de sa route, poursuivit Rebner, si l'on n'avait pas laissé l'Airbus s'avancer, le MD-80 serait passé à côté de lui. C'est évident. Il ne l'aurait pas touché. C'est ce que prouve aussi l'état des débris. »

Vidal garda le silence : l'accusation. Il le savait. Il s'était penché un peu plus en arrière. Ses mains restaient posées tranquillement sur la

table, l'une à côté de l'autre.

Un grand silence s'était fait. Il a déjà réfléchi des milliers de fois à la situation, pensa Brückner. Et il doit aussi en avoir parlé avec son subordonné. Pourquoi ne dit-il rien ? Ou bien ne s'est-il pas préparé, effectivement, à cette question ? Impensable.

« Toni. » On aurait dit une question – ou une exhortation. Et le nom avait été prononcé à voix basse.

De Toni Ferrer, on n'entendait que la respiration saccadée et le craquement de ses jointures.

« Vous ne pouvez pas vous imaginer une situation pareille, messieurs. » Vidal parlait toujours à voix basse. « Ni la comprendre. Vous n'avez aucune expérience de la tour de contrôle.

— Qu'est-ce que ça vient faire ici ? » l'interrompit brutalement Rebner.

Brückner renonça à traduire la phrase. Mais Vidal avait compris. Manifestement, il parlait allemand, suffisamment du moins pour répondre à Rebner.

« Vous avez raison, naturellement, señor. Je voulais vous rappeler simplement que ce n'est pas si facile de se souvenir de tous les événements. Le stress était incroyable. Et en ce qui concerne mon collègue Ferrer..., cela faisait déjà six heures qu'il était à son poste. »

Rebner se raidit.

Vidal devança son objection : « Un moment, j'ai pleinement conscience que cela contrevient aux règlements. J'en prends sur moi toute la responsabilité. Mais nous n'avions pas le choix. L'un de nos hommes manquait déjà pour cause de surmenage et il était impossible de lui trouver un remplaçant, car les routes et la ville tout entière étaient alors sous l'eau.

— Et puis ?

— Et dans de telles conditions, il peut arriver qu'on prenne une mauvaise décision. Je dis bien "peut".

— Ne voulez-vous pas laisser M. Ferrer exprimer lui-même son avis ?

— Toni, comment ça s'est passé ? Explique-le. » Vidal avait parlé en espagnol. Il s'était levé et était passé derrière la chaise de Ferrer. Comme l'autre jour, songea Vidal brusquement. Comment les choses se sont-elles passées ? Ai-je entendu la phrase par laquelle Toni a envoyé l'Airbus sur le taxiway ?

Non, pensa Vidal. Je ne l'ai pas entendue. Je lui ai transmis l'autorisation de rouler, pour que les appareils s'avancent jusqu'à l'entrée de la piste. Et puis... bon Dieu, que s'est-il passé ? J'interrogerai Gil Bonnet, l'assistant de Toni. Mais Toni ?

« Toni... »

Toni tourna son visage vers lui. Il était blême, les traits tirés, ses

lèvres luisaient d'un éclat bleuâtre. Il faut qu'il voie un médecin, pensa Vidal, il ne supporte pas cette séance.

Les lèvres de Toni remuèrent : « Je ne sais pas... je... je... je n'en peux plus. » Ses cils tremblaient. Son front devint terreux.

« Toni, rentre chez toi. Je t'en prie ! Va t'allonger. Je t'appellerai. Allez, va-t'en ! »

Toni Ferrer se leva. Vidal prit le paquet de Pall Mail, qu'il avait posé devant lui, et le lui glissa dans la poche. L'emballage était intact.

« Qu'est-ce que ça signifie ? »

Pep Vidal foudroya Rebner de ses yeux d'un noir profond. « Ça signifie que mon collègue n'est pas en état d'être interrogé pour le moment. C'est ce que l'on dit, n'est-ce pas ? C'est le terme qu'on emploie lors des interrogatoires de police. Mais ce n'en est pas un, après tout ? Ou bien est-ce que je me trompe ? »

Rebner garda le silence. Peut-être n'avait-il pas compris la phrase ? Mais il avait compris une chose : il n'y avait plus rien à faire ici.

Vidal accompagna son subordonné jusqu'à la porte. Et, durant tout le trajet, il lui posa la main sur l'épaule.

Brückner observa la scène. Il attendit que Vidal eût repris sa place. Puis il dit : « Ce qui est arrivé, ainsi que les instructions que le commandant Landau a reçues, nous le saurons, si nous récupérons la boîte noire de l'Airbus. »

Le bâtiment était immense. Ses dimensions suffisaient à abriter deux avions de ligne. Et il était aussi laid que tous les hangars du monde. Une boîte à chaussures blanche et grise. Grises, les portes coulissantes en tôle ondulée ; blanche, ou jadis blanche, la peinture qui recouvrait les parois.

Brückner marchait lentement. Il avait l'impression que ses jambes se refusaient à faire le moindre pas en avant.

L'une des deux portes du hangar était fermée, l'autre était entrouverte. Devant étaient rassemblés des voitures, des Landrover, des camions et des ambulances. Un très grand nombre d'ambulances. Et ces limousines noires des pompes funèbres, aux chromes étincelants, qui ressemblaient elles-mêmes à des cercueils.

« C'est une véritable guerre de paperasses que nous devons mener ici, vous ne pouvez pas vous imaginer tout le bazar que représentent les formalités espagnoles ! » dit le jeune homme qui se trouvait à côté de Brückner. Il s'appelait Petersen. Rönig, le directeur de l'agence de la Lufthansa, l'avait chargé d'accompagner Brückner. Petersen était blond aux yeux bleus et il avait la peau hâlée. C'était la vie dans tout son épanouissement. « Et puis il y a le problème de l'identification. Pour cela, nous avons même fait appel à des médecins de Barcelone. Les médecins de l'île ne suffisent pas à une tâche pareille. Et puis le

rapatriement des corps ! Nous en sommes encore à compter. Les cercueils tiennent une place énorme. Personne n'a pu me dire jusqu'à présent si un 747 suffisait pour tant de morts. »

Quand s'arrêtera-t-il de parler ? Et toi, qu'est-ce que tu viens faire ici ? Brückner accéléra le pas. Il n'en fut pas débarrassé pour autant de la voix du jeune Petersen.

« La question est peut-être de mauvais goût, monsieur Brückner, je veux dire, étant donné la tragédie. Mais elle se pose quand même. Je veux dire : qu'est-ce que ces gens-là veulent encore identifier ? Vous ne pouvez pas imaginer ce qui reste après un feu pareil. »

C'était trop. Brückner s'arrêta. « Je peux me l'imaginer. Je l'ai déjà vu. Et maintenant, monsieur Petersen, je vous serais extrêmement reconnaissant de bien vouloir enfin la boucler. »

Le jeune homme sursauta. « Excusez-moi, je vous prie...

— Ça va. »

Rien n'allait. D'ailleurs, Petersen avait raison. Pourquoi l'as-tu rabroué ? Parce que tu ne viens pas à bout de tes propres problèmes et que tu ne sais même plus où tu en es de tes sentiments. Et parce que tu t'étais imaginé tout ça autrement. Pas si banal. Pas sous un ciel si serein, si ridiculement bleu. Pas avec ces fichus zincs de touristes dans le dos qui, impassiblement, accomplissent leur vol quotidien, comme s'il n'était rien, mais alors rien arrivé du tout.

« Ça se passe comment ? Il devrait bien y avoir quand même une cérémonie funèbre ? » Il avait prononcé ces mots pour dire quelque chose.

« Oui, acquiesça Petersen. Le secrétaire de l'archevêque était là, il y a peu de temps. Le ministre de l'intérieur aussi va faire un discours. La reine Sophia viendra. C'est du moins ce que j'ai entendu dire. Il était même question que Gonzales lui-même fasse une apparition. Mais vous savez comment c'est avec les hommes politiques. Je ne sais pas qui viendra d'Allemagne. Certainement aussi un grand pont. »

Brückner s'arrêta. Un officier de la Guardia Civil se dirigea vers lui. Au même instant, Brückner s'aperçut que des grillages avaient été installés derrière la rangée de voitures. Leur couleur grise l'avait empêché de les distinguer plus tôt. Et il vit encore autre chose : à droite, près de deux bus de l'aéroport, un attroupement. C'était un groupe assez important, et tous portaient un costume noir. Étroitement serrés les uns contre les autres, comme ils l'étaient, ils faisaient penser, perdus dans ce triste environnement, à un troupeau de moutons noirs.

L'officier porta la main à sa casquette. « Puis-je vous demander ce que vous désirez ?

— M. Brückner ! dit Petersen en le présentant. Le commandant Brückner est membre de la commission d'enquête.

— Ah bon ! » Pour la seconde fois, le lieutenant porta sa main à sa casquette. « Je pensais qu'il s'agissait d'un parent de victime. Si vous voulez vous donner la peine... »

Brückner resta immobile.

Le lieutenant l'observa. Il avait un regard aimable, éveillé, jeune. Brückner sentit le sang lui monter au front. Était-ce de la panique ? Était-ce vraiment de la lâcheté ?

Il regarda sa montre, comme s'il voulait savoir l'heure. « Je suis désolé de vous avoir dérangé. Mais je viens de m'apercevoir que j'avais encore un rendez-vous, pour une affaire urgente. Merci beaucoup. Buenas dias.

— Buenas días, señor. »

Il fit demi-tour et revint sur ses pas. Petersen le suivit. Il leva les yeux au ciel et pensa : Anja, qu'avons-nous à faire ici, tous les deux ? Rien. Et puis : Anja, j'ai besoin de toutes mes forces. J'ai encore besoin de beaucoup de forces. Il faut que je tienne le coup.

Comme si l'agitation des charters et des touristes ne suffisait pas, la salle des pilotes elle-même était envahie de journalistes de la télévision, de la presse et de la radio. Ils s'étaient précipités de tous les coins du monde pour avoir une petite part du gros gâteau de la catastrophe. Brückner reconnut des visages, des gens de toutes les chaînes se pressèrent autour de lui. Tous prenaient beaucoup l'avion, bien sûr...

Il fut content de se retrouver assis dans le petit bus de l'aéroport, qui devait l'emmener sur les lieux de l'accident. Dehors, le soleil chauffait le béton. Des vacanciers équipés de lunettes de soleil, beaucoup coiffés de ces chapeaux ridicules, se rassemblaient devant les passerelles pour présenter leurs cartes d'embarquement.

Ils criaient, ils riaient, ils agitaient la main.

Il ferma les yeux. S'il devait se représenter l'enfer, c'était bien ce qu'il avait sous les yeux, ici...

Le bus démarra. À nouveau retentit en lui la question : Anja, comment les choses se sont-elles passées ? As-tu souffert ?

C'était comme si une force l'y contraignait. Inlassablement, son imagination tournait autour de ses dernières, toutes dernières secondes : de quoi étaient-elles faites – de souffrance, d'horreur, d'effroi ? Ou bien juste de la seule vision d'un éclair éblouissant ?

Anja ne pouvait lui donner aucune réponse.

Du fond de sa mémoire surgit un autre visage : le visage d'une femme, d'une très jeune femme. Vingt-trois ans, vingt-cinq ans peut-être. Son buste était adossé à un tronc d'arbre recouvert de neige. Mais l'arbre n'était plus qu'une souche : l'appareil accidenté, en le heurtant, l'avait coupé à ras. C'était un sapin. L'un des nombreux

sapins. Une forêt recouvrait le mont Sainte-Odile.

Après l'appel de l'association Cockpit, Brückner, malgré les routes enneigées, avait couvert en moins de trois heures la distance qui sépare Francfort de cette région reculée des Vosges près de Strasbourg. Et, s'il avait réussi à trouver la route qui menait au lieu de la catastrophe, il ne le devait pas aux bons offices des services de secours de la préfecture, mais à ceux d'un groupe de médecins et d'infirmiers qu'il avait rencontrés par hasard et qui avaient quitté leur hôpital de leur propre chef.

Le site de l'accident de l'Airbus A-320 d'Air Inter qui, en cette nuit de janvier, avait brusquement disparu des écrans radar de la tour de contrôle de Strasbourg, alors qu'il effectuait son approche aux instruments, était déjà connu depuis dix-neuf heures trente, mais, lorsque Brückner était arrivé dans la région vers vingt-deux heures, il n'y régnait qu'un chaos de soldats résignés et d'ordres contradictoires.

Ils escaladèrent la montagne à la force du poignet. Quelqu'un avait donné à Brückner un projecteur portatif. Ses jambes s'enfonçaient dans la neige jusqu'aux genoux. Ses chaussures étaient depuis longtemps trempées, et il avait du mal à respirer. De la forêt, on entendait des cris et des gémissements. Il s'arrêta. L'Airbus n'avait pas explosé, et pourtant il n'y comprenait rien : comment, dans cette horreur de métal déchiqueté, de débris tordus, d'arbres hachés et de neige glacée, souillée d'huile noire, des hommes pouvaient-ils encore survivre ? Que n'avaient-ils dû endurer au cours de ces heures de solitude et de souffrance ?

Et c'est alors qu'il l'avait vue...

Il avait tout de suite compris qu'elle ne souffrait plus. Personne n'avait besoin de s'occuper d'elle. Peut-être avait-elle été projetée là, peut-être avait-elle rampé jusqu'à cet arbre ?

Comment ? Cela aussi était inexplicable. Car, à l'endroit où se trouvaient autrefois ses jambes, il n'y avait plus qu'une masse informe de chair sanguinolente.

Mais ses yeux ! Ils le regardaient, comme s'ils voulaient lui communiquer quelque chose d'infiniment important. Le message semblait encore vivre. Seulement, lui ne pouvait pas l'interpréter.

Il s'était penché sur elle et ses mains avaient senti la neige froide mêlée à ses cheveux.

Il lui avait fermé les yeux.

Le bus s'arrêta. Brückner se leva et descendit. Devant lui, l'écran de toile grise – en lui, les battements de son cœur. Devant l'entrée, un homme de la Guardia Civil en uniforme bleu foncé lui demanda ses papiers.

« Ce monsieur est envoyé par la direction », déclara le chauffeur qui

l'avait amené.

Le policier le laissa passer.

Brückner retint son souffle. Au cours de sa vie, il avait peut-être vu une douzaine d'accidents – de la routine professionnelle, pourrait-on dire –, mais jamais cela ne lui avait autant coûté que ce jour-là.

Il écarta la toile – et elle était là, cette odeur qu'on ne peut confondre avec aucune autre : une odeur de kérosène évaporé, d'aluminium fondu, d'huile brûlée, de caoutchouc et de plastique carbonisés.

Et ils étaient là : un MD-80, et un Airbus, ou ce qu'il en reste, quand un MD-80 d'une quarantaine de tonnes avec une vitesse au sol de cent soixante-dix nœuds heurte un Airbus de cent cinquante tonnes.

Des ouvriers espagnols en salopette bleu et jaune séparaient les morceaux de tôle et les débris les uns des autres, sous les ordres de quelques « capos », casque de protection rouge sur la tête et téléphone portatif à la main.

Du côté le plus éloigné du taxiway, ils avaient posé des planches sur des tréteaux. Là-dessus se trouvaient quelques morceaux importants des épaves, qu'on avait déjà protégés. Le béton, que la chaleur avait mis en miettes, crissait sous les pas de Brückner. L'herbe aussi était noire et carbonisée.

Les ouvertures calcinées des hublots le fixaient. La température devait avoir été si élevée qu'elle avait réussi à recourber le solide longeron du MD-80.

De toute part, ce n'était que désolation ! Surtout à la queue de l'Airbus. Le nez du MD-80 était enfoncé en biais dans la terre, comme une hache. Il y avait tant de choses à voir – et lui, il ferma les yeux, une fois de plus. Il ne voulait pas imaginer ce qui s'était passé là-bas, dans la carcasse, quand le feu avait pris.

« Hé, Brückner ! »

Près des tables, là-bas, de l'autre côté, quelqu'un lui faisait signe.

C'était Raab, le professeur d'Aix-la-Chapelle. Il vint à sa rencontre et lui tapa sur l'épaule, comme s'ils allaient décoller pour l'un de ces vols de contrôle ou de test que Raab aimait tant. Le professeur, malgré ses cheveux gris clairsemés et tout un tas de rides sur le visage, était capable de grimacer comme un jeune garçon.

Raab semblait ne pas connaître la peur. Au cours des vols d'essai qu'il avait effectués avec Brückner, il insistait toujours pour aller le plus loin possible : « Bon sang, Brückner ! Ce que nous devons trouver, c'est la limite ! Ce n'est que si la limite de navigabilité de l'appareil est connue que ce que nous faisons a un sens. »

Et voilà qu'ici, il avait Raab en face de lui ! Même ce spectacle semblait exciter l'homme. Les morts dans le hangar ? Eh bien, on ne

pouvait pas faire d'omelette sans casser d'œufs. Ici, c'était pour lui de la technologie au banc d'essai : trouver où était l'erreur. Si l'on y parvenait, il y aurait moins de morts à l'avenir.

Les choses étaient aussi simples que cela pour le professeur Raab. Personne ne se doutait que l'accident concernait personnellement Brückner.

« Belle saloperie, non ? Et ces Espagnols, on peut dire qu'ils y vont doucement ! »

Raab portait l'une de ces ridicules casquettes de golf constituées d'une simple visière. Il fourragea vigoureusement dans ses cheveux peu abondants. Puis il dévisagea Brückner en fronçant les sourcils. « Comment est-ce arrivé ? Comment est-ce que ça a bien pu arriver ? Qu'en pensez-vous ? »

Brückner garda le silence.

« L'ordinateur est tombé en panne, non ?

— C'est la seule explication, dit Brückner.

— Au moment même de l'atterrissage ? Je n'ai jamais entendu parler d'une chose pareille.

— Des pilotes automatiques qui ne fonctionnent plus, ça arrive fréquemment.

— Mais dans cette situation ? On en aurait entendu parler.

— Dans l'aviation, professeur, il se passe tellement de choses dont personne n'entend jamais parler. Si seulement la visibilité avait été un peu meilleure, Stutz aurait pu faire tout simplement une remise de gaz. »

Raab acquiesça. « Et l'Airbus qui se trouvait sur ce taxiway, par-dessus le marché ! Et assez loin en avant, en plus. Je pourrai vous le montrer plus tard. Pourtant, il était encore éloigné de trente bons mètres de la bordure de la piste. Un MD-80 a une envergure de trente-cinq mètres. Il a dû être déporté à gauche de quinze mètres au moins par rapport à la bordure de la piste. Mais comment, Brückner ? C'est ça la question. Une rafale ? Du vent de travers ?

— Nous sommes d'accord là-dessus, non ?

— Bon. Mais le pilote automatique doit pourtant avoir fonctionné impeccablement. Il survolait exactement la ligne médiane. L'examen du radar le prouve aussi. Et ensuite, cette brusque déviation... Si l'Airbus ne s'était pas trouvé à cette stupide intersection, Stutz l'aurait évité. Peut-être aurait-il fait de la casse, tout seul. Mais là... »

Mais là ? pensa Brückner. Ce qui est arrivé.

« Nous venons juste de retrouver la seconde boîte noire, celle de l'Airbus. La séance aura lieu dans une demi-heure. Cette fois, la police sera présente. »

Une employée en robe jaune et blanche avait apporté une pizza aux

légumes et la coupait en petits carrés. Il y avait déjà du café et de la bière. La jeune fille était extrêmement jolie avec ses yeux noirs en amande et sa chevelure abondante nouée en tresse. Les hommes, dans la salle de conférence, la contemplaient avec une sorte de recueillement souriant, comme si le spectacle qu'elle offrait était un remède contre la mort et la destruction, dont ils avaient à s'occuper.

« Gracias », dit Ramón Gutierrez, qui était une sorte de chef de délégation, du côté espagnol. Il était grand, presque entièrement chauve, et semblait très imposant dans son costume noir. Il appartenait au bureau des affaires criminelles de la Guardia Civil espagnole, organisme compétent dans des cas comme celui-ci, où il s'agissait de remplir des missions supranationales. Le second Espagnol, pâle et nerveux, s'appelait Bernardo Oliver et venait du ministère des Transports espagnol, dont dépendait aussi l'aviation. Les deux représentants de l'aviation civile allemande avaient déjà pris place à la table.

La jeune fille s'en alla et, comme si sa présence l'avait inhibé, le professeur Raab se dirigea aussitôt vers la pizza pour s'en enfourner d'un seul coup quatre petits morceaux dans la bouche. Là-dessus, il but un verre de bière.

« Mon Dieu, ça fait du bien. Je me sens déjà beaucoup mieux », dit-il en gémissant de gratitude.

Rebner, le directeur technique de la Lufthansa, eut un pâle sourire discret. Il préféra prendre un café.

« Où est Brückner ? Il devrait pourtant être là. » Raab jeta un coup d'œil autour de lui.

« Je ne sais pas. Et puisque nous parlons de lui, professeur, je ne suis pas très sûr que l'on ait fait le bon choix, en le prenant pour ce travail. »

Le regard de Raab se fit attentif. « Que voulez-vous dire par là ?

— Eh bien, cet homme a l'air complètement absent. Moi-même, je n'ai pas pu échanger un mot avec lui jusqu'à présent, que ce soit d'ordre personnel ou professionnel.

— Nous avons tous de ces moments-là, monsieur Rebner.

— Mais chez lui, c'est plus que ça, malheureusement. C'est pourquoi je me demande s'il peut vraiment nous apporter l'aide que nous attendons de lui. J'ai déjà pensé faire appel à un autre pilote. »

Raab reposa son verre de bière sur la table d'un geste résolu. « Je ne vous comprends toujours pas, monsieur Rebner. Vous devriez pourtant savoir, mieux que quiconque, que nous avons, avec Paul Brückner, l'un des hommes les plus expérimentés qu'on puisse trouver. En ce qui me concerne, nous avons travaillé ensemble et fait tant de vols dans des situations si difficiles – pour moi, c'est l'un des meilleurs pros de la Lufthansa actuellement. »

Raab jeta un bref regard vers la table métallique qui se trouvait au milieu de la pièce et sur laquelle on pouvait apercevoir les deux boîtes noires des appareils accidentés. À côté, on avait installé un amplificateur et un haut-parleur. Les deux boîtes possédaient certes un haut-parleur, mais les appareils complémentaires devaient supprimer les bruits parasites et rendre l'enregistrement du magnétophone clair et compréhensible pour tous.

« S'il y a quelqu'un qui peut comprendre et interpréter ce qui s'est passé dans le cockpit, c'est bien lui.

— Normalement oui, professeur Raab.

— Normalement ? Qu'entendez-vous par là ?

— Comment, vous ne savez pas ?

— Qu'est-ce que je devrais savoir ?

— Sa fiancée, son amie – ou, comment dit-on ? sa compagne – en faisait partie...

— Faisait partie de quoi ?

— Elle fait partie des morts. Elle devait rentrer à Francfort avec l'appareil de la Condor. »

Les traits du visage de Raab se creusèrent. Son regard n'exprimait rien d'autre qu'un étonnement épouvanté. « Mais c'est... c'est horrible !

— Bien sûr que ça l'est. C'est pourquoi je pensais... »

Rebner s'interrompit au beau milieu de sa phrase. La porte s'était ouverte. Brückner se tenait dans l'embrasure. La lumière brutale et froide du plafonnier lui fit cligner les paupières. Les yeux, le visage figé, les ombres profondes sous les pommettes – il semblait malade.

Comme s'il avait deviné le sujet de leur conversation, il se dirigea droit vers eux.

« Une bière, monsieur Brückner ? »

Raab, courageusement, s'efforça de dissimuler ses sentiments. Il connaissait suffisamment Brückner pour savoir qu'il était hostile à toute effusion. Et qu'il haïssait la pitié.

« Merci. Avez-vous déjà commencé ? » Brückner regarda Rebner. « Par ailleurs, j'aimerais bien faire une petite mise au point personnelle. Il se pourrait que quelqu'un ait l'impression que cette histoire est au-dessus de mes forces. »

Rebner eut un sourire contraint. « Qu'est-ce qui vous donne cette idée ?

— J'ai dit : il se pourrait. C'est pourquoi je tiens à vous rassurer : pour moi, jamais une affaire n'a été plus importante que celle-ci. Et je me suis promis de la tirer au clair. Dans le cas où je n'obtiendrais pas la liberté de manœuvre nécessaire, je demanderais un congé. C'est pourquoi je vous serais très reconnaissant, monsieur Rebner, de m'aider dans cette tâche. »

Brusquement, le silence s'était fait dans la pièce. Un grand silence.
« Mais naturellement, monsieur Brückner. Certainement. N'ayez aucune crainte à ce sujet. »

L'un des deux hommes en uniforme qui accompagnaient le colonel de la police s'était avancé vers la table et avait allumé l'amplificateur. À côté des haut-parleurs qui diffuseraient les conversations du cockpit, il y avait encore deux paires d'écouteurs.

Le policier regarda d'un air interrogateur le groupe d'hommes qui venaient de s'asseoir.

Le professeur Raab jeta un coup d'œil à la ronde. « Je trouve que M. Brückner devrait prendre les écouteurs. En tant que pilote, il saisira peut-être un détail important, qui nous échapperait. En tout cas, c'est lui qui, de nous tous, est le plus à même de comprendre ce qui s'est déroulé. »

Sans se soucier de connaître l'avis des autres, Brückner s'empara d'une paire d'écouteurs.

« À vrai dire, poursuivit Raab, j'aurais trouvé raisonnable que nous regardions d'abord les indications d'altitude et de cap sur la bande de la boîte noire, afin que nous puissions nous faire une idée du profil de l'approche. Mais on peut le faire aussi par la suite, si vous le préférez. »

Sa voix était calme, comme toujours, mais l'expression de son visage s'était modifiée. Même Raab semblait tendu à présent. Chacun, dans la pièce, savait ce qui l'attendait : ils allaient entendre les voix et les dialogues de deux hommes promis à la mort, qui luttaien désespérément contre un destin inéluctable et tentaient pourtant de comprendre pourquoi il leur était dévolu.

« Nous commençons par le MD-80, n'est-ce pas ? L'équipage de l'Airbus ne peut nous fournir que très peu d'informations. »

Brückner acquiesça et traduisit la phrase de Raab. L'homme qui s'occupait de l'appareil acquiesça à son tour.

À côté de Brückner avait pris place, pour une raison ou une autre, l'imposant colonel de la Guardia Civil. Il ajusta lui aussi une paire d'écouteurs sur son crâne chauve. La plupart des assistants ne comprirent pas très bien ce qu'il espérait en tirer. Car les annonces et les dialogues avaient eu lieu en allemand. Mais peut-être comprenait-il l'allemand ? Ou peut-être voulait-il simplement démontrer qui, ici, représentait l'autorité de l'État et qui était le chef.

« Dix heures cinq », claironna le policier espagnol.

Autorisation de décoller. Décollage. La routine.

Dans les écouteurs en plastique, Brückner perçut un craquement. Puis le bruissement caractéristique, parfois accompagné d'un léger crépitement, d'un magnétophone de cockpit allumé, qui enregistre le

doux ronronnement des réacteurs.

Le policier appuya sur l'avance.

« Dix heures quarante-cinq. »

On y était !

Une voix de femme et celle d'un homme. C'était Stutz. Et ce qui suivait était une conversation habituelle de cockpit, ce genre de propos que peuvent échanger un commandant de bord et une hôtesse de l'air qui se connaissent depuis des années, ce qui semblait être le cas. Puis à nouveau une pause. Et l'annonce au secteur de contrôle de Marseille.

Les hommes, autour de la table, étaient penchés en arrière, le stylo à la main, ou se contentaient d'écouter, les yeux fermés. Cela devenait intéressant. On entendit à nouveau la voix du commandant de bord. Stutz s'annonçait au secteur de contrôle de Marseille et exprimait pour la première fois des inquiétudes d'ordre météorologique : « Demande des informations sur les possibilités d'atterrissage à Palma.

— Falcon Air 117, Palma est ouvert. Pour le moment, seuls les décollages sont assurés. Renseignez-vous sur les conditions auprès du contrôle de Barcelone.

— Merci. Compris. »

Nouvelle pause. Et puis une brève question. Adressée au copilote Gilbert Tassis :

« Combien avions-nous dans les réservoirs en survolant Martigues, Gilbert ? Il y avait bien encore trois tonnes trois, non ?

— Trois tonnes trois », lui fut-il répondu.

Trois tonnes trois ? Et ça, au moment où ils survolaient le secteur de Marseille ? Brückner essaya d'évaluer. La première réponse qui s'imposa à lui fut : de la pure folie ! Il avait déjà eu quelques informations de Faber, le jeune homme pâle au bout de la table, le directeur technique de la Falcon Air. Dans cette compagnie, la règle était de remorquer le moins possible de carburant. Mais trois tonnes trois ! Si c'était ce qui lui restait à Marseille, avec quelle quantité était-il parti ? Le cerveau de pilote de Brückner débita des chiffres. Un MD-80, bon. À moitié occupé seulement. Poids probable au décollage, distance, vitesse – quarante tonnes, environ, estima-t-il.

Sept tonnes et demie, bon Dieu !

Rien que pour atteindre Ibiza, au cas où les conditions météorologiques n'auraient pas permis un atterrissage à Palma, un zinc comme le MD-80 avait besoin d'au moins une tonne, la réserve finale, l'éventuel circuit d'attente, non compris. Si l'on avait dirigé Stutz sur les aéroports de dégagement de Barcelone ou de Valence, il se serait, avec ses passagers...

Raab le regarda. Puis il regarda les chiffres que la main de Brückner griffonnait sur le bloc.

« Qu'est-ce que vous écrivez là ?

— Des quantités de carburant. »

L'homme en uniforme bleu fit à nouveau s'écouler le temps.

« Onze heures cinquante-cinq. » Stutz annonça un atterrissage forcé. Un silence. Puis on entendit à nouveau la voix du commandant de bord : « Projecteurs d'atterrissage, s'il vous plaît ! »

Même Raab se redressa alors. Chacun, dans la pièce, à l'exception peut-être du représentant de la police, savait très bien ce que cela signifiait : l'avion était en configuration d'atterrissage, l'approche sans visibilité touchait à sa fin. L'appareil était peut-être encore à quatre mille cinq cents mètres de la piste – pas moins.

« Falcon Air ! Autorisation d'atterrir sur la piste 24-R. J'attire à nouveau votre attention sur le fait que nous avons de fortes formations de brouillard avec une visibilité inférieure à quatre cents mètres. » La tour de contrôle.

« Merci. Bien compris. »

Les deux clairs sifflements, le signal de l'*Inner Marker*. Et maintenant, maintenant ils devaient être sur la piste. Malgré la densité du brouillard qui régnait probablement, ils devaient distinguer le balisage lumineux. Des lignes de lumières blanches et rouges.

La phase finale de l'approche.

Brückner la vivait en même temps qu'eux.

Et puis un gémissement horrifié. Et un cri. Le copilote : « Ça ne marche plus, Stutz ! Les PA ! Tous les deux *off* ! »

Les « PA », les pilotes automatiques. Et *off* ? Le voyant rouge. Le signal que l'ordinateur était en panne ! Les deux ordinateurs ! Et dehors, le brouillard ! Visibilité zéro...

Brückner sentit son cœur battre à grands coups.

C'était la voix du commandant de bord. Il criait. Ce n'était pas un cri d'angoisse. C'était le rugissement d'un ordre : « Remise des gaz, Gilbert ! Bon Dieu, remise des gaz ! »

L'enregistrement s'interrompit.

On n'entendait plus qu'un léger grésillement.

Paul Brückner enleva les écouteurs et se leva. Il dut réprimer une violente envie de sortir de la pièce en courant. Il alla vers l'une des fenêtres pour l'ouvrir brusquement. Mais, quand il vit les regards des autres se poser sur lui, il abandonna aussi cette idée. Il fit demi-tour, s'appuya contre le mur et croisa les bras. Il se rendit compte alors que le bout de ses doigts tremblait.

Le professeur Raab fut le premier à recouvrer sa voix : « C'était assez clair. »

Brückner acquiesça.

« Mais qu'est-ce qui a déporté le jet ? insista Raab. On en revient

toujours à la même question : comment le MD-80 a-t-il pu s'écarter autant de la piste ? Stutz, en tout cas, n'a pas parlé de vent de travers.

— Mais on n'en parle pas non plus, dans ce genre de situation. » Brückner avait du mal à s'exprimer. Pourtant, il s'était ressaisi. Il était parfaitement calme. Sauf que son cœur battait toujours la chamade.

« Et que fait-on ? »

Tous le dévisageaient.

« On réagit. Il a encore essayé de remettre les gaz. C'est ce qui ressort clairement de son ordre. D'ailleurs...

— S'il vous plaît, monsieur Brückner. » Rebner le regarda.

« De toute façon, c'était au contrôle d'approche d'annoncer les rafales de vent de travers. Mais c'était une question de fractions de seconde. C'était trop tard. C'était trop tard pour tout. »

Anja... Encore et toujours son nom, et les mêmes pensées.

Brückner se racla la gorge. « Il a bien évidemment constaté qu'il déviait de sa route. Il ne peut pas en être autrement. Rien qu'en voyant la rangée de lumières qu'il avait déjà aperçues à cette seconde. D'où la question : Que se passe-t-il, bon Dieu ? Il pouvait aussi le constater sur le panneau de commande du pilote automatique. Ça ne marche plus. Vous vous rappelez ? C'est le copilote qui l'a annoncé. Puis, tout de suite après son "les PA sont off"... » Il s'interrompt.

« Ce qui veut donc dire...

— Ce qui veut dire – Brückner leva les mains en un geste résigné –, ce qui veut dire que les deux pilotes automatiques sont tombés en panne juste avant l'atterrissage. »

Et, au milieu d'un silence paralysant : « Je le répète – les deux. La question est : pourquoi ? »

L'hôtel s'élevait sur une colline sablonneuse plantée de pins, un peu à l'écart des frénésies bachiques qui se déroulaient quotidiennement en dessous, sur la plage d'Arenal.

On pouvait lire le nom de « Marivent » se détacher au-dessus de l'entrée. Une jolie bâtisse, pas trop grande et bien plus proche de l'aéroport que le Victoria du Paseo Marítimo, où la délégation de la Lufthansa était descendue.

Brückner paya son taxi et descendit.

À la réception, un jeune et mince Espagnol du Sud s'ennuyait derrière son journal, et, entre un gigantesque caoutchouc et la copie d'une amphore romaine, un jeune couple était assis et se tenait les mains.

« Buenas dias ! Pourrais-je parler à M. Faber ? » L'homme replia son journal en soupirant et leva péniblement son visage étroit. Il avait les longs sourcils noirs d'un modèle pour photographe. Peut-être se les brossait-il chaque jour.

« Fa-ber », répéta Brückner.

Il haussa les épaules.

Oui, et après. C'était comme ça, à Majorque : des clients arrivaient, des clients repartaient – des clients dont on ne se rappelait pas le nom, parce que ça ne servait à rien.

« M. Reinhard Faber, de Zurich.

— Et quand est-il arrivé ?

— Hier ou avant-hier. »

Il tapota sur son ordinateur, consulta l'écran et hocha la tête. « Oui, Reinhard Faber, Zurich. Un moment.

— Mon nom est Brückner. »

Il jeta un bref regard sur le billet qui se trouvait dans l'un des compartiments du tableau des clés.

« Je suis désolé, señor. Mais M. Faber ne veut pas être dérangé.

— Ah bon ? » Il le laissa en plan. Le numéro de la chambre, sur le tableau, était le 235. Pas la peine d'attendre l'ascenseur.

Il prit l'escalier, arriva dans un long couloir et faillit entrer en collision avec une grosse blonde qui venait de jaillir d'une des nombreuses chambres. Elle ne lui prêta aucune attention. Le visage rouge vif, elle tourbillonnait en rugissant par la porte encore ouverte. « Ça, tu peux me faire confiance, Achim : je leur montrerai de quel bois je me chauffe ! Je ne laisserai pas la mère Hapkes me faucher ma chaise longue tous les après-midi ! Et si tu es trop dégonflé pour faire cesser ce petit jeu, je m'en occuperai moi-même. Et alors, tu verras ce que tu verras !

— Pardon ! »

Il la poussa sur le côté.

Au bout du couloir, après un virage à droite, il y avait encore trois portes. Celle du milieu était la porte 235.

Il frappa.

Rien.

Il frappa énergiquement.

Un silence de mort lui répondit.

« Monsieur Faber ! » Tout en criant son nom, Brückner essayait d'imaginer ce qui avait pu le pousser à s'enfermer. Ce n'avait pas précisément été son boulot, jusqu'à présent, de se mettre dans la peau des gens. Mais les choses semblaient vouloir changer : depuis des heures, c'est ce qu'il avait essayé de faire avec un pilote du nom de Walter Stutz, maintenant c'était le tour de l'homme de la maintenance, le directeur technique de la Falcon Air. Et celui-ci faisait le mort.

Il essaya une ruse éculée, qui lui réussit : « Monsieur Faber ! Je suis désolé, mais il y a un télégramme qui vient d'arriver pour vous ! »

Et le truc marcha. Dans la chambre, il entendit des bruits. Puis la

porte s'ouvrit : c'était Faber. Il portait une de ces vestes de judo courte et de couleur noire. Il était pâle, il avait les cheveux en bataille et le fixait de ses yeux bordés de rouge.

« Vous ? »

— Oui, moi. »

Faber était un peu plus grand que Brückner, très mince, et il lui avait donné l'impression, à la séance du matin, d'être le type même de l'employé efficace et carriériste. Son aspect avait changé. Son regard était trouble, il avait l'air malade.

Il l'écarta et entra dans la chambre. Complètement saoul ! Sinon, pourquoi aurait-il titubé, simplement sous l'effet d'une bourrade plutôt légère ? Sur la table de nuit, à côté du lit en désordre, il aperçut une bouteille de whisky. Mais il ne devait pas en avoir absorbé suffisamment, car il se baissa et allongea le bras pour envoyer un swing en direction de Brückner. Le coup ne rencontra que le vide. Brückner attrapa Faber par l'autre poignet, l'immobilisa et le jeta sur le lit.

Il était assis là, maintenant, les mains plongées dans le désordre de ses boucles blond foncé.

« Que se passe-t-il, Faber ? »

Aucune réponse ne lui parvint. Seulement des gémissements étouffés. Puis il tendit la main vers le verre. Brückner fut plus rapide. Il le lui enleva, le remplit d'eau dans la salle de bain, revint, renversa la tête de Faber et lui lança le contenu du verre à la figure.

Faber tenta de se relever – et s'effondra à nouveau sur le lit. Un mince ruisseau serpentait sur sa poitrine nue. Des taches humides apparurent sur son élégant kimono.

« Vous êtes fou... »

— Et vous ? Vous l'êtes aussi.

— Fichez le camp.

— Il y a une chose que je ne comprends pas, monsieur Faber : pourquoi vouliez-vous m'accueillir à coups de poing ?

— Vous entrez comme ça, tout simplement...

— Je voulais vous rendre visite.

— Je ne veux voir personne. Je ne peux, je ne veux voir personne. Et qu'est-ce que c'est que ce télégramme, qu'est-ce que c'est que cette connerie ? » Il prononça ce mot avec un fort accent suisse.

« Vous n'avez pas l'air d'aller très bien. Est-ce la raison de tout ce cirque ? »

Faber ne répondit pas et garda les yeux fixés devant lui. Brückner réfléchit. Il avait besoin de lui. Mais de lui à jeun.

« Écoutez-moi, Faber, je peux m'imaginer que ce n'est pas si facile de passer le reste de sa vie en sachant qu'on a deux cent soixante et un morts sur la conscience. »

Ces mots lui firent relever la tête brusquement. Son visage avait changé. Avec son menton pointu, sa bouche ouverte et ses yeux fiévreux, il ressemblait à un masque de tragédie antique.

« Mais ce n'est pas vrai ! Ce que vous dites là est répugnant ! Je n'ai rien à voir avec tout ça.

— Non ? Vraiment ? J'aimerais bien en parler avec vous.

— Allez au diable !

— Ce n'est pas très gentil de votre part. D'ailleurs, je n'en ai pas la moindre intention, il faut que vous vous mettiez bien ça dans la tête.

— Non.

— Eh bien alors, je vais vous le prouver. »

Brückner se mit à l'œuvre. Il attrapa Faber sous les aisselles et commença par le remettre sur ses jambes. Il n'y eut d'abord que de la surprise dans ses yeux, puis il essaya de lui donner des coups de tête. Mais Brückner lui releva le menton si vigoureusement qu'on entendit un craquement.

Dieu merci, la cabine de douche n'était pas loin !

Il y poussa Faber et fit couler l'eau chaude. Faber commença à beugler et voulut sortir de la cabine. Brückner le repoussa à l'intérieur. La vapeur lui brouillait la vue, il mit le mélangeur à fond sur l'eau froide. Faber se recroquevilla et hurla comme un enfant.

Brückner coupa l'eau, alla jusqu'au téléphone et commanda du café.

« Un pot. Un pot entier. Et avez-vous de l'Alka Seltzer ?

— Oui.

— Bon, tant mieux, apportez-en aussi. Chambre 235. »

La séance n'avait pas duré longtemps, Faber était peut-être resté quatre minutes sous la douche, beaucoup moins que Brückner ne l'avait supposé. Et maintenant il était debout, il s'ébrouait et égouttait l'eau de ses cheveux. Brückner lui lança une serviette. Il s'essuya et la noua autour de ses hanches. Puis il esquissa quelque chose qui ressemblait à un sourire. Ses yeux étaient encore bordés de rouge, mais il semblait plus vivant.

« J'ai aussi du café. » Brückner lui en remplit une tasse. « Du sucre ? »

Il secoua la tête et but d'un trait la noire mixture, s'assit à nouveau sur le lit et regarda Brückner. « Il est bien possible que je ne me sois pas conduit très correctement...

— Correctement n'est en effet pas le mot.

— Mais qu'est-ce que vous me chantez là ! J'ai mes raisons ! Vous pouvez les compter sur les doigts de la main. C'est comme si j'étais un homme fini, Brückner, vous n'avez pas besoin d'en rajouter en me mettant les morts sur le dos !

— Chacun a ses raisons. »

Faber garda le silence. Il avait une certaine difficulté à respirer. Puis il commença à rejeter ses cheveux derrière ses oreilles.

« Alors ? Qu'attendez-vous de moi ?

— C'est assez simple. Quelques informations sur les pilotes automatiques.

— Les pilotes automatiques ? L'enquête n'est pas encore terminée. Elle vient tout juste de commencer.

— C'étaient les pilotes automatiques.

— Oui, c'est ce que je crois, moi aussi. Venez, sortons ! »

Il se leva en vacillant, si bien que Brückner fut tenté de l'aider, mais il secoua la tête comme un boxeur sonné, jeta un peignoir de bain sur ses épaules et se dirigea en ligne droite vers la porte qui ouvrait sur le balcon.

Dehors, on était effectivement mieux, assis dans les fauteuils d'osier. Un vent agréable soufflait au-dessus de la cime des arbres, apportant avec lui un doux parfum de pinède. Au-delà du petit bois, on apercevait la Punta et la mer. Les arbres parvenaient même à faire oublier les autres hôtels et les nombreuses rues de bistrots à bière d'Arenal.

Un appareil décolla de l'aéroport tout proche. Brückner tourna la tête : une Caravelle de quelque compagnie inconnue. Même les vieilles Caravelle volaient encore.

« Écoutez-moi, monsieur Faber. Je ne veux pas trop exiger de votre cerveau fatigué. C'est pourquoi je vais vous exposer ma vision des choses. Vous l'écoutez. Et ensuite, vous pourrez me corriger.

— O.K.

— Bien ! Pendant la séance de la commission, ce monsieur, qui se dit votre chef – quel est son nom déjà ? Stauder, n'est-ce pas ?

— Oui. C'est un des principaux actionnaires.

— Après la séance, M. Stauder a parlé assez haut et fort, sur le thème : nous n'y sommes pour rien. Pourquoi ? Parce que nos standards d'entretien sont les mêmes que ceux de la Swissair. Cela ne peut donc pas venir de nous. Voilà une première chose.

— Et l'autre ? »

Brückner posa doucement sa main sur l'avant-bras de Faber.

« La vérité. Allons, Faber, nous n'avons pas besoin de nous raconter d'histoires ! Nulle part, la concurrence des prix n'est aussi acharnée que dans le trafic aérien. Nous le savons tous les deux. Et nous savons aussi que personne, ni les gouvernements, ni les autorités de contrôle, ni les entreprises – qu'elles soient privées ou publiques –, ne songe un instant à s'interposer, pour faire cesser enfin cette folie si dangereuse pour la sécurité. Et parce que personne n'en tire de conséquences, les grandes compagnies passeront à la casserole, elles aussi. C'est déjà

arrivé. Mais ça touchera d'abord les petites. Et d'une manière foudroyante.

— Ce n'est pas notre cas.

— Vraiment pas ?

— Nous ne disposons, c'est vrai, que d'une fière flotte de six avions, mais...

— Les trois MD-80 pour le transport des touristes, un Fokker et deux Saab pour les courts trajets à l'intérieur de la Suisse, dit Brückner. C'est vrai que vous travaillez pour les grands tour operators comme Kuoni et Migros. Vous avez même fait de bons bénéfices, ces derniers temps. Ça aussi, je le sais.

— Vous êtes bigrement bien informé. » Le ton se voulait ironique.

« Je sais également que votre capital social s'élève, en tout et pour tout, à huit millions de francs. Votre affaire a beau être saine, c'est quand même une somme dérisoire, ne trouvez-vous pas ?

— Non. Chez nous, il s'agit d'associés personnellement responsables. Si besoin est, ils peuvent renflouer la compagnie par leur fortune personnelle. »

Faber jeta un regard nostalgique vers la chambre. Brückner comprit. « Allons, buvez encore un coup, mon vieux ! Avez-vous de l'eau minérale dans la chambre ?

— Oui, je crois. » Faber essaya de se lever. Brückner le força à rester assis. « Laissez-moi faire. Je m'en occupe. »

Dans la chambre, il mesura la dose de whisky, comme un docteur. Pas une goutte de trop, mais pas une de moins, non plus. La recette fut efficace. Le visage de Faber reprit des couleurs.

« Stutz était l'un des associés, dit-il.

— Stutz ?

— Oui. Mais, à la différence des autres, il avait mis dans l'affaire presque tout ce qu'il possédait. Et c'était aussi Stutz qui était constamment derrière moi. À Falcon Air, il jouait pratiquement le rôle de directeur technique. Sur ce point, Stauder a parfaitement raison : si on nous compare aux autres petites compagnies, nous pouvons nous vanter d'avoir un niveau d'entretien extrêmement élevé. Et ce n'est pas tout : Stutz veillait à ce que les appareils soient révisés de fond en comble. Nouveaux réacteurs, remplacement des instruments.

— Mais ça devait coûter un argent fou ?

— C'est vrai. Mais il affirmait qu'il y avait des milliers de possibilités et de trucs pour économiser, mais que le standard technique devait être "de première classe". »

Brückner regarda la mer, au-delà des arbres. Walter Stutz ? Eh bien, c'était une philosophie qui lui plaisait bigrement bien.

« Comment pouvait-il se débrouiller avec les bailleurs de fonds ?

— Il y arrivait. Je ne sais pas comment. Ça tenait peut-être à sa

personnalité. Il ne parlait pas beaucoup. C'était un fanatique de la technique. Les autres ne comprenaient pas grand-chose à la question. En tout cas, ils lui laissaient les mains libres dans ce domaine.

— Les trucs dont vous avez parlé tout à l'heure ?

— Il y en a un qu'il a utilisé. » Faber tendit à nouveau la main vers son verre. Il était encore à moitié plein. Quand il le reposa, il était vide, et il toussa. « Vous savez, je ne suis pas un buveur de whisky. Quelques verres suffisent à m'assommer. Je ne bois jamais. Un peu de vin rouge de temps en temps. Mais c'était vraiment trop. Vous comprenez ?

— Le truc, Faber ?

— Celui qu'il a employé pour ce vol a été son dernier. Ça lui a été fatal. »

Faber fixa son verre.

« Bon, expliquez-moi !

— Économie de carburant. Son grand hobby. Il était fou. Il devait être fou, quelque part. Il a dépensé une fortune en pièces de rechange et en entretien, et puis ça... Il croyait qu'avec quelques milliers de francs d'essence économisés, il allait tout récupérer.

— Vous allez vous expliquer, enfin !

— Avant le départ, la consommation probable de carburant est calculée en fonction du poids et des autres conditions. Un poids moins important égale une consommation de kérosène moins importante égale des frais moins importants. Vous connaissez ?

— Oui, répondit Brückner d'un ton sec, mais dans des proportions raisonnables. Personne ne descend jamais en dessous du minimum légal. »

Il réfléchit. Au cours d'un vol transatlantique, par exemple, le transport de mille kilos de kérosène jusqu'au lieu de destination représente une consommation de presque quatre cents kilos de carburant. D'ailleurs, les grandes compagnies mettent en marche leurs calculateurs, même pour les vols à destination de Majorque. Mais ce qu'il voyait surgir ici peu à peu n'avait plus rien à voir avec le calcul. C'était déjà plutôt – comme l'avait dit Faber – du fanatisme.

« Et la réserve finale ?

— Elle aussi, elle était réduite au minimum.

— Au minimum ? Et qu'est-ce que cela voulait dire ? »

Faber se redressa. « Écoutez, Brückner ! Qu'est-ce que ça signifie, bon Dieu ! Vous voulez m'achever ! Vous vous conduisez avec moi comme si vous étiez un détective. Je finis par en avoir assez, mais vraiment. Après tout, vous êtes un homme de la Lufthansa.

— Et j'appartiens à la concurrence, c'est ce que vous voulez dire ? La réponse, vous la connaissez déjà, monsieur Faber. Je veux la vérité. Et moi aussi, j'ai une bonne raison de la vouloir. Et je crois bien que

vous la comprendrez.

— Quelle raison ?

— Ma femme était parmi les victimes... »

Faber écarquilla les yeux. Son visage, à présent, était devenu blanc comme le mur devant lequel il était assis. Deux taches rouges, comme tracées au compas, apparurent sous ses pommettes.

« Non. »

Brückner ne répondit pas à ce « Non », et Faber n'eut qu'à le regarder dans les yeux pour savoir pourquoi.

Une fois de plus, comme si souvent ces derniers temps, Paul Brückner fut envahi par le sentiment clair et précis de la présence d'Anja.

« La vérité, répéta Brückner lentement, et il ne s'agit pas, cette fois, de consommation de carburant, il ne s'agit pas non plus des bizarreries du commandant Stutz. Il s'agit des deux pilotes automatiques. »

Faber regardait toujours fixement devant lui. Brückner douta qu'il ait vraiment compris ce qu'il venait de lui dire. Il attrapa la bouteille de whisky et lui en versa encore un verre. Cette fois, il renonça à l'eau minérale.

« Pour les pilotes automatiques, c'est quand même vous qui étiez la personne compétente, en tant que directeur technique. Ou est-ce que je me trompe ? »

Faber secoua la tête en silence. Puis les mots qu'il prononça semblèrent venir de loin, de très loin : « Votre femme ? »

— Ce n'est pas d'elle que nous parlons à présent. Et nous ne parlons pas non plus de sentiments. Buvez ! »

Il but.

« Les pilotes automatiques, Faber ? »

— Ce n'est toujours pas prouvé...

— Ne dites pas de bêtises ! Vous avez bien dit qu'ils étaient neufs. D'où provenaient-ils ?

— Qu'est-ce que vous voulez dire par là ? Ils provenaient du fabricant, évidemment. De Long Beach. »

Long Beach, près de Los Angeles, était le siège de la McDonnell Douglas Corporation...

« Quand ont-ils été fabriqués ? »

Il se massa les tempes du bout des doigts.

« Il y a huit mois, environ.

— Où ? Et par qui ?

— Vous le savez. Ou bien est-ce que Stauder ne vous l'a pas dit ? C'est la Greenair qui s'occupe de nos travaux de réparation et d'entretien.

— Et la Greenair travaille selon les mêmes techniques que la

Lufthansa – c'est ce que vous voulez dire ? »

Il ferma les yeux. « Moi ? Je ne veux rien dire du tout. »

Il a raison, pensa Brückner, je parle trop. Par ailleurs, une chose était claire : Faber avait atteint ses limites. Il était à bout. Et pourtant, il ne pouvait pas s'en tenir là. Il avait encore trop de choses à tirer au clair.

« Écoutez-moi bien, Faber ! Je sais que j'exige pas mal de vous. Mais, croyez-moi, je ne quitterai pas cette pièce avant que vous m'ayez fourni tous les renseignements dont j'ai besoin. »

Faber releva à nouveau la tête. Et, à nouveau, il se contenta de regarder Brückner. À nouveau, sa bouche se mit à trembler.

« Comment s'appelle le chef d'équipe responsable, à la Greenair ? Vous travaillez quand même en étroite collaboration avec lui, non ! Comment s'appelle-t-il ?

— Baumann, haleta Faber. Reto Baumann. Pourquoi ?

— Parce que vous allez l'appeler maintenant, monsieur Faber. Vous allez l'appeler et lui dire que votre ami, le commandant de bord Paul Brückner, ira le voir demain – où se trouve la maintenance ? À Bâle, n'est-ce pas ?

— Oui.

— Vous lui direz que j'appartiens à la commission d'enquête et que vous m'avez autorisé à examiner tout ce que je voudrais et à m'entretenir avec tous les gens qui pourraient avoir un rapport quelconque avec ces pilotes automatiques.

— Vous êtes complètement fou !

— Peut-être. C'est même probable, mais ça ne change rien au fait que vous allez satisfaire à ma requête.

— Je ne peux quand même pas le faire sans en avoir parlé à la direction...

— Oh si ! Vous le pouvez. Bien sûr que vous le pouvez ! Allons ! »

Faber jeta à Brückner un regard désespéré.

Brückner lui rendit son regard. Longuement, très longuement.

Puis il dit : « Faber ! Tout va trop lentement pour moi. Je peux comprendre, à la rigueur, que vous ingurgitiez du whisky pour oublier. Mais ça ne sert à rien. Quant à ceux de l'aéroport, en bas, qui sont toujours en train de pinailler à propos de leurs enregistrements de boîte noire, de leurs conditions météorologiques, du vent et de la visibilité, ils n'apportent rien non plus. Je veux savoir ce qui s'est réellement passé ! Et vous allez m'aider. Car, à présent, je ne parle pas seulement au nom d'un être humain, que j'ai beaucoup, beaucoup aimé, je parle pour tous les autres – pour les deux cent soixante et un morts, Faber ! »

Il essaya de soutenir le regard de Brückner. Et c'était comme si une sorte de voile, une lumière laiteuse, s'était posée sur ses yeux.

Espérons qu'il ne va pas tomber dans les pommes, pensa Brückner.

Non, il se leva – assez péniblement, à vrai dire, mais il réussit à rentrer dans la chambre et à aller jusqu'au téléphone, qui se trouvait sur la table de nuit, près de la bouteille de whisky. Brückner l'entendit parler. Il resta sur la terrasse. Il ne voulait pas donner l'impression à Faber qu'il contrôlait ses paroles. Faber dirait certainement ce qu'il lui avait demandé. Il le savait à présent.

Quand il revint, il avait à la main un carnet et un stylo à bille.

« L'homme s'appelle Baumann, comme je vous l'ai déjà dit. Reto Baumann. Il est le plus souvent dehors, sur le chantier. Mais il a aussi un bureau dans les locaux administratifs. Je vous ai écrit les deux numéros. Et le mien en plus, entre parenthèses. Il m'a dit que vous pouviez venir. Qu'il ferait son possible. »

Il tendit la feuille à Brückner, qui la rangea, pliée, dans son portefeuille.

« J'ai fait tout ce que je pouvais, Brückner, et plus que je n'aurais dû. C'est pourquoi je vous demande maintenant de vous tirer. Le plus vite possible. »

Brückner lui accorda ce plaisir.

Il n'y avait pas de vol direct pour Bâle. La Greenair ne transportait ses touristes sur l'île que deux fois par semaine, et la Condor, qui, en raison de la ruée touristique vers Majorque, avait établi une liaison avec Friedrichshafen, ne ferait décoller le prochain 727 que le vendredi suivant.

Brückner trouva un vol Iberia : Madrid-Barcelone-Zurich-Rome. S'il se dépêchait, il pouvait encore attraper le vol de correspondance Palma-Barcelone. Il aurait bien aimé prendre congé de Raab. C'était le seul membre de la commission pour qui il eût de l'estime. Mais il aurait dû serrer des mains à la ronde, et il préférait l'éviter. Pourtant, il n'était guère raisonnable de brusquer un homme comme Rebner.

Aussi écrivit-il sur une feuille de papier à lettres de l'hôtel un mot d'excuse bref et assez vague, qu'il remit au portier. Rebner pourrait bien se fâcher autant qu'il voulait. Et après ?

À Barcelone, tout en attendant son vol dans le vaste et fantastique hall du nouvel aéroport, il prit conscience qu'il avait commis des erreurs durant ces dernières heures. De graves erreurs. Il s'était trop laissé mener par ses émotions. Il était naïf, de sa part, d'imaginer que l'appel de Faber au chef de la Greenair pourrait avoir de grands résultats. Ne connaissait-il pas suffisamment ce genre de situations ? Et Rebner ? Ce qu'il avait en tête, « découvrir la vérité », pouvait dégénérer en une opération assez difficile, coûteuse et de longue durée. Ça n'avait pas beaucoup de sens de se faire des illusions à ce sujet. Mais, s'il se mettait Rebner à dos dans cette affaire, celui-ci

pourrait le descendre auprès de la direction. Il en avait le pouvoir... L'association Cockpit pouvait le nommer cent fois délégué dans l'enquête sur l'accident, l'aide de la Lufthansa était tout aussi importante, elle était même d'une importance primordiale.

Et par-dessus le marché, pensa-t-il, si tu continues comme ça, c'est ton job qui est en jeu !

19 septembre

ZURICH

Heure locale : 18 heures

Il arriva à Zurich à six heures. Il pleuvait à verse. La pluie était si forte que le commandant de bord n'avait pu faire atterrir son Airbus qu'avec l'aide de l'ILS.

Du hall de l'Hôtel du Théâtre, il appela aussitôt le numéro que Faber lui avait donné.

« Baumann, répondit une voix. Comment ? De la part de qui ? M. Faber de la Falcon Air ? Ah oui, d'accord, il m'a appelé. »

La voix n'était pas très sympathique et le ton, guère aimable. « Monsieur Brückner, vous êtes l'homme dont il m'a annoncé la visite ?

— C'est exact.

— Un pilote de la Lufthansa ?

— Exact. Un pilote de la Lufthansa. Mais qu'est-ce que ça a à voir avec notre affaire ?

— Écoutez-moi ! Faber m'a dit que je devais vous expliquer et vous montrer tout ce qui était en rapport avec le montage des deux pilotes automatiques. Mais pourquoi ? Vous dites que vous faites partie de la commission d'enquête ? Avez-vous établi avec certitude que l'accident devait être attribué à une panne des pilotes automatiques ?

— Oui, nous pouvons l'affirmer presque sûrement.

— Presque sûrement », répliqua aussitôt Baumann. Puis, d'un ton placide, comme s'il s'agissait d'un petit accident sans importance : « Voyez-vous, monsieur, monsieur...

— Brückner.

— Je crains bien de ne pas vous être d'un grand secours. Je crains également de ne pas pouvoir répondre à la demande de M. Faber. Je ne peux quand même pas vous ouvrir tous nos registres. Carnets de commandes, livraisons de pièces détachées et frais d'entretien. Oui, comment pouvez-vous imaginer une chose pareille ? Après tout, vous faites partie de la concurrence. » Tout cela prononcé du même ton monotone et indifférent.

Brückner finit par éclater : « Qu'est-ce que vous pouvez faire ? Après un tel accident, faire comme si de rien n'était ? Croyez-moi, monsieur Baumann, si l'un d'entre vous, dans un cas semblable, venait

nous voir à Francfort avec un problème de ce genre, toutes les portes lui seraient ouvertes. Ça, je peux vous l'assurer ! Et je peux vous garantir encore une chose : au cas où vous resteriez sur vos positions, je veillerais à ce que vos supérieurs soient informés de votre attitude. Pas par moi, monsieur Baumann. Par notre président ! En outre, j'en donnerais ma tête à couper, cette affaire aurait toute la publicité qu'elle mérite. Et pas seulement dans les feuilles spécialisées. »

Une respiration bruyante. Puis : « Un moment...

— Qu'entendez-vous par "un moment" ?

— Je veux dire que vous m'avez apparemment mal compris... » La voix de Baumann sembla retrouver un peu de vie. « Bien sûr, je me tiens à votre disposition. Seulement, pour aujourd'hui, c'est malheureusement un peu tard. D'ailleurs, Peter Bernier est en congé. Il n'est pas à la maintenance aujourd'hui.

— Qui est Peter Bernier ?

— Notre chef mécanicien. Le spécialiste de l'électronique. C'est-à-dire l'homme qui a monté les pilotes automatiques des appareils de la Falcon Air. »

Brückner poussa un soupir. Apparemment, Baumann avait compris.

« Combien de temps dure son congé ?

— Jusqu'à la fin de la semaine. Mais vous pouvez le trouver à Zurich.

— Pourquoi à Zurich ?

— Parce que c'est là qu'il habite. À Bâle, il n'a qu'une chambre. »

Baumann lui donna une adresse et un numéro de téléphone, et ajouta : « C'est le domicile privé de Bernier. Si vous ne le trouvez pas là, il est vraisemblablement à La Caisse.

— La Caisse ?

— C'est un bar dans le quartier de Niederdorf, à Zurich. Il appartient à sa femme. Je ne sais pas le nom de la rue. Mais tout le monde le connaît. »

Brückner fit arrêter le taxi sur le Limmatkai et régla une de ces sommes astronomiques qu'on vous réclame à Zurich pour les trajets les plus courts.

Les magasins étaient encore ouverts. Mais les couleurs des enseignes au néon dansaient déjà sur l'asphalte mouillé. Au numéro de téléphone que Baumann lui avait donné, personne n'avait répondu. Un chef mécanicien qui occupe ses loisirs à aider sa femme dans son bar ? Quelle drôle d'idée...

Le quartier de Niederdorf est fait, pour l'essentiel, de très vieilles maisons à colombages, d'une quantité de petites ruelles et de voies à sens unique tout aussi étroites. C'est là que se déroule ce qu'on appelle la vie nocturne de Zurich, pour qui recherche plus la couleur locale

que le grand standing.

Brückner abandonna le Limmatkai et les boutiques de luxe de ses arcades et tourna à gauche. Tout devint alors sombre, sombre et humain. De vieilles lanternes à l'ancienne mode répandaient une lumière verdâtre et romantique sur les dames qui ont coutume de se tenir sous de semblables lanternes. Il en croisa deux jeunes, l'une blonde, l'autre brune. Toutes deux en mini-jupe et bottes à hauts talons.

« Tu viens, chéri ? »

Brückner enfonça les mains un peu plus dans les poches de son trench-coat. Il sourit, ou du moins tenta d'esquisser un sourire. « Merci.

— Et il dit merci en plus, ce pédé, entendit-il derrière lui. Qu'est-ce que tu en penses ? »

Il y avait de plus en plus de lumière. Des autos le dépassaient. Elles devaient souvent se frayer un passage à travers des bandes de jeunes gens ivres et braillards, qui les bloquaient. Dans quatre heures, ce serait l'heure de fermeture. Et à onze heures, les lumières s'éteignaient, à Niederdorf. Ce qui semblait faire monter la pression à l'avenant.

Brückner poursuivit sa flânerie. Des rires, des ritournelles de juke-box. De toutes les portes et les fenêtres jaillissaient des voix et des cris. Un restaurant, un café, puis encore des bars.

Il s'arrêta et inspira une grande bouffée d'air.

Il sentait la migraine envahir à nouveau son crâne. Toujours au même endroit, dans la tempe droite. Et les battements habituels. Trop peu de sommeil. Trop peu ? Depuis Houston, tu n'as pas dû dormir plus d'une douzaine d'heures. Et Houston, c'était il y a deux jours. Ce que tu dois te procurer, c'est une boîte de somnifères. Ils t'ont toujours rendu service, quand il y avait des retards ou après les nuits de vol. Mais il faut d'abord te débarrasser de ça. Et puis après, hop, à l'hôtel !

Il arrêta un passant. Le gros homme était pressé, mais il offrait un avantage inestimable : il avait l'air d'être complètement à jeun.

« Excusez-moi, je cherche La Caisse.

— Ah oui, La Caisse ? C'est juste un peu plus loin. À cinquante mètres environ. Sur l'autre trottoir. Vous ne pouvez pas vous tromper. »

On ne pouvait pas se tromper. L'encadrement de la vieille porte d'entrée était fait de gros blocs de grès irréguliers. Il n'y avait aucune inscription, mais, au-dessus de la lourde porte en bois largement ouverte, était accrochée une grande caisse peinte en vert.

Un brouhaha s'échappait de l'intérieur. Brückner regarda dans la salle, vit des bancs en bois, des têtes, d'épais nuages de fumée. Des lourdes solives noires, qui supportaient le plafond, pendaient des

lampes accrochées par des chaînes – ce n'était vraiment pas l'endroit idéal pour faire passer les maux de tête.

Il entra.

Le comptoir lui aussi était assiégé. Deux serveurs couraient çà et là entre les tables. Derrière les robinets, un garçon pâle et boutonneux aux cheveux roux remplissait les verres.

Il tenta de se frayer un passage jusqu'au bar. Devant lui, une femme vêtue d'une robe de soirée démodée et très décolletée, en satin d'un bleu métallique, tourna la tête brusquement.

« Hé là ! Tout le monde peut pousser. Mais ce n'est pas bien élevé. »

Elle avait les épaules et le visage couverts d'une épaisse couche de poudre. La voix et la pomme d'Adam étaient ceux d'un homme. Un travesti.

« Voyez-moi ça ! Très sympathique, ce garçon. Tu m'offres le champagne, Commendatore ? »

Brückner continua son chemin. Il n'avait pas encore commencé et il en avait déjà assez. Il attrapa par le bras l'un des serveurs qui couraient entre les tables.

« Excusez-moi, où pourrais-je trouver Bernier ?

— Pourquoi ?

— J'aimerais lui parler.

— Vous ne pouvez pas.

— Pourquoi ?

— Il a à faire.

— Et sa femme ?

— Elle est partie.

— Mais où est-il ? Chez lui ? »

L'homme se contenta de le regarder, se dégagea et repartit. Brückner sentit les battements de son poulx s'accélérer dans sa tempe droite. Il s'efforça de rester calme.

Le travesti en robe bleu métallique, entre-temps, s'était dirigé en ricanant vers deux hommes qui se tenaient dans un coin de la salle. Sa place était libre.

« Une bière ? » demanda le garçon derrière le comptoir.

Brückner secoua la tête. « J'aimerais parler à M. Bernier.

— Ce n'est pas possible, en ce moment. » Le jeune homme projeta dans les verres un jet de bière clair et doré.

« Mais il le faut. Dites-lui que c'est urgent. Je viens de la part de l'ingénieur Baumann, de la Greenair. Et il s'agit d'une affaire importante. »

La bière débordait. Le garçon s'était trompé en manipulant le robinet. Il posa la spatule et jeta la bière dans l'évier.

« Baumann, de la Greenair ?

— Oui. De la Greenair. C'est vraiment urgent !

— Un moment... »

Le jeune homme avait des yeux gris attentifs. Il appela l'un des garçons, pour qu'il le remplace, sortit de derrière le bar et posa légèrement la main sur la manche de Brückner. « Je vous conduis jusqu'à lui. Vous savez, aujourd'hui, c'est une journée complètement dingue. »

Pas seulement la journée, pensa Brückner, mais aussi l'idée qu'un chef mécanicien puisse exercer un second job dans un truc de ce genre.

« Par ici, s'il vous plaît ! »

Le garçon ouvrit une porte et s'engagea dans un couloir, qui comportait d'autres portes. Il ouvrit la deuxième à gauche sans frapper et dit : « C'est quelqu'un qui est envoyé par Baumann de la Greenair. »

Brückner jeta un regard autour de lui. Il vit un écran de télévision, sur lequel se déroulait un match de football et, devant le poste, un élégant, certainement très coûteux fauteuil de cuir noir. Dans le fauteuil, un homme était affalé. Le long des murs couraient des étagères garnies de livres, des caoutchoucs ornaient les coins de la pièce et, à côté de l'homme et du fauteuil, il y avait une table en verre, sur laquelle on pouvait apercevoir une bouteille de grappa et un litre de vin rouge à moitié vide.

L'homme assis dans le fauteuil essaya de se lever. Il banda les muscles de ses maigres épaules, avança la jambe droite au-dessus du bord du siège, posa le pied droit par terre, puis changea d'avis, abandonna toute tentative de ce genre, se laissa retomber dans son fauteuil et se contenta de tourner la tête vers Brückner.

Celui-ci sourit. Depuis des années, il avait eu affaire à des Suisses. Et, s'il appréciait quelque chose chez eux, c'était leur sobriété rationnelle, pointilleuse. Durant ces dernières heures, il avait l'impression de ne rencontrer que des gens complètement ivres. Et ça, dans le milieu de l'aviation !

« Baumann ? murmura l'homme dans son fauteuil. Tiens, Baumann, justement...

— Pourquoi, justement ?

— Parce que je viens de penser à lui.

— Je croyais que vous regardiez un match de football ?

— Moi ? Ah oui. Mais il n'y a pas le son. Tu sais, c'est très reposant, de regarder les autres courir.

— C'est vrai.

— Baumann a toujours adoré ce truc. Et il a toujours su le faire. C'est son plus grand talent, faire courir les autres. Il y est passé maître, ce trou-du-cul. Et c'est lui qui t'envoie ? »

Brückner acquiesça. L'homme du fauteuil prit un second élan. Cette fois, il y arriva. Il vacillait un peu, sans doute, mais enfin Brückner put

voir son visage. Avec son menton pointu, il était presque triangulaire. Là-dessus, un sourire apathique, pas inamical, mais plutôt humble.

« Je crois que t'es tombé le mauvais jour, dit-il finalement.

— Peut-être », répondit Brückner en souriant. Il n'avait aucune raison de se montrer surpris. Les spécialistes de l'entretien, surtout ceux de la haute technologie, appartiennent à une espèce d'hommes très particulière. Durant toutes ces années, il avait rencontré les types les plus incroyables : des excentriques de la technique. Des musiciens, des motards, et même un vrai professeur d'université de physique. Il venait de Colombie et était le chef de l'équipe de maintenance de la British Caledonian Airways à Hong-Kong.

Mais il y avait toujours des variantes. Comme ici, par exemple...

Peter Bernier ? Il était difficile de lui donner un âge. Trente-cinq, quarante ans – ça dépendait de la quantité d'alcool qu'il venait d'ingurgiter. Il avait un corps mince, des membres fins, un long cou terminé par une tête qui, avec ses cheveux fous, gris-roux, et ses lunettes sans monture sur des yeux écarquillés, faisait plutôt penser à celle d'un clown exécutant un numéro de pianiste. Il avait des lèvres pleines, rouges et très humides d'ivrogne, qu'il tordait à présent en une grimace méprisante.

« Tu sais quoi ? chuchota-t-il. Il y a des choses, on ne fait que les rêver. Je venais tout juste de liquider mon problème avec Baumann. Et voilà que tu arrives et que tu dis : c'est Baumann qui m'envoie ! »

Brückner garda le silence.

« Et qu'est-ce qu'il veut ? »

Brückner réfléchit à la réponse qu'il allait lui donner. L'attente dut paraître trop longue à Bernier. Il montra du doigt la bouteille de grappa : « T'en veux un coup ? »

Brückner secoua la tête.

« Tu devrais, pourtant. Je n'ai pas l'habitude de me saouler. Une bière de temps en temps. Mais ici, tu n'as même plus envie de boire une bière. Ici, dans ce bordel, tu n'as plus envie de rien. »

Il avait des yeux gris, comme le garçon qui l'avait conduit ici – Brückner s'en souvenait maintenant. La tête aussi, les cheveux roux et les doigts minces. Peut-être était-ce son fils ?

« J'ai fait une découverte, annonça Bernier.

— Ah bon ?

— La grappa est d'un grand secours. C'est dans la grappa qu'est la clé de la connaissance – parfois. »

Il attrapa la bouteille par le col et remplit un verre. Sa main était étonnamment sûre.

« Bon. Comment t'appelles-tu ?

— Paul.

— Pierre et Paul, ricana Bernier. C'est génial ! »

Brückner avala une gorgée. De toute façon, ça ne pouvait pas être pire. Le résultat le surprit : son état s'améliora brusquement. Il avait l'impression que les vaisseaux se dilataient à l'intérieur de son crâne, comme si un peu de clarté et de force lui revenait. En tout cas, les coups qui martelaient la partie droite de sa tête s'atténuèrent, pour s'arrêter totalement.

« Quel est votre problème avec Baumann ? Qu'avez-vous contre votre chef ?

— Ce que j'ai contre lui ? Qu'est-ce qu'on peut avoir contre une tête de bois ? Un enculeur de mouches. Mais les ingénieurs le sont tous. À vrai dire, je n'ai rien contre lui. À vrai dire, c'est après moi-même que j'en ai. Je te le disais bien : tu es tombé au mauvais moment et, qui est plus est, le mauvais jour.

— Que s'est-il passé ?

— Tu veux le savoir aussi ? Dis-moi, quel genre de Paul tu es ? Un pilote ? » Il pencha la tête.

Brückner acquiesça.

« On vous reconnaît tout de suite, vous autres – bon, un pilote... Ce qui s'est passé ? J'ai perdu ma femme. Ne me regarde pas comme ça ! Ça arrive à la plupart des hommes, non ? »

Brückner acquiesça une fois de plus.

Bernier tendit à nouveau la main vers les bouteilles. Cette fois, il se versa du vin. Et, tout en le buvant à petites gorgées circonspectes, il se mit à parler. Brückner ne l'écouta que d'une oreille : un drame conjugal suisse, une histoire typique de Niederdorf, racontée en pleine biture... La femme de Bernier semblait avoir quitté leur fils Hansi et La Caisse, qu'ils avaient tous les deux en commun, pour disparaître avec quelque Valaisan sans cervelle qui lui avait promis de financer une pension de luxe sur les bords du lac de Genève.

« Elle a toujours été entichée de ces fichus Suisses romands, dit Bernier. Moi, je n'ai que le nom de français. Elle, elle en voulait un vrai. Et Niederdorf lui tapait depuis toujours sur le système. À ce qu'elle disait, cette traînée ! C'était peut-être aussi parce que je passais toute la semaine à Bâle, à rapetasser de la tôle. Et ça, depuis des années. Toi, en tant que pilote, tu dois savoir ce que c'est. »

Brückner hocha la tête à nouveau. Il s'assit près de la table en verre. Bernier poussa son verre vers lui. « Encore un ?

— La moitié, alors.

— La moitié ? Ici, il n'y a pas de demi-mesures, Paul. Alors, que veut Baumann ? » Il saisit la télécommande et fit disparaître de l'écran les footballeurs qui couraient çà et là. « Que veut-il de moi ?

— C'est moi qui veux quelque chose de toi. »

Bernier haussa les sourcils.

« Toi ? Et qu'est-ce que tu veux ? »

Brückner le lui expliqua.

Bernier le regarda fixement, se prit les cheveux à deux mains, comme s'il voulait se les arracher, puis se leva sans mot dire et se dirigea vers le téléphone, qui était dans un coin, sur une étagère. Il décrocha le combiné et dit : « Du café ! Du café et de l'eau minérale ! »

Brückner ferma les yeux.

Du déjà-vu ! pensa-t-il. Quand as-tu déjà vécu cette scène ? Trente heures auparavant. Sur un balcon d'hôtel qui dominait la plage d'Arenal. À cette différence près que Faber était plus sonné que ce Bernier, que sa femme venait juste de quitter.

« Et les pilotes automatiques sont tombés en panne ? Tous les deux ? À quel moment, sacré bon Dieu !

— L'appareil survolait déjà la piste. L'altitude était de vingt pieds. Nous connaissons les données exactes grâce à la boîte noire.

— Oui, et alors ?

— Qu'est-ce que tu entends par : oui, et alors ?

— Qu'est-ce que tu entends par : les pilotes automatiques sont tombés en panne ?

— Exactement ce que ça signifie dans une telle situation. Visibilité nulle. Vent de travers. Et un coup de vent de ce genre a fait dévier l'appareil de trente bons mètres vers la gauche.

— Mais ce n'est pas possible !

— Oh si, quand l'ordinateur ne joue plus son rôle.

— Juste à ce moment-là ? » Peter Bernier ferma les yeux. Quand il les rouvrit, il avait le regard d'un homme à jeun. « Oh, putain de merde !

— Oui, putain de merde ! Tu sais ce qui se passe, quand un jet se pose. Il a le nez légèrement levé, exactement de trois degrés. Et cela signifie que le pilote s'avance complètement au bord de son siège pour pouvoir apercevoir la piste, en bas.

— Mais il doit quand même avoir remarqué que...

— Certainement. Mais quand une rafale arrive, qu'un vent de travers te déporte, tout se passe en quelques secondes. Le copilote...

— Gilbert Tassis, n'est-ce pas ?

— Oui, Tassis.

— Je le connaissais, dit Bernier. Ce n'était peut-être pas un bon pilote, il n'avait pas encore assez d'expérience, mais c'était un brave type. Oh, bon Dieu !

— Sur la bande de la boîte noire, tu peux encore entendre sa voix : « Les PA ! Tous les deux *off* ! »

— Les pilotes automatiques ? répéta Bernier. Et après, ça a explosé... et deux cent soixante et une personnes, la moitié d'un village, ont cassé leur pipe. Bon sang, comment est-ce possible ?

— Tout le problème est là, justement », dit Paul Brückner.

Parfois, des bribes de rock parvenaient jusqu'à eux, mais le son en était assourdi, on n'entendait que les basses, qui finissaient par se taire, à leur tour, et le silence alors était si grand qu'ils pouvaient entendre le bruit de leurs pas.

Dans ce coin de Niederdorf, le « village d'en bas », qui était effectivement entouré, comme un village, par la ville internationale de Zurich, il y avait de vieilles petites maisons bossues. La rue s'appelait « Sailergraben », la « rue de la Corderie ». Les bistrots s'y succédaient. On pouvait lire au-dessus du cintre d'une porte « Corderie ». À côté, il devait y avoir manifestement une menuiserie. Les fenêtres étaient déjà obscures. Çà et là, on apercevait le carré bleuâtre d'un poste de télévision. Les Zurichoïses se couchaient tôt.

Bernier s'arrêta sous l'une des vieilles lanternes, appuya ses deux mains contre un mur et respira profondément. « Bon, ça va déjà mieux. Un petit tour, c'est exactement ce qu'il me fallait. »

Ses lunettes brillaient. Avant qu'ils ne quittent le bar précipitamment, il avait lissé avec de l'eau ses cheveux ébouriffés. Maintenant, il essayait de sourire. Il avait vraiment l'air d'aller mieux.

« Bon, très bien ! » Brückner s'appuya contre une balustrade en fer. « Nous allons reprendre tout ça encore une fois. » Il tira de sa poche un paquet de cigarettes. « Tu en veux une ? »

— Certainement pas. Ça fait deux ans que j'ai arrêté.

— Moi, dit Brückner, ça fait quatre ans. » Et il alluma une cigarette.

Il en aspira profondément une bouffée, leva les yeux vers le ciel couvert, brumeux, que le pâle reflet de la ville éclairait d'une lueur rougeâtre. « Tu disais que c'étaient des instruments tout neufs. »

— Oui. Nous les avons commandés par l'intermédiaire de la Swissair, quand nous avons reçu la commande de la Falcon. C'était – laisse-moi me rappeler –, bon, je ne peux pas te dire le jour exact, mais c'était en janvier.

— Le montage ?

— Oui, le montage. La commande venait de Faber, le directeur technique de la Falcon Air. Baumann m'a montré le fax. Puis c'est Max Enslin qui s'est occupé de l'affaire. Il a tout organisé. C'était l'adjoint de Baumann et son homme de main sur place. Mais c'est Baumann qui m'a dit que je devais donner la priorité à ce boulot, parce que Stutz voulait que ce soit fait le plus vite possible.

— Le pilote ?

— Oui, le pilote. Nous le connaissions tous, sur le chantier. Un pinailleur. Comme Baumann. Un de ces types qui se croient obligés d'avoir l'œil sur tous les chefs d'équipe et les mécaniciens, qui s'imaginent que rien ne peut se faire sans eux. Mais un moment, Paul : tu dis que l'appareil a été déporté si loin de la piste ? Bon Dieu, qu'est-ce que Stutz a bien pu penser, quand il s'est aperçu que les pilotes

automatiques étaient en panne ! Il a dû nous maudire, tu ne crois pas ?

— Il n'en a pas eu le temps.

— Quand même. Vous appelez ça un vent de travers, non ? Il était à quelle altitude alors ?

— La boîte noire a enregistré l'écart.

— Vent de travers. Vent latéral. Et les ailerons n'ont pas fonctionné, n'est-ce pas ? »

Il avait raison. Avec une restriction : les spoilers ne recevaient pas d'informations du pilote automatique. « C'est vrai. Dans une telle situation, tu peux compenser l'effet du vent grâce aux ailerons et à la gouverne de direction, à condition que ce soit en pilotage manuel.

— Nous avons déjà eu un cas de ce genre, dit Bernier au bout d'un moment.

— Vraiment ?

— Oui. L'année passée. L'acheteur de la Swissair avait commandé pour nous à McDonnell Douglas toute une série de pilotes automatiques. Plus qu'il ne nous en fallait. Mais qui peut dire exactement combien il en faut ? En tout cas, j'ai eu l'impression que le fabricant avait proposé les trucs avec un rabais important et que la Swissair avait bondi sur l'occasion. Pourquoi, sinon, on aurait reçu tout d'un coup un approvisionnement entier ?

— C'étaient des pièces d'origine ?

— Tu me fais rire. Que veux-tu que ce soit ? On ne commande que des pièces d'origine. Et on regarde bien si le *yellow tag*, l'étiquette jaune, est correcte. Parfois, il y a des contrefaçons. Et alors, tu peux voir les choses les plus incroyables. »

Brückner acquiesça. Avec mauvaise conscience, il sortit un paquet neuf de cigarettes, l'ouvrit, en prit une, en aspira une bouffée et demanda : « Et ensuite ?

— Ils ont installé le système électronique dans un appareil de la Greenair et il n'a pas fonctionné. »

Brückner aspira une bouffée si profondément qu'il ne put s'empêcher de tousser. « Vraiment ?

— C'était la même histoire : les deux pilotes automatiques sont tombés en panne. En même temps. La seule différence, c'est qu'il n'y a pas eu de conséquences. Sinon peut-être un petit écart de cap. Les pilotes les ont mis sur *off* et ils ont terminé leur vol tranquillement.

— Et l'enquête ?

— Elle n'a rien donné. On a démonté les pilotes automatiques et on les a envoyés au service d'entretien électronique – ils fonctionnaient impeccablement.

— Et ils provenaient de la livraison McDonnell Douglas ?

— Je te l'ai dit.

— Tu étais là ? »

Bernier secoua la tête. « Non, j'étais en stage. L'homme qui en avait la responsabilité s'appelait Enslin. Il n'est plus chez nous.

— À cause des pilotes automatiques ?

— Pas seulement. Peut-être que ça a joué aussi. En tout cas, l'inspection a envoyé une commission d'enquête. Enslin, qui était l'adjoint de Baumann, m'a dit qu'ils avaient à nouveau tout démonté. Les pilotes automatiques semblaient intacts, mais il y avait quelque chose qui n'allait pas, c'est ce que j'ai appris d'un des types de l'électronique. Les boîtiers semblaient déjà avoir servi. Et il y avait à l'intérieur quelques relais et alarmes qui n'étaient pas non plus corrects. Des tas de bruits ont couru.

— Des contrefaçons ?

— Quelque chose de ce genre. Mais toute l'affaire a été étouffée, ensuite. Et je ne m'en suis plus soucié. En tout cas, les instruments ont été renvoyés au fabricant, à Long Beach. C'est du moins ce que j'ai entendu dire.

— Et Enslin ?

— Enslin ? Il a été viré. Mais je ne sais pas si ça avait un rapport avec cette histoire. Il y avait tout un tas de choses qui étaient arrivées en même temps.

— C'est quel genre de type ?

— Enslin ? Oh, c'était un Argovien super-malin. Et parce que c'était un Argovien super-malin, il voulait naturellement devenir riche très rapidement. Ou du moins faire comme s'il l'était déjà. Une BMW toute neuve à crédit. Des fringues toujours chic. Et ses cartes de club. Ici, dans ce bled avec ses heures de fermeture, tout passe par les clubs. »

Ce qui passait par les clubs, Brückner n'en avait aucune idée, mais il ne tenait pas à s'attarder là-dessus.

« Vas-y, continue.

— Encore ? Bon, c'était un drôle d'oiseau, cet Enslin. Un cinglé. Il connaissait bien son boulot, mais sinon... Il est d'abord venu me voir pour une mise de fonds. Et je peux te dire pour quoi ? Pour une maison de jeu à la frontière, du côté allemand, bien entendu – avec un bordel en prime. Tu imagines ! » Il ricana. « Un bordel pour les Suisses en manque !

— Continue ! insista Brückner.

— Pourquoi es-tu si curieux à propos d'Enslin ?

— Je te le dirai tout à l'heure. » Curieux ? Et comment ! Peut-être tenait-il là un indice, ou du moins le début d'une piste. Peut-être.

« Après la maison de jeu avec bordel, il a été question d'un terrain au pied du Züriberg, reprit Bernier. Enslin voulait y faire construire des appartements. Seulement, ce qui lui manquait c'est la galette. Et il courait après tout le monde, il est venu me voir, moi, et aussi les

collègues plus âgés qui avaient de l'argent de côté, et il divaguait, parlait de la "chance", il assurait que c'était une affaire en or. Et qu'il y avait aussi derrière l'entreprise un bailleur de fonds solvable. Un Libyen. Avec du blé à la pelle. Tu peux t'imaginer que nous n'avons pas casqué un centime pour Enslin et son Libyen.

— Un Libyen ?

— Les hommes d'affaires arabes circulent par douzaines ici, à Zurich. D'ailleurs, celui-ci est venu aussi une fois à la maintenance. Avec une grosse Mercedes – à part ça, assez discret. Enslin me l'a même présenté. En tout cas, l'histoire du Züriberg est tombée à l'eau. C'est pourquoi il a été question de quelque chose en Italie. À San Remo, pas moins. Un vaste projet immobilier. Pour ça, il a même fait imprimer des prospectus, des prospectus vraiment très chic, avec dessins, plans et calculs des déductions d'impôts. Ceux qui participaient à l'opération étaient propriétaires, mais ils pouvaient aussi, naturellement, louer leur appartement à d'autres personnes tout le reste de l'année. Tu connais le truc.

— Et ce projet non plus n'a pas eu de suite ?

— Eh bien, non, du moins, pas que je sache. Et Enslin a si souvent manqué le boulot, il y est allé si fort, que la Greenair l'a fichu à la porte. Et Dieu sait qu'elle a bien fait ! »

Bernier suivit du regard un chat qui, après un bond élégant, était venu s'installer sur le mur, à côté de lui.

Puis il secoua la tête. « Un drôle d'oiseau, cet Enslin... »

Ils se turent tous les deux.

Brückner écrasa sa cigarette. « Dis-moi, est-ce que tu le croirais capable de faire du trafic de pièces détachées ou de les manipuler d'une manière ou d'une autre pour pouvoir en faire le trafic ? Je veux dire, s'il y trouvait son compte ? »

Bernier le regarda et réfléchit. Il enleva ses lunettes, les essuya et les remit. « Enslin ? À vrai dire, je ne suis pas de ceux qui croient les autres capables de tout. Pas encore, Dieu merci ! Mais, pour Enslin, c'est oui. Seulement, comment aurait-il pu s'y prendre ?

— Ce serait si difficile ?

— Difficile ? » Bernier secoua la tête. « Nous avons bien nos contrôles. Mais si quelqu'un s'y prend adroitement, pourquoi pas ? »

Paul Brückner, assis dans la salle de restaurant de l'hôtel, avait étalé une carte devant lui. C'était la carte du canton du Tessin. Aurigeno ? Où diable se trouvait ce maudit Aurigeno ?

Il attendit que le serveur eût débarrassé la corbeille de pain et le reste de son assiette de fromages pour déployer à nouveau la carte et la décrypter.

SC – ça signifiait Sopraceneri. La région qui entourait Locarno,

donc ? Ici, c'était le lac. Oui, il pouvait lire : « Vallée Maggia. » Et déchiffrer aussi le nom de la localité. Elle se trouvait entre des montagnes hautes de douze cents mètres, à quinze kilomètres environ de Locarno, au sud-est.

Brückner replia la carte, se pencha en arrière et tendit la main à nouveau vers son paquet de cigarettes. Il secoua la tête et n'y toucha pas. À part cela, il était tout à fait content de lui. Son premier café, il l'avait pris dehors, peu avant huit heures, sur la place Bellevue. Il avait réfléchi en fumant sa première cigarette. Là-dessus, il était allé à pied jusqu'à la Bahnhofsstrasse, pour pénétrer dans les locaux de la Schweizerische Volksbank. Là, au deuxième étage, il avait demandé à la réceptionniste s'il pouvait voir Fritz Rahmer.

« Vous voulez dire le directeur Rahmer ?

— Directeur ? C'est possible. »

Pour des raisons qui dépassaient un peu Brückner, il y avait sur l'élégante table de marbre noir de la réception, à côté d'une coupe de cristal remplie de sable, le boîtier d'un interphone – ce qui lui permit d'entendre à nouveau, après bien des années, la basse tonitruante de Rahmer :

« Quoi ? Brückner ? Le commandant de la Lufthansa ? Ça par exemple ! Envoyez-le-moi tout de suite. Oui, et encore une chose, demandez-lui ce qu'il veut boire : whisky, café ou jus d'orange. Demandez-le-lui dans cet ordre. »

Le sourire de la réceptionniste rousse se fit très aimable. « Alors ?

— Eau minérale », dit Brückner.

Au bout du long couloir, Fritz avait déjà ouvert lui-même la porte capitonnée de son bureau directorial. Maintenant, il agitait les bras. Accolade, embrassades – même ça, et à Zurich. Puis le thème inévitable : le bon vieux temps... Durant les années qu'il avait passé en Amérique du Sud, Brückner avait fait la connaissance de l'imposant banquier aux Galapagos. Il avait connu là-bas ce qu'il appelait son « congé d'aventures ». Ils avaient bu pas mal. Brückner s'en souvenait bien. Trop. Pendant le vol de retour vers Quito, la situation météorologique s'était dégradée, et ils avaient été rudement secoués. Depuis, Rahmer affirmait que Brückner lui avait sauvé la vie, et ils s'étaient souvent revus. Les banquiers suisses sont des gens qui ont la bougeotte. Quand Brückner s'était décidé, ensuite, à revendre la part qu'il avait dans la Pucallpa Air, qu'il dirigeait avec Bruno Konietzka, Rahmer l'avait aidé.

Rahmer tendit la main vers son stylo. « Redis-moi le nom.

— Enslin, Max.

— Âge ?

— Je ne sais pas. Je pense entre trente et quarante ans.

— Lieu de résidence ?

— Aurigeno. Canton du Tessin.

— Hum. » Rahmer appuya son stylo contre son épaisse lèvre inférieure. « Et pourquoi viens-tu me voir avec cette histoire ?

— En fait, Fritz, je ne le sais pas moi-même. L'homme avait de grosses dettes. Et des rapports avec la Libye.

— Alors, comme tu crois que les banques suisses sont mêlées, d'une façon ou d'une autre, à toutes les affaires louches de la terre, tu t'es souvenu de Fritz Rahmer, c'est ça ?

— C'est toi qui le dis. Mais il faut bien que je commence quelque part.

— As-tu un intérêt personnel dans cette affaire ? As-tu subi des dommages ?

— Des dommages ? Un intérêt personnel ? Il s'agit de faire la lumière sur un accident d'avion.

— Eh bien, tu n'es pas particulièrement loquace, Paul. Mais je vais quand même voir si je peux confirmer la confiance illimitée que tu as dans les banques suisses. »

Rahmer décrocha le récepteur et donna le nom d'un service. Brückner sirota son verre. Il venait de le vider, quand on frappa à la porte. Un commissionnaire de la banque tendit à Rahmer un dossier bleu et lui fit signer une décharge. Rahmer l'ouvrit et en retira trois feuilles imprimées, sur lesquelles il jeta un bref regard. Puis il regarda à nouveau Brückner.

« Tu n'as rien à voir personnellement avec cet Enslin ?

— Je te l'ai déjà dit : non. Pourquoi ?

— Parce qu'on ne peut que t'en féliciter. Tiens. » Il poussa les feuilles vers lui. « Tu peux les lire, les notices aussi. Mais je ne peux pas te les laisser. »

Brückner hocha la tête, lut les pages avec concentration et les repoussa.

« Merci, Fritz. Mes compliments ! »

Ce qu'il avait lu lui suffisait...

Brückner avait d'abord pensé louer une voiture, mais il se fit conduire à la gare centrale et monta dans le Gotthard-Express. La Suisse, il la connaissait d'en haut. Pour lui, c'étaient surtout des petites villes, des glaciers scintillants et des lacs.

Une fois dans sa vie, pourtant, il avait fait le même trajet. Vingt ans auparavant. Et, à présent, le souvenir de ce jour s'imposait à lui avec force. À cette époque, alors qu'il était un jeune pilote, à la fin de sa période sud-américaine, il s'était fait renouveler sa licence à Brème, à l'école d'aviation de la Lufthansa, puis avait obtenu sa licence de vol sur DC-9 et entrepris un voyage en Italie avec Barbara, pour fêter son succès. Ils étaient montés dans un wagon-lit à Hambourg pour

traverser la Suisse par un jour aussi rayonnant que celui-ci et avaient passé trois jours de rêve à Ascona au bord du lac Majeur, avant d'atterrir, après plusieurs changements, dans un trou perdu des Cinque Terre, où Barbara avait fait une véritable orgie de photos et où ils avaient finalement conçu une fille.

Les maisons, les cascades, les rochers ! Tout lui semblait si familier. Et les Suisses, en fin de compte, n'avaient pas si tort, quand ils affirmaient habiter le plus beau pays du monde.

Brückner se pencha en arrière.

Sa mémoire lui restituait les phrases les plus importantes du texte qu'il avait lu le matin même au deuxième étage de la Schweizerische Volksbank.

Max Enslin, né le 4.3.1959, demeurant actuellement à Aurigeno, vallée Maggia – Enslin a fréquenté avec succès, après son baccalauréat, l'école d'ingénieurs Winterthur, et a effectué un stage à la Swissair en tant que technicien, pour être engagé ensuite comme chef adjoint du service d'entretien de la compagnie Greenair...

Ainsi commençait le rapport sur cette carrière exemplaire de citoyen suisse...

En 1991, une année plus tard, déjà, se manifestait ce qui était qualifié, dans ce genre de documents concernant le personnel, de « singularités dans l'exercice de ses fonctions et son profil de carrière ». Ces singularités, dans le rapport de la Schweizerische Volksbank sur Enslin, sortaient tout droit, semblait-il, des archives du personnel de la Greenair.

Depuis septembre 1993, Max Enslin s'autorisait de fréquentes absences, insuffisamment justifiées.

Il se permettrait bien d'autres choses encore. Il avait fait, auprès du service du personnel, une demande de crédit d'un montant de quatre cent mille francs suisses, qu'il avait voulu transformer, par la suite, en hypothèque, après avoir fait construire une maison. En raison de son peu d'ancienneté et de la diminution de ses activités, la direction de la Greenair avait rejeté sa proposition.

Dans l'exercice de ses fonctions non plus, Enslin ne correspondait pas à ce qu'on était en droit d'attendre d'un cadre de son niveau. Il était souvent absent, s'exhibait dans de grosses voitures et essayait de racoler ses collègues de la maintenance, comme ceux de l'administration de la Greenair, *pour des projets d'affaires privées. Les remontrances du directeur Baumann, qui tenta d'exercer son influence sur Enslin au cours d'un entretien privé, n'eurent aucun effet.*

Pour ces raisons et « toute une série d'autres motifs », la direction, en accord avec la représentation du personnel, décida de mettre Enslin en congé sans plus attendre et de résilier son contrat à partir du 1^{er} janvier.

Une série d'autres motifs ? Lesquels ?

De la livraison McDonnell Douglas, il n'était fait aucune mention dans le rapport. Ni de la panne d'un pilote automatique en plein vol. On n'indiquait pas non plus, comme Bernier l'avait raconté, que les instruments avaient été renvoyés à leur fabricant.

Dehors, il faisait plus clair.

D'après le bruit des roues, l'express devait avoir atteint la sortie sud du tunnel. Et bientôt, le Tessin fit son apparition : un ciel bleu rayonnant sourit aux voyageurs.

Brückner ferma les yeux. S'il avait une qualité, dont il était fier, parce qu'il pouvait presque toujours compter sur elle, c'était sa mémoire. Chiffres, formes ou passages de texte – il n'oubliait rien. Et les lignes imprimées surgissaient à nouveau devant ses yeux.

Le 23 novembre 1993, la Vereinsbank de Zurich accorda à Max Enslin un prêt immobilier de quatre cent quatre-vingt mille francs suisses. Ce prêt fut accordé sur une attestation de propriété dans le canton de Zurich. Quand Enslin essaya d'obtenir un crédit plus important de un million deux, en faisant état d'un projet immobilier qu'il avait mis sur pied en Italie, à San Remo, la SVB refusa, bien qu'il eût fourni comme référence un bailleur de fonds libyen, connu de la banque.

Des dix versements prévus par le contrat, Enslin en paya seulement trois. Le 4.4.1994, la SVB engagea une procédure de recouvrement, à laquelle le débiteur répondit en faisant le serment déclaratoire d'insolvabilité.

Un bailleur de fonds libyen, connu de la banque ? s'interrogea Brückner. Et toute l'opération immobilière se déroulait pendant qu'il jouait l'ingénieur d'entretien à la Greenair ?

Derrière la fenêtre, l'obscurité s'était faite. Un noir d'encre. Ça et là, une lumière passait furtivement. Le tunnel du Saint-Gothard...

Le train atteignit Bellinzona à quatorze heures quinze. Brückner en descendit, s'enquit d'une agence de location de voitures et loua une Clio bleue. Trente minutes plus tard, il était à Locarno, où il prit une chambre à l'hôtel Reber. Il mit un jean, une chemise de flanelle et des chaussures de gymnastique pour correspondre un tant soit peu à l'image du touriste du Tessin. Puis il reprit sa carte et engagea sa voiture en direction du sud-ouest, vers la vallée Maggia.

20 septembre

AURIGENO TI

Heure locale : 13 h 20

Le village était situé de l'autre côté de la rivière. Brückner l'avait déjà remarqué en étudiant sa carte. Pourtant, quand il ralentit et regarda de l'autre côté, il fut impressionné : des maisons grises, aux toits de pierre bossués, qui se serraient les unes contre les autres dans l'ombre des parois rocheuses. Mon Dieu, c'était le bout du monde, l'endroit idéal pour se cacher ! Aurigeno semblait constitué de deux parties : la plus importante, groupée autour de l'église, et l'autre, en aval, apparemment plus pauvre.

Il traversa le pont, descendit de voiture et regarda autour de lui. Pas un chat.

Les ombres de la montagne avaient déjà avalé la moitié du village. Pourtant, il était encore assez tôt dans l'après-midi. Les maisons avec leurs murs d'un mètre d'épaisseur, faits de gros blocs carrés de granit, semblaient hostiles et muettes. Il aperçut l'inscription « Ristorante » au-dessus d'une porte. Il se dirigea vers elle. C'était verrouillé. « Oggi chiuso », disait une pancarte. « Fermé aujourd'hui. »

L'épicerie, qui n'était pas très loin, était fermée, elle aussi. Brückner revint à la voiture et vit un petit garçon, qui arrivait à bicyclette. Il lui fit signe. L'enfant mit pied à terre et ne lui prêta aucune attention. À cet instant, une vieille femme sortit de l'une des maisons. Elle marchait courbée sous le poids d'une hotte remplie de fagots.

Brückner eut l'impression de s'être trompé de siècle.

« Prego, excusez-moi, je cherche un certain M. Enslin. Un monsieur de Zurich. »

Elle se contenta de le regarder, marmonna quelque chose, secoua la tête et continua son chemin. Il se demanda si elle l'avait compris. Sans doute cet Aurigeno était-il un endroit idéal, quand on voulait fuir ses créanciers. Mais pour un ingénieur de la Greenair qui avait eu de grands projets immobiliers à San Remo et s'y était cassé le nez, c'était pour le moins curieux.

Le jeune garçon s'était approché.

Il poussait nonchalamment sa bicyclette en contemplant la voiture avec curiosité. Il ne devait pas avoir plus de douze ans, il avait des cheveux bruns striés de mèches d'un roux foncé et des yeux sombres

et vifs.

« Écoute un peu ! »

Bon Dieu, son italien ? Il connaissait bien l'espagnol. Et l'espagnol, après tout, était cousin de l'italien.

« Enslin, Max, Maximilian. Tu conosci ? »

Le gamin fit signe que oui.

« Où ? Donde – dove ? »

Le garçon leva le bras.

« C'est loin ? »

Il hésita, puis haussa les épaules d'un geste indécis et grimaça un sourire. Pour moi, oui – voilà ce que ça voulait dire.

« Alors, je t'emmène ! »

Ils casèrent le vélo dans le coffre de la Clio et se mirent en route.

La route quitta le village et traversa des prairies, où paissaient des vaches. Ils atteignirent l'autre partie. Elle aussi semblait désertée.

Le jeune garçon lui toucha le bras. « À destra – à droite ! » dit-il.

Encore deux fermes. Brückner vit des poules et une chèvre. La route grimpait dans la montagne. Sur le versant poussaient de grands châtaigniers, puis des aulnes et enfin des sapins. La route tourna brusquement à droite. En bas, les toits de granit brillaient.

Où se cachait-il donc, bon Dieu, ce Max Enslin ? Et soudain, la route se termina par un emplacement juste assez grand pour permettre à une voiture de tourner. Environ vingt mètres plus loin, et en contrebas, il aperçut une maison.

« Max ? demanda-t-il.

— Si. Max. »

Brückner plongea la main dans sa poche, en tira une pièce de cinq francs et la fourra dans la petite main sale du jeune garçon. Celui-ci le remercia d'un sourire rayonnant, qui découvrit deux brèches dans sa dentition, se glissa hors de la voiture et courut vers l'arrière. Brückner le suivit et ouvrit le coffre tout en jetant un regard prudent sur la pente. Au contraire des autres maisons au toit de pierre, celle d'Enslin était recouverte d'un toit de tuiles rouges luisantes : un de ces chalets en béton qui, dans cette région, étaient loués comme maisons de campagne.

« Il ignore non c'è », dit le garçon.

« Le monsieur n'est pas là », traduisit Brückner pour lui-même.

« Ça n'a pas d'importance. »

Le garçon leva la main et s'éloigna sur sa bicyclette.

Ça n'avait vraiment aucune importance, bien au contraire – il lui fallait seulement garer la voiture en dehors du chemin.

Il jeta à nouveau un regard sur la maison, plus bas. Il découvrit une terrasse, où étaient installés deux fauteuils d'osier et une table, et une

corde à linge où flottait une serviette de toilette. On oublie facilement une serviette. Mais les volets étaient ouverts. À côté de la maison, il y avait une remise.

Il se mit à nouveau au volant, descendit lentement la pente, jusqu'à l'embranchement d'un chemin de terre qui disparaissait derrière des châtaigniers. Il fit rouler la Clio en cahotant dans les ornières et sur les racines, jusqu'à ce qu'il soit sûr qu'on ne pouvait plus la voir de la route.

Puis, en espérant que personne ne l'avait remarqué, il revint à pied par la route déserte jusqu'à la maison d'Enslin. Il marchait lentement, plein de doute. Pendant le voyage, il avait pourtant réussi à refouler au fond de lui tout ce qui lui rappelait l'aspect ambigu, peu raisonnable, de son plan – un plan ? Tu appelles ça un plan ? Un vague espoir, ou plutôt une idée fixe. L'idée qu'un type, qui s'est attiré des ennuis avec des affaires tordues de ce genre, puisse être assez fou pour agir aussi en criminel dans le service d'entretien.

Mais, si Enslin, tout en étant un spéculateur minable, était un ingénieur honnête et conscient de ses responsabilités, qui devrait-il interroger ? Les pilotes automatiques de l'appareil de la Falcon Air avaient été remplacés sous la responsabilité et la direction d'une seule personne. C'est Enslin qui avait reçu les ordres. C'est Enslin qui avait commandé les instruments de rechange, ordonné et surveillé leur installation. Oui, bon Dieu, à qui s'adresser ? Tout, dans cette histoire, sentait mauvais, depuis le début. Mais l'odeur devenait de plus en plus forte.

Quelque chose, ici, sentait le roussi.

Il y avait deux possibilités pour descendre jusqu'à la maison. Un chemin, qui la contournait, et un raccourci : un escalier en terre consolidé avec des planches et des piquets.

Brückner prit l'escalier. Il se retrouva devant la petite remise, qui s'élevait sur la façade nord de la maison. Il hésita. Son regard embrassa la situation : l'entrée se trouvait du côté de la vallée, qui tournait le dos à la route. Devant s'étendait une seconde terrasse, d'où l'on pouvait profiter de la vue sur les montagnes. Ici, ce devait être la cuisine. Une fenêtre en verre armé l'empêcha de voir à l'intérieur.

Il se dirigea vers la terrasse et cria : « Hello ! »

Aucune réponse.

Encore une fois ? Il ne voulait pas crier trop fort et attirer sur lui l'attention d'un paysan ou d'un habitant du village.

Les volets teintés en marron, du côté de la terrasse, étaient fermés. Près de la porte d'entrée, il avait découvert une ouverture haute et étroite, sans doute celle d'un cabinet de toilette.

Il appuya contre la vitre. Fermée. Il essaya à nouveau de toutes ses forces, en pesant des deux mains sur le châssis – rien à faire.

Il alla jusqu'à la remise, tira sur la targette en bois et regarda autour de lui dans la pénombre. Il aperçut une sorte d'établi et, en face, deux vieilles commodes, à côté desquelles s'élevait un tas de bûches empilées n'importe comment.

Une petite hache était accrochée au mur.

Il s'en empara, vérifia son tranchant et revint vers la maison. Cette fois, il réussit son coup. Il put introduire facilement le tranchant de la hache entre le châssis et la fenêtre elle-même. Il appuya doucement, et elle s'ouvrit. Il réfléchit : as-tu bien refermé la porte de la remise ? Oui, bon...

La fenêtre était assez étroite, mais il réussit à s'y faufiler sans trop de difficulté. Il prit la hache avec lui. Ça pouvait toujours servir.

Il se trouvait maintenant dans une petite salle de bain d'une simplicité spartiate. Dans le verre, au-dessus du lavabo, se trouvaient deux brosses à dents. Une rouge et une verte. En même temps qu'il faisait cette découverte, il aperçut deux collants de femme, qu'on avait mis à sécher sur la tringle du rideau de douche.

« Il est divorcé, lui avait dit Bernier à Zurich. Mais il a toujours eu des femmes. »

Brückner ouvrit la petite armoire à pharmacie à côté du miroir. Une bouteille de parfum, quelques crèmes. Rien de surprenant, non. Mais quelque chose qui pouvait être utile : un rouleau de sparadrap. Large de cinq centimètres. Il le soupesa et le remit à sa place. Son regard rencontra alors furtivement son reflet dans la glace : un Paul Brückner pensif, qui avait l'air très résolu. Il y avait quelque chose dans ce visage qui lui rappelait ses années d'Amérique du Sud. À cette époque, il avait affronté bon nombre de situations difficiles et senti en lui la même démangeaison qu'à présent. Était-ce une mauvaise chose ? Non – plutôt une bonne.

Il ouvrit la porte qui donnait sur une grande pièce meublée avec un goût très petit-bourgeois : meubles bon marché, tableaux kitsch. On ne pouvait le reprocher à Enslin. Ils étaient manifestement loués avec la maison.

Contre le mur qui faisait face à la porte d'entrée se dressait une armoire. Dans l'angle, à côté d'elle, placé de biais, une sorte de bureau. Les deux meubles étaient plaqués en bois naturel.

Il s'intéressa tout d'abord à l'armoire et fut déçu. Une chaîne stéréo avec laser. Sur le rayon supérieur, quelques CD et une rangée de cassettes. Il en prit une au hasard et l'examina : sur la jaquette, on pouvait voir un chanteur à moustaches et deux hommes qui l'accompagnaient avec des instruments semblables à un banjo. L'inscription, en dessous, était en arabe.

Ce n'était pas dénué d'intérêt.

Le rayon suivant supportait une douzaine de livres. À part quelques

volumes ayant trait à l'électronique aéronautique et un ouvrage sur les avions de transport modernes, les titres étaient sans importance. À côté, il aperçut les derniers numéros de *Flight* et *Luftfahrt*. Enslin ne semblait donc pas avoir rompu totalement avec son passé. San Remo ou pas, d'une manière ou d'une autre, il devait avoir gardé des liens avec son job.

Il quitta la salle de séjour et pénétra dans la chambre à coucher. Le lit était fait, mais le miroir pivotant incliné dans une position suspecte, érotico-stratégique. La garde-robe ?

Il l'ouvrit.

Quelque chose le retint de fouiller dans les sous-vêtements et les poches de costume, comme un détective de série télévisée. Ce qu'il cherchait devait de toute façon se trouver ailleurs. Si du moins il savait ce qu'il cherchait.

« Il a toujours eu des femmes... »

Brückner se pencha sur la photo qui ornait la table de nuit. C'était un cliché en couleurs dans un joli cadre étroit en cuir vert qui avait quelque chose d'exotique. Il en allait de même pour la scène, que l'objectif avait fixée. Le centre en était occupé par un couple âgé. Tous les deux, l'homme comme la femme, devaient avoir dans les soixante ans. Ils se tenaient dans un jardin. À l'arrière-plan, on apercevait des palmiers, des murs blancs et l'ogive orientale d'un portail. Les deux personnages regardaient l'objectif. Leurs visages semblaient être du pays, mais ils portaient des vêtements européens.

Il ouvrit le tiroir de la table de nuit.

Deux paquets de mouchoirs en papier. Une boîte d'aspirine, une autre de Tampax. Mais, là, sous l'indicateur des transports routiers des *Valli Onsernone e Maggia*, il découvrit un petit portefeuille en cuir souple repoussé, de couleur rouge.

Il renversa son contenu sur le dessus de verre de la table de nuit et trouva deux billets de cinéma déchirés, un carnet de timbres à quarante centimes, un ticket de parking, une facture d'essence. Pas très riche, comme butin.

Et pourtant...

Oui, là, dans un des compartiments, il découvrit un petit rectangle de carton blanc, sur lequel était écrit un numéro de téléphone. Le nom inscrit à côté était incontestablement arabe : Ahmed Saad. Et, en dessous, on pouvait lire « Tripoli ».

Tripoli ? La Libye ?

Oui, évidemment.

Il retourna le morceau de carton. Le même nom, avec un autre numéro de téléphone. Là, il semblait s'agir de Zurich. Il commençait par 01, l'indicatif de Zurich.

Pendant un moment, il se demanda s'il allait décrocher le téléphone, qui se trouvait sur le bureau, dans la salle de séjour. Mais il y renonça, il remit tout proprement en place et s'attaqua à la seconde table de nuit. Vide. Dans le tiroir carré en aggloméré recouvert de plastique, il n'y avait qu'un anneau avec deux petites clés.

Il retourna dans la salle de séjour.

La corbeille à papier, sous le bureau, était vide, elle aussi. Dans l'unique tiroir, il ne trouva que du papier pour machine à écrire, une gomme et quelques stylos à bille bon marché. Enslin ne semblait pas faire de grosses dépenses. Ou, vraisemblablement : il n'avait plus d'autre solution que de vivre à la spartiate. Il tomba pourtant sur une feuille de papier carbone déjà utilisée. Les détectives placent une pareille trouvaille sous la lampe et déchiffrent ce qui y est écrit. Il ne vit rien d'autre qu'un fouillis inextricable de lettres.

Il attira à lui la chaise en bois, sur laquelle Max Enslin devait s'asseoir, quand il lançait des appels à l'aide dans le vaste monde, afin d'obtenir un peu d'argent pour régler quelques dettes, et il tenta de mettre de l'ordre dans ses idées : les deux brosses à dents, les collants fraîchement lavés dans la salle de bain ? Bon, il vivait avec une femme. Et le couple de la photo devait être les parents de la dame. Des parents libyens ? Donc, elle était elle-même arabe. Pourquoi pas ? Pourquoi un ingénieur suisse ne pourrait-il pas se payer une amie arabe, quand il faisait déjà des affaires avec des Arabes ? Quoi d'autre ?

Il sentit son élan l'abandonner. D'ailleurs, il était temps de se retirer. Ce qu'il avait espéré trouver ici, c'étaient des informations substantielles, qui lui auraient fourni une base, pour son entretien avec Enslin. Mais là...

Il poussa légèrement de côté la machine à écrire Olivetti bon marché qui se trouvait devant lui. Sans le vouloir, presque par jeu. Et il fit une découverte : sous la machine, il y avait un de ces agendas étroits et flexibles, que les banques ont l'habitude d'offrir à leurs clients pour la nouvelle année. C'était effectivement un calepin de banque. « Banca Popolare Svizzera, Ascona », put-il lire. Il se mit à le feuilleter.

« Ahmed Saad. »

Son regard était tombé par hasard sur le nom. Il figurait sur la quatrième page, à la rubrique « Notes personnelles ». À côté était inscrit un numéro de téléphone. Précédé, là encore, de l'indicatif 01. Donc, toujours Zurich. Mais ce n'était pas le numéro qu'il avait trouvé auparavant dans le portefeuille. Ce Saad semblait répandre les numéros de téléphone comme les demoiselles d'honneur leurs pâquerettes.

Brückner continua à feuilleter.

Jusqu'au mois de juin, l'agenda portait régulièrement des inscriptions. Elles ne consistaient la plupart du temps qu'en horaires et lieux de rendez-vous. Pourquoi aucun nom ? Parce que le propriétaire de l'agenda avait sans doute de bonnes raisons de ne pas les marquer. Mais, pour ce qui était des lieux de rendez-vous, Max Enslin semblait attacher de l'importance à leur style et à leur standing. D'après les noms des rues, il s'agissait des quartiers les plus chics de Zurich. Quant aux noms d'hôtel sur lesquels il tomba il s'agissait exclusivement de cinq étoiles. Même Le Baur au Lac y était.

Ce qui donnait à réfléchir. À ceci près qu'il ne lui restait plus beaucoup de temps pour se livrer à cette activité.

Brückner sentait les minutes s'écouler d'une manière presque physique. Peut-être Enslin était-il seulement allé au village pour faire des courses, ou bien avait-il quelque chose à régler dans la région.

Il recopia les numéros de téléphone et les dates qui l'intéressaient sur son agenda de poche.

La hache était toujours au milieu de la table. Son tranchant brillait d'un éclat malfaisant. Il devait la remettre dans la remise. L'idée de la remise lui fit penser à autre chose : les deux commodes ! Et l'anneau avec les deux clés dans la table de nuit. Peut-être y avait-il encore quelque chose à trouver dans cette remise ?

Il prit la hache et les clés, sortit de la maison par la fenêtre de la salle de bain et regarda autour de lui : des oiseaux chantaient. L'air était pur et sain, le ciel recouvert d'un voile gris, lumineux et transparent. En bas, au village, un chien aboya.

Il n'entendait aucun bruit de voiture s'approchant de la maison. Tout était silencieux.

Cette fois, il ouvrit en grand la porte de la remise pour y laisser entrer la lumière. Il contempla à nouveau les clés qu'il avait en main. Elles lui semblaient plus convenir à une serrure de sûreté qu'aux commodes branlantes qui se trouvaient près du tas de bois. Il écarta deux chaises longues rouillées au tissu déchiré appuyées contre les commodes, et hissa un carton rempli de vieux journaux, qui lui barrait le chemin, sur les fagots empilés derrière les meubles. L'un de ces fagots glissa à terre. Il vit briller quelque chose : une étoile métallique étincelante. Il écarta encore deux fagots, et puis tout le reste.

Une petite armoire métallique, peinte en gris, du genre de celles qu'on utilise dans les bureaux, apparut. Quelles raisons Enslin avait-il de la dissimuler sous des fagots ?

Il introduisit l'une des deux clés dans la serrure. La première était la bonne. La porte s'ouvrit.

L'étroit casier en tôle d'acier devait faire un mètre vingt de haut, environ. Il comportait quatre rayons. Les deux du dessous étaient

vides.

Il tira le tiroir supérieur. Il y trouva deux de ces solides brochures en plastique, dans lesquelles les firmes font des offres à leurs clients. Il reconnut aussitôt le logo : « McDonnell Douglas Corporation, Long Beach, Californie. » Et McDonnell Douglas faisait bien les choses. En tournant les pages du catalogue, il put le constater : presque tout ce qui se faisait comme pièces détachées pour les MD-80 était là. Le deuxième volume contenait des dessins en coupe et des instructions détaillées pour le montage et l'entretien, ainsi que les numéros de catalogue des pièces détachées.

Voilà qui devenait très intéressant. « Il avait de bonnes relations avec la Libye », avait dit Peter Bernier. Une telle affirmation ne manquait pas d'intérêt, quand on la mettait en rapport avec les avions et les pièces détachées d'avion. La Libye était, en ce qui concernait la haute technologie et le matériel utilisable dans l'armement ou le domaine militaire, sur la liste d'embargo des ministères du Commerce et de la Défense des États-Unis, ce qui avait obligé Kadhafi à équiper sa force aérienne en Tupolev russes. Il le savait. Il l'avait lu assez souvent.

Le deuxième rayon ? Juste un classeur avec des lettres d'affaires. Et une enveloppe brune.

Il prit d'abord l'enveloppe et l'ouvrit : pas de pièces de rechange d'avion, non – de jolies photos de vacances en couleurs. Une ville blanche. Qui pouvait très bien être, à vrai dire, si l'on en jugeait par les fils de fer barbelés et les constructions en ciment, une sorte de camp militaire ou d'aviation. Les baraques recouvertes de tôle ondulée étaient bien des hangars destinés à abriter de petits appareils. Ici aussi des palmiers. Puis, à nouveau, des photos de plage, sur lesquelles on pouvait voir toujours le même homme jeune bronzé, l'air joyeux, et le même ciel bleu que sur les premières photos.

L'affaire devenait de plus en plus captivante. Mais surtout : qu'y avait-il dans les lettres ? Il remit les photos dans l'enveloppe et ouvrit le classeur. La dernière date : 16 juin. Il y avait donc trois mois et demi ? À l'époque où la Greenair s'était déjà débarrassée de son si valeureux collaborateur Max Enslin – en dépit, ou peut-être à cause de ses relations internationales.

Les lettres étaient rédigées presque sans exception en français. Il parcourut quelques comptes, auxquels il ne comprit rien, et tomba soudain sur un courrier qui le frappa à cause de son en-tête. Même sur l'en-tête, il y avait des palmiers. Noirs et joliment stylisés, cette fois. En dessous, les trois lettres ACP et, en plus petits caractères : « Agence du Commerce et Participations – Tripoli, 26 rue de la Libération. » Le téléphone, il le connaissait déjà. L'indicatif de Tripoli : 00-218-21-7 49401. C'était le numéro de ce M. Saad, qu'il avait déjà

découvert dans l'agenda d'Enslin.

Il parcourut le texte. Il était clair et précis, et revenait à dire que M. Saad et l'agence qu'il représentait ne souhaitaient pas poursuivre de relations commerciales avec M. Max Enslin, étant donné que celui-ci, à l'exception de la livraison de huit articles du modèle CTE-24 023, n'avait tenu aucune de ses promesses et, en outre, n'avait pas procédé au remboursement convenu du crédit qui lui avait été consenti.

Les huit articles du modèle CTE-24 023 ? Un moment ! Il consulta les listes de Long Beach : CTE-24 023 – centrales de navigation du pilote automatique !

Intéressant !

Brückner s'assit sur une large bûche et parcourut une nouvelle fois les autres lettres. L'une après l'autre. Sa mémoire prenait des notes.

Il referma le classeur. C'étaient donc ça, ces fameuses écailles qui vous tombaient des yeux ? À présent, dans la semi-pénombre d'une remise à bois, dans ce patelin perdu du Tessin, il se rendait compte à quel point il avait, jusqu'à présent, abordé toute cette affaire en dilettante. Il avait foncé droit devant lui, sur la foi d'un vague soupçon. Bon, il avait eu de la chance, il avait découvert des choses intéressantes – mais qu'allait-il faire maintenant de ce qu'il avait appris ? Fourrer dans sa poche et emporter les lettres, les photos ? S'il arrivait à mettre la main ici sur Enslin, est-ce que ce dernier n'allait pas aussitôt se précipiter dans la remise pour vérifier si tous ces documents explosifs se trouvaient encore dans sa précieuse petite cachette ? Tout homme raisonnable, qui se lance dans un sale boulot de ce genre, s'équipe au moins d'un appareil photo. Mais était-il un fouille-merde de métier ? Son job consistait à piloter des avions, pas à fouiller des correspondances privées. Mais, au train où allaient les choses, son uniforme de pilote resterait encore suspendu dans l'armoire un certain temps. Il fallait régler cette affaire ici.

Brückner se préparait à prendre l'enveloppe avec les photos, pour les examiner à la lumière de la porte d'entrée et voir s'il pouvait y trouver encore quelque chose d'intéressant, quand il entendit le bruit d'une voiture qui s'arrêtait. Il s'immobilisa. Puis il remit prudemment l'enveloppe dans le meuble-classeur, qu'il referma. Son cœur cognait dans sa poitrine.

Une ombre obscurcit l'embrasement de la porte. C'était la silhouette d'une femme.

Brückner perçut un bruit léger, étouffé. Était-ce un mot ou simplement une réaction de peur ? Il ne put trancher. D'ailleurs, ça n'avait aucune importance.

Pour un dilettante, il réagit rapidement, instinctivement, sans réfléchir une seconde et – ce qui ne cesserait de l'étonner par la suite –

exactement comme il le fallait. En deux ou trois pas, il fut près d'elle, lui enserra en même temps les épaules et le cou, si bien qu'elle dut relever le menton sous la pression de son avant-bras.

Il appuya légèrement. Elle gémit.

Au même moment, il aperçut sur un établi près de la porte une courte lime, qu'il attrapa et lui appuya dans le dos.

« Écoutez bien, murmura-t-il, vous allez rester tranquille. Vous ne crierez pas. Vous ferez tout ce que je vous dirai. Je suis désolé de vous avoir effrayée, mais si vous faites ce que je vous dis, il ne vous arrivera rien. Est-ce que vous m'avez compris ? »

Il sentit contre son bras ses mouvements de déglutition convulsifs.

Il n'avait pas le choix. Du moins, s'il voulait accomplir ce qui lui était venu à l'esprit en une seconde, au moment où il avait pris la femme en otage. Ses cheveux sentaient le parfum. Ou bien était-ce sa robe ? C'était un parfum lourd, qui évoquait le patchouli et aurait convenu partout, sauf ici, dans cette remise, dans cette maison, dans cette situation. Il appuya la pointe de la lime un plus fort contre son omoplate.

« Nous nous comprenons ? »

Elle hocha la tête.

« C'est Enslin, qui est sorti de la voiture ? »

Elle acquiesça à nouveau.

Il pouvait à présent apercevoir son profil et ses yeux en amande, soulignés d'un épais trait de khôl. Elle avait de jolies lèvres pleines, qui tremblaient, un corps très féminin, presque plantureux, et la taille mince, serrée par une ceinture de cuir rouge. Elle portait des sandales. La robe était en coton bleu à pois blancs. Elle lui faisait pitié, mais le scénario devait continuer.

« Selima ! » Une voix d'homme. Enslin. Il appela de nouveau. Cette fois, avec une certaine impatience : « Se-li-ma ! »

Brückner relâcha sa pression autour du cou de la femme. « Répondez-lui. Dites-lui : J'arrive tout de suite. »

À présent, au parfum oriental du patchouli se mêlait une odeur de sueur : celle de la peur.

« Allez, répondez-lui !

— Max, j'arrive tout de suite...

— Et c'est ce que vous allez faire aussi, lui dit-il. On y va. »

La voiture arrêtée à l'entrée sur un petit emplacement de graviers était une vieille fourgonnette gris métallisé toute cabossée. La porte arrière était ouverte.

Elle avança d'un pas incertain, trébucha, fit entendre une sorte de léger gémissement. Elle lui faisait pitié.

« Que voulez-vous ? dit-elle d'une voix étouffée. Que nous voulez-

vous ?

— Pour moi, il n'y a pas de "nous". Pour moi, il n'y a que Max. »

Il la poussa en avant.

Elle franchit la porte, qui ouvrait sur une minuscule entrée. Il se tenait au milieu de la salle de séjour et se retourna lentement. Il avait déposé ses achats sur la table ovale, au milieu de la pièce. Brückner aperçut des sacs en plastique, un paquet, deux bouteilles de merlot, et l'homme. Il semblait plus gracile que sur les photos. Il avait des cheveux blonds coupés court. Sous son nez un peu épais poussait une moustache. Il portait un jean et une chemise en jean. Et il avait cette expression mi-ahurie, mi-incrédule, qu'arbore tout homme constatant que sa femme est poussée dans la maison par un inconnu.

« Il... il... Max... Il était dans la remise. »

Max Enslin se redressa. Il ne dit rien. Il se contenta de les regarder fixement.

« Il a une arme, Max ! Un pistolet, ou quelque chose de ce genre... »

— Non, dit Brückner. J'ai simplement effrayé la petite dame. C'est vrai. Je dois m'en excuser. Regardez... » Il montra la lime. « Cet objet était dans la remise, près de l'entrée. »

Peut-être était-ce une erreur, et il était sûr qu'en donnant cette indication il compromettait fortement toute perspective de conversation tranquille et objective. Mais il en avait assez de terroriser cette fille inconnue aux cheveux sombres qui tremblait dans sa robe bleue.

Enslin eut une moue méprisante. Au moins, il n'avait pas peur. Il posa sa question sur un ton parfaitement neutre : « Que voulez-vous ? »

— M'entretenir avec vous de certaines questions, Enslin, sur lesquelles je suis tombé en fouillant dans votre remise.

— Vous n'êtes pas entré dans la maison ? »

Brückner laissa la question sans réponse. Enslin, en tout cas, n'insista pas.

« Et qu'est-ce que cela veut dire ? Qui êtes-vous ? Êtes-vous de la police ? »

Il secoua la tête. « Disons que je suis quelque chose comme un détective privé.

— Il ne manquait plus que ça, gémit Enslin. Détective privé. Et vous vous jetez sur mon amie comme un voyou. Vous ne voyez pas comme elle est pâle ? Mais, bon Dieu, où vous croyez-vous ? » Il serra les poings. Son regard jaugea Brückner, mais apparemment, il parvint à la conclusion que ses poings ne lui serviraient pas à grand-chose contre lui. « Vous êtes fou ? »

Il avait entendu cette question trop souvent pour y prêter attention. « Voyez-vous, monsieur Enslin, je veux bien avouer que ma conduite n'est pas particulièrement correcte. Ce n'était peut-être pas une bonne

idée, mais je tenais absolument à avoir cette conversation avec vous. La dame aurait pu vous avertir et vous auriez filé.

— Moi ? Filer ? Devant vous ? D'où vous vient cette idée ?

— Je vous l'ai déjà dit : dans votre petit classeur métallique, j'ai trouvé du matériel très intéressant sur les pièces détachées. Et c'est justement la question qui m'a conduit jusqu'à vous. »

Devant l'une des deux fenêtres, les rideaux étaient tirés. L'autre était exposée au nord. En tout cas, il avait beau ne pas faire très clair dans la pièce, Enslin était devenu pâle, pensa Brückner, incontestablement pâle.

Il garda le silence.

« Monsieur Enslin ! Un homme qui conserve des papiers de ce genre et se cache dans une maison isolée, dans un village perdu, au fond d'une vallée perdue...

— Qui se cache ? Écoutez-moi... »

Il s'interrompit dans son élan, se mordit la lèvre inférieure et ne dit plus rien. Mais Brückner sentit sa colère monter vers lui comme par vagues. La colère ? Ou la peur ? La fille qui répondait au joli nom de Selima s'était recroquevillée dans un fauteuil. Elle n'était plus qu'une ombre. On n'entendait que son souffle. Elle regardait fixement devant elle.

« Cette ACP à Tripoli semble être une boutique intéressante. A-t-elle aussi une filiale en Suisse ? À Zurich, par exemple... ?

— Encore une fois, qui vous envoie ? Quel est votre employeur ? »

Une bonne question, pensa Brückner. Une femme du nom d'Anja serait une bonne réponse. Mais ça n'aurait pas avancé à grand-chose.

Max Enslin se détourna et jeta un coup d'œil vers le téléphone. « Pourquoi perdre son temps à discuter ? Je vais appeler la police.

— Est-ce que l'abonnement a été payé ? Je crois bien que vous avez quelques difficultés. D'ailleurs, à quoi peut bien vous servir un téléphone, ici ? »

Enslin lui jeta un regard étincelant de colère et fit mine de se diriger vers l'appareil.

« Vous pouvez appeler, Enslin. Je n'ai rien contre. Une conversation avec la police est aussi prévue au programme, pour vous. Mais je serais alors obligé de raconter que vous avez essayé, avec la firme Saad et ses intermédiaires, de manigancer un trafic de pièces détachées d'avions de haute technologie, dont l'exportation vers la Libye est strictement interdite. Pour ce genre de choses, vous le savez bien, c'est la prison. Et ce ne sera pas le seul sujet qui viendra sur le tapis.

— Foutez le camp ! Vous pouvez bien être qui vous voulez, vous me faites vomir !

— Je ne vous en tiendrai pas rigueur, Enslin. Mais je ne vous ferai

pas ce plaisir. Car il me reste à aborder avec vous la seconde question, la plus importante : qu'avez-vous installé dans le MD-80 qui s'est écrasé en atterrissant à Palma de Majorque ?

— Moi ? Vous déraisonnez complètement ! J'ai quitté la Greenair. Qu'est-ce que j'ai à voir avec tout ça ?

— Vous jouez un peu trop les naïfs, vous ne trouvez pas ? Montage et tests se faisaient sous votre direction, Enslin. Vous étiez encore responsable de la maintenance de la Greenair à Bâle. »

La jeune femme, dans son coin, voulut se lever. Elle en avait assez, on pouvait le lire sur son visage.

« Restez assise tranquillement. »

Selima ne tint pas compte de son ordre. Elle bondit sur ses pieds en criant :

« Merde, bon Dieu, fous-le dehors ! »

Il ne le fit pas. Il se tourna vers l'armoire, l'ouvrit et dit : « Je peux vous le prouver. Je vais vous montrer quelque chose que, manifestement, vous ne connaissez pas encore. Vous avez pourtant fouillé aussi l'armoire ? »

Brückner aurait mieux fait de répondre. Surtout, il aurait mieux fait d'être sur ses gardes. Au cas où il aurait voulu continuer d'exercer ce foutu métier de fouille-merde, il aurait été important, pour lui, de fouiller plus sérieusement les pièces et les armoires, car, quand Enslin se retourna, les cartes avaient été redistribuées. Il avait à la main quelque chose de noir, qui luisait d'un éclat mat – une arme !

Brückner demeura très calme. Il entendait cogner son cœur. Et il sentait à nouveau la pression sur sa tempe droite. Où avait-il bien pu cacher ce sacré flingue ? Derrière les disques, derrière l'ampli ? Ça n'avait plus d'importance.

Enslin tenait un pistolet à la main. Et son canon était braqué sur l'estomac de Brückner.

Était-ce la menace, était-ce sa grimace de triomphe ou le silence qui régnait dans la pièce ? Une chose était sûre : pour Brückner, il n'était pas question d'accepter la situation. Il voulait en finir avec tout ça. D'une manière ou d'une autre.

Il réagit à la seconde même. Ce qu'il fit ne souffrait pas la moindre hésitation, ne répondait à aucun plan, à aucun projet : il n'obéit qu'à son instinct. La table qui les séparait n'était pas très grande. Elle n'était pas très lourde, non plus. Du simple bois de pin. Sur son plateau se trouvaient toujours les deux sacs de plastique vert et les deux bouteilles de merlot.

Il l'empoigna sous le plateau. Le visage railleur d'Enslin disparut. Les bouteilles roulèrent sur le sol. D'un seul élan, il lui avait flanqué la table à la tête.

Un coup de feu claqua. Il plongea à terre.

Il écarta la table, jeta ses mains autour du cou d'Enslin, le projeta contre la porte et, vif comme l'éclair, repoussa le pistolet dans un coin. Il lui serra la veine jugulaire du pouce et de l'index, comme il avait appris à le faire au Pérou, des années auparavant. Enslin s'affaissa. Brückner attira le pistolet à lui, au dernier moment, car elle était là, Selima, la fille du désert, elle était là, toutes griffes dehors.

Il l'écarta en lui envoyant son pied gauche dans les jambes, elle tomba à la renverse.

C'était impressionnant. Il s'étonnait lui-même. Tout s'était passé en un éclair. Et le résultat était spectaculaire. Enslin était devenu très pâle, son souffle, rauque. Il lui serra quand même à nouveau le cou. Accroupie non loin de lui, Selima avait enfoui ses deux mains dans ses cheveux et gémissait. Il sentit le pouls d'Enslin s'affaiblir. Il semblait sur le point de perdre connaissance. Brückner ne voulait pas avoir de problèmes supplémentaires avec lui. Il posa son genou contre la nuque délicate de Selima, la pressant un peu plus contre le sol, et arracha le cordon du rideau. Tout un morceau de tissu vint avec. Bon, et après ? Il allongea aussi Enslin sur le sol et le ligota.

Selima se mit à crier.

Les cris bouleversèrent ses plans. Il lui plaqua la main sur la bouche, et elle essaya de lui mordre les doigts. Elle n'y parvint pas. Il la poussa dans la salle de bain, attrapa dans l'armoire à pharmacie le rouleau de sparadrap, qu'il y avait découvert tout à l'heure, la laissa crier deux ou trois fois, le temps de dérouler le sparadrap, et le lui colla en travers de la bouche. Il prit soin de lui attacher aussi solidement les mains et les pieds.

Tout était silencieux, à présent.

Il la ramena à son fauteuil et s'empara du pistolet.

Tout ce qui se déroule ici est vraiment étrange, pensa-t-il. Un peu comme dans l'un de ces films d'horreur hollywoodiens, où le méchant s'introduit dans une maison pour tenir toute la famille en son pouvoir. Il était le méchant. Et, en tant que méchant, il était en train d'achever son travail. Le seul problème, c'est qu'il avait de plus en plus l'impression de s'être trompé de film.

Les yeux de la fille étaient comme de noires étoiles étincelantes. C'étaient vraiment de beaux yeux.

Il avait réglé son problème. Avec Max Enslin, qui gisait sur le sol et respirait toujours difficilement, il n'aurait plus de difficultés. Mais comment le remettre sur pied ? Il avait encore quelques projets à son endroit. Et qui n'avaient rien d'agréable.

C'était décidément les jours de la grappa. Il en avait trouvé une bouteille dans le réfrigérateur d'Enslin. La veille encore, avec Peter Bernier, l'alcool l'avait revigoré, à présent, il ramenait Enslin à la

réalité. Elle ne serait pas très belle pour lui.

Il l'avait traîné sur le divan. Un filet de grappa coulait de la commissure de ses lèvres sur son menton et descendait jusqu'à son cou. Ses yeux n'étaient plus que des fentes. Ce qui filtrait à travers n'était que haine et peur. La peur du rat pris au piège... Non, il n'avait pas fière allure, mais Brückner n'éprouvait pour lui aucune pitié. Il devait avancer, progresser dans son enquête, coûte que coûte !

Il jeta un œil dans le coin de la pièce. Selima restait ce qu'elle était auparavant : un témoin muselé. Avec son sparadrap sur les lèvres, son visage n'était plus aussi décoratif qu'auparavant. Elle pourrait écouter tranquillement ce qui allait se passer. Peut-être que ce serait très bon, d'un point de vue psychologique.

« Enslin ! Détendez-vous un peu. Il est probable que vous aurez encore besoin de décontraction. Et, en attendant, je vais vous exposer une jolie petite théorie, d'accord ? »

Il se contenta de renifler, toussa et essuya du revers de la main la salive qui lui coulait des lèvres.

« Vous êtes fou.

— C'est vrai, mais vous ne devriez pas vous en tenir là, Enslin. Écoutez-moi plutôt. L'histoire commence avec un homme de trente-quatre ans, qui est adjoint au chef de la maintenance à la Greenair. Appelons-le Max, d'accord ? Ce n'est peut-être pas une carrière époustouflante, mais c'est un métier bien payé avec beaucoup de responsabilités. Le chef de Max, par exemple, M. Baumann, est après tout un excellent ingénieur. Et satisfait de son job. Mais ça ne suffit pas à Max. Il vise plus haut. Et pour ça, il a besoin d'un tas d'argent. Alors, que fait-il, à peine installé à la Greenair ? Il s'achète une nouvelle bagnole, pas un tas de ferraille comme celle qui est dehors, non, forcément une BMW 700.

— Et alors, qu'est-ce que c'est que ces idioties ?

— C'est vrai. C'est trop anecdotique. Venons-en à l'essentiel. Max dépense un tas d'argent à Bâle. Et quand quelqu'un dépense plein d'argent, parce qu'il aime avoir un train de vie impressionnant et d'élégantes BMW –, que fait-il ? Il essaie de trouver des ressources supplémentaires. Ce n'est pas son job qui peut les lui fournir.

— C'est du baratin, tout ça. »

Enslin cracha. Mais son jet de salive manquait de puissance. Il se dissipa en d'innombrables gouttelettes loin devant le nez de Brückner.

« Il ne faut pas être subjectif, lui conseilla Brückner. Cracher est un geste subjectif. Restons-en à Max. Une source d'argent supplémentaire serait par exemple de jolis petits appartements au pied du Züriberg. Seulement, comment les acheter ? Avec quels moyens ? La banque refuse. Mais Max a des idées. Beaucoup d'idées... Nous aurions par exemple l'idée de la Holiday-Invest. À San Remo, les terrains

constructibles sont moins chers que dans le Züriberg. Construisons donc quelque chose là-bas. Ou du moins faisons semblant d'y construire quelque chose, car les partenaires, qui ont entre-temps offert de l'argent, se montrent insistants. Et parmi eux il y a des gens auxquels il ne fait pas bon se frotter. Des gens exotiques. »

Enslin renifla bruyamment et tira sur le cordon de rideau, qui le ligotait.

« Un homme du nom de Saad, par exemple, dit Brückner. Ahmed Saad. C'est une relation vraiment intéressante. Non seulement parce qu'il a du blé, mais parce qu'il travaille pour le ministère libyen de la Défense et qu'il a, en outre, une jolie petite secrétaire qui répond au nom tout aussi joli de Selima. »

Du coin de la pièce parvint un grognement étouffé, le genre de bruit qui ne peut provenir que d'une personne bâillonnée.

« Avec cette attirante jeune fille de Libye, qui a entretemps déposé une demande de séjour en Suisse – oui, je le sais par les papiers, tout est dans la remise –, Max s'entend plus facilement qu'avec le chef. Celui-ci vise plus haut que quelques parts de terrain à San Remo. Ce n'est pour lui qu'un appât. M. Saad ne s'intéresse pas à Max, le génie de la finance, mais à Max, l'ingénieur d'entretien. »

Enslin se pencha en arrière. Les lueurs de nervosité avaient disparu de son regard. Il semblait attentif et calme.

« Et alors ?

— J'y viens. Pas d'impatience. Nous arrivons maintenant à la partie la plus intéressante de ma théorie : la Libye. Non seulement son aviation civile, mais aussi son armée de l'air souffrent d'un manque de pièces détachées, à cause de l'embargo. Y remédier se révèle très payant. On collabore alors avec n'importe qui. Même avec des personnages aussi peu sûrs que Max. Notre ami Saad, qui est très calé dans ce domaine, fait quelques propositions à Max. D'abord, on est surtout intéressé par les pilotes automatiques. Par les pilotes automatiques de la firme McDonnell Douglas.

— Foutaises, tout ce que tu dégoises n'est que foutaises !

— Est-ce que nous n'en étions pas restés au “vous” ? Nous y resterons donc. Max se procure, en profitant d'une commande de la Swissair pour Greenair, une série de huit pilotes automatiques. Avec tout ce qui va avec. Comme carte de visite pour de futurs achats, en quelque sorte.

— Foutaises !

— Nous l'avons déjà dit. J'en aurai d'ailleurs bientôt terminé, bien que ma théorie ne devienne vraiment passionnante qu'à partir de maintenant... Les instruments, tous flambant neufs, émigrent vers Tripoli, avec l'aide du très efficace M. Saad. Mais il faut quand même bien qu'ils existent dans le magasin de pièces détachées, comme sur

les manuels d'entretien. Comment les remplacer ? C'est la question qui se pose maintenant. Naturellement, M. Saad, que sa secrétaire a entre-temps abandonné pour Max, est mis au courant de cette partie du deal. Le problème est donc le suivant : où peut-on se procurer des instruments ? Et, cela va de soi, pour une fraction du prix, sinon toute l'affaire est à l'eau. Dieu merci, il y a pour ça tout un marché. J'ai assez longtemps volé en Amérique du Sud pour le savoir. Là-bas, le trafic de pièces de rechange est aussi courant qu'un petit tour au bordel...

— Conneries, foutaises ! Qu'est-ce que l'Amérique du Sud vient faire là-dedans ? Veux-tu que je te dise ce que tu es ?

— Ça, je le sais. Mais je veux savoir autre chose : d'où venaient les instruments ? Qui s'est procuré les pilotes automatiques ? C'est une première chose. La seconde serait : où les avez-vous maquillés ? Il y en a déjà un qui est tombé en panne. Pendant un vol de la Greenair. Est-ce que tous les autres ont déjà été montés ? Personne n'a rien remarqué ? Voilà les questions qui m'intéressent.

— Tu peux me lécher le cul !

— Ce que je ne ferai pas. Je vais faire quelque chose de tout à fait différent. D'ailleurs, vous comprendrez tout de suite à quel point vous êtes capable de donner des réponses claires de bon cœur. D'où provenaient les pilotes automatiques, Enslin ? »

Il garda le silence, serra les lèvres. Mais la peur avait disparu de ses yeux. Il se taisait, comme s'il voulait, par son silence, se moquer de Brückner.

« Parlons donc de l'appareil de la Falcon, qui s'est écrasé à Palma, Enslin. Il a explosé, parce que les trucs de merde que vous aviez installés sont tombés en panne. Et deux cent soixante et une personnes sont mortes. Femmes, enfants, vieux, jeunes... Vous allez bien sûr me répondre : Conneries, foutaises ! Ce n'est pas mon affaire. En quoi est-ce que ça me regarde ? »

Enslin continua obstinément à se taire.

« C'est là qu'est la différence entre nous, Enslin. Moi, ça me regarde. C'est pourquoi je découvrirai ce qui s'est passé. Pour moi, il n'y a pas de devoir plus important.

— Ah bon ?

— Oui, Enslin ! » Il aurait pu lui envoyer son poing dans la gueule, mais il se domina. Pour le moment. « Parmi les morts, il y avait ma femme... »

Enslin continua à se taire. Il baissa un moment les paupières, mais ça ne changeait plus rien.

Lorsque Brückner était allé chercher de la grappa pour Enslin, il avait découvert dans la cuisine un objet qui lui avait paru très utile : un fer à souder. Enslin avait dû l'acheter pour quelque bricolage et

oublier de le rapporter dans la remise.

Il éprouva la solidité des liens qui serraient les poignets d'Enslin. Ce dernier voulut le frapper, mais n'y réussit pas. Cette tentative n'était pas très convaincante. Il semblait s'être résigné.

Brückner alla dans la cuisine et prit le fer à souder, ainsi que des allumettes et des bougies de ménage. Il remit la table sur ses pieds et posa le tout sur son plateau. Enslin suivait ses mouvements avec des yeux ronds.

Brückner se tourna vers lui.

« Ce que vous voyez rassemblé là, Enslin, ce sont des objets que l'on peut utiliser pour créer de la chaleur. Est-ce que vous m'avez compris ? »

Enslin siffla entre ses dents et fit une grimace méprisante.

« Dans un avion qui explose, poursuivit Brückner, il règne une très forte chaleur. Des milliers de degrés. Je ne sais pas si vous avez déjà vu quelque chose de ce genre. Il est probable que ça ne vous intéresse pas non plus... J'aimerais pourtant bien que vous vous y intéressiez. C'est pourquoi je me suis décidé à vous en donner une idée. »

Sifflements et hochements de tête cessèrent brusquement. Enslin se tint tranquille. Ses jambes se tendirent et se raidirent. Peut-être avait-il compris...

« Sur le corps humain, Enslin, il y a des endroits qui réagissent plus spécialement à la chaleur : les lèvres, le lobe des oreilles, le bout des doigts... Nous allons découvrir cela. »

En entendant son ton professoral, Brückner se demanda si c'était bien encore sa voix. Par ailleurs, arriverait-il à tenir jusqu'au bout le rôle de sadique qu'il s'était attribué ? Ce n'était pas important pour le moment. Une seule chose l'était : c'est qu'Enslin lui permette d'abandonner ce rôle.

À côté du divan, il y avait une lampe à pied. Brückner retira la prise de courant et brancha le fer à souder. Il se redressa. Enslin n'avait pas fait un mouvement. Ses yeux clairs suivaient chacun de ses gestes. Ses pupilles s'étaient dilatées.

Brückner attendit. Il n'eut pas à attendre longtemps : la pointe de l'instrument ne tarda pas à devenir rouge foncé, puis à se décolorer en un rose blanchâtre. Il s'approcha du crâne d'Enslin, qui d'un mouvement brusque rejeta la tête en arrière...

Il y eut un grésillement.

La fille, dans son coin, émit à nouveau l'un de ses grognements étouffés et tenta de se lever. Mais elle n'y parvint pas, elle chancela, tomba sur les genoux ou s'affaissa – en tout cas, elle resta assise. La pièce s'emplit d'une odeur désagréable de cheveux brûlés.

Enslin ne disait plus rien. Son courage l'avait abandonné. Il

gémissait faiblement. Il avait d'abord tenté de se relever, dans une violente réaction de fuite, mais Brückner le repoussa et le maintint de la main gauche, tout en faisant passer devant ses yeux la pointe rougie et brûlante du fer à souder.

« Non, non, non, murmura Enslin. C'est, c'est...

— Dégueulasse, n'est-ce pas ? Et ce n'est que le début. »

Il toucha de la pointe de l'instrument l'oreille gauche d'Enslin. Celui-ci hurla. L'endroit se colora de rouge vif, puis devint blanc. Brückner sentit son estomac se révolter. C'était aussi dur à supporter pour lui que pour Enslin. Mais maintenant, il lui fallait à tout prix obtenir ce qu'il voulait.

« Je vais déboutonner votre élégante chemise en jean, Enslin.

— Non, non, je vous en prie ! rugit Enslin.

— O.K., arrêtons ça, pour le moment. On va essayer un truc un peu démodé. Avec la bougie...

— Je vous en prie, vous ne pouvez pas faire ça. »

On en était revenu définitivement au « vous ».

« Comment pouvez-vous le savoir ? Vous ne me connaissez pas. Je peux aller bien plus loin. Et, Enslin, je vous le garantis, vous n'allez pas tarder à vous en rendre compte. À moins que vous ne soyez assez raisonnable pour me donner des réponses précises à des questions précises. Je dis bien : précises. Précises, pour moi, cela veut dire exactes, conformes à la vérité, compris ? J'en sais assez pour vous coincer au moindre faux-fuyant et au moindre mensonge. Les choses doivent être claires pour vous, maintenant. Est-ce que nous sommes d'accord ? »

Il leva les yeux. Ses paupières tremblaient.

« Nous sommes d'accord ? »

Il hocha la tête.

« Très bien. » Il approcha un peu la table, posa le fer à souder à portée de la main et tourna le bout de l'instrument de manière à ce qu'Enslin pût le voir. Il ressemblait à un œil rougeoyant et féroce.

« Écoutez bien. Le trafic de pièces détachées, ça vous dit quelque chose ? »

Aucune réaction. Rien que le regard.

« Les pièces détachées d'avion. Le trafic de l'année. Et vous vouliez y participer un peu, vous aussi. C'est exact ? »

Toujours aucune réponse. Ils étaient en train de perdre du temps.

« Les ordinateurs échangés, les pilotes automatiques, qui sont actuellement chez vous, dans le dépôt de pièces de rechange, d'où venaient-ils, Enslin ?

— Chez vous ? Qu'est-ce que ça veut dire : chez vous ? »

Il faisait à nouveau sa tête de mule.

Et Brückner, lui, jouait les sadiques. N'avait-il pas de bonnes

raisons pour le faire ? Ne s'était-il pas expliqué assez clairement ? Enslin devait savoir ce qui l'attendait. Il tendit la main vers le fer à souder. Cette fois, il décrivit des cercles devant le visage d'Enslin – et il obtint des résultats.

« Enlevez ce truc, bon Dieu ! Vous êtes complètement fou !

— Non, je ne suis pas fou. C'est le seul moyen qui me reste. Et je l'utiliserai... »

Il rapprocha la pointe de la bouche d'Enslin. L'autre recula le buste, puis la tête, le plus loin possible. Il devait sentir la chaleur comme le souffle d'un incendie.

« Alors ? D'où provenaient les instruments ?

— Ce n'est pas moi qui les ai achetés. »

Il est mûr, pensa Brückner. Il avoue.

« Qui est-ce alors ? C'est passé par Saad ? »

Enslin acquiesça. Brückner n'était pas sûr que ce fût la vérité. Il braqua l'instrument vers la région du cœur. « C'est vrai ?

— C'est vrai. Vous pouvez me croire ! Enlevez ce truc ! Je vous en prie, croyez-moi. »

La voix était à présent celle d'un enfant qui sanglote. Et, comme un enfant désespéré, il écarquillait les yeux. Des larmes lui coulaient sur les joues. Sa bouche tremblait. « Je vous en prie ! » Enslin était à bout.

« Vous n'avez rien à demander, Enslin. Ma femme n'a pu demander à personne de l'épargner, quand elle a vu arriver le feu. Vous n'avez qu'une chose à faire : donner à mes questions des réponses raisonnables et conformes à la vérité. Et, encore un truc, Enslin... »

Il se pencha sur lui, le fer à souder à la main, et le força à soutenir son regard. « Vous aviez raison : je fonctionne différemment. J'étais peut-être un homme normal jusqu'à présent. C'est même certain. Mais je ne le suis plus aujourd'hui. C'est aussi votre faute. Répétez-le : "C'est aussi ma faute." »

L'autre se mit à sangloter. Brückner brandit l'instrument rougeoyant.

« Répétez-le !

— C'est aussi ma faute, croassa Enslin.

— Très bien. Encore une question ! Faites un effort de mémoire. Si vous me donnez satisfaction, je disparaîs. Si vous me mettez en colère, je file dans la remise, je prends le bidon d'essence qui s'y trouve et je vous fais flamber dans la baraque, vous et votre amie. »

Une fois de plus, Brückner s'étonna lui-même. Des phrases de tueur de polar. Et il les sortait en série, lui ? Qu'est-ce qui le faisait parler ainsi ? Il le savait.

Enslin chuchota : « Ça se passait comme ça. Saad avait des contacts aux USA. La marchandise arrivait par fret aérien.

— Vous n'aviez pas de contrôle à l'entrée ?

— Si.

— Et alors ?

— Les pièces arrivaient dans l’emballage d’origine. Avec les bordereaux d’expédition et l’étiquette jaune.

— Et les numéros de série ?

— Les numéros, les numéros...

— Oui, j’écoute.

— Je les avais transmis.

— Vous les aviez fait parvenir avant aux USA ? C’est ça ? Pour que ces salauds de faussaires puissent les mettre sur les instruments, n’est-ce pas ? Que s’est-il passé pour le pilote automatique qui est tombé en panne tout de suite, pendant un vol d’essai ? Qu’en avez-vous fait ?

— Je ne sais pas. Je l’ai rendu au service d’achat de la Swissair.

— Et ils l’ont renvoyé, accompagné d’une lettre de réclamation, à McDonnell, à Long Beach ? Bien, génial. Mais est-ce qu’avec les techniciens de la Swissair, vous n’avez pas... »

Brückner ne termina pas sa phrase – Enslin semblait à bout de forces. Peut-être était-ce le choc qu’il avait reçu, quand il lui avait serré le cou, il ne devait pas être habitué à ce genre d’interrogatoire. Son visage était devenu d’un blanc de craie. De grosses gouttes de sueur apparaissaient sur son front. Il commençait à tourner de l’œil.

Brückner le secoua. « Qu’est-ce qu’il y a ? Voulez-vous un verre d’eau ? »

Enslin remua les lèvres. Il murmura quelque chose que Brückner n’arriva pas à comprendre. Il le secoua à nouveau. « C’est presque fini, Enslin. Vous serez bientôt débarrassé de moi. Une dernière question, vous entendez ! »

Enslin écarquilla à nouveau les yeux. Il essaya de contrôler le tremblement de ses lèvres.

« Qui a livré les instruments ? Où est-ce qu’ils étaient montés ? Qui l’a fait ? D’où provenaient les pièces ?

— Miami, murmura Enslin.

— Le nom, Enslin ?

— Global...

— Quoi, Global ?

— Global Wings. » Sa tête s’affaissa sur le côté, son menton pendait. Ses yeux se fermèrent.

Brückner tâta son pouls. Le cœur d’Enslin battait faiblement, mais il reviendrait bientôt à lui. Bientôt.

Brückner lui releva les jambes, afin que sa circulation puisse se rétablir, et se dirigea vers le coin de la pièce, où la jeune femme était assise par terre. Il la contempla, alla chercher des ciseaux dans la salle de bain et coupa les liens qui enserraient ses chevilles. Puis il se pencha vers elle et lui arracha d’un coup le sparadrap qui bâillonnait

sa bouche.

Elle poussa un cri de douleur et lui adressa un de ses longs regards noirs.

« Salaud ! »

Brückner lui sourit. Ce devait être exactement le sourire qu'elle attendait de lui. Puis il lui caressa les joues et lui dit : « Excusez-moi pour tout » – et il s'en alla.

La voiture, il pouvait aussi bien la rendre à Milan. Brückner régla sa note au Reber.

Il n'était pas particulièrement pressé. Il n'y a que cent trente kilomètres de Locarno à Milan. La circulation était assez dense. Brückner laissa la Clio ronronner tranquillement sur la voie de droite, le long du lac de Lugano, et il se dit que ce pourrait être une région bien agréable pour un commandant de bord en retraite.

À condition qu'il ait la chance d'arriver jusque-là.

Il ne voulait pas penser à la maison d'Aurigeno. Il avait fait ce qu'il devait faire. Peut-être aurait-il pu employer une autre méthode, certainement, même, mais les choses s'étaient passées ainsi. Rien qu'un brutal coup de théâtre ? Peut-être. Peut-être même un peu plus. Mais à quoi bon revenir là-dessus, le monde au-dehors était trop beau. Trop clair...

Deux choses comptaient : il avait obtenu ce qu'il voulait. Et il était sûr de franchir sans difficulté la frontière italo-suisse à Chiasso, dans quelques minutes, parce que Enslin ne pouvait pas se permettre de lui mettre la police aux trousses.

20 septembre

AUTOROUTE LOCARNO-MILAN

Heure locale : 15 h 20

À Chiasso, il trouva un bouchon de voitures et de camions.

Des hommes de la *Guardia de Finanze* parcouraient les files, se faisaient ouvrir les coffres, vérifiaient les papiers. Ils avaient des chiens bergers avec eux. Il devait sans doute s'agir encore de drogue.

La file de Brückner, qui s'approchait du péage, ne fut pas inquiétée. Il en fut de même pour les camions qui roulaient à côté de lui. Il jeta un rapide coup d'œil vers la droite : un coupé sport Lancia bleu foncé. Deux hommes à l'intérieur. Le conducteur regardait droit devant lui : profil d'oiseau, petite barbiche, teint olivâtre. L'autre n'était qu'une ombre. Des Italiens du Sud, probablement, des Napolitains, des Calabrais ou des Siciliens rentrant chez eux.

Il s'introduisit dans la file de voitures qui contournaient la baie de Côme et grimpaient la colline qui menait aux deux tunnels. En bas, le lac scintillait, la ville s'étendait. Une jolie vue. À nouveau, un virage en épingle à cheveux. Quand il jeta un regard dans son rétroviseur, il aperçut la Lancia bleue derrière lui. Une ligne droite à présent. Les autres véhicules, plus rapides, le dépassèrent, la Lancia resta à sa place. Brückner n'y fit pas attention. Les choses changèrent, quand ils traversèrent le second des deux tunnels : des phares se rapprochèrent, très près, désagréablement près – les idiots !

Brückner appuya sur les freins. La Lancia rétrograda un peu.

Il faisait clair, à nouveau. Brückner lut « Lucino » sur un panneau indicateur. À la sortie du village l'attendaient la rase campagne et un autre panneau indiquant la route d'accès à l'autoroute de Milan. Il se rendrait tout de suite à l'hôtel Milan, son hôtel préféré, demanderait au signore Manzotti une de ses jolies chambres avec vue sur le jardin, à moitié prix s'entend. Ça marchait presque toujours, sauf quand il y avait par hasard une foire à Milan. Malheureusement, il y en avait souvent. Oui, et après, il irait boire un *brunetto* au bar du Milan.

Bon Dieu ! La Lancia était là, de nouveau.

Il regarda le compteur. La Clio faisait tout juste du quatre-vingts. Ce n'était pas précisément la vitesse de croisière idéale pour une voiture de sport comme celle qui traînassait derrière lui. L'intervalle devait être de vingt mètres.

Brückner conserva sa vitesse. D'autres voitures le dépassèrent. Même un car, puis un camion. La Lancia ne semblait vraiment pas pressée. Mais alors, pas du tout.

Pourquoi ?

Brückner accéléra.

La petite Clio, pour son poids, avait un bon moteur et elle réagit aussitôt. La tenue de route était excellente, elle aussi.

Brückner appuya à fond sur l'accélérateur. La voiture bondit. Cent trente, cent quarante ! Pour la Lancia, aucun problème. À présent, il avait rattrapé le camion. Un tournant. D'autres voitures arrivaient en sens inverse. La ligne blanche était continue et interdisait tout dépassement. Brückner tenta quand même le coup. Comme dans le cockpit, dans les situations épineuses, il se pencha très en avant. Le moteur de la Clio rugit. Il ne pouvait pas donner plus qu'il ne faisait ; mais il réussit à doubler le camion, juste avant qu'une Mercedes, qui arrivait en sens inverse en lui faisant des appels de phares, ne l'empêche de se rabattre.

Brückner regarda dans le rétroviseur.

La Lancia avait doublé à son tour !

Ces types en ont après toi. Ils veulent quelque chose. Ou quelque'un les envoie.

Enslin ? Le nom lui vint brièvement à l'esprit. L'idée était pourtant absurde...

La Lancia arriva à sa hauteur. Tout à l'heure, il avait vu l'homme au profil d'oiseau, à présent il pouvait aussi apercevoir son compagnon : également un type du Sud, mais plutôt gras, lui, avec une barbiche noire taillée en pointe.

Brückner tenta de réduire l'intervalle entre le camion et l'auto en ralentissant un peu. La Lancia doubla et se retrouva devant le car. Brückner ne put rien en déduire. À aucun moment de la manœuvre, ni le chauffeur ni son compagnon ne lui avaient accordé le moindre regard.

Une chose restait claire, néanmoins : c'était après lui qu'ils en avaient !

Que voulaient-ils ? Que voulaient-ils, bon Dieu !

La route s'enrichit d'une voie supplémentaire. Normalement, la Lancia aurait dû disparaître depuis belle lurette, mais elle était encore là-bas – elle passa sur la voie du milieu, ralentit et se retrouva à nouveau à la hauteur de Brückner, qui tourna la tête pour essayer de déchiffrer quelque chose sur le visage de ces types.

La Lancia perdit encore de la vitesse et disparut derrière le camion. Dans le rétroviseur, Brückner vit le chauffeur du car secouer la tête. Lui aussi trouvait donc ça bizarre. Brückner décida de ne pas attendre que les deux types de la Lancia choisissent leur prochaine manœuvre.

Il connaissait ce genre de situations, il en avait assez vécu de semblables, en Amérique ou en Asie, pour savoir comment les commandos ont l'habitude d'agir.

Il préféra les devancer.

Loin devant, sur la droite, se découpait une longue bâtisse brune. Manifestement une briqueterie. Derrière le mur de la fabrique s'entassaient des briques et des tuiles. À présent, les poteaux de l'entrée étaient visibles. Brückner voulut braquer le volant à droite, mais il s'aperçut au dernier moment que le grand portail en fer était fermé.

Quelle connerie. Voilà, c'était le moment !

Il avait atteint l'extrémité de la briqueterie. Entre le mur d'enceinte et le bâtiment suivant, une maison d'habitation, s'ouvrait un étroit chemin. Brückner appuya sur les freins. Les pneus crissèrent, la Clio faillit basculer en effectuant un angle à cent quatre-vingts degrés et frôla le mur de la maison. Brückner braqua de toutes ses forces et réussit à l'éviter. Il arrêta la voiture.

Il sentit la sueur ruisseler le long de son dos et essaya de calmer son souffle et ses pensées : O.K., si tu as appris quelque chose en vingt ans d'aviation, c'est bien à réagir aux situations critiques. Maintenant, l'important est de réfléchir. Les deux types dans la Lancia ? Comment Enslin aurait-il pu passer à l'action aussi vite ? Bon, théoriquement, ce serait tout à fait possible. Mais peut-être s'agit-il d'une méprise ? Peut-être. Cela lui semblait même l'explication la plus plausible. Des types aussi cons, ça ne pouvait pas exister, même ici !

Il regarda autour de lui. La voiture était arrêtée dans une ruelle étroite, entre de hauts murs qui empêchaient la lumière de pénétrer. De maigres orties poussaient sur une terre jaunâtre et caillouteuse. Il entendait derrière lui le bruit de fond constant du trafic.

Où étaient-ils ? Avaient-ils abandonné la partie ?

Non. Le bruit de la circulation fut déchiré par le crissement de pneus sur l'asphalte. Brückner n'eut pas le temps de réfléchir. Il n'avait plus qu'une chose à faire : s'abandonner à son instinct, comme il l'avait fait si souvent.

Il ouvrit brusquement la portière, se précipita dehors et se mit à courir.

Au même moment, il entendit des coups de feu. Des claquements brefs, irréguliers. Il vit les minuscules geysers de poussière que les balles firent jaillir dans le sable. Des feuilles et des brins d'herbe volèrent en miettes. Il s'était mis au milieu du chemin, parce que ainsi la voiture et le bloc moteur le protégeaient.

Sur le côté gauche du chemin, le mur bas d'un jardin apparut. Brückner sauta par-dessus, se jeta au milieu des buissons et se tapit derrière un tas de vieilles planches couvertes de mousse.

Au bout de quelques secondes, il leva la tête.

La maison ne semblait pas habitée. Tous les volets étaient fermés.

Il rampa jusqu'au mur, regarda dans la ruelle. La Clio était toujours là où il l'avait laissée. La porte était ouverte. Sur la route, les voitures continuaient de défiler.

Il regarda dans l'autre direction. Ils pouvaient s'être arrêtés et arriver de là-bas, des champs en friche. Il alla jusqu'au bout du chemin pour faire un tour d'horizon : pas la moindre voiture.

Il examina la Clio : deux impacts. Tous les deux à l'arrière. Les balles avaient dû s'enfoncer quelque part dans les coussins, car il ne put en découvrir aucune trace à l'intérieur de la voiture. Il s'installa au volant. Le moteur se mit vaillamment en route. Il allait devoir donner une explication au loueur de voitures. Mais laquelle ?

20 septembre

MILAN

Heure locale : 17 h 05

Brückner prit un peu d'eau dans le creux de sa main et lissa ses cheveux : de l'eau chaude, parfumée. Il était assis dans une baignoire au quatrième étage de l'hôtel Milan dans la via Manzoni, au centre de la ville, et il avait décidé d'en profiter. Pour ce qui était de la baignoire, c'était une pièce magnifique, une de ces introuvables baignoires Art Nouveau en fonte, qui avaient de quoi rendre fous tous les fétichistes de l'eau chaude. Et Brückner en faisait partie.

Il rinça ses cheveux, qui étaient pleins de gel douche, en respira le parfum et décida d'effacer, autant qu'il le pourrait, cette journée de sa mémoire, y compris un village du nom d'Aurigeno et un type du nom de Max. Que pouvait-il bien faire ? Peut-être Selima était-elle en train de soigner les cloques de son oreille, ou bien donnait-il quelques coups de fil pour organiser d'autres fusillades. Bon, se dit Brückner en sortant de la baignoire et en s'emparant du peignoir de bain d'un blanc duveteux. Bon, tu t'es conduit comme un psychopathe. Pourquoi veux-tu lui dénier le droit de se conduire de la même façon ? Oublie ! Balaie tout ça de ton esprit !

Il se dirigea vers les deux lavabos imposants et galbés de marque Roca, ouvrit l'un des robinets en bronze et fit couler l'eau chaude. Il se contempla dans le miroir, se tâta la peau des joues et du visage : de légères poches sous les yeux, ça oui, à part cela, si on faisait abstraction des cheveux gris et des deux rides de chaque côté de la bouche, qui s'étaient creusées plus récemment, il était satisfait. Les choses auraient pu tourner plus mal. Bon, tu as obtenu ce que tu voulais, non ? Brückner se rase avec volupté, se massa la peau avec de l'after-shave Armani fourni par l'hôtel, puis alla dans le salon de sa suite – eh oui, une suite –, passa la main sur les rideaux de velours, admira le bouquet de fleurs dans la coupe d'argent, lut la carte : « Avec tous les compliments de la direction – Sergio Manzotti », et décrocha le téléphone.

Avant de composer le numéro, il consulta encore une fois son carnet d'adresses. Wilkens, d'abord. Quand il aurait téléphoné, il irait se balader dans Breda, puis, tout de suite après, de l'autre côté de la via Manzoni, il irait manger au Bice et se commanderait ce qu'il y

avait de plus cher sur la carte, pour fêter son anniversaire.

En effet, il s'agissait bien d'un anniversaire. Les cinglés de la Lancia auraient pu mieux tirer...

Donc Wilkens...

Cette fois, ils eurent quelque peine à le trouver, au bureau de Francfort. Il semblait d'ailleurs de mauvaise humeur. « Wilkens. Association Cockpit », marmonna-t-il. Et ensuite : « Toi ?

— Oui, moi.

— Mais, sacré bon Dieu, Paul, qu'est-ce qui t'arrive ?

— Pourquoi ?

— Pourquoi, pourquoi... ? fulmina-t-il. C'est la question la plus incroyable qu'on m'ait posée ces derniers temps.

— Bon, mais...

— Il n'y a pas de "Bon, mais..." Hier c'était la crise, et tu me demandes pourquoi ! Dieu du Ciel ! Comment peux-tu avoir eu l'idée saugrenue de disparaître tout simplement de Palma, sans avertir personne, sans même laisser un mot d'explication quelque part, sans donner la moindre raison.

— J'en avais une, mais...

— Qu'est-ce que tu avais ?

— Une raison. Et pas seulement une – des raisons !

— Je te le souhaite, Paul. D'où appelles-tu ?

— De Milan.

— D'où ? »

Il y eut un craquement. Peut-être Wilkens avait-il cassé un crayon, là-bas dans son bureau de Francfort. Ou démoli l'une de ses éternelles paires de lunettes de soleil.

« Mais, bon Dieu, qu'est-ce que tu cherches à Milan ? Écoute-moi, Paul, nous sommes de vieux compagnons de lutte. J'ai déjà exigé de toi un tas de choses. Je veux bien le reconnaître. Et cela signifie aussi, naturellement, que tu peux m'en demander en échange. Mais est-ce que tu n'as pas toi-même l'impression que tu es en train de trop tirer sur la corde ? Des raisons ? Tes raisons ? Vas-y carrément, sacré bon Dieu !

— Je suis désolé, Dieter, si je te racontais maintenant toute l'histoire, ça prendrait trop de temps. Et tu ne comprendrais pas tout, de toute façon. Tu dois te contenter de savoir que j'en aie, des raisons.

— Ah oui ? M'en contenter ? C'est merveilleux !

— Non seulement j'en ai, Dieter ! Mais elles sont impératives par-dessus le marché.

— Ah bon ?

— Oui, et parce qu'il en est ainsi, j'ai besoin de ton aide.

— C'est à cause de ces raisons inconnues, impératives, que tu as jugé bon de laisser choir toute une commission, de ne même pas te

déclarer au planning des vols, de heurter Rebner de front et de disparaître tout simplement. Donne-m'en une seule que je puisse comprendre, et alors nous pourrions continuer.

— Bon, la commission. Tu sais toi-même comment se déroulent les réunions de ce genre. Comment les compétences sont réparties ça et là. Comment on étudie, on examine et on palabre. Ça dure des mois, Dieter. Ça peut durer des années, avant qu'on obtienne des résultats. Pour le Convair norvégien qui s'est écrasé, lui aussi à cause d'une histoire de trafic de pièces détachées, il a fallu attendre trois ans et demi pour avoir le jugement définitif.

— Et tu n'as pas l'intention...

— Non, je n'en ai pas l'intention. » La voix de Paul Brückner était devenue mordante. D'une dureté métallique. Il devait se retenir pour ne pas hurler, et il était ravi de s'être versé auparavant un verre d'Old Kentucky et de n'en avoir bu que la moitié. Il attrapa le verre et le vida.

« Tu voulais m'expliquer quelque chose, et non te saouler, lui dit la voix sèche du président de la Cockpit, à l'autre bout du fil.

— J'ai des résultats, Dieter. Je les ai d'une manière presque tangible. Et je n'attendrai pas que ce tas de traînards veuille bien se mettre en branle. Voilà. »

Silence à l'autre bout du fil. Quand la voix de Wilkens se fit entendre à nouveau, elle était plus conciliante.

« Des résultats ? Vraiment ?

— Tu me connais, Dieter », dit Brückner. Puis il laissa s'écouler un moment. « Ce qui compte pour moi, c'est que tu me permettes d'avoir le champ libre.

— Avec Rebner ?

— Il me connaît bien. Tu as de meilleurs rapports que moi avec les enculeurs de mouches. Parles-en aussi à Rebner. Mais surtout avec les types du planning.

— Mais de quoi ?

— Dis-leur qu'ils ne me verront plus pendant quelques semaines. Congé avec ou sans solde, ça m'est complètement égal. »

Il y eut un nouveau silence. Puis, quand Dieter Wilkens se fit entendre, sa voix était préoccupée :

« Paul ?

— Oui.

— Tu n'es pas en train de te fourrer dans une histoire impossible ?

— Non.

— Tu risques gros. Naturellement, je peux essayer de te couvrir, dans la mesure de mes moyens. Mais je ne trouverai pas indéfiniment des prétextes pour justifier un tel comportement. Tu risques ton job. C'est clair ?

- J'en prends le risque.
- Paul, je ne parle pas seulement de ce qu'ils peuvent marquer dans ton dossier personnel. Ils peuvent te virer.
- Je te dis que j'en prends le risque.
- Ça a l'air d'être vraiment sérieux pour toi.
- Ça l'est, Dieter. »

Il regarda sa montre. Dix-sept heures cinquante seulement. Le temps n'avancait pas. Il avait l'impression d'avoir visité il y a des milliers d'années un village du Tessin du nom d'Aurigeno. Il avait encore deux coups de fil à donner. Le premier à M^{me} Rauka, sa femme de ménage à Handschuhsheim. Elle devait aérer la maison. Et entretenir le bassin dans le jardin. Anja, l'année précédente, avait acheté trois poissons rouges. Ils avaient proliféré et atteint le nombre imposant de vingt. Par ailleurs, elle pouvait parler à Christa.

« Faites-moi le plaisir, madame Rauka, si vous voyez ma fille, de lui dire que je suis pour quelques jours aux USA et que je l'appellerai dès que j'aurai une adresse fixe. Veillez bien sur elle ! Et aussi : les poissons rouges. Quand je reviendrai, je n'ai pas envie de les voir flotter dans le bassin, le ventre en l'air. »

M^{me} Rauka lui promit de s'occuper de tout.

La Dresdner Bank. Le solde de son compte. Déduction faite des valeurs, il se montait à la somme surprenante de quatre-vingt-quatre mille marks.

« J'ai besoin de vingt mille marks. Et tout de suite.

— Où cela ?

— À l'American Express. À ma disposition.

— L'American Express, où ? demanda l'employé.

— Ah oui, bien sûr, répondit Paul Brückner. À Miami, Floride. »

Peu avant huit heures, Paul Brückner franchit la porte de fer artistement forgé qui séparait le Bice de la via Manzoni. Il portait un costume de popeline bleu clair à la coupe élégante et une cravate noire à motifs verts. Il avait acquis cette tenue fastueuse dans une boutique de confection masculine du Corso – assez chère, si chère même qu'il avait dû sortir sa carte de crédit. À présent, il se sentait équipé, en quelque sorte, pour le Bice, l'un de ces restaurants chic dissimulés dans les jardins intérieurs des palazzi milanais.

Seules trois tables étaient occupées. Les Italiens dînent tard. Les trois tables, à elles seules, accaparaient presque une douzaine de serveurs.

Il se laissa conduire jusqu'à une table pour personne seule, située sous un magnolia près d'une fontaine clapotante, commanda un apéritif et le *Corriere della Sera*. Il le feuilleta, obsédé comme toujours par les mêmes informations, mais n'en trouva aucune qui eût quelque

chose à voir avec la catastrophe de Majorque, but son sherry et consulta la carte.

Il se décida pour une bisque, un pâté aux brocolis et un perdreau au marsala. Il mangea lentement, avec circonspection et aussi, pour la première fois depuis longtemps, avec plaisir. Il s'apprêtait à commander un café, quand il entendit une voix s'écrier : « Oh, qui est-ce que je vois là ? Mon ami Paul Brückner ! »

Le crâne chauve de Sergio Manzotti. Ses lunettes noires de banquier à monture d'écaille. Et son éternel visage rond et enthousiaste au sourire rayonnant. Bien que l'hôtel Milan possédât un restaurant excellent, Manzotti, son directeur, avait coutume de faire des apparitions fréquentes au Bice, tant pour vérifier que la concurrence n'était pas à craindre, que parce qu'on y rencontrait des gens plus intéressants qu'au Milan.

« Sergio ! » Il était ravi. Il aimait bien l'homme. Son amabilité, sa spontanéité pouvaient être feintes, il n'en était pas moins toujours amusant. « Je voulais aller vous rendre visite, de toute façon, pour vous remercier de la suite...

— Me remercier ? Je vous en prie... c'est moi qui dois vous remercier. Et la suite ? — je pensais que cela ferait plaisir à votre ravissante amie, mais sur ce point vous m'avez déçu... Où est-elle donc ? »

Brückner réussit à conserver son sourire. « Elle est allée à Majorque.

— Seule ? N'est-ce pas risqué pour une si charmante femme ? Puis-je vous donner un conseil ? Deux fois dans ma vie, j'ai laissé des amies partir en vacances sans moi... Résultat ? Deux fois, je les ai perdues...

— Eh oui », dit Brückner.

Quand Sergio Manzotti fut parti, il resta assis encore un moment à regarder le ciel rougeoyant au-dessus de la grande ville. Il laissa tomber le café et commanda un merlot.

Il leva son verre et porta un toast dans l'obscurité. L'eau murmurait. Anja... je fais des progrès. Tu ne trouves pas ?

C'est alors qu'il la vit. Son image, surgissant entre les branches, s'était condensée en une substance qui semblait vivante. Il la vit, oh oui, les yeux verts, les mèches de cheveux légères et vivantes, qui se prenaient parfois entre ses dents, quand elle riait. Anja...

Mais ce n'était pas Milan. Il était assis devant de petites maisons cubiques d'un blanc de neige, éparpillées sur un versant désertique, tout comme si quelque fou avait répandu les cubes de glace d'un verre de cocktail.

Om Quadr — c'était le nom de l'endroit. Il s'en souvenait. Leur voyage à Oman... C'était au mois de novembre, une période agréable pour les pays du Golfe, pourtant elle s'était mis sur la tête, pour se protéger de la chaleur, un ridicule chapeau en papier qu'il avait fait

avec des pages du *New York Herald Tribune*, quand ils avaient quitté l'appareil à Maskat.

Le petit village semblait complètement mort. Brückner essaya d'imaginer comment les choses se passaient ici, quand les Rolls-Royce, les BMW, les Mercedes et les Cadillac climatisées de Maskat arrivaient, que les gradins du champ de courses, en bas, se remplissaient et que les jockeys encourageaient leurs chameaux de compétition.

Pour le moment ? Rien – pas même un chat.

Marchant devant lui, elle s'engagea dans un escalier étroit qui montait entre les maisons blanchies à la chaux, longea des murs de pierres grossièrement taillées et se dirigea vers l'escalier suivant. Lui, il transpirait.

« Hé, qu'est-ce que c'est ? »

Elle se retourna et leva lentement le bras.

Une place semi-circulaire entourée de parallélépipèdes bruns. L'arbre qui l'ombrageait étendait au-dessus d'elle la voûte imposante de son feuillage. Un arbre à pain. Un arbre qui semblait avoir protégé la fontaine de ses feuilles vertes depuis les temps bibliques. Près de la fontaine se tenait une jeune femme. Elle était très mince. Comme la plupart des femmes d'Oman, elle ne portait pas de voile. Ses yeux semblaient lui manger le visage, des yeux ovales, d'un noir profond. En souriant, elle souleva un seau et en versa le contenu dans une jarre en terre. Anja saisit son appareil photo, ce qui ne sembla pas troubler la jeune femme le moins du monde. Elle sourit à nouveau et posa la jarre sur sa tête.

« Mon Dieu, murmura Anja, qu'elle est belle ! »

Elle l'était. Elle portait une robe colorée qui lui tombait jusqu'aux chevilles, une de ces robes en voile vaporeux imprimé de motifs bleus, verts et violets. La lumière, qui traversait les branches de l'arbre à pain, faisait ressortir chaque ligne de son corps.

Ils restaient immobiles, plongés dans la contemplation.

La jeune Arabe passa près d'eux, d'un pas lent et gracieux, la tête et la nuque très droites.

Et Brückner vit qu'elle était enceinte.

Il la suivit des yeux.

S'il était une image qui incarnait l'intemporalité, c'était bien cette Arabe avec sa jarre sur la tête.

Quand ils eurent retrouvé leur hôtel de Maskat, Anja s'allongea pour dormir. Mais Brückner se fit conduire au souk en taxi. Il n'eut pas à chercher longtemps. Il trouva chez l'un des marchands une robe qui, jusque dans ses couleurs, était parfaitement identique à celle qu'ils avaient vue, l'après-midi, sur la jeune femme. Des fils d'or se mêlaient en plus au bleu, au vert et au violet.

Il l'acheta, la déposa près d'Anja, sur le lit, et alla boire un whisky au bar.

Juste au moment où il allait ouvrir la porte de leur suite, elle vint vers lui.

Il faisait sombre. À l'extérieur, les lumières des bateaux de pêcheurs scintillaient. Il n'y avait plus de soleil comme dans l'après-midi. Pourtant, un éclairage indirect répandait la même magie. Ses cheveux étaient dénoués. Elle était pieds nus et levait les bras, comme la jeune femme à la fontaine. Il restait là, et la regardait s'avancer vers lui. Puis il la souleva dans ses bras, avec une tendresse qu'il n'avait jamais ressentie dans sa vie, la porta jusqu'au lit, lui ôta sa robe et dessina de sa bouche et du bout de ses doigts les lignes de son corps, comme s'il découvrait pour la première fois un corps de femme. Il embrassa le creux de sa nuque fraîche. Embrassa les pointes érigées de ses petits seins, caressa l'intérieur de ses cuisses, s'étonnant de trouver d'aussi vastes surfaces de peau douce comme de la soie, s'étonnant surtout lui-même. Homme et femme, femme et homme...

Avait-il été jusqu'alors si aveugle, si insensible, pour n'avoir jamais éprouvé cela ? Lui fallait-il aller jusqu'à Oman, visiter un petit village arabe, pour découvrir ce que c'est, comment c'est – ce que cela peut être que s'aimer ?

Puis, quand leurs corps s'étaient enlacés et que sa conscience s'en était allée à la dérive, avait surgi à nouveau en lui le projet qu'il avait souvent nourri, sans jamais pourtant vraiment le prendre au sérieux : laisse tout tomber – oublie ce qu'était ta vie jusqu'à présent. Car, est-ce que c'était une vie ? Voler, c'est comme une drogue. Prends cette femme et va-t'en quelque part, en Forêt-Noire ou dans le désert. Un enfant ? Pourquoi pas un enfant ?

Anja avait gémi. Elle avait ouvert les yeux. Leurs regards avaient fusionné. Jamais elle ne l'avait vu ainsi.

Elle a tellement raison, avait-il encore pensé.

Et : Elle est ma femme...

23 septembre

MIAMI, FLORIDE

Heure locale : 10 h 30

À Miami, le 747 de United Airlines semblait n'avoir aucune chance de trouver une place de stationnement. Toutes les aires de débarquement étaient occupées.

Brückner quitta l'appareil et resta un moment sur la plateforme de l'escalier. La chaleur humide lui coupa le souffle. Cent fois vécue et cent fois oubliée. Et elle était là, à nouveau. Elle était là, comme si quelqu'un vous collait une couche de pansements humides sur le visage en vous disant : Et maintenant, respire !

La sueur jaillit de tous ses pores.

Il dénoua la cravate chic du Corso milanais, s'excusa et écarta une vieille dame qui gesticulait férocement en s'adressant à son mari.

Puis il regarda autour de lui encore une fois, regarda tous les zincs garés ici – des rangées interminables de jets. Avianca, Domenica, Bahamas, Mexicana, Lloyd Aero Boliviano, Braniff, Faucett, Air Jamaica, LAN-Chile, Aero Peru, Varig...

À Miami, se dit-il, on trouve plus de jets d'Amérique du Sud et d'Amérique centrale qu'à Mexico, Santiago, Buenos Aires et Lima réunis. Et quels coucous ! La plupart des compagnies sont au bord de la faillite. Où le trafic des pièces détachées pourrait-il être aussi florissant qu'ici ?

Impossible d'échapper à cette idée fixe. Son cerveau revenait toujours aux mêmes obsessions.

Il passa le contrôle des passeports, récupéra ses bagages et se fraya un chemin à travers l'aéroport. Épuisé, il s'arrêta enfin devant l'une des innombrables cafétérias aux néons éclatants. Non, il n'avait aucune envie d'un de ces cafés américains servis dans des gobelets de polystyrène expansé au couvercle de plastique. Il se décida pour un café cubain, dont le parfum lui souhaita la bienvenue comme un vieil ami. Le café lui fit du bien. Oui, un sacré bien !

Quand Brückner atteignit la station de taxis, son pantalon était déjà couvert de taches d'humidité. Et pourtant, malgré les neuf heures de vol, il se sentait plein d'énergie.

Le chauffeur ouvrit la portière et se tourna vers lui. Jeune. Ses cheveux blonds noués en catogan sur la nuque. Au lobe de son oreille

droite était accrochée une petite raquette de tennis en or...

« Vous allez où ?

— Au Dupont Palace.

— C'est à Miami Beach ?

— Quoi ? Mais non, c'est sur Biscayne. »

Le jeune homme à la queue de cheval mit en marche le compteur et fit démarrer la Chrysler.

« Tout le monde connaît le Dupont Palace.

— Moi pas.

— Ce n'est pas loin du pont John-F. -Kennedy. » Brückner remonta la fenêtre. « Et si vous vouliez bien mettre en marche la climatisation, je vous en serais très reconnaissant.

— Fonctionne pas.

— Qu'est-ce qui ne fonctionne pas ?

— La clim'.

— Eh bien, dit Brückner, ça ne m'étonne pas.

— Celui qui s'étonne de quoi que ce soit à Miami est complètement à côté de la plaque », dit le jeune homme.

Miami. Les gratte-ciel semblaient grignoter le ciel bleu de leurs longues dents. Des dents très blanches. Cela allait de soi, à Miami. Des dents d'un blanc éclatant.

« Je viens de Pahokee, reprit le jeune homme. J'étudie la gestion d'entreprise au Dale College. Les gens de Pahokee disent : Qui peut bien aller à Miami ? Seulement un idiot. »

Lorsque Brückner pénétra dans le hall lambrissé d'acajou du Dupont, il constata qu'il avait de la chance. Winter se trouvait à l'accueil. Francis Winter était le chef de réception du Dupont. Et il s'entendait bien avec lui. Winter dit aussitôt « Excusez-moi », laissa en plan trois touristes et se dirigea vers Brückner.

« Alors, commandant, en civil ?

— Toujours l'uniforme, ça finirait par vous ennuyer, vous aussi, non ?

— Probablement », dit Winter en souriant. L'hôtel prévu par le contrat était le Sheraton, mais, quand il était plein, c'était le Dupont qui le remplaçait. Il y avait toujours des pilotes ou des gens de l'équipage qui traînaient dans le hall. En outre, ce palace disposait d'une piscine très élégante. Pour les *latins lovers* de la ville, c'était fort intéressant, puisqu'ils nourrissaient la croyance inébranlable que c'était au bord de cette piscine qu'on pouvait le plus facilement draguer l'une de ces hôtesse nordiques, blondes, aux longues jambes. D'ailleurs, ça marchait assez souvent.

« La chambre 326 ? Comme la dernière fois ?

— Très bien, et le prix ? »

Winter fronça les sourcils. « Pourquoi ?

— Parce que je suis ici à titre privé, Mr. Winter.

— Très bien. Vous aurez droit, bien sûr, au tarif spécial. Bien que nous soyons en pleine saison. Nous ne pouvons pas descendre beaucoup au-dessous.

— Combien ?

— Cent vingt-cinq, c'est le tarif officiel. Je vous accorde une remise de quinze dollars. Cela fait donc cent dix dollars, sir.

— Très bien. » Brückner plongea la main dans son portefeuille et posa cinq billets de cent dollars sur la table. « Je ne resterai probablement que trois jours ici. J'ai des amis qui veulent m'emmener à Lake Worth. Ils ont une maison là-bas. Prenez toujours les cinq cents dollars. Et quand les trois jours seront passés, nous ferons nos comptes, O.K. ?

— O.K., Mr. Brückner. Bon séjour à Miami ! »

Winter fit signe à un groom et lui ordonna de porter la valise du commandant Brückner à la chambre 326. Brückner resta sur place et regarda disparaître dans l'ascenseur le groom et la valise. Neuf heures de vol ? Bon, et alors ? Il lui était déjà arrivé de rester vingt-six heures dans le cockpit, pour voir comment le monde se transformait. Miami pouvait bien être chaude et mortellement humide, suffocante, tropicale, elle avait sur lui l'effet d'un excitant, comme du piment moulu ou une drogue exotique. Douche, bain, chemise propre – pas question. Par quoi commencer ? Agir...

D'abord, occupe-toi de ton affaire. C'est la seule chose qui compte.

Konietzka, en premier, pensa-t-il. Bruno Konietzka.

À Pucallpa, au Pérou, ils l'avaient toujours appelé « Don Bruno ».

« Où allons-nous, sir ? »

Le portier du Dupont avait ouvert la portière à Brückner. Au volant du taxi, ce n'était pas un jeune homme blond à queue de cheval cette fois, mais un Cubain. Le spectacle habituel, donc. Et le « Marielito » en question était gros, aimable et solide.

« Coconut Grove.

— Et quelle adresse, là ?

— Tranquilo, tranquilo, répondit Paul Brückner. Vous me laisserez près de la Comodore Plaza. Ou... attendez... »

Il sortit son vieux carnet relié en peau d'autruche et le feuilleta.

« Connaissez-vous Mango Street ?

— Naturellement. C'est tout de suite après l'angle de la Comodore Plaza. Voulez-vous que je...

— C'est inutile. La Comodore suffira. »

La voiture remonta jusqu'au boulevard Biscayne et prit lentement la direction du sud. Ça et là, entre les maisons ou sur la route d'accès à un pont, on pouvait entrevoir le scintillement de la baie. Le Cubain

conduisait du bout des doigts et fredonnait un air tout bas. La statuette dorée de la madone suspendue au rétroviseur se balançait paisiblement. Sur le tableau de bord s'alignaient dans des cadres de plastique argenté les photos de trois enfants et d'une femme tout aussi rondelette. La climatisation fonctionnait. Brückner se sentait bien.

Ils longèrent un parc, dépassèrent Bayshore-Drive, et la Plaza fut là, avec ses platanes, ses larges trottoirs pavés de terre cuite, où les enfants s'exerçaient au skate-board, ses copies de réverbères à gaz, ses maisons bigarrées de deux ou trois étages, toute cette atmosphère qui avait toujours attiré Brückner lors des escales régulières qu'il faisait à Miami, quand il avait à passer quelques heures de plus qu'un simple moment de repos.

« On dirait Schwabing ! s'était enthousiasmée Anja, quand il l'avait emmenée à l'une des terrasses de café. Mon Dieu, Paul ! On dirait Schwabing, ou Chelsea... »

— Et quel dommage que tu n'aies pas un artiste avec toi, non ? » avait-il persiflé.

Il descendit, s'assit à une table et observa un homme qui s'était étalé une couche d'huile sur le torse en guise de chemise, il portait un large pantalon de soie et s'était entortillé un turban autour de la tête, comme un Sikh. À cette différence près que les Sikhs ne se collent pas des perruches en plastique sur leur turban. Personne ne faisait attention à lui, sauf Brückner. Même si les filles avec leurs jeans artistement lacérés, ou coupés directement sous les fesses, lui paraissaient plus intéressantes...

Il commanda à la serveuse un Cuba libre. Il en avala trois gorgées en essayant d'imaginer la tête que Bruno Konietzka ferait, quand il le verrait surgir après si longtemps.

Après si longtemps ? Combien de temps, au juste ? Cinq ans.

Et encore, cette fois-là, à l'aéroport de Guayaquil, ç'avait été un pur hasard... En fait, tu t'es plutôt mal conduit avec lui, pensa-t-il. Tu peux bien répéter des milliers de fois qu'on n'a pas besoin de voir les amis, qu'il suffit de savoir qu'ils existent encore, il t'a quand même envoyé cette carte ! Sur une face, une fille sur la plage de Miami, avec de superbes seins nus ; sur l'autre, un derrière nu d'homme, assez maladroitement dessiné, et les mots : « Va te faire... »

Mais il avait écrit une adresse en dessous.

Et aujourd'hui, c'est ce même Konietzka qui va être la cheville ouvrière de ton entreprise, c'est lui qui va t'aider à régler tes problèmes ? En admettant qu'il soit toujours ici. Mais, se dit Brückner, jusqu'à présent, tu as eu de la chance.

La rue était courte, elle ne faisait pas plus de deux cents mètres. Elle était ombragée de grands et vieux arbres, dont les racines avaient

déformé le revêtement de la chaussée. Ici aussi, il y avait des maisons dans tous les tons pastel et, à chaque rez-de-chaussée, un store de boutique aux couleurs criardes – seule différence : tout cela semblait un peu plus râpé, un peu plus sordide que sur la Comodore Plaza.

Brückner se tenait au milieu de la chaussée, ce qui ne posait aucun problème, puisqu'il n'y avait pas de circulation. Une vieille jeep bourrée de jeunes gens, qui brandissaient leur poste de radio portatif, fut le seul véhicule à venir troubler cette paix villageoise. Le numéro 16 de Mango Street abritait un magasin de luminaires, le numéro 18 une librairie qui vendait de la littérature ésotérique et un bric-à-brac indien.

Il s'arrêta.

Avant d'ouvrir la porte bleu outremer, il devait préparer un petit discours. Mais rien ne lui était venu à l'esprit jusqu'à présent. Aussi contempla-t-il dans la vitrine de la librairie ésotérique deux diagrammes chinois, puis il lut les titres, *L'avenir dans une perspective spirituelle*, *Méditation psycho-active*, et l'autocollant : « Par arrêté municipal, notre caisse ne contient pas plus de trente-cinq dollars... »

Il contempla un moment un géant aux larges épaules qui, avec un sourire d'une douceur débordante, dispensait à une jeune fille un massage de relaxation et lui pétrissait les muscles du cou et des épaules. La fille était jeune et jolie, elle avait les yeux fermés et semblait apprécier. Elle était assise sur une chaise en toile, tandis que son masseur faisait glisser ses doigts sur les muscles de son cou, sous le regard amical de Brückner.

« Le plaisir des yeux est gratuit, mister, je vous le garantis. »

Il se sentit rougir et surmonta enfin ses appréhensions. « Ten miles for a dime – Travel Agency », lut-il au-dessus de la porte peinte en bleu outremer, qui portait le numéro 20. Seize kilomètres pour quelques sous ? Pourquoi pas ? Derrière la vitre légèrement poussiéreuse s'étaient les prospectus de voyages habituels.

Il poussa la porte.

La pièce était plus grande qu'on ne l'aurait imaginé de l'extérieur, et agréablement fraîche. Dans un coin, à droite, étaient disposés un canapé et des fauteuils en rotin. Il y avait un comptoir, des posters aux murs et des prospectus dans des casiers. Au-dessus, des affiches : « Pourquoi pas à Ceylan, cette année ? – Pour les voyages organisés, nos prix sont imbattables. »

La climatisation ronronnait doucement. La fraîcheur était agréable. Il ne semblait y avoir personne. Et on n'apercevait pas non plus le petit écriteau qui autorisait Konietzka à ne conserver en caisse que trente-cinq dollars, « par arrêté municipal ». Apparemment, Don Bruno ne craignait guère les cambrioleurs. Brückner toussa. Puis il alluma une cigarette. Il s'en était privé, même pendant l'instant de détente

qu'il s'était accordé à la Comodore Plaza. Mais maintenant, il avait un moment de faiblesse.

Le rideau de coquillages, qui séparait cette pièce de la pièce voisine, s'écarta : « Hello, sir ? Est-ce que je peux vous aider ? »

La femme n'avait pas trente-cinq ans. Une mini-jupe en jean moulait ses hanches plantureuses et sa taille était serrée par une ceinture rouge. Elle avait une poitrine remarquable sous un chemisier vert, des jambes remarquables et un remarquable sourire éclatant de blancheur. À part cela, elle était noire.

« Oui. » Brückner, au fond de lui-même, adressa au Ciel une prière : Mon Dieu, faites que Bruno n'ait pas bradé son magasin à quelque idiot ! « Je cherche Mr. Konietzka.

— Il n'est pas là.

— Mais il est à Miami ?

— Naturellement, dit-elle, étonnée, en le fixant de ses yeux ronds et sombres. Où pourrait-il être ?

— Bien sûr ! » Il poussa un énorme soupir de soulagement. « Écoutez, miss, je suis descendu au Dupont. Pourriez-vous lui dire...

— Peut-être préférez-vous le lui dire vous-même, répondit-elle en souriant. Enfin, si cela ne vous dérange pas d'aller au Boatspeople. C'est tout de suite au coin à droite. Vous ne pouvez pas vous tromper. C'est à quelques pas.

— Oui, bien sûr », dit Brückner, et il l'aurait volontiers embrassée.

« Au Boatspeople, il y a justement un tournoi de dominos.

— Ah bon ? Eh bien... »

Il fit un signe de la main et se retrouva dehors.

Le géant qui pratiquait ses doux massages sur les jeunes filles lui fit signe à son tour. Il était bâti comme un boxeur. Peut-être sortait-il de taule. Son torse musclé moulé dans un T-shirt de lutteur était orné de tatouages.

Des dominos ? Little Havana, le quartier cubain, était rattaché au quartier de Coconut Grove. Même à Coconut, il semblait y avoir plus de Latinos que de laborieux Américains blancs payant leurs impôts. La ville de Miami tout entière, malgré ses gratte-ciel en verre et ses rangées interminables d'hôtels pour touristes américains et canadiens de la classe moyenne, était une sorte d'avant-poste du continent sud-américain. Il avait déjà joué aux dominos avec Bruno Konietzka quand ils étaient pilotes de jungle et devaient attendre que la pluie s'arrête enfin, au bord de quelque piste de la forêt vierge péruvienne. Mais aucun peuple ne pratiquait ce jeu avec autant de fanatisme que les Cubains.

La terrasse du Boatspeople, à l'angle de Mango Street et de Dixie Highway, était bondée de jeunes Latinos et de señoras en train de déguster des glaces. La chaleur accablait Brückner. Et le petit lutin qui

martelait sa tempe droite se manifestait à nouveau. Il se sentait aussi chiffonné que son costume.

Mais, à l'intérieur, il faisait frais. Un comptoir des années vingt. Aux murs, des miroirs. Au sol, un carrelage noir et blanc. Et, dans un coin, des nuages de fumée et des groupes de joueurs autour de tables de jeu.

Il le reconnut aussitôt, bien qu'il lui tournât le dos. Il le reconnut non seulement à la façon unique qu'il avait de se tenir sur sa chaise, mais aussi à ses oreilles décollées et à son long cou, toujours un peu penché sur le côté. Peut-être aussi à l'impression de calme qu'il dégageait, au milieu de ces joueurs aux cheveux noirs, tendus comme des ressorts.

Il fit quelques pas. Personne ne leva la tête, personne ne lui prêta attention.

Il posa les mains sur ses épaules et sentit ses muscles à travers l'étoffe légère de la chemise ornée de motifs voyants. Il fallut plus de cinq secondes pour que Konietzka daigne tourner la tête vers lui.

« C'est pas vrai !

— Si.

— Et tu oses t'aventurer jusqu'ici ? Après avoir atterri des centaines de fois dans ce foutu patelin ? Raconte-moi donc pourquoi.

— C'est toute une histoire.

— Oui, mon petit. Et ce n'est pas la seule. »

Il le regarda tranquillement. Il sourit un peu. Il avait onze ans de plus que Brückner, mais il n'y paraissait guère. Peut-être, pensa Brückner, parce qu'il s'est fait poser, entre-temps, ce superbe dentier d'une blancheur éblouissante ?

« Tu veux boire quelque chose ? Non ? Tu viens tout juste de débarquer ? Dis-moi, tu n'es pas complètement crevé ?

— Je devrais l'être, mais je n'arriverais pas à dormir, de toute façon. »

Konietzka le contempla en souriant et hocha la tête sans mot dire. Brückner se rappela que celui qu'il avait devant lui, cet homme au visage basané d'Indien, lui avait appris quasiment tout ce qu'il savait sur l'aviation. Sans compter l'amour de ce foutu métier.

Konietzka le montra du dos de la main. « Señores, puedo presentarles a Usted... » Il s'interrompit et poursuivit en allemand : « J'aurais perdu cette partie stupide, de toute façon. Je m'avoue battu. Viens, fichons le camp ! »

Ensuite, dehors, quand ils remontèrent Mango Street, il s'arrêta brusquement. « Hombre ! Bon Dieu, de quoi as-tu l'air ? Qu'est-ce que tu viens faire à Miami ? Vendre des assurances ?

— Pourquoi des assurances ?

— Ou alors, tu es devenu président de la Lufthansa ? Où as-tu

déniché des fringues aussi chic ?

— À Milan.

— Ah bon, à Milan ? Et pourquoi Miami ?

— C'est ce que je vais t'expliquer, Don Bruno. Mais ça me prendra un peu de temps. »

Le soir tombait, les vitres des gratte-ciel se teintaient de rouge, le ciel prenait des nuances d'un rose kitsch, les bateaux qui glissaient sous le pont de la baie avaient allumé leurs feux de position.

Le vieux cabriolet cabossé Le-Mans de Bruno Konietzka ronronnait agréablement sur la ligne droite de Biscayne. À côté d'eux passait en trombe ce qui, à Miami, portait le nom de « circulation ».

« Un trafic de pièces détachées ? »

Bruno frappa de la paume de sa main la carrosserie cabossée couleur bordeaux métallisé. « Et alors, tu viens me voir et tu veux avoir des informations sur ce trafic ? Tu n'aurais pas pu choisir un meilleur sujet ?

— Je ne l'ai pas choisi, Bruno.

— Non, bien sûr. Et je comprends bien le truc avec ton amie. Est-ce que tu te souviens encore de Lesly ? Non, c'était après ton époque. En tout cas, c'était la femme de ma vie, celle que je voulais. Et un jour qu'elle était allée voir sa mère dans les îles, elle a fait du ski nautique et elle s'est fracassé la tête sur un môle en béton. Ça s'est passé il y a quatre ans. Je ne me suis pas encore remis de cette histoire. Et je ne m'en remettrai jamais. Mais toi, tu veux régler cette affaire tout seul ? C'est un peu mégalo, non ?

— Pourquoi ?

— Attends un peu !

— J'ai déjà quelques bonnes informations », assura Brückner pour se justifier. Mais Bruno n'écoutait pas.

« D'ailleurs, comment finances-tu ton entreprise ? Est-ce que ce club de pilotes te fournit au moins des capitaux ? »

Il répondit par la négative et avoua qu'il avait puisé dans son compte d'épargne et avait de grandes chances d'être viré par la direction de la compagnie pour son absence injustifiée.

« Et tu es descendu au Dupont ? À tes propres frais ?

— Aux frais de qui voudrais-tu que ce soit ?

— Pourquoi est-ce que tu ne t'achèterais pas demain des fringues raisonnables ? J'ai un ami, Kornstein, Luis Kornstein. C'est tout près de chez moi. Tu auras tout ce qu'il te faut pour trois fois moins cher. Après, tu viens chez nous.

— Chez nous ?

— Oui, chez nous. Chez Rebecca et moi. Rebecca, tu la connais, non ? C'est elle qui était au magasin. »

Brückner acquiesça. « La fille brune ?

— La fille brune, persifla Konietzka. Rebecca est noire. Que se passe-t-il ? Tu es devenu raciste ? Non, ça fait sans doute trop longtemps que tu es commandant dans ta compagnie distinguée. Bon, en tout cas, je peux t'affirmer que Rebecca est une chic fille. C'est un oreiller plein de chaleur. Et, puisque nous parlons d'oreillers, j'ai une jolie chambre d'amis. »

Brückner décida de ne pas répondre. Pas maintenant. Ou pas du tout. Peut-être qu'il était agréable de vivre avec Konietzka et son « oreiller plein de chaleur », mais l'idée ne lui plaisait pas. Il avait besoin de son indépendance et, plus encore, de ces heures où il pourrait réfléchir et se réconcilier avec lui-même. Et sans avoir à tenir compte de personne.

« As-tu déjà entendu le nom de Global Wings, Bruno ?

— Qu'est-ce que c'est ?

— Un fournisseur de pièces détachées. Spécialisé dans l'électronique.

— Il y en a beaucoup de ce genre. » La voiture accéléra, pour franchir les feux à l'Omni-Tower, avant qu'ils ne passent au rouge. « Tu veux savoir pourquoi ton histoire m'amuse ?

— Je t'écoute.

— Hier soir – quelle heure est-il ? dix-neuf heures –, donc, hier soir, vers dix-neuf heures, il y a vingt-quatre heures, juste au moment où j'allais fermer le magasin, un type est entré pour me commander tout un train d'atterrissage de 737. Il avait apporté avec lui le manuel avec les dessins et les numéros.

— Je croyais que tu avais une agence de voyages.

— C'est bien ce que j'ai. Mais j'ai aussi mes contacts.

— Et que veut dire “commander” ? »

Bruno Konietzka lui lança un bref regard et se mit à rire. C'était un rire qui faisait participer le larynx, sans trop fatiguer les cordes vocales, le vieux rire de Konietzka. « Tu en viens assez vite au point essentiel, jeune homme. C'est ça qui est intéressant. Le type s'appelle Lopez.

— Voilà qui est instructif.

— Il n'y a pas beaucoup d'autres noms ici, à part Lopez, Mendez, Sanchez, Garcia... Bon, en tout cas, ce Lopez est directeur de quelque ligne intérieure du Costa Rica. Ils n'ont rien d'autre que de l'air dans leur caisse. C'est pourquoi commander signifie pour eux “faucher”. Tu comprends ?

— Pas un mot.

— C'est bien ton problème, Paul. Tu viens me voir, tu commences à me raconter tes histoires de pièces trafiquées et tu n'as pas la moindre idée de ce que ça signifie ici. Ni de ce qui se passe dans le coin ! Hier

Lopez, aujourd'hui toi.

— Des pièces volées sur commande ?

— Ben alors, tu ne sais pas ce que coûte un train d'atterrissage ? Dans les quatre-vingt mille dollars ! C'est pas rien ! Ici, on démonte et on emporte, sur commande, dans une camionnette, des réacteurs entiers.

— Tu plaisantes !

— J'aime bien plaisanter, dit Bruno Konietzka. Mais pas avec ça. »

À quelque cinq cents mètres de la route d'accès à l'aéroport, ils avaient quitté l'Airport Express Way, afin de prendre une petite route, et avaient contourné un terrain bétonné, sur lequel s'amoncelait une montagne de containers abandonnés, pour parvenir à une voie droite et étroite qui menait à nouveau vers l'aéroport.

La voiture de Konietzka cahotait sur les nids-de-poule. Brückner observa là-bas, dans la lumière, un DC-9, qui roulait en sifflant sur la bande de béton, décollait et s'élevait en flèche dans le ciel nocturne.

Bruno ne semblait plus désirer d'autres explications. Quant à Brückner, il n'avait plus envie qu'on lui pose d'autres questions.

Pourtant, il entendit à nouveau la voix de son compagnon : « Regarde la clôture, là. Regarde-la bien. Pour autant que tu puisses encore la voir. »

Brückner obéit.

« Des tubulures, dit Konietzka. Du grillage de fil de fer. Le matériel le moins cher. En haut, tu as deux rangs de fil barbelé. Le tout fait environ deux mètres vingt de haut.

— Je vois », dit Brückner.

Ils roulaient à présent parallèlement à la clôture longue de plusieurs kilomètres, qui entourait l'aéroport international de Miami. Elle était plongée dans l'obscurité. Les feuilles lancéolées des agaves la recouvraient en partie. Des agaves poussaient aussi à droite du chemin, et ils formaient ainsi une véritable haie menant à un bâtiment bas construit en briques blanchies à la chaux qui, éclairé par quelques projecteurs, semblait les attendre.

Bruno Konietzka fit crisser les pneus sur le gravier du parking, s'arrêta et descendit. Brückner regarda autour de lui.

À Miami, il y avait de tout, surtout de l'Art déco, vrai ou imité ; à Opa-Locka, on trouvait même des minarets arabes, le style colonial fleurissait en tout cas dans tous les coins. Ici, c'était une hacienda ou une gargote mexicaine, où il faisait bon s'asseoir, le soir, sous l'avant-toit lourd, que soutenaient des colonnes en bois. Du moins l'ambiance semblait-elle agréable. Et la musique des mariachis était diffusée assez doucement pour ne pas porter sur les nerfs. D'ailleurs, que pouvait-elle contre les turbines qui vrombissaient là-bas, sur l'aéroport ?

« Allez, viens ! » D'un geste plein d'assurance, Bruno s'empara de l'avant-bras de Brückner et l'entraîna vers le bâtiment, en lui disant : « Ils font un agneau rôti extra. Un *cordero* comme ça, tu n'en as encore jamais mangé ! »

Brückner essaya de se faire une idée de la clientèle : peu de Latinos, mais tout un tas de yuppies et autres intellos. Les femmes étaient jolies. Sans doute des employées de compagnies aériennes. Les quelques Latinos chuchotaient dans un coin. Comme toujours, ils étaient strictement habillés de noir. Et, comme souvent, ils se parlaient à l'oreille.

« Don Bruno ! Buenas tardes. »

Un maître d'hôtel maigre au visage chevalin, les cheveux noirs et gominés, la taille serrée par une large ceinture rouge, les conduisit jusqu'à une table, qui se trouvait dans la partie de la terrasse la plus éloignée de l'aéroport. Ils commandèrent deux sherrys, deux bouteilles de San Miguel et prirent possession de la carte.

« Onofré Sanchez est là ? demanda Bruno.

— Mais certainement, Don Bruno. Il est toujours là, à cette heure-ci. Vous désirez lui parler ?

— C'est pas pressé. On va manger d'abord. Mon ami a une faim de loup. C'est pas vrai ?

— Si, je crois. »

Brückner n'en savait rien, à vrai dire. Il ne savait qu'une chose : il fallait qu'il se débarrasse de ses fichus maux de tête. Et le plus vite possible. Surtout pendant toute la durée de son séjour à Miami. Avec nostalgie, il songea à la bouteille de grappa qui lui avait été d'un si grand secours pendant sa conversation avec Peter Bernier. Que pouvait-il bien faire, celui-là ? Sans intérêt...

Une serveuse apporta un plat de hors-d'œuvre : crevettes et fruits de mer, avec une sauce bien relevée au piment. Brückner abandonna le sherry et plongea une crevette dans la sauce, en se demandant s'il ne serait pas bon de faire descendre le tout avec une bonne rasade de tequila ou de quelque eau-de-vie bien forte. Il y renonça et constata avec satisfaction que la sauce d'enfer faisait son effet. Il y vit plus clair, à nouveau. Il suivit des yeux les appareils qui, là-bas, atterrissaient et décollaient, et se sentit bien en entendant tous ces bruits familiers : le diesel d'un tracteur, le chant des réacteurs au ralenti, les grincements d'un frein – et puis, toujours, le mugissement haletant au décollage, le tonnerre des inverseurs de poussée à l'atterrissage. Tout cela agréablement, à distance. Son univers.

« Salud !

— Salud !

— C'est bon de te voir, dit Konietzka. Ça me rappelle un tas de choses du passé. C'étaient d'autres temps, n'est-ce pas ?

— Le bon temps », dit Brückner en vidant son verre de bière. Il essaya par deux fois de remettre son sujet sur le tapis, mais Konietzka ne semblait pas très désireux d'y revenir, et il y renonça. Il dévora une montagne de côtelettes d'agneau, s'essuya la bouche et laissa son regard errer sur la terrasse et les visages éclairés par les lampes tempête.

« Si tu faisais un petit tour ici, tu pourrais en apprendre pas mal.

— C'est quel genre de gens ?

— Eh bien, le genre habituel. Des gens qui aiment bien rouler en Porsche. Ou en Volvo, ou en Saab – et qui se demandent comment diable ils vont arriver à payer les traites jusqu'au bout. Il y en a un tas qui viennent des compagnies aériennes. Là-bas, ils travaillent pour des agences de transport. Mais, dès qu'il s'agit de se faire de l'argent facile, ils sont tous de la partie.

— L'écoulement des pièces trafiquées ? Est-ce que ce serait ça, par hasard, de l'argent facile ?

— Certainement. La table là-bas, c'était celle de Van Dell, il y a encore trois semaines. Il travaillait pour les British Airlines. Puis ils ont passé au peigne fin son appartement de Miami Beach. Des agents de la TSD.

— Qu'est-ce que c'est que ça ?

— La TSD ? Transport Security Department. Et tu sais ce qu'ils y ont trouvé ? Deux FMC flambant neufs. Eh bien, qu'est-ce que t'en dis ? »

Brückner ne dit rien. FMC, Flight Management Computer, le fin du fin ! Il n'en connaissait pas le prix exact, mais ce genre de truc coûtait au moins entre cinquante et soixante mille dollars.

« Des pilotes automatiques venant de Miami, reprit Konietzka en faisant signe au serveur de lui apporter une autre bière.

— Et les contrôles ?

— Les contrôles... » Konietzka secoua la tête. « Tu veux dire les contrôles de matériel ? Tout arrive dans des cartons. Le carton ne coûte pas cher. Et des imprimeurs qui fabriquent un emballage d'origine avec les papiers et les tampons, on en trouve à la pelle. »

Il lui fallait digérer tout cela. Et c'était bigrement lourd à digérer... Malgré tous les problèmes qu'il devait y avoir dans un pays aussi gigantesque et avec un marché aussi insensé, il restait quand même la FAA, la Federal Aviation Administration, l'administration fédérale de l'aviation américaine, qui avait été la première au monde à imposer des contrôles précis, des procédures et des règlements de réception tant pour les pièces que pour leurs fabricants.

« Il y a pourtant la FAA ? Et le TSD ? Tu m'as bien raconté qu'ils avaient leurs propres détectives ?

— Oui, c'est vrai. Pour autant que je puisse en juger, ce sont les

seuls qui cherchent à faire quelque chose. Eux et le FBI. Mais la FAA reste ce tas de merde qu'elle a toujours été. Une écurie de fonctionnaires de Washington. Rien d'autre.

— Tu as des contacts avec les gens du TSD ? »

Bruno fit non de la tête. « Et même si j'en avais, ça ne te servirait à rien. Le problème a pris bien trop d'ampleur pour qu'on puisse le maîtriser. Je peux te prédire une chose : si ça continue comme ça, à la fin du millénaire, il y aura un avion qui s'écrasera chaque semaine. Ça, je peux te le garantir. »

Paul Brückner s'empara d'un cure-dents pour se débarrasser d'un reste de viande filandreuse.

« Autre chose, Bruno. Global Wings ? Est-ce que tu as déjà rencontré ce nom ? Est-ce que tu l'as entendu quelque part ?

— Ça fait déjà trois fois que tu me le demandes. Ma réponse ne sera pas différente. J'ai une bonne mémoire, Paul, tu le sais. Mais vraiment, je ne connais pas ce nom.

— Puisque nous sommes sur ce sujet : quelqu'un, disons, qui fait du trafic de disques de frein ou d'ailettes de réacteur ne propose quand même pas du matériel électronique ?

— Ce serait logique. Mais tout ce trafic n'a rien à voir avec la logique. Seulement avec la demande. Le business, c'est les pièces détachées. Trafiquées ou non. Et on s'approvisionne, tout simplement. Tout le monde est spécialiste là-dedans. Les pièces détachées sont faites pour qu'on se les procure. Et qu'on gagne du fric dessus. Naturellement, il y a quelques spécialistes. Ce sont les gens qui ont une licence, mais ils se comptent sur les doigts de la main : ils livrent aux ateliers d'entretien ou de réparation de la Floride jusqu'au Canada. Le reste trafique ce qu'il peut. »

À la table voisine, des cris s'élevèrent. Puis des nuées de points lumineux apparurent : un gâteau glacé, flambé et recouvert de bougies qui crépitaient comme des fusées.

« Happy birthday ! »

Il y avait à la table quelques jolies filles, très jeunes. Elles chantaient à tue-tête et d'une voix perçante. Elles étaient déjà bien éméchées pour leur âge, pensa Brückner. L'une d'elles, mince comme un jonc, le chemisier noué sur les seins, faisait onduler son bassin au rythme de la salsa, en rejetant la tête en arrière, et les autres convives frappaient dans leurs mains comme des fous.

Un gros homme se détacha du groupe et vint vers eux. Lui aussi arborait une chemise bariolée, mais, à la différence de Bruno, il l'avait ouverte presque jusqu'au nombril. Sur son torse brun, luisant de sueur, pendait une grosse croix en or. D'aimables rides plissaient son visage rond et cordial de Latino. Avec sa chemise bariolée, il portait un pantalon blanc et des chaussures blanches ornées de glands.

Brückner le trouva assez impressionnant. Et il lui parut intéressant que Bruno eût de tels amis. Il semblait en avoir partout. Dans tous les coins.

« Don Bruno ! » Il ouvrit les bras. « Je suis ravi de vous voir ici. Mais je n'ai pas besoin de vous le dire.

— Non, je m'en moque, Onofré. Et je n'y crois pas non plus. »

Onofré grimaça un sourire. « Est-ce que le repas était bon, au moins ? » Il jeta un regard bref et rapide en direction de Brückner.

« Le repas ? Oui, bien sûr – c'est un vieil ami à moi. Pucallpa Airlines. Sais-tu au moins où se trouve Pucallpa ?

— Aucune idée.

— Ça n'a pas d'importance. Pour vous, les Marielitos, il n'existe de toute façon que Cuba et Miami. L'horizon s'arrête là. Pucallpa, c'est en Amazonie, et là où il fait le plus chaud. Tu survoles les Andes, et si tu ne les franchis pas, tu longes les vallées des Andes. Et puis tu atterris dans un bled du nom de Tingo Maria. Enfin, tu atterris, si ce n'est pas la saison des pluies. Et si tu repars et que tu continues, tu te retrouves chez les crocodiles, à Pucallpa. C'était notre job, pendant quelques petites années. N'est-ce pas, Paul ? »

Brückner acquiesça.

« J'aime tellement entendre ses histoires, señor. Si vous êtes un de ses amis, vous êtes aussi le mien. Vous savez, les histoires de Bruno sont les plus passionnantes de toute la région.

— Je veux bien le croire.

— Tu bois quelque chose avec nous, Onofré ?

— San Miguel ? » Onofré secoua la tête.

« Écoute-moi. » Bruno se pencha au-dessus de la table. « Nous parlons de pièces de rechange, d'électronique, de pilotes automatiques. As-tu des contacts ? Raconte-moi un peu.

— Dios mío, Don Bruno, pourquoi est-ce que j'en aurais ? »

Konietzka ricana. « Mon pauvre Onofré. Tu es celui qui s'y connaît le mieux, ici. Mais, tenons-nous-en là. Devant mon ami, tu n'as pas à être gêné. Il est comme mon frère.

— Eh bien..., souffla Onofré.

— Qu'est-ce que tu veux dire ?

— Je suppose qu'il y a un tas de gens là-dedans.

— Tu supposes ?

— Tenez, Don Bruno, ce n'est vraiment pas le bon moment pour discuter. Et on ne peut pas non plus parler au téléphone. Mais nous pourrions peut-être nous voir demain dans la matinée. J'ai une sorte de petit bureau...

— C'est juste. Red Road ?

— Oui, exactement. »

Il sourit à nouveau, posa la main sur l'épaule de Konietzka, puis

l'ôta pour la tendre à Brückner. Paul ne fit que l'effleurer. « Avez-vous déjà entendu le nom de Global Wings, Mr. Sanchez ?

— Global Wings ? » Il réfléchit. Il ne faisait pas semblant, il réfléchissait vraiment. Puis Onofré Sanchez secoua sa tête massive.

Clac ! Il avait raté ce fichu moustique. Bruno prit son virage trop brusquement.

« Il y a du spray dans la boîte à gants, dit Konietzka en riant. Ça ne sert à rien de se mettre K.O. soi-même. Ces putains de moustiques sont vraiment chez eux ici. Là-bas, ce sont les Everglades. »

Brückner regarda la bande plate et noire, au-dessus de laquelle un croissant de lune semblait perdu dans le ciel. Au bord de la route, on n'apercevait plus que des silhouettes de maisons, de petits lotissements qui, pour la plupart, semblaient avoir été abandonnés au stade du gros œuvre. À droite s'étendait la plage scintillante des lumières de la ville, mais à gauche, derrière les ruines, commençait la zone des marais : une véritable jungle, une ceinture de mangroves remplies d'alligators et de moustiques. Elle enserrait Miami. De l'autre côté, c'était la mer qui attendait.

Brückner ouvrit l'abattant de la boîte à gants, y fourragea, trouva la boîte contenant le produit insecticide et s'en vaporisa le visage. Le produit sentait la cannelle.

La route dessina une nouvelle courbe vers la droite et déboucha sur une voie plus importante.

« Et où allons-nous maintenant ? demanda Brückner.

— Leçon de choses, Paul. Si tu veux, bien sûr. Mais il faut que je mette la main sur Pablo Ochera. Voici ce qui se passe : je me suis procuré un vieux zinc, un Moth. Année de construction : 63. Il n'était pas beau à voir. Je me le suis fait bricoler. Tu vas rire, mais aujourd'hui le Moth vole mieux que le Bucker avec lequel j'ai fait autrefois mes premiers loopings à Lima.

— Tu ne peux pas décrocher ?

— Et pourquoi je le ferais ? Le vol acrobatique, c'est comme une drogue. Tout le monde le sait... Mais essaie d'exécuter un "immelman" avec un disque intervertébral déplacé ! En tout cas, Ochera a un cousin. Et ce cousin opère de vrais miracles sur les disques déplacés. Le problème, c'est que ni Pablo ni le guérisseur de vertèbres n'ont le téléphone. Ce serait la première chose...

— Et l'autre ?

— L'autre, c'est le quartier qui entoure Emory Street. C'est là qu'ils sont tous rassemblés, les marchands de ferraille. Et je pense que tu devrais y jeter un coup d'œil pour savoir où tu es : au dernier maillon de la chaîne.

— Et Ochera fait aussi partie des marchands de ferraille ?

— Il en fait partie, lui aussi. Autrefois, Pablo était un dealer de coke très florissant, à Coconut. Puis un jour, je l'ai rencontré au Boatspeople et je lui ai dit : "Écoute, Pablo, j'ai entendu dire que tu avais changé ton fusil d'épaule et que tu t'occupais maintenant de pièces détachées. C'est exact ?" Tu sais ce qu'il m'a répondu ? "C'est vrai, Don Bruno. Et je peux aussi vous expliquer pourquoi. D'abord, on se fait plus d'argent avec. Et deuxièmement, on rencontre des gens chic..." » Konietzka se remit à rire. « Et pourtant, il circule toujours avec son flingue, comme avant. »

Brückner pensa au pistolet que sa main avait rencontré peu de temps avant, en fourrageant dans la boîte à gants de Konietzka. Au toucher, il lui avait semblé que c'était un 32. Il n'avait aucune envie d'interroger Bruno à ce sujet. On était à Miami, après tout. La ville qui possédait le pourcentage de meurtres le plus élevé des États-Unis.

La voiture s'engagea en ronflant dans un embranchement qui menait à une autoroute à quatre voies. « Le boulevard Le-Jeune va exactement du nord au sud, expliqua Bruno. Les boulevards sont toujours nord-sud, et les rues est-ouest. »

Brückner passa la main sous sa chemise pour essuyer la sueur qui lui coulait le long des côtes. Le vent de la course ne changeait rien. Sa belle veste n'était plus depuis longtemps qu'un vilain petit tas sur la banquette arrière...

Encore une sortie. Les arbres disparurent. Des lampes à arc, des étendues de béton. Un parc industriel. Une lumière froide et bleuâtre sur des agaves poussiéreux. Des buissons de lauriers à moitié crevés, des cyprès rongés par la poussière. À gauche s'étendait un cimetière de voitures.

Bruno conduisait très lentement, à présent. Il montra quelque chose sur sa droite. Une baraque basse et sordide, faite de briques creuses de ciment, s'élevait le long de la route. Elle ressemblait à un atelier de réparations de voitures. Peut-être ces ateliers étaient-ils plus grands que les garages ordinaires. Et le toit en ciment s'avancait assez largement. Sur le rebord du toit était accrochée une enseigne publicitaire rongée par le soleil et le vent : « Aircraft Repair Shop. » Et derrière : « FAA. »

FAA ? Les caractères suivants étaient trop encrassés pour qu'on pût les déchiffrer. Mais ne signifiaient-ils pas « licensed » : « avec l'autorisation de »... ?

Une licence de l'administration fédérale de l'aviation ? Pour ce hangar ?

La Le-Mans avait tourné dans une rue latérale. Konietzka lui montra encore trois « entreprises de réparations d'avions ». Les ateliers paraissaient plus modernes que le précédent. Pourtant, le premier semblait ne pas s'occuper seulement de réparations d'avions, mais

aussi de caravanes. Il y en avait des douzaines garées derrière une clôture en fer rouillée. On pouvait y lire une fois de plus : « Aircraft Corporation. »

Ceux-là avaient au moins renoncé au « FAA » : « Spécialiste Cessna. » C'était sans fin. Bruno n'arrêtait plus de lever la main sans dire un mot. Des hangars, l'un après l'autre. Et ils avaient tous quelque chose à voir avec les avions, les pièces d'avions ou les réparations d'avions.

Ou ils faisaient semblant...

C'est vraiment le dernier maillon de la chaîne, pensa Brückner. Ici prenaient fin toutes les illusions. Cela dépassait son imagination. Naturellement, Bruno avait raison quand il lui rappelait les conditions auxquelles ils avaient eu à faire face autrefois, au Pérou, les combats qu'ils avaient dû mener et les trucs qu'ils avaient été obligés d'inventer pour pouvoir remettre en état l'un de leurs vieux DC-3. Mais on n'était pas en Amazonie ici, on était à Miami, USA, le pays du progrès, le fief de la technologie.

La voiture, en ronflant, prit un virage à droite. Bruno avait mis le cap sur une maison d'angle. Au-dessus de l'entrée était inscrit en lettres d'un aimable rose bonbon le nom du bistrot : El Ranchero.

Rien ici n'évoquait un ranchero, si ce n'est Bruno, à la rigueur, qui, après avoir lancé : « Un moment, Paul ! », se pencha à nouveau au-dessus de la portière, ouvrit la boîte à gants et en sortit le 32. Il le fourra dans sa ceinture. « Ce n'est qu'un jouet, mais je ne tiens pas à me le faire piquer. »

Brückner le suivit dans une grande pièce fraîche. Elle était vide – à l'exception d'un couple âgé qui, à l'autre bout, regardait un feuilleton télévisé. Le sol était fait de ciment teinté en rouge. Les tables étaient recouvertes d'une imitation de marbre en plastique bon marché. Une longue vitrine courait le long du mur. Elle ne contenait, hormis quelques bouteilles de coca, que des bonbons, des cacahuètes et des petits paquets de chewing-gums. Ils s'assirent près de l'entrée devant l'une des fenêtres ouvertes, d'où l'on pouvait garder un œil sur la Le Mans.

« Bon Dieu, j'ai besoin d'une bière. » Bruno frappa impatiemment de la jointure du doigt le plateau de la table. Il ne l'avait pas fait très fort, mais de la porte ouverte de la cuisine jaillit aussitôt une jeune fille. Elle était très jeune, gracieuse, avec un joli visage en forme de cœur et des cheveux noirs relevés. Elle portait sur un léger boxer-short bleu un T-shirt vert au décolleté profond avec l'inscription « Don't kiss me ».

« Alors, une bière ? dit Konietzka. Ou tu préfères peut-être un whisky ? »

Paul secoua la tête.

Elle apporta les verres et leur sourit.

« Dites-moi, est-ce que Pablo Ochera était là aujourd'hui ? »

Elle fit signe que non.

« Mais il fait souvent une apparition à cette heure-là.

— Pablo ? Ça dépend. Tous les deux ou trois jours...

— Mais il est ici ?

— Je n'en sais rien, señor.

— Il habite tout près, trois maisons plus loin. Dans un joli jardin, d'ailleurs, expliqua Bruno. Un tas de bougainvillées. Il vit dans une sorte de vieille villa des années vingt, qu'il a achetée pour une bouchée de pain. Je crois même en viager. Il a encore dû rouler quelque vieille dame. »

Bruno s'empara de son verre de bière et le reposa lentement, très lentement. Brückner, à son tour, tourna la tête vers la porte.

Ils étaient entrés presque silencieusement. Les semelles de corde recouvertes de caoutchouc de leurs baskets étouffaient le bruit de leurs pas. Ils portaient des jeans noirs, des ceinturons noirs et des vestes de nylon légères. Leurs visages étaient dissimulés par des foulards. On ne distinguait que leurs yeux sombres. Seule différence : l'un des deux était presque plus grand d'une tête.

Le plus grand s'immobilisa dans l'embrasure de la porte, plongea la main dans sa chemise et en sortit un couteau. La lame était mince et longue d'une quinzaine de centimètres. Il la passa sur sa paume, comme pour en éprouver le tranchant, sans quitter des yeux une seconde Konietzka et Brückner.

Brückner s'était à moitié levé.

Konietzka le força à se rasseoir et secoua la tête. Brückner pensa au pistolet dans la ceinture de son ami. Bon sang, pourquoi n'intervenait-il pas ? Les deux personnes âgées s'étaient redressées, mais restaient assises, raides sur leur chaise. Tous les deux, l'homme comme la femme, avaient posé les mains à plat sur la table. La femme portait un joli corsage européen démodé, froncé au cou, couleur framboise. Elle avait fermé les yeux, comme pour s'exclure de tout ce qui pouvait arriver.

« Rosi, dit le plus petit.

— Je ne m'appelle pas Rosi.

— Pour moi, tu t'appelles Rosi. Pour moi, elles s'appellent toutes Rosi. Comment ça va, Rosi... »

À petits pas souples, il s'était approché de la caisse. Puis une courroie de cuir apparut dans sa main et il la lança autour du cou de la fille. Elle émit un râle, fit un geste de défense et voulut se pencher en avant. Il lui tira la tête en arrière. Brückner se leva à nouveau, mais Bruno le força une fois de plus à se rasseoir. « Laisse tomber »,

chuchota-t-il.

C'était peut-être inutile, mais bon Dieu ! Le type qui était resté près de la porte avait cessé de jouer avec son couteau. Il était maintenant en position de combat.

« Fais voir, Rosi... »

La jeune fille déglutit. Ses yeux étaient révoltés. Elle ne bougeait plus. Le jeune à la veste de nylon bleue ouvrit la caisse de la main gauche, empoigna l'argent, qu'il fourra dans sa poche, jaugea le vieux couple d'un regard bref, secoua la tête, puis ils disparurent aussi vite qu'ils étaient venus.

Brückner bondit sur ses pieds et courut jusqu'à la fenêtre. Il n'y avait plus que la voiture de Konietzka et la place vide.

Bruno se leva à son tour. Il passa derrière le comptoir. La fille était assise par terre, ses épaules tressaillaient et elle laissait échapper des petits sanglots étouffés.

« Venez, dit Konietzka en l'aidant à se remettre sur ses jambes. Ils sont partis. »

Elle se contenta de le fixer d'un œil hagard. Elle ne devait même pas le comprendre. Ses dents claquaient. « Allez, venez ! » Il saisit un verre, y versa du whisky et le poussa vers elle. Elle secoua la tête. Sa main droite, en tremblant, appuya sur le bouton qui se trouvait sous la caisse.

« Calmez-vous maintenant ! Il y avait beaucoup ?

— Vingt...

— Venez, buvez un coup, ça ira mieux ! »

La porte de la cuisine s'ouvrit brusquement. Un gros homme en tenue de jogging, un énorme 38 Spécial chromé à la main, fit irruption dans la salle. Il posa son arme sur le comptoir.

« Ils sont partis, non ? »

Brückner hocha la tête. « Ils l'ont menacée. Mais je crois qu'ils n'ont pas trouvé plus de vingt dollars.

— Vingt dollars... » L'homme secoua la tête. « Viens, Polly. Viens ici. »

Elle posa la tête sur son épaule et il lui caressa le dos. « Je voudrais rentrer à la maison, oncle Arthur, je ne veux plus rester ici, je veux rentrer à la maison.

— Ça va, mon petit – vous savez, elle vient de Fort Myers et elle n'est là que depuis trois mois. Je crois qu'elle ne s'y fait pas. D'ailleurs, personne ne s'y fait. Moi aussi, j'en ai ma claque ! L'année dernière, ça arrivait tous les deux mois, mais en août et en septembre, j'ai déjà eu quatre attaques de ce genre. Est-ce que quelqu'un peut me dire si ça va continuer longtemps comme ça ? J'ai trois enfants... Naturellement, je pourrais faire le serveur n'importe où. Mais tout ce fric que j'ai placé dans la boutique, où est-ce que je le retrouverai ?

Qui me le rendra ? »

Il parlait calmement, presque à voix basse, et ses doigts caressaient sans relâche les délicates épaules de la jeune fille.

Brückner vit que ses yeux étaient humides.

Ils payèrent et sortirent. Ils montèrent dans la voiture.

« J'aimerais bien savoir s'ils se seraient permis ça, si Pablo avait été là, dit Konietzka.

— Pablo, s'emporta Brückner, bon Dieu, pourquoi n'es-tu pas intervenu ? Tu as un pistolet à la ceinture et tu te contentes de regarder. »

Konietzka mit le moteur en route. « On ne peut parler comme ça que quand on n'y connaît rien. T'as pas vu les yeux de ces types ? Ils sont bourrés de coke, de crack ou d'une saloperie de ce genre. Crois-tu qu'ils se laisseraient effrayer par un 32 ? Ça, c'est une chose. En plus, ils ont eux-mêmes des armes. Ils ne les montrent pas, uniquement pour qu'on ne puisse pas les accuser de port d'armes à feu devant un tribunal. S'ils se font pincer, ils écopent de deux fois plus avec un pistolet qu'avec une arme blanche, un couteau, tu piges ? »

Brückner appuya la tête contre le dossier et ferma les yeux. Il n'avait plus envie de piger autre chose.

Au bar du Dupont, il faisait frais, ils avaient baissé la climatisation à vingt et un degrés. Brückner apprécia. Assis près de la fenêtre, un thé au citron devant lui, il contemplait en fumant une cigarette la baie avec ses bateaux et ses embarcations pour touristes. Il avait abandonné les Chesterfield pour revenir aux Kool, son ancienne marque. Naturellement, le goût de menthe pouvait vous porter sur les nerfs, mais, d'une certaine manière, c'était rafraîchissant.

Le bar était vide, à l'exception de la table d'angle et d'un couple d'amoureux, qui depuis un bon bout de temps se regardait dans les yeux sans mot dire, en mangeant une glace. Des haut-parleurs diffusaient l'habituelle musique à l'usage des ménagères de l'après-midi, douceâtre, kitsch et agréable. Brückner avait devant lui un bloc de papier de l'hôtel et son agenda. Il s'arrêta d'écrire et se mit à dessiner des petits bonshommes. L'un d'eux avait, comme le jeune de la veille, un long couteau à la main. Il contempla le dessin.

Que s'était-il passé, en fait ?

Une semaine auparavant, il avait tiré du lit, dans un endroit du nom d'Arenal, le directeur technique d'une compagnie aérienne. Il l'avait poussé sous la douche de sa chambre d'hôtel et avait tourné le robinet d'eau chaude si fort que l'autre en avait hurlé de douleur. Quelques jours après, il avait pénétré dans le chalet d'un damné Suisse du Tessin, avait failli faire mourir de peur une femme, pour finir par brûler au chalumeau les oreilles de son amant. Et après ? Après, c'est

lui qui avait été en mauvaise posture. Le long du mur d'enceinte d'une briqueterie. Il en avait été quitte pour quelques rafales de mitraille. Et la veille au soir ? Bon, le jeune au couteau n'était pas digne d'attention. C'était un pur hasard. Des brouilles – aussi insignifiant que la « Libyan Connection » d'Enslin. C'est sûr qu'ils voulaient se débarrasser de lui, et il était probable qu'en Amérique ils avaient des contacts et la possibilité de le faire. Mais il les avait semés. Et il était peu vraisemblable qu'ils le cherchent ici.

Tout de même, pensa-t-il, c'est un job qui donne de sacrées poussées d'adrénaline. Plus palpitant, en tout cas, que je ne me l'étais imaginé, Anja. Et j'ai fait une autre découverte encore : l'ancien Paul Brückner, celui avec son petit jardin devant sa maison de Heidelberg, ses poissons rouges, son uniforme fraîchement repassé et son plan d'épargne-logement, n'existe plus. On peut le mettre au rancart. Et l'autre, celui qui fait son apparition à présent, peut-être a-t-il existé jadis, mais alors, au Pérou. Et qui était-il à cette époque ? Un jeune homme qui ne comprenait pas que sa quête d'aventures était stupide. Et ensuite ? Mieux vaut l'oublier, Anja...

Il fit signe au garçon.

« Vous avez de la grappa ? »

— Naturellement, sir. Cela va sans dire.

— Dans ce cas, apportez-m'en une. Mais ne mettez pas de glace dedans.

— Évidemment, sir. » Le serveur haussa les sourcils. Il le faisait d'une manière vraiment dramatique.

Ce qui est important, pensa Brückner, ce ne sont pas les gens à qui nous avons affaire, c'est la prochaine étape. Et le résultat jusqu'à présent n'a vraiment rien de reluisant.

Il s'était levé ce jour-là à huit heures, avait pris une douche, bu un café et s'était fait conduire jusqu'à un bâtiment de la Plagier Street. Là, au quatrième étage, il s'était présenté à l'agence de la Fédéral Aviation Administration avec un document de la Lufthansa, qui certifiait son appartenance à la commission d'enquête de Majorque. De cette manière peu orthodoxe, il avait fini par se retrouver assez rapidement devant un monsieur aux lunettes sans monture, qui avait planté un imposant drapeau américain derrière son peu reluisant bureau directorial. Il lui avait déclaré que son administration seconderait naturellement Mr. Brückner dans ses recherches, dans la mesure de ses possibilités, qu'elle s'était en outre toujours montrée reconnaissante d'avoir des renseignements venant d'Europe, mais que, étant donné les circonstances, il serait préférable qu'il présente d'abord un rapport détaillé où il exposerait ses idées. Car, « en fin de compte, n'est-ce pas, sir ? », il était toujours délicat d'intervenir dans

une enquête en cours, qui plus est une enquête de ce genre, à son stade initial, quand bon nombre de faits restaient encore obscurs, sans compter les risques juridiques encourus.

Brückner avait haussé les épaules.

Sur le bureau, il avait aperçu une étiquette. Le monsieur assis devant le drapeau s'appelait Edward F. Sullivan junior.

« Mr. Sullivan, nous autres, pilotes européens, nous considérons la FAA, en général, comme une administration très active.

— Que voulez-vous dire, commandant ? Bien sûr que nous sommes une administration très active. Et comment ! Sans la FAA, les lois qui permettent de lutter contre le trafic des pièces détachées n'existeraient même pas. »

Brückner pensa à tous les hangars qu'il avait vus la veille.

« Mais le trafic des pièces détachées semble se développer d'une manière effrénée, ici, à Miami. J'ai pu m'en assurer de mes propres yeux. Dans la catastrophe de Majorque, les pistes que nous avons mènent également sans équivoque à Miami. Comme dans le cas du Convair norvégien accidenté. Pourtant, dans cette affaire-là, personne n'a eu à rendre de comptes.

— Je ne sais pas où vous voulez en venir avec ces remarques, commandant. Dans le cas où je devrais les interpréter comme des critiques, je ne peux vous dire qu'une chose : aucune administration au monde, fût-elle allemande – et à plus forte raison l'administration de l'aviation fédérale allemande –, ne peut être contrainte d'agir sans des bases solides, raisonnables. C'est ce qui s'est passé, par exemple, dans le cas du Convair... Malheureusement, il y a aussi une autre explication. En ce qui concerne Miami, il faut considérer que déjà, par tradition historique, cette ville compte parmi celles qui ont donné une impulsion à l'industrie aéronautique américaine. En conséquence s'y sont développées non seulement une culture industrielle, mais aussi des branches d'activité correspondantes. Pourtant, personne n'en parle aujourd'hui. Il n'est question que de “pièces trafiquées” ! Dois-je vous dire pourquoi ? Parce que les médias font monter la mayonnaise. Une sorte d'hystérie s'est répandue. Comment pourrions-nous réagir aussitôt au moindre soupçon, à la moindre indication ? C'est impossible. Ce qu'il nous faut, ce sont des documents, des preuves solides. L'hypothèse, fondée sur de simples soupçons, d'une infiltration de pilotes automatiques trafiqués dans une maintenance suisse, pour remplacer des pièces d'origine parties pour la Libye – bon, excusez-moi, mais... »

Brückner avait pris congé poliment. Il n'y avait rien à espérer ici.

Que faire maintenant ? Les aiguilles de bronze de la pendule de style Chesterton au-dessus du bar indiquaient onze heures dix. Wilkens serait encore assis derrière son bureau.

Il fit signe au garçon, le régla et demanda au central de le mettre en communication avec l'association Cockpit à Francfort.

« Alors, vieux, qu'est-ce que tu fais ?

— Je suis dans le bar de l'hôtel et je réfléchis. Enfin... j'étais dans le bar de l'hôtel.

— Ça ne te fera pas de mal de réfléchir. De mon côté, j'ai eu une conversation avec Rebner et j'ai réussi à obtenir de lui une sorte de moratoire. Il va intervenir pour qu'on t'accorde encore un peu de temps.

— Qu'est-ce que tu entends par "un peu de temps" ?

— Ce sont les termes qu'il a employés. Et le dernier délai serait dans deux semaines.

— O.K., très bien. Si tu savais à quel point Rebner est loin de mes préoccupations ! À des années-lumière ! »

Wilkens eut un petit rire.

« Écoute-moi, Dieter, nous avons bien à Miami une sorte d'organisation sœur, une association américaine de pilotes ? J'ai besoin d'aide ici, tout simplement. J'ai toujours su que cette ville était complètement folle. Mais c'est maintenant que je commence à m'en rendre vraiment compte.

— USALPA, répondit aussitôt Wilkens.

— Et ça se trouve où ?

— Raston Building.

— Très bien.

— Qu'est-ce que tu veux leur demander ?

— Des tuyaux. Rien qu'une aide logistique. »

Il y eut un court moment de silence au bout du fil. Puis il entendit Wilkens gémir doucement. « Bon Dieu, non, laisse les gars tranquilles pour le moment. Si tu as besoin de quelque chose, tu pourras toujours t'adresser plus tard à eux. J'ai une meilleure idée : va voir d'abord Ted Turnbull.

— Et qui est-ce ?

— Turnbull ? Un pilote de la Pan Am en retraite. Mais, pour ce qui est du trafic de pièces détachées, c'est un spécialiste ! Il fera aussi appel aux compagnies, si ça sent le roussi quelque part. L'affaire du Convair, par exemple, c'est lui qui l'a vérifiée. Ses articles ont été publiés dans tous les journaux spécialisés, de l'*Aviation Weekly* jusqu'à la dernière feuille de chou de Nouvelle-Zélande. Un as. Je ne le connais que de nom, mais le type doit être génial.

— Et tu as son adresse ?

— Je vais demander qu'on te la cherche. Je t'enverrai un fax. Je préciserai que tu es notre homme et que non seulement nous demandons à Turnbull de t'aider, mais que nous lui paierons des honoraires, s'il l'exige. Et tu auras l'adresse en plus. Ça roule ?

— Et comment ! Envoie le fax aussi vite que possible. J'ai encore du pain sur la planche aujourd'hui.

— O.K. ! je m'en occupe. Tu peux compter sur moi. »

24 septembre

KEY BISCAYNE

Heure locale : 16 h 30

« Theodor James Turnbull, Key Biscayne, Littel Marina 123. » Quand il avait lu l'adresse sur le fax, il avait dû avoir recours une fois de plus au plan de la ville. Key Biscayne était l'île que Bruno Konietzka avait sous les yeux tous les jours. Elle se trouvait en face de Cocos Grove. Seulement, il n'y était jamais allé.

Le taxi l'emmena sur le Rickenbacker Causeway, et il eut enfin la mer devant les yeux. Les plages étaient pleines à craquer, toute une population, qui allait du rouge écrevisse au brun des habitués de la Floride. Les véliplanchistes tachetaient le bleu de la mer de points multicolores et les inévitables canots à moteur fendaient l'eau dans un bruit de tonnerre.

Encore un pont. L'atmosphère devenait plus agréable. L'île semblait assez verte. La frénésie de la spéculation immobilière à Miami avait encore épargné de grandes surfaces de terrain – des morceaux de choix qui seraient certainement construits, quand le prix de la cocaïne monterait. Ce qui n'était pas le cas pour le moment, lui avait dit Bruno. Miami était noyée sous la « neige ». Parmi les dealers, c'était à celui qui ferait les prix les plus bas. Peut-être Don Johnson allait-il revenir bientôt pour lancer une nouvelle filière du vice à Miami...

Le taxi s'engagea dans une large avenue bordée d'imposants poivriers, dépassant de petits marchands de légumes et d'aimables rentiers qui, sortant de quelque drugstore sympathique peint en bleu layette ou en rose framboise, transportaient jusqu'à leur cabriolet de gigantesques sacs remplis de provisions. Puis il tourna à droite : de jolies maisons, un peu vieilles, derrière des murs blancs rongés par l'éternel vent, l'éternel soleil et l'éternelle humidité. Et il vit à nouveau s'étendre devant lui la large bande bleue de la mer avec ses étoiles scintillantes.

Le taxi s'arrêta. Il régla le chauffeur. Sur une plaque était écrit : « Theodor James Turnbull ».

Il y avait un interphone, mais à peine avait-il appuyé sur le bouton que, dans la maison blanche à deux étages, la porte s'ouvrit. Un homme vint à sa rencontre. « Vous êtes Brückner, n'est-ce pas ?

— Oui, sir.

— Laissez tomber le “sir”. Ne sommes-nous pas collègues ? Enfin, nous l’étions. Ça fait déjà dix ans que j’ai dû abandonner ce foutu métier. Ces idiots de médecins l’ont exigé. »

Brückner eut droit à cette brève biographie, tandis qu’ils se dirigeaient vers la maison. Turnbull se mit à rire. Un large sourire aux dents blanches dans un visage bronzé, comme il se doit à Miami.

Ils se serrèrent la main. « Entrez ! Ma femme est allée rendre visite à sa sœur. D’ailleurs, vous avez de la chance. Je suis rarement ici. Mais je me suis accordé quinze jours. Si je peux vous faire une confidence : je m’ennuie déjà ! Après, j’irai faire de la voile. Si vous voulez, vous pouvez venir avec moi. Mais la voile finit aussi par vous taper sur le système, vous ne trouvez pas ?

— Écoutez...

— Ted. Appelez-moi Ted. Vous, c’est Paul, n’est-ce pas ? »

Brückner acquiesça. « Je n’en sais rien. Je ne fais jamais de voile.

— Je vois, enfin un homme raisonnable. »

Il était plus grand que Brückner, il faisait au moins un mètre quatre-vingt-cinq. Et, comme beaucoup de gens de cette taille, il avait les épaules voûtées et fléchissait légèrement les genoux en marchant. Il avait des cheveux blancs coupés court, et, sous un long nez recourbé, portait une de ces moustaches démodées, taillées à l’anglaise, qui semblent avoir été inventées spécialement pour des visages comme le sien.

L’homme lui plut. Il avait des yeux chaleureux, attentifs et intelligents. Et sa cordialité semblait sincère.

« Asseyez-vous, Paul ! Ici peut-être, près de la fenêtre. »

La fenêtre était ouverte, et elle était là, cette brise marine, qui en ville vous suffoque, mais rend la vie supportable aux gens qui habitent sur la côte.

Il s’assit dans un fauteuil de cuir confortable et moelleux, et regarda autour de lui. Les murs étaient couverts de rayonnages remplis de livres et de dossiers. En face de la fenêtre, il aperçut un bureau. Au-dessus de la cheminée – Dieu seul savait quand Turnbull pouvait bien l’allumer – était accrochée une photo. Elle montrait un Lockheed-L-1011 en train de survoler une ville. La ville devait être Hong-Kong. Les couleurs de la compagnie étaient vert et blanc. Et sur le fuselage, on pouvait lire *Cathay Pacific*.

« Je sais, la photo est affreuse, déclara Turnbull en souriant, mais ce Tristar a été mon coucou pendant de nombreuses années.

— On m’a dit que vous aviez travaillé à la Pan Am.

— Également. Jusqu’à ce que tout le bazar de la Pan Am me tape sur les nerfs et que j’aie piloté trois ans chez les Chinois. J’y ai d’ailleurs vécu mes meilleurs moments. Après, je suis rentré gentiment au bercail. Que voulez-vous boire, Paul ? Bière ou gin tonic ? Je n’ai

rien d'autre à la maison.

— Je prendrai une bière.

— Moi aussi. »

Il revint avec quelques boîtes de bière et ils trinquèrent en silence. De la plage, le bruit agréable du ressac entraît par la fenêtre ouverte.

Un jour, pensa Brückner, un jour, j'aurai quelque part une maison de ce genre au bord de la mer.

« Alors, que se passe-t-il ? » Turnbull choisit une pipe dans le porte-pipes qui se trouvait sur son bureau, la bourra de tabac et l'alluma. « Je vous propose de commencer tout de suite par vos questions. Je n'ai pas tout compris de ce que votre ami de Francfort m'a raconté. Il s'agit de cette catastrophe de Majorque, n'est-ce pas ?

— Oui.

— Et vous pensez qu'il faut l'attribuer au trafic de pièces détachées ?

— Non seulement je le pense, mais j'en suis persuadé. Et je crois aussi en avoir des preuves.

— Vous croyez.

— C'est l'une des difficultés, avoua-t-il. Du moins pour les gens de la FAA de Flagler Street. Ils n'ont même pas voulu en entendre parler. Qu'est-ce que c'est que cette boutique ?

— Oh, mon Dieu ! Ne commençons pas à parler de ces gens-là – des têtes de mule, des fonctionnaires.

— Ils ne semblent pas être très intéressés, en tout cas. »

Brückner avala une gorgée de bière et raconta sa virée nocturne avec Konietzka à travers le quartier industriel en déconfiture de Northside Hialeah. « Et qu'y avait-il, sur l'un de ces hangars minables ? conclut-il. “Sous licence de la FAA !”

— Je crois que vous avez mal lu, dit Turnbull. Ils ne se permettent pas ça, quand même. La plupart du temps, on voit “Certified repair station”. On peut bien imaginer ce qu'on veut sous l'appellation “certified”.

— Et pourquoi personne n'intervient ? »

Turnbull se pencha en arrière. « Doux Jésus, il faudrait tellement intervenir... Pour y changer quelque chose, il faudrait sans doute faire sauter toute la ville, ce qui serait quand même dommage – je crois que nous serons d'accord sur ce point. Vous voyez, Paul, jetez un coup d'œil sur la Brickell Avenue, là où il y a toutes les banques. La moitié des adresses prouvent que Miami vit de ses rapports avec les Caraïbes et l'Amérique du Sud. Sans compter les Marielitos, les Chicanos, les Latinos, les gens d'Haïti ou du Nicaragua. Nous avons même un maire qui est né à Cuba. En fait, il en a toujours été ainsi, dans cette ville. Dans les années trente, quand Al Capone vivait encore sur l'île – il avait d'ailleurs sa maison juste au coin, je vous la montrerai, si vous

voulez –, c'était encore pire. Un habitant sur mille se faisait descendre. Aujourd'hui, nous sommes tombés à un sur trois mille – c'est un progrès, non ? »

Brückner sourit poliment.

« Le crime fait partie de Miami comme les touristes, le reggae et les haricots noirs. Savez-vous ce qui passe ici entre les mains des trafiquants de drogue chaque année ? Pour quinze milliards de dollars ! Combien de cow-boys de la cocaïne croyez-vous qu'on puisse financer avec ça ? Ils y vont avec leurs hors-bords, leurs Learjet et leurs Cessna. Même le plus vieux zinc est rafistolé pour ramener de la neige. C'est dangereux, mais ça rapporte gros. Et le plus dingue, c'est que les gens de Miami en sont fiers. Quand la "filière du vice" existait encore, que pouvait-on lire dans le *Miami Herald* ? Des reportages interminables sur Don Johnson et ses Ferrari rouges. Ou sur les femmes avec qui Don Johnson couchait, le restaurant qu'il préférait, et ainsi de suite. C'était le sujet favori. Et tous les gens disaient : "Mon Dieu, dans quelle ville fantastique nous vivons !" »

Brückner s'offrit une nouvelle Kool.

« Et toute cette mentalité, tout ce laxisme, comment voudriez-vous que cela ne contamine pas l'aéronautique ? L'aéroport international, à lui seul, emploie près de cinquante mille personnes. Quand vous y ajoutez tous les gens qui travaillent dans les hangars de réparation et d'entretien, c'est réellement incalculable. Tous veulent gagner leur fric. Et les trucs malhonnêtes – c'est maintenant la mentalité des gens –, c'est le moyen le plus facile d'en gagner. Chacun veut sa part de gâteau, non ? »

Turnbull avait certainement raison. Pourtant, tout ce qu'il racontait avait de quoi donner froid dans le dos, malgré la chaleur. Peut-être aurait-il dû prendre un gin tonic au lieu d'une bière... Mais Turnbull n'en avait pas encore terminé.

« Le FBI a fini par se réveiller. La TSD, à son tour, a mis sur pied une équipe de soixante-dix hommes qui travaillent en totale autonomie. Il leur arrive parfois de faire des opérations en infiltrant le milieu des trafiquants. Ces dernières semaines, par exemple, dans un garage souterrain, ils ont mis la main sur dix-sept bonshommes. Ils avaient pillé la moitié d'un dépôt de Delta Airlines. Mais c'est chercher une aiguille dans une botte de foin.

— Les pilotes automatiques, demanda Brückner, est-ce qu'il y a ici des firmes spécialisées qui peuvent les livrer ?

— Mais bien sûr. Examinons les choses d'un peu plus près ! Vous savez, au fond, il existe trois catégories de pièces trafiquées. Vous avez d'abord les pièces fausses qui ne sont rien d'autre que des produits industriels courants, et qui donc ne correspondent, ni par la précision ni par la qualité des matériaux employés, aux normes des pièces

détachées des avions. Ressorts, clapets, vannes hydrauliques, garnitures de freins, boulons, vis – tout ce bazar est acheté simplement dans la première quincaillerie venue. Vous vous rappelez le 747 Cargo qui s’est écrasé à Amsterdam ? Il a perdu un réacteur pendant le vol d’approche et s’est retrouvé dans une situation incontrôlable. Et la raison : un boulon s’était détaché de la suspension du réacteur... Une pièce fausse. Un écrou de merde ! Un truc de ce genre, vous pouvez en acheter un pour dix dollars. Le boulon authentique en bon alliage coûte cinq cents dollars. Je ne sais pas dans quelle mesure vous connaissez les trois grands aéroports de Miami. Mais vous avez déjà dû certainement jeter un coup d’œil à l’international. Il y a tout un tas de ferraille. Des épaves. Des appareils de différentes compagnies, complètement désossés. Ils les laissent là, parce qu’ils n’ont ni les moyens ni le courage de se livrer à un grand nettoyage. Ce qui se passe alors est parfaitement logique et nous amène au point numéro deux : les marchands de ferraille du trafic de pièces détachées désossent complètement les épaves. Ils n’ont même pas besoin d’autorisation pour ça. Ils escaladent tout simplement la clôture, s’ils veulent en prendre le risque – et, en réalité, ce n’est même pas un risque... Ou les épaves sont vendues à la casse et chacun, en mettant quelques dollars sur la table, prend ce qui lui semble encore utilisable, le maquille, y flanque un numéro de série adéquat, se fait fabriquer l’emballage d’origine par quelque fabricant de carton, se trouve un autre type qui lui fournit le “Yellow Tag”, l’étiquette jaune, avec signature et tampon – et la “pièce d’origine” est déjà chez les trafiquants.

— Et de là ?

— De là ? Le trafic est à l’échelle planétaire. Les commandes affluent de toute part. Souvent avec l’aval du management, pour les compagnies qui n’ont pas les reins solides et qui manquent de capitaux. Dans les autres, ce sont des employés qui inscrivent dans les bilans les prix d’origine et empochent la différence. Et il y a enfin, naturellement, le troisième groupe : les copies. De pures copies. Faites avec des matériaux de mauvaise qualité... Elles proviennent d’ailleurs, la plupart du temps, des pays asiatiques.

— Excusez-moi, Ted, l’interrompt Brückner, restons-en à ces pièces reconstituées ou maquillées à partir de vieux matériaux.

— Vous pensez à vos pilotes automatiques ?

— Évidemment.

— Bien sûr, il y a tout un tas de gens qui se sont spécialisés dans l’électronique. Ce sont en général de plus grosses entreprises. Pour ce job, il faut des types qualifiés. Et les types qualifiés sont chers. En fait, toute cette histoire m’étonne un peu, vous savez.

— Pourquoi ?

— Eh bien, si votre homme avait établi ses contacts avec les Libyens, là-bas, à Zurich, il lui aurait été quand même bien plus facile de se faire faucher les pièces. Ça se fait sur commande. Dans l'un de ces pools de pièces détachées, que les grandes compagnies européennes gèrent ensemble pour des raisons d'économie. Si vous allez aujourd'hui chez un receleur, vous pourrez constater que les autocollants d'Air-France ou de la Lufthansa ont été grattés. »

Brückner acquiesça à nouveau. Dans cette histoire de fous, il ne restait qu'une solution : faire comme si on considérait les choses comme normales.

« Le pire... – Theodor James Turnbull se leva, son verre à la main, et se dirigea vers la fenêtre panoramique qui lui offrait toute la splendeur de l'Atlantique –, le pire, c'est qu'il n'y a pas que les petits, ces pauvres saligauds des compagnies sud-américaines ou les cow-boys de la cocaïne avec leurs vieux coucous, des grandes compagnies sont aussi dans le coup. Parce qu'elles ne peuvent pas faire autrement. Et il n'y a pas que chez nous – en Europe aussi, avec cette guerre des prix généralisée, toutes les barrières sont tombées. Chacun veut survivre. Chacun défend ses positions. Nous nous rationalisons à mort. Les flottes sont vétustes, et partout l'argent manque pour faire de nouvelles acquisitions. Et maintenant, les choses vont si loin qu'on fait même des économies sur les pièces détachées. Et puis-je ajouter encore une chose ? »

C'était une question purement rhétorique. En fait, Brückner en était arrivé à un point où il ne voulait plus rien entendre.

« Parfois, les instructions viennent même de la direction des compagnies.

— Vous voulez dire, d'utiliser des pièces trafiquées ?

— Oui. Personne ne pourrait dire combien il y en a, pour le moment, dans les dépôts. C'est comme un cancer, vous comprenez ? Nous sommes infiltrés de toute part. Et dans beaucoup de compagnies, c'est très simple : celui qui est au courant de quelque chose, et qui en parle, est viré. »

Il était là, debout devant Brückner, et ses épaules semblaient encore plus voûtées qu'auparavant. Il posa son verre et demanda : « On prend un gin, maintenant ?

— Oui. Je crois que j'en ai besoin.

— Vous savez, Paul, l'une de nos sommités politiques locales a écrit récemment dans le *Miami Herald* : "Le capitalisme a créé cette ville magnifique – à présent, il la détruit..." La même chose vaut pour nous, je le crains. Nous sommes allés assez loin dans l'aviation commerciale. Et à présent, à présent, je crains que la chute ne soit brutale. »

Brückner garda le silence. Turnbull lui prépara un gin tonic. Il vida à moitié son verre, d'un seul coup. Le sang lui monta à la tête.

« Ted, est-ce que le nom de Global Wings vous dit quelque chose ? »

Turnbull le regarda de ses yeux d'un bleu délavé. « Qu'est-ce que c'est ? Une société ? »

Brückner secoua la tête. « Un trafiquant.

— Ici ? À Miami ?

— Oui. Ici, à Miami.

— Un instant... »

Turnbull alla vers son bureau, mit en marche l'ordinateur portatif qui s'y trouvait et pianota dessus un bon moment.

Puis il secoua la tête. « Je suis désolé. J'ai vraiment répertorié à peu près tout le milieu. J'ai complété ma liste avec celle du FBI. Mais Global Wings, non, je ne l'ai pas. »

Brückner vit le sol se précipiter vers lui. Le sol ? Plutôt les rues et les maisons qui entouraient l'aéroport sportif d'Opa-Locka et qui lui apparaissaient, tout à l'heure, des quadrilatères minuscules et lointains. À présent, il pouvait distinguer le toit des voitures et les transfos du balisage du terrain. Il savait ce qui allait arriver. Plus ou moins volontairement, ses poings se crispèrent. À trente mètres au-dessus du chantier de construction qui jouxtait l'aéroport, Bruno redressa le Moth, fit hurler le moteur dans une chandelle qui semblait n'avoir pas de fin, jusqu'à ce que le petit biplan rouge n'en puisse plus, penche sur la gauche, soit entraîné dans une vrille, dont Konietzka le délivra élégamment par un renversement à gauche, avant de recommencer toute une série de loopings.

Brückner en avait vraiment assez...

Il ne servait à rien de hurler. Le vieux moteur en étoile faisait un vacarme d'enfer. Pas d'interphone à bord d'un appareil de vol acrobatique.

Il frappa sur l'épaule de Bruno. Celui-ci ne tourna même pas la tête. Il était recroquevillé au-dessus du manche à balai, complètement possédé, et ce qu'il amorçait maintenant menaçait d'être un nouveau tonneau.

Brückner tenta encore une bourrade, non pas sur l'épaule, mais dans le dos, cette fois-ci. Puis il montra de sa main tendue où se trouvait son estomac : directement sous le menton.

Bruno secoua sa tête de pirate. Elle était prise dans un bonnet de pilote à la Lindbergh, et une veste de pilote de Messerschmitt de la dernière guerre mondiale enveloppait son buste. Il se tourna vers Brückner, faisant une grimace de regret ou de révolte – mais il se rendit quand même à la raison. Il fit effectuer au Moth un dernier piqué, le laissa planer au-dessus des hangars des avions de sport, au point que l'on pouvait compter toutes les rainures des toits de tôle ondulée, et se posa doucement.

« Qu'y a-t-il, jeune homme ?

— Rien, pesta Brückner. Rien du tout, espèce de tête brûlée ! Qu'est-ce que tu voulais me prouver, au juste ? Que tu pouvais encore jouer les as de la voltige ? »

Il sauta de l'appareil. Dieu soit loué, il tenait sur ses jambes ! Mais à quoi cela lui servait-il ? C'est le sol qui tournait.

À côté des hangars, il y avait un bar pour les membres du club. Trois types à l'allure martiale chuchotaient dans un coin. Au comptoir, un mécanicien solitaire rêvait devant sa bière.

Brückner commanda un rhum, mais modifia sa commande pour un Cuba libre. Bruno resta fidèle à sa sempiternelle San Miguel.

« Je ne voulais rien te prouver, Paul. Ou tout au plus, peut-être, qu'un vieux pilote peut avoir gardé une certaine adresse. Et tout ce qu'on peut encore tirer d'un Moth de quarante ans. Il y a tout au plus vingt pour cent de pièces d'origine dans ce coucou. Tout le reste a été remplacé et ajusté. Jusqu'aux couples et aux haubanages. Sans parler du moteur...

— Formidable. »

Brückner sentit le suc gastrique lui remonter dans la gorge.

« C'est comme ça. » Bruno le regarda attentivement. « Voilà ce qui est dommage avec vous : vous avez été des aviateurs, autrefois. Et maintenant ? Qu'est-ce qui se passe dans vos cockpits infestés d'électronique ? Vous dégénérez. Oui ! Vous n'êtes plus des pilotes. Vous êtes des commandants de paquebot ! Bon Dieu, quand je pense à ce que tu as pu faire autrefois avec la vieille Betty.

— Ne dis pas de bêtises !

— Le petit Paul, qu'est-ce qu'il n'a pas fait ! Est-ce que tu te rappelles ton atterrissage à Puno, au bord du lac ? La pauvre vieille Betty... Il nous a fallu trois jours pour la sortir du champ de cannes à sucre. Et le terrain avec la ligne à haute tension. Tu es le seul dont j'ai entendu dire qu'il soit passé avec un DC-3 bondé sous une ligne à haute tension. Tu devrais le faire breveter.

— Une ligne à haute tension ? » Le regard du mécanicien au bout du comptoir se fit attentif.

« Une ligne à haute tension, confirma Konietzka. Et toi, continue à boire, j'ai à parler avec ce monsieur. D'ailleurs, pourquoi parler, ce qu'il nous faut, c'est manger.

— Non.

— Moi, si. Je connais un restaurant brésilien, tout à côté. On y mange les meilleurs steaks du monde ! Allez, ouste ! Ou veux-tu perdre les derniers restes d'estime que j'ai encore pour toi ? »

Ils quittèrent le terrain d'aviation, et Brückner observa les gardiens à l'entrée. L'un des deux était affalé sur sa chaise comme un cow-boy, une casquette à visière kaki ramenée sur les yeux, et semblait

roupiller. L'autre lisait un journal. Bruno les salua amicalement de la main. Aucun des deux ne lui prêta attention.

« Tu vois ! » dit-il.

Oui, il voyait. « As-tu du nouveau ? Est-ce que tu as parlé encore une fois des histoires de la Global Wings avec Fernandez ? »

Bruno Konietzka, sans lui répondre, engagea la voiture dans la rue en pente, ouvrit la radio, l'éteignit, alluma une cigarette, et il venait tout juste de le faire, quand surgit sur la droite une longue bâtisse à un étage, d'un bleu délavé et revêtue de bois, portant en lettres rouge vif l'inscription « Pele ».

Ils descendirent de voiture.

Le ciel était d'un gris blanchâtre, et l'humidité formait de petites rigoles de sueur dans le dos de Brückner. Quelle importance ? Il s'y était habitué. Climat de la jungle, climat du Vietnam, climat de l'Indonésie. Il connaissait bien. Ce à quoi il ne pouvait s'habituer et ne s'habituerait sans doute jamais, c'était cette sorte d'humour de pilote, dont Bruno venait de lui offrir un échantillon.

La sauce qui accompagnait les sandwiches à la viande était si pimentée qu'il sentit son visage le brûler. Mais son estomac ne fit pas de difficultés, quand il avala le tout.

« Sanchez, dit-il à nouveau, après s'être essuyé la bouche avec soin et avoir avalé une gorgée d'eau minérale. Onofré Sanchez. As-tu des nouvelles ? As-tu parlé avec lui ?

— Onofré ? J'aurai quelque chose pour toi. Mais pas maintenant. Je voudrais d'abord te poser une autre question. Combien de temps penses-tu rester à Miami ?

— C'est difficile à dire. Jusqu'à ce que j'en aie terminé.

— Et le Dupont Palace ?

— Je dois déménager. Ça devient trop cher.

— Justement, c'est la question. Tu ne veux pas non plus venir chez nous ?

— Allons, Bruno. C'est vraiment très gentil de ta part. Mais je ne ferais que vous taper sur les nerfs.

— Nous avons de la place. Et Rebecca n'aurait absolument rien contre. C'est vraiment une fille épatante. Seulement... c'est un peu bruyant, dans notre coin.

— Eh bien, tu vois. Je pensais à Palm Beach.

— Que veux-tu faire là-bas ? Draguer une veuve d'Atlanta ? Ou de Mülheim-sur-la-Ruhr ? Je connais quelque chose de mieux pour toi. Et non seulement c'est meilleur et moins cher, mais je t'aurai à proximité... »

Lorsque Brückner régla sa note au Dupont Palace, on lui rendit encore soixante dollars. Pour des raisons assez obscures, cela le remplit d'une sorte d'exaltation. Il invita aussitôt Bruno à prendre un

verre au bar.

« Sanchez ? Tu disais que tu avais appris quelque chose de lui ?

— C'est exact. Mais chaque chose en son temps, jeune homme. »

Ils roulèrent jusqu'au Fairchild-Park et se dirigèrent vers l'ouest. Là commençait un des plus beaux quartiers résidentiels de Miami : Coral Gables. Les rues étaient ombragées, les jets d'eau tournaient au-dessus des pelouses des villas, et tous les arbres semblaient avoir été soignés et taillés par des brigades d'habiles jardiniers. Brückner lut : « Cordoba Street. »

Bruno s'arrêta. La maison leur présentait sa façade. Elle était revêtue de bois peint en rose et avait de jolies fenêtres à croisillons. Elle ressemblait à une maison de catalogue de jouets. Mais c'est l'impression que produisaient la plupart des résidences de Coral Gables.

Bruno descendit, se dirigea vers la porte du jardin et sortit une clé de sa poche.

L'un des piliers en brique portait une plaque de cuivre, sur laquelle était gravé le nom d'Arthur Murray.

« Qui viens-tu voir ici ?

— Toi, demain par exemple, tu pourras m'inviter. Arthur est un vieil ami à moi, un courtier de New York. Je lui garde sa maison en état, enfin, c'est Johnny qui le fait, le frère de Rebecca. Murray vient peut-être une ou deux fois par an. Et toujours en mars ou en avril. Tu connais ces gens de l'immobilier, ils n'ont jamais le temps. Ni pour eux, ni pour les autres, seulement pour l'argent. Mais c'est un brave type. Et il m'a dit que la maison était à ma disposition, si je voulais loger un jour quelqu'un de ma famille !

— Aha ?

— Oui, aha. Après tout, nous sommes de la même famille ? dit Bruno en souriant. D'une certaine manière.

— D'une certaine manière, reconnut Brückner, par l'intermédiaire de Betty. »

Ils déposèrent les valises, aérèrent les pièces et contemplèrent le jardin. Sur une hauteur artificielle en tuf s'élevait un petit moulin à vent hollandais. À côté, la balançoire était rouillée depuis longtemps. Les petits-enfants de Mr. Murray devaient être devenus trop grands. Brückner regarda autour de lui. Il ne put découvrir aucun nain de jardin.

Il s'assit sur le banc peint en vert, à côté de l'Himalaya en tuf.

« Global Wings, dit-il, il serait peut-être temps, Bruno. »

Konietzka acquiesça, s'assit auprès de lui et suivit des yeux quelques oiseaux qui jouaient dans le massif d'hortensias, devant le balcon de la cuisine.

« Ne me fais pas languir comme ça, bon Dieu !

— Et toi, ne sois pas si nerveux. Écoute : Onofré Sanchez a vraiment déniché quelque chose. Et ça n'a pas été facile pour lui, c'est du moins ce qu'il affirme. Et je veux bien le croire. Ce nom de Global Wings, tu l'avais eu par ce type de Zurich, non ?

— Enslin ? Je ne sais pas s'il est de Zurich. En tout cas, il y a fait des affaires. C'est par lui que j'ai appris que Global Wings avait livré les pilotes automatiques d'occasion.

— Ça cadre tout à fait. Global Wings vend de l'électronique. Et seulement à l'étranger. Là où ça chauffe ou bien là où se trouvent ce qu'on appelle si bien en politique les "zones sensibles". Là où il y a prohibition, il y a aussi un tas de fric à la clé, pour peu que tu saches t'y prendre. »

Brückner hochla la tête. « Et le patron de la boutique ?

— Un certain Lidell. Charles Lidell.

— La firme lui appartient ?

— Lidell est certainement associé. Et c'est lui qui tire les ficelles. En tout cas, il a pas mal de capitaux derrière lui. L'ami d'Onofré ne pouvait pas être plus précis. Mais le meilleur est pour la fin : la firme de Lidell a la licence de la FAA. Lidell lui-même y a été – tiens-toi bien – chef de service.

— Comment l'ami d'Onofré a-t-il obtenu ces informations ?

— Très simplement. Il est acheteur pour une compagnie des Caraïbes. Et il est en même temps représentant du matériel de Global Wings. Ses clients sont surtout les courriers de la drogue des Colombiens. Et ils ont de l'argent à la pelle. »

Les Colombiens ? Les Libyens ? Un ex-chef de service de la FAA devenu un escroc ? Brückner revit Mr. Edward F. Sullivan assis derrière son drapeau américain, son sourire supérieur aux lèvres.

« Le plus drôle là-dedans, c'est que Lidell tient la chose strictement secrète. Même au sein de sa propre firme. Les affaires se font en général par les Bahamas. Le contact d'Onofré n'a pu, à part lui, citer qu'un homme qui soit au courant : un type du nom d'Antonio Rosario, l'homme de main de Lidell pour tout ce qui est illégal. Pour l'extérieur, la Lidell Aircraft Corporation est naturellement une firme hautement estimable avec un ancien chef de service de la FAA à sa tête. On ne peut pas imaginer meilleur camouflage.

— Alors, c'est donc ça ?

— Oui, dit Bruno, c'est comme ça. Et j'ai appris encore une chose : sois prudent ! Avec des types du calibre de Lidell, il ne faut pas plaisanter. »

Brückner, à son tour, se mit à regarder les oiseaux. Il tourna la tête. « Peux-tu me prêter ta voiture cet après-midi, Bruno ?

— C'est bien ce que j'imaginai. Pour faire un tour chez Lidell, n'est-ce pas ? »

Brückner acquiesça.

« Il n'en est pas question. Tu n'as qu'à prendre un taxi.

— Je veux juste regarder la boutique, Bruno.

— Très bien, dit Bruno, Johnny, le frère de Rebecca, a une camionnette Volkswagen. Et il a un faux numéro, de toute façon. »

Tout était calme. Grand calme sur le campus universitaire, même sur le Dixie Highway, les voitures roulaient doucement. Les gens étaient chez eux, en train de déjeuner.

Maria Rosario tourna au coin du parc, longea le drugstore du Farmers Market et prit l'embranchement vers la 57^e Rue, qui menait directement à la firme de la Lidell Aircraft Corporation.

Elle était détendue, contente, non, déjà presque heureuse. Comment ne l'aurait-elle pas été ? Les deux heures de pause, à midi, sur le marché aux puces de Little Havana – quel succès ! Juanito lui avait permis d'utiliser son stand. Ses vieux livres de classe, y compris les notes prises à l'école de musique classique, avaient disparu dans la demi-heure. Une sorte d'étudiant boutonneux, qui la dévorait des yeux, lui avait pris le tout pour trente dollars et l'avait même invitée ensuite à boire une bière. Bon, et puis après ses aquarelles ! Elle en avait apporté neuf au marché : des études de l'île, ça marche toujours, mais aussi des trucs abstraits et deux vues de Santa Clara. Elles étaient parties aussitôt. Les paysages de Cuba, qui font venir les larmes aux yeux des grand-mères, ça marche aussi. Elle en avait demandé vingt dollars pièce – si elle avait mis le prix aussi haut, c'était pour pouvoir baisser ensuite. Le réveil-radio, leurs deux raquettes de tennis, et même les vieux chaussons Bally d'Antonio – tout vendu ! Pour une fois, la chance est venue en série, pensa-t-elle, tout comme le guignon, d'habitude.

En une heure et quarante minutes exactement, Maria Rosario Perez s'était ainsi enrichie de deux cent quarante dollars. Et par-dessus le marché, un drôle d'oiseau lui avait raconté des boniments sur une histoire de production de cinéma et de participation à un concours de beauté. Elle avait aussitôt déchiré sa carte de visite. On sait bien quel genre de cinéma ce saligaud avait en tête ! Mais deux cent quarante dollars ! Elle en avait déjà économisé six cents. Et, à son avis, ce fumier de Lidell lui verserait son salaire, même si elle ne donnait pas son préavis dans les délais. Il y serait bien obligé ! S'il n'était pas d'accord, c'était son problème. Peut-être devrait-elle lui mettre encore les points sur les i...

Maria tourna à droite après les feux. Là, on voyait déjà scintiller les grands caractères d'aluminium : *Lidell Aircraft Corporation*. L'aluminium semblait un peu terne, ce jour-là. Devant sa guérite, près de la barrière, Walt, le gardien de la boîte, somnolait.

En face du bâtiment, il y avait une sorte de place. Et, en son milieu, un refuge ovale pour piétons, entouré d'une bordure de pierre. Quelques tamaris rabougris et malingres y poussaient. Et là, justement, derrière les tamaris, elle aperçut, garée de biais en face de la Lidell Aircraft Corporation, une camionnette Volkswagen bleue.

Maria Rosario n'eut que le temps de lui jeter un coup d'œil, car, au même moment, il y eut un cliquètement à l'arrière. Le pare-chocs ! Encore une fois ! Le support complètement rouillé semblait avoir rendu l'âme définitivement. Mieux valait ici que sur le périphérique ! Mais quel vacarme !

Elle s'arrêta et descendit.

Le bruit semblait même avoir réveillé Walt. Mais il ne bougea pas d'un centimètre. Il n'aurait pas pu le faire, de toute façon, car Lidell lui avait strictement interdit de quitter le périmètre de la firme.

Maria rentra son T-shirt dans son short et se pencha pour considérer les dégâts. Ce qu'il lui fallait, c'était un bout de fil de fer.

Elle chercha des yeux autour d'elle. La camionnette ? Un type était assis à l'intérieur. Il avait baissé sa vitre. Son visage était dans l'ombre, elle ne pouvait le distinguer. Mais il ouvrit sa portière et descendit.

« Vous auriez peut-être un bout de fil de fer, mister ? Un morceau de ficelle ferait l'affaire aussi... »

— Je vais voir... »

Maria Rosario se laissait rarement impressionner par les hommes. Elle était tombée une fois dans le panneau, ça lui suffisait. Mais ce type... Peut-être aussi vieux que son père : des yeux bleus attentifs, des cheveux gris acier, coupés court, et un sourire bigrement gentil. Il portait des vêtements kaki. À Fat-City, où même les octogénaires se baladent habillés comme des cacatoès, son allure était un peu étrange.

« Voilà ! » Il surgit de derrière un tamaris. « Je l'ai trouvé par terre. C'est peut-être un maçon qui l'a oublié là. Ce genre de fil sert à aligner les briques. Mais ça fera l'affaire. »

En quelques gestes précis et adroits, il avait attaché le pare-chocs au moignon du support. « Ça tiendra bien jusqu'à la maison.

— La maison ? » Elle sourit. « Non, je vais en face, maintenant. C'est l'heure d'aller au bureau. »

Il avait suivi son regard et hocha la tête.

« Merci beaucoup, dit-elle en levant la main.

— Il n'y a pas de quoi ! »

Elle lui fit encore un signe de la main. Son visage était devenu très pensif.

Maria remonta dans sa voiture, pénétra dans l'enceinte de la firme et se gara sur le parking du personnel. Puis elle se dirigea vers l'entrée

et appuya sur le bouton de la porte. Trois mois auparavant encore, une carte en plastique suffisait, mais Lidell avait décidé que ce serait uniquement le gardien dans son poste de surveillance qui, en appuyant sur un bouton, permettrait l'accès au bâtiment.

Elle monta au premier étage, entra dans le bureau principal, rangea dans le réfrigérateur le lait, la margarine, la viande hachée et la crème glacée prévus pour le dîner des jumeaux, et se prit un coca au distributeur automatique.

Lidell s'était envolé pour Toronto. On l'attendait dans l'après-midi. Les autres n'étaient pas encore arrivés, et elle en fut ravie, ma foi. Elle examina encore une fois en pensée sa situation financière. Ça suffirait, parce qu'il le fallait. Elle avait déjà viré le premier loyer mensuel à Sioux City. Selon toute probabilité, l'appartement là-bas resterait vide pendant quelques jours encore. Et alors ? Avec les enfants, elle devrait de toute façon aller chez Dad dès leur arrivée. Et si l'on faisait abstraction des problèmes que les cris des jumeaux pourraient causer aux cours de violoncelle de son père, il serait heureux d'être avec ses petits-enfants.

Le gobelet de coca à la main, elle s'approcha de la fenêtre et regarda par-dessus les tamaris.

La camionnette Volkswagen avait disparu.

Deux mille dollars en tout, se dit Maria, ma fortune se réduit à cela, deux mille dollars, ce n'est certainement pas un capital de départ pour commencer une nouvelle vie. Bon, et alors ? Elle ne connaissait pas la peur, encore moins celle d'avoir à trouver un job. Elle accepterait n'importe quel travail. Même celui de femme de ménage, pour pouvoir quitter Miami. Elle n'avait aucune aide à attendre de Dad. Les quelques dollars qu'il gagnait en tant que professeur de violoncelle au conservatoire de Sioux City, il en avait besoin pour lui-même. D'ailleurs, il n'avait aucune notion de l'argent, il n'en avait jamais eu. Ce n'était pas un problème pour lui. Il était heureux malgré tout, et elle, elle parlait quatre langues et s'était toujours débrouillée dans la vie. La peur – qu'est-ce que c'était ? Maria Rosario n'en savait rien.

« Hé, Maria ? Qu'est-ce qui t'arrive ? Tu rêves ? »

Marie Lou. Parmi les trois filles du secrétariat, Marie Lou était la seule avec laquelle elle se fût liée d'amitié. Sa chaleur maternelle, généreuse et éternellement souriante était un véritable baume.

« J'ai bien fini de rêver. Devine combien j'ai gagné aujourd'hui au marché aux puces. » Elle le lui dit.

« C'est pas vrai ! s'étonna Marie Lou.

— Si, c'est vrai. Et avec ça, j'ai réuni tout mon capital. »

Marie Lou la regarda, pensive. « Mon frère vient chez toi à six heures avec la voiture. Il l'a empruntée à un ami, qui de toute façon doit emmener tout un fourbi à Omaha. À West-point. Et c'est tout près

de Sioux City. Tu n'as pas beaucoup de meubles ? »

Elle secoua la tête. « Juste quelques petites choses, un vieux fauteuil et une commode, à laquelle je tiens particulièrement.

— Et le lit ?

— Le lit ? Je le laisse à Antonio. »

À nouveau, ce long regard sombre, fasciné. « Mon Dieu, je n'arrive toujours pas à réaliser. Tu vas vraiment t'en aller ?

— Tu me connais, Marie Lou. Quand j'ai décidé quelque chose, je le fais.

— Et tout ça, à cause d'un type ?

— Ce n'est pas seulement à cause de lui, crois-moi. J'ai bien réfléchi à tout ça. Des nuits entières, je n'ai pas fermé l'œil. Et tu sais à quelle conclusion j'en suis arrivée ? Un homme qui va retrouver son petit ami homo, ça peut arriver à n'importe quelle femme. Mais la boutique ici ? Tout ce que Lidell croit pouvoir se permettre. Tous ces trucs malhonnêtes qui pourraient coûter la tête à d'autres personnes – et par-dessus le marché, cet homme dont on parle, qui est impliqué là-dedans, c'est vraiment trop, je ne peux plus le supporter ! C'est la ville tout entière que je ne peux plus supporter, Marie Lou. Voilà la vérité.

— Et que dit ton avocat ?

— Ça ne m'intéresse pas.

— Tu en as de bonnes ! Avec le job qu'Antonio a ici, avec toutes les affaires qu'il a à gauche, il gagne des mille et des cents. En plus, tu as deux enfants. Et tu veux renoncer à une pension ?

— On peut appeler ça autrement, Marie Lou. Je ne renonce pas, je tire simplement un trait sur un chapitre de ma vie. Je fais ça pour ma santé. Et la santé de mes enfants. »

Elle jeta le gobelet de coca dans la corbeille à papier, sous son bureau et feuilleta les listes de matériel qu'elle devait rentrer dans son ordinateur. « Et d'ailleurs, n'oublie pas une chose : un pauvre type de pédé comme lui a besoin de beaucoup d'argent. Pas seulement pour lui, mais pour les petits jeunes qu'il doit payer.

— Un pauvre type ? » Marie Lou secoua la tête sans comprendre.

« C'est ce qu'il est. Tu sais, au fond, Antonio n'est pas un mauvais bougre. Pour ce qui est de ses goûts, et de savoir s'il peut y changer quelque chose, même les savants ne sont pas d'accord entre eux. J'ai lu quelque part que ça pouvait être génétique. Mais, génétique ou pas, ça fait longtemps que ça ne m'intéresse plus.

— Et les enfants ?

— Quoi – les enfants ?

— Il est quand même aussi le père de Toni et de Conchi, après tout.

— C'est à lui de s'en arranger, dit Maria Rosario. Et là-dessus, je crois que nous avons vraiment épuisé le sujet, non ? »

Elle était encore en train de taper ses inventaires, quand elle

entendit quelqu'un dire : « Le voilà. »

La porte s'ouvrit : le patron. Comme toujours, avec ce mince sourire contraint sur les lèvres.

« Alors, Maria, et ces listes ?

— Elles sont prêtes tout de suite, Mr. Lidell.

— Tout de suite ?

— Tout de suite. » Elle jeta un coup d'œil sur sa montre. « Tout de suite signifie quarante-cinq minutes. Et pas une de plus. »

Il hocha la tête. C'était le genre de réponse qu'il appréciait. Il passa à côté d'elle sans dire un mot et disparut dans son bureau.

Marie Lou secoua la tête.

Dans son bureau, Lidell venait juste de brancher l'interphone, quand Maria leva les yeux. Dehors, une voiture s'avavançait. De sa place, elle ne pouvait apercevoir que la partie droite de la cour, mais c'était la zone dans laquelle le taxi s'arrêta.

Un homme en descendit.

Elle se souleva un peu de son siège, la curiosité soudain éveillée : c'était l'homme de ce midi, l'homme de la camionnette VW bleue.

Peu après onze heures, Brückner avait appelé la Lidell Aircraft Corporation. Mr. Lidell n'était pas là, lui avait répondu une voix de femme. Quand rentrerait-il ? C'était difficile à dire...

Une heure plus tard, Brückner avait fait une seconde tentative. Lidell n'était toujours pas là. Il avait pris la camionnette VW, était allé jeter un coup d'œil à la Lidell Aircraft Corporation dans la Fort Worth Street, avait aidé une dame qui était en panne et était revenu à Coral Gables. Il avait revêtu son costume milanais – un nettoyage l'avait, entretemps, remis en état –, avait noué une cravate et sauté dans un taxi.

Il était près de quinze heures, quand il se fit déposer devant la Lidell Aircraft Corporation. Après avoir affirmé qu'il avait rendez-vous avec Mr. Lidell et montré sa carte de la Lufthansa, il vit la porte d'acier bleu ciel de l'entrée s'ouvrir devant lui. Auparavant, Brückner avait étudié la situation en détail. Le bâtiment de briques à deux étages, blanchi à la chaux, dans lequel il pénétrait maintenant, était sûrement réservé à l'administration. L'annexe grise, qui devait bien faire quarante mètres de long, abritait certainement le dépôt. Au bout, à droite, il y avait des garages. Trois grands eucalyptus jetaient leur ombre sur la cour entourée d'un grillage de fil de fer. Tout ce qu'on pouvait dire de la Lidell Aircraft Corporation, c'est que ça ne semblait pas être un vulgaire hangar.

Brückner poussa la porte et se retrouva dans une entrée. Aux murs étaient accrochées des photos de différents types d'avion. À gauche, il y avait une porte. Elle était fermée à clé. Une pancarte avec

l'inscription « Office » indiquait l'escalier.

Brückner s'y engagea et arriva dans une entrée, qu'une vitre séparait d'un grand bureau. De l'autre côté, une femme se leva. Elle portait une robe-sac rouge vif qui, malgré son ampleur, n'arrivait pas à dissimuler ses rondeurs, et elle lui adressa un large sourire. Elle était noire.

« Est-ce que je peux vous être utile, sir ? »

— Oui, certainement. » Il lui tendit sa carte de visite, celle du commandant de la Lufthansa Paul Brückner. « J'aimerais m'entretenir avec Mr. Lidell.

— Naturellement. Est-il averti de votre visite ? »

Cette fois, il décida de renoncer aux mensonges. « Malheureusement, non.

— Et puis-je vous demander de quoi il s'agit ?

— Eh bien, de quelques petits problèmes techniques, dont j'aurais aimé discuter avec lui.

— Un moment, sir. »

Elle retourna à sa place et décrocha le téléphone. Quand elle revint, elle lui fit signe de la main et l'accompagna à travers la pièce. Il y avait une seconde secrétaire. Elle était assise à côté de la porte qui menait au bureau du directeur. Brückner s'immobilisa.

Le T-shirt aux rayures bleues ? Elle tourna la tête. Oui, il la reconnaissait ; c'était la jeune femme qu'il avait aidée, quand son pare-chocs s'était détaché de sa vieille bagnole. Cette fille pleine d'allure avec cette incroyable chevelure acajou et ces yeux qu'il devait être impossible d'oublier, à moins d'avoir autre chose à faire à Miami.

Elle l'avait reconnu, elle aussi. Ses doigts se cramponnèrent aux perles de bois de son collier.

Il lui fit un signe amical de la main et continua son chemin.

L'homme, qui se leva derrière son bureau, se révéla le contraire de celui que Brückner s'attendait à rencontrer. Charles Lidell devait avoir une brosse à cheveux dans sa poche, tant ses mèches rares d'un blond pâle étaient bien distribuées autour de son crâne. Sa chemise était empesée et d'un blanc immaculé. Peut-être en avait-il toute une pile dans son armoire. Il était long, maigre, et des rides profondes marquaient les commissures de ses lèvres. Le bureau correspondait à l'aspect de son occupant : les stylos attendaient, alignés bien parallèlement dans leur étui. Sur le plateau du bureau, il y avait exactement trois dossiers, le reste avait été rangé. Probablement dans les casiers métalliques qu'on apercevait le long du mur.

La bouche pâle s'efforça d'esquisser un sourire. Pendant l'échange de civilités, Brückner jeta sur les classeurs un regard furtif.

Si Bruno Konietzka avait raison, alors il touchait au but, il était dans la gueule du fauve. Eh bien, même s'il s'était imaginé le « lion »

autrement que sous les traits d'un homme d'affaires élégant et retors, par exemple, qu'est-ce que cela changeait ?

« Asseyez-vous, je vous en prie.

— Merci. »

Sur le bureau, il y avait les photos d'une famille. Une femme, quatre enfants, deux filles et deux garçons. Ce qui manquait, c'était le drapeau américain derrière la chaise, car Lidell semblait être le cousin de l'homme de la FAA de la Flagler Street. Et cette impression fut confirmée, quand il engagea la conversation : « Ah, vous savez, j'ai été jadis chef de département à la FAA. Nous avions alors pas mal de rapports avec votre compagnie. Bernartz, par exemple. Il était à la maintenance de Brème. Nous nous sommes souvent rencontrés à la FAA, Bernartz et moi. Il y est toujours ? »

Brückner ne put le lui dire. Lidell pencha la tête d'un air méfiant. Il semblait un peu sur la touche. Mais il continuait à sourire sans relâche. Ses yeux, derrière les lunettes, avaient la couleur gris argent des écailles de poisson et étaient aussi froids, investigateurs et hostiles. N'empêche qu'il lui avait fait gober l'histoire du représentant de la Lufthansa. Pour le moment, c'était la seule voie sur laquelle il pouvait se permettre d'avancer.

« Mr. Lidell, vous représentez aussi la firme Global Wings, n'est-ce pas ? »

Ses yeux restèrent aussi calmes qu'auparavant. Son visage également était calme et lisse. Seul le coin gauche de sa bouche tressaillit sous l'effet d'un imperceptible tic nerveux. Mais c'était peut-être une illusion...

« Global Wings ? Peut-être pourriez-vous me donner de plus amples explications. Je ne connais aucune firme de ce nom. Vous voulez parler d'une collaboration ?

— Non, je veux parler d'une firme Global Wings avec votre adresse.

— Avec notre adresse ? Comment dois-je le comprendre ?

— Exactement comme je viens de vous le dire, Mr. Lidell. Pour être plus explicite, voyez-vous, notre firme a reçu une offre de Global Wings. Je ne suis pas un technicien, on m'a simplement demandé de prendre un premier contact. Il s'agit de relais électriques pour le système ILS du 747. J'ai avec moi les numéros de code. En tout cas, les conditions semblent être très intéressantes, et on m'a demandé...

— Des relais électriques ? dit Lidell. Pour la Lufthansa ?

— Pourquoi pas ? Comme je l'ai constaté, vous êtes un intermédiaire possédant la licence de la FAA. C'est donc tout à fait courant.

— Mais, naturellement, Mr. Brückner. Bien sûr que c'est courant. Nous travaillons avec de nombreux chantiers de construction. Dans le monde entier, je peux vous l'assurer. Mais Global Wings ? »

Il y eut un moment de silence. Quelque chose s'était modifié dans leurs rapports. La manière dont il ôta ses lunettes et lui jeta un bref coup d'œil, avant de les remettre. Ensuite, il se passa le dos de la main sur le front et rectifia l'ordonnance invisible d'une mèche invisible. « Je suis désolé. »

Il sourit à nouveau. Ce « Je suis désolé » n'avait été qu'un chuchotement. Puis, brusquement, il se leva derrière son bureau, sourit encore une fois et tendit la main à Brückner. « Mon temps est compté aujourd'hui, Mr. Brückner. D'ailleurs, nous n'avions pas rendez-vous, n'est-ce pas ? Je viens juste de rentrer de Toronto et j'ai encore énormément de travail qui m'attend. Alors, si vous le permettez... »

Brückner acquiesça.

« Vous pouvez me laisser votre numéro de téléphone actuel. Ma secrétaire vous appellera. »

Brückner le lui donna.

Près de la porte, Lidell ajouta :

« Au cas où vous auriez encore quelques problèmes d'approvisionnement, Mr. Brückner, vous savez... »

Brückner referma la porte derrière lui. Il ne savait rien. Peut-être une chose, cependant : il avait rendu ce type, cette espèce de poisson, assez nerveux. Et l'autre, en échange, l'avait bel et bien fichu à la porte.

C'était le bureau de tout à l'heure. À cette différence près que la jolie fille qui avait des problèmes de pare-chocs avait disparu. Le bureau s'était enrichi entre-temps d'un nouvel élément : un jeune homme, du type surfeur ou adepte de musculation. Il portait un polo bleu qui moulait ses muscles protubérants et sa tête carrée aux cheveux très courts était penchée sur son ordinateur. Il se retourna, leva les yeux, haussa les sourcils et se remit à pianoter. La gentille grosse à la coiffure afro se leva et l'accompagna jusqu'à la porte.

« Au revoir, sir. Vous trouverez bien la sortie tout seul. »

Pas de problème. D'ailleurs, il n'avait pas le choix. Pourtant, peut-être était-ce de l'obstination, peut-être de l'intuition, la porte blanche près de l'escalier exerçait sur lui la même fascination que tout à l'heure. Et cette fois, elle n'était pas fermée à clé.

Il appuya sur la poignée, elle s'ouvrit. Il hésita une seconde. Mais, bon Dieu, que lui avait apporté sa visite jusqu'à présent ? Rien.

La pièce était très grande. Elle occupait tout l'étage et se composait essentiellement de rayonnages. Au plafond, il vit des tubes de néon. Un seulement, celui près de l'entrée, était allumé. Des rayonnages s'alignaient le long des murs, d'autres étaient installés de biais, échelonnés les uns derrière les autres.

Il ne pouvait plus reculer. Pendant une seconde, il aurait encore pu dire : Excusez-moi, je me suis trompé ! Mais ce n'était plus possible. Ce qu'il voyait le fascinait trop pour qu'il pût revenir en arrière.

Ce que Brückner voyait, c'étaient des paquets. Des grands, des petits. En général, d'assez grands cartons portant les inscriptions les plus diverses. Les couleurs aussi étaient variées, elles allaient du gris et du brun à l'orange.

Sur la pointe des pieds, il s'approcha de la première étagère. « Intec-Electronik, lut-il. Santa Barbara, California, USA. »

Il connaissait le nom : l'un des fabricants de matériel électronique aéronautique les plus connus. L'étagère Intec s'étendait de gauche à droite et mesurait bien huit mètres de long. Elle était bourrée de cartons.

Il jeta un nouveau coup d'œil autour de lui. Pendant une seconde, il avait cru entendre un bruit. Peut-être était-ce moins ses sens que son instinct, qui lui signalait la présence d'un autre être humain. Il venait juste de s'emparer de l'un des cartons Intec et de pencher la tête pour déchiffrer la petite étiquette collée dans le coin supérieur droit.

Un seul mot. Et une date.

Le mot était « Global Wings ». Et la date, « le 12 septembre ».

Peut-être était-il trop novice dans ce métier, peut-être était-ce une question de routine, peut-être aurait-il dû sortir son micro-appareil photographique, mais il restait là, à regarder – il ne pouvait rien faire d'autre. Il ne l'entendit pas. Ce fut peut-être un pressentiment, peut-être son parfum. Il laissa tomber le paquet, comme un voleur pris sur le fait, et se retourna brusquement.

Et elle était là.

La première pensée qui lui vint à l'esprit : Bon Dieu, essaie de trouver quelque chose ! La seconde : Quel joli visage... Mais c'est la fille qui ce matin t'a regardé attacher le pare-chocs de sa voiture !

« Hello ! » grimaça Brückner, pour proférer ensuite la phrase la plus stupide qu'on puisse prononcer dans une situation pareille : « Je crois que je me suis trompé de porte.

— C'est bien ce que je me disais, moi aussi », lui répondit-elle.

Il ne se sentait pas un gros appétit, ce jeudi soir. Par Dieu, non ! Pourtant, il avait promis à Bruno de goûter la spécialité de Rebecca, le pâté de lièvre au vinaigre. Et il était assis sur le divan de cuir, près de la fenêtre ouverte, s'efforçant de ne pas aborder le sujet Lidell et buvant la bière de Bruno. Le pâté était vraiment excellent.

Il prit congé assez tôt, alors que Bruno tenait absolument à lui faire regarder le *Miami-Night-Show* de Powell à la télévision. Dehors, le vacarme nocturne avait commencé. Des hordes de touristes. Et l'habituel remue-ménage de Coconut. Brückner fut content de pouvoir

reprendre la direction de Coral Gables dans la camionnette. Il y trouva un calme reposant.

Il ouvrit la porte de la maison de Mr. Murray, essaya de se mettre un peu dans la peau de cet homme en se dirigeant posément vers le réfrigérateur du grand bar et en l'ouvrant. Johnny, le frère de Rebecca, avait pensé à tout : les verres étincelaient, son lit dans la chambre d'amis avait été soigneusement refait. Mais il avait oublié une chose : à part une bouteille de coca, un grand vide régnait dans le réfrigérateur...

Le coca suffirait. Il se sentait moulu.

Il tourna le bouton de la télévision pour regarder au moins la fin du *Miami-Night-Show*, que Bruno lui avait si chaudement recommandé. Mais CBS donnait des informations. Sur l'écran apparut un président épuisé qui, les yeux battus et la bouche fatiguée, affirmait qu'il fallait enfin aider la classe moyenne américaine.

La sonnerie du téléphone retentit.

Il éteignit le poste. Qui pouvait bien l'appeler à cette heure-ci ? Bruno ? Peut-être ce Murray ? Comment devait-il se présenter, dans ce cas ?

D'un geste hésitant, Brückner décrocha le récepteur.

Ce n'était ni Bruno, ni Mr. Murray, à l'autre bout du fil, mais une voix de femme.

« Excusez-moi. C'est à Mr. Brückner que je parle ?

— Oui. »

Il connaissait cette voix, elle était agréable, à la fois calme et résolue. Il était sûr de l'avoir déjà entendue.

« J'espère que je ne vous dérange pas.

— Pas du tout. Peut-être pourriez-vous... »

Une brève hésitation, à peine perceptible. « Je m'appelle Mary. Cela peut vous sembler un peu bref, mais nous en resterons là pour le moment.

— Bien. Comment avez-vous eu mon numéro ?

— Par une collègue. Elle était en train de l'entrer dans l'ordinateur. Et je le lui ai demandé.

— Dans l'ordinateur ?

— Lidell Aircraft Corporation, dit la femme inconnue à l'autre bout du fil.

— Ah oui ? » Il se rappela, en effet, avoir écrit son numéro sur sa carte de visite, après son entretien avec Lidell, et il se demanda encore s'il n'avait pas commis là une gigantesque bêtise.

« Mr. Brückner, puis-je vous demander ce que vous veniez faire aujourd'hui à la Lidell Aircraft Corporation ?

— Vous pouvez. C'est logique. Mais vous ne pouvez guère vous attendre à obtenir une réponse. C'est un peu trop demander. Ne

trouvez-vous pas ?

— C'est possible », reconnut-elle. Son étonnante assurance n'avait pas disparu. Seulement, la voix s'était faite plus douce. Très culottée, se dit Brückner. Un léger accent espagnol. Jeune – une Latine. D'une nature brillante et intelligente. Qui était-ce donc ?

Et puis, il se souvint.

Il aurait dû y penser dès la première seconde : la fille de la pièce du rez-de-chaussée ! La fille aux cheveux acajou, ce visage racé aux larges pommettes, ces yeux extraordinaires...

« Si vous n'y voyez pas d'inconvénient, Mr. Brückner, j'aimerais vous poser une question : vous êtes bien de la police ?

— Ce n'est pas une question, c'est une affirmation. Est-ce que vous m'appellez pour le compte de votre firme ? »

Elle se mit à rire. Un rire bref. Bref et mauvais. « Ça non, vraiment pas. »

Il la revit là-bas, dans la pénombre entre les étagères. Puis il la revit sortir de sa vieille bagnole, secouant la tête et ses cheveux. Bronzée. Avec de longues jambes. Oui, formidable. Et à présent, elle avait son numéro de téléphone ? Le problème restait le même : pourquoi ?

« Je suis désolé de vous décevoir. Je ne suis pas de la police.

— Comment se fait-il que vous vous soyez trouvé devant Lidell Aircraft dans votre camionnette ? Un hasard, n'est-ce pas ? Et puis ensuite, qu'y avait-il de si important pour vous dans notre dépôt de matériel électronique ? Posons la question autrement : êtes-vous détective privé ?

— Pourquoi est-ce si important pour vous ? »

Elle rit. Quelque chose, dans ce rire, le mit mal à l'aise. L'affaire devenait étrange.

« Vous m'avez demandé si j'agissais pour le compte de mon patron ? Je peux vous répondre : c'est exactement le contraire.

— Ah bon ? Je crois que je commence à comprendre, même si vous ne me facilitez pas les choses. Est-ce que vous ne pourriez pas vous expliquer un peu plus clairement ?

— Pas au téléphone. »

Le cerveau de Brückner, à présent, travaillait très vite. Il décida de frapper un grand coup. « Connaissez-vous le nom de Global Wings ? Dispensez-moi, s'il vous plaît, de vous appeler Mary, je préférerais un nom de famille. À part cela, avez-vous déjà entendu le nom de la firme Global Wings ? »

Un moment de silence.

« Oui. »

Tout simplement – oui.

« Seriez-vous prête à m'en parler ?

— Peut-être. Comme je vous l'ai dit, pas au téléphone. Ce n'est pas

possible.

— Je comprends. »

Une nouvelle pause. Et une nouvelle question : « Travaillez-vous pour la TSD ?

— Non plus. Mais vous avez du flair. Peut-être pourrait-on dire que je suis une sorte de détective privé. Aussi, dites-moi, s'il vous plaît, où et quand nous pouvons nous rencontrer.

— Ce soir, dit-elle. Quoi qu'il en soit, restez chez vous ce soir. Je vous appellerai.

— Ce soir ? C'est une indication très vague. Surtout à Miami.

— Il faut vous en contenter. Je vous appellerai. O.K. ? »

Un cliquetis. Elle avait raccroché.

Le bloc d'immeubles avait été agrémenté d'une rangée de balcons qui allaient de l'orange au violet, après qu'un investisseur privé avait racheté les logements sociaux de la ville pour les louer comme résidences de luxe. L'investisseur privé avait fait faillite. Plus exactement, on avait retrouvé son associé et bailleur de fonds avec une balle entre les oreilles dans sa Cadillac à moitié engloutie dans les eaux bourbeuses des Everglades. Comme les cadavres ne peuvent pas raconter où se cachent les comptes secrets, la modernisation avait dû être interrompue.

Maria Rosario n'y attachait guère d'importance. De toute façon, après avoir mis Antonio à la porte, six semaines auparavant, elle ne comptait pas payer le loyer bien longtemps. Dans une semaine, elle serait à Sioux City. Avec tout plein de verdure sous les yeux, comme son père le lui avait écrit. Les jumeaux et elle, après cette atmosphère de fous à Miami, y vivraient comme au paradis.

Mais, pour le moment, elle avait des problèmes.

« Et le bahut ? » demanda Carl.

Carl était le frère de Marie Lou. Leurs visages se ressemblaient, mais, pour le reste, la chair était répartie plus équitablement chez Carl, grâce à un entraînement régulier. Le camion de légumes qu'il s'était procuré était garé devant la porte de la maison. Anna Maria, la mère de Mercedes, s'était déclarée prête à garder les jumeaux chez elle pendant les prochains jours. Carl conduirait le camion sur la route interminable qui menait à Omaha, et Marie Lou était prête à tout faire pour qu'elle puisse partir.

Mais elle ne digérait pas l'histoire du bahut.

« Pourquoi, bon Dieu ? Ce meuble est joli. Si tu ne l'emmènes pas, vends-le au moins ! Ou donne-le-moi !

— Il tient à ce bahut.

— Et aussi à son vieux gant de base-ball, naturellement. Au lieu de laisser des trucs à Antonio, tu devrais lui couper les couilles.

Abandonner les enfants pour aller retrouver sa maudite pédale ! Mon Dieu, comment as-tu pu seulement tomber dans le panneau ? »

L'éternelle question.

« Le bahut reste ici. Et le gant de base-ball aussi.

— Il n'a qu'à se le fourrer dans le cul ! s'écria Marie Lou.

— Pour le bahut, il aurait du mal, quand même, ricana Carl.

— Quel cochon. » Marie Lou secoua la tête avec indignation. « Les hommes... tous des machos de merde. »

Mercedes, elle, rangea le gant dans le bahut, sans rien dire. Elle était cubaine et cousine au deuxième degré de Maria. Marie Lou pouvait être la meilleure amie du monde, elle resterait toujours américaine. Et noire, qui plus est. Que savait-elle de ce qu'on pouvait ressentir, quand on avait trouvé son premier job et qu'on réalisait ses premiers rêves – que ce soit un gant de base-ball ou un vieux bahut, petit et peinturluré, acheté au marché aux puces. Personne, se dit Maria, personne ne peut comprendre s'il ne l'a pas vécu. D'abord la chute libre ! Après le choc. Sans jamais savoir si ce serait sur du béton ou dans l'eau. Puis le miracle du premier dollar... Et que représentaient toutes ces choses, sinon la clé ouvrant sur le monde étincelant du libre service USA ?

Fini, tout ça ! Fini à tout jamais !

« Tu sais, Marie Lou, lança-t-elle en continuant à s'occuper des paquets, Antonio n'est pas un aussi sale type que tu le dis.

— Non ? Voilà un nouveau son de cloche. Si tu veux savoir, pour moi, c'est un salopard sans aucune morale.

— Ah, la morale ? Ce n'est pas important d'avoir de la morale. Ce qui compte, c'est d'avoir une certaine tenue. C'est le genre de morale dont mon père parle toujours. Sais-tu ce qu'il dit ? "J'ai besoin de morale pour mon confort personnel. Après tout, il faut bien que je me regarde tous les matins dans la glace." C'est bien mon avis. »

Marie Lou acquiesça. « Et alors, pour Antonio ? »

Elle ne répondit pas. Elle avait décidé une chose : Antonio ne l'intéressait plus. Une seule chose l'intéressait encore : faire table rase du passé. Avec lui. Et avec Lidell. Et cela, avant de disparaître de Miami. Antonio devait savoir pourquoi elle agissait ainsi. Et pour ce qui était de Lidell – ça faisait aussi partie du problème Antonio. Peut-être n'aurait-elle pas trouvé la force d'envisager une séparation et ses conséquences, si Antonio ne s'était pas laissé embringer dans les saloperies de Lidell. Et c'étaient plus que des saloperies ! Toute l'entreprise de Lidell n'était rien d'autre qu'une machine à faire de l'argent, sordide, frauduleuse et meurtrière.

Et Antonio participait au jeu. Bien sûr, c'était Lidell le coupable, au fond. Et, avant de partir, elle ferait tout son possible pour lui faire mordre la poussière, comme il le méritait depuis longtemps.

Il n'y avait que deux routes qui traversaient les Everglades et reliaient Miami à son arrière-pays. Maria prit le Tamiami Drive. Voilà, c'était fait ! Ses caisses étaient bien rangées dans le camion de Carl, les enfants étaient chez la mère de Mercedes, elle-même pouvait dormir chez Marie Lou. Dès le lendemain, elle s'occuperait du billet d'avion – elle avait assez de relations pour en dégoter un bon marché. À présent, il ne lui restait plus qu'une chose à faire... Et alors, elle aurait fait tout ce qu'il fallait, dans l'ordre. Donc, d'abord Antonio.

Le vent avait tourné et venait maintenant de l'Atlantique. Il faisait plus frais. À l'ouest, on voyait apparaître quelques nuages. Elle ralentit, regarda autour d'elle et chercha à s'orienter. Bon, la station Shell. C'est là que commençait la rue étroite qui menait au nid d'amour d'Antonio.

Il y avait partout des jardinets avec des palmiers et de petites maisons basses et misérables. Le bungalow d'Antonio était le dernier à gauche. Un jour, il y avait six semaines de cela, elle y était venue avec les jumeaux, pour lui apporter ses affaires. Toni et Conchi avaient tenté courageusement de faire face à la situation. « Papa reviendra un jour. Un jour... Il y a des disputes dans tous les couples, vous le savez bien. » Elle avait essayé de leur expliquer les choses... Ils avaient hoché la tête. Et n'avaient plus rien dit.

Mais comment pouvaient-ils comprendre qu'il y aurait moins de disputes, si papa vivait de son côté ? Et que pouvait-elle leur expliquer ?

L'asphalte s'arrêtait. Des cailloutis. Et puis le petit mur rose avec l'hibiscus rabougri derrière. Et la terrasse avec ses colonnes en bois peintes en rose, sur laquelle on apercevait deux rocking-chairs. Sur l'un d'eux était accrochée une chemise d'Antonio, celle à rayures vertes et bleues. Elle la reconnut de loin. Entre les deux eucalyptus, qui constituaient le reste de l'ornementation végétale, un hamac était suspendu.

Elle arrêta la voiture et coupa le moteur.

Maria avait imaginé toutes sortes de raisons pour expliquer sa démarche. Brusquement, elles semblaient toutes balayées. Comme autrefois, quand elle devait passer son examen de comptable et qu'elle s'était trouvée mal, tant elle avait peur.

Elle laissa la portière de la voiture ouverte. Elle ne voulait pas éveiller l'attention en la claquant. Elle poussa la porte branlante du jardin et se dirigea vers la maison en marchant sur les dalles de ciment. Cette baraque coûtait quatre cents dollars par mois ! Quatre cents dollars, qu'il retirait à ses enfants, rien que pour...

Ça ne servait à rien de continuer à ruminer ces pensées...

Elle ouvrit la porte. Et tout se passa comme ce qu'on peut voir au cinéma ou au théâtre : personne ne vous voit, mais vous voyez tout.

Tout ? Il suffisait d'un seul regard. Les deux hommes. Leurs ombres. Tous les deux en maillot de bain, tous les deux donc pratiquement nus. Antonio était plus grand d'une tête et plus large que son ami. Le garçon s'appelait Michel, avait déclaré Antonio. Ce n'était qu'un vulgaire Mike, mais le prénom sonnait mieux en français. Il avait des cheveux clairs, d'un blond presque platine, auxquels il faisait volontiers un brushing. « Aussi délicat qu'une femme », avait dit Antonio.

Seigneur, pourquoi devait-elle supporter ça ? Pourquoi était-elle obligée de voir Antonio lui caresser les épaules, lui incliner la tête, l'adorer, comme s'il avait découvert dans ce cuisinier, ce gamin de rien du tout, maigre et blond platine, la révélation de sa vie ?

Et maintenant ?

Maintenant il l'embrassait, c'était vraiment trop !

Maria tira la clé de la poche de sa chemise et la lança sur le lit en désordre.

Antonio se retourna, le blond platine tourna brièvement la tête, gémit d'un air dégoûté, alla jusqu'à la fenêtre et appuya ses deux mains sur le rebord.

« Qu'est-ce que tu viens faire ici ? gronda Antonio.

— Enfin une bonne question. » Elle s'étonna de pouvoir prononcer ces mots. Sa bouche était sèche comme du sable.

« Excuse-moi, Maria ! Mais nous avons convenu que tu téléphonerais d'abord, au cas où...

— Nous en avons convenu ? Alors, je suis désolée... »

Sur le lit, il y avait un ours en peluche. Ça aussi, elle le vit. Ce n'était pas un petit ours en peluche des jumeaux, qu'Antonio aurait pu emporter avec lui par sentimentalité. Cette chose stupide et noire devait appartenir à Michel, le cuisinier. À n'y rien comprendre !

« Maria ! Il vaudrait peut-être mieux que tu quittes la chambre. Va dans le jardin. Ou sur la terrasse. J'arrive tout de suite. Là, nous pourrons parler.

— Tu peux faire une croix là-dessus, dit-elle. Nous n'avons plus rien à nous dire. Et plus rien à attendre l'un de l'autre. Amuse-toi bien. La clé est sur le lit.

— La clé de quoi ?

— De l'appartement de Tamar Street. C'est ton appartement, désormais. Il se pourrait que ton Michel te porte sur les nerfs. Tu trouveras toujours un lit là-bas. Je te l'ai laissé. Nous, en tout cas, nous sommes partis.

— Partis ? Et les enfants ?

— Allons, les enfants... »

Ce fut comme une délivrance. Le mépris, qu'elle éprouvait à présent, rendait tout très simple. Elle pouvait regarder les deux

hommes, secouer la tête et se mettre à rire. Elle se retourna.

« Comme je te l'ai dit tout à l'heure, amuse-toi bien ! »

Elle éclata de rire encore une fois et s'en alla.

Mercedes habitait avec sa mère Anna Maria en bordure de Little Havana, dans un de ces blocs d'immeubles très dégradés qui, dans les années cinquante, avaient été bricolés pour les anciens combattants de la Seconde Guerre mondiale dans le cadre du *Veteran Housing Program*. Du moins l'appartement comptait-il trois pièces. Il y avait même un petit terrain de basket et quelques balançoires pour les enfants. Le reste – du béton !

Le soir tombait, quand Maria rangea sa voiture dans la cour. Les réverbères avaient pris leur service et, dans les maisons aussi, les premières lumières s'allumaient. Elle regarda autour d'elle. Comme elle connaissait bien tout cela ! Les grandes boîtes à ordures. Les supports pour bicyclettes. On venait juste de réécrire à la peinture cet avertissement : « Il est strictement interdit d'allumer du feu et de faire la cuisine dans la cour. »

Jadis, après leur fuite réussie, à Dad et à elle – elle avait juste onze ans –, c'était Jorge Delgado, le père de Mercedes, qui les avait hébergés. Sa mémoire n'avait plus jamais retrouvé le fil de ces jours de folie ; c'était comme des montagnes russes ou l'un de ces kaléidoscopes, dans lesquels on peut créer sans cesse de nouvelles formes et de nouvelles couleurs. C'était terrible et magnifique – et c'était trop.

« Mami ! »

C'était terrible et c'était trop ? Toni ! Son fils traversait la cour à toutes jambes, cette même cour dans laquelle elle avait lancé sa première balle de base-ball, cette cour où elle avait fait ses premières expériences de flirt. Son fils. Hors d'haleine. Sur ses jambes rapides et vigoureuses.

« Mami, Mami ! J'ai un copain, qui veut m'échanger mon skate contre une planche de surf.

— Ah non !

— Mami, j'ai déjà trois copains. Mami, on va rester ici, hein ?

— On verra.

— Mami, c'est des types super !

— Vraiment ? Où est Conchi ?

— En haut, avec Mercedes. Sa mère fait la cuisine. »

Elle trouva Anna Maria Delgado entourée d'un nuage d'odeurs variées, où se mêlaient surtout des odeurs d'ail, de paprika, de porc et de haricots.

Mercedes la regarda. « Alors, comment ça s'est passé ?

— Ne m'en parle pas.

— Tu as encore ta valise dans l'appartement.

— Je sais. En plus, c'est celle avec mes meilleures fringues. Je vais la chercher tout de suite. Est-ce que je peux téléphoner ?

— Mais bien sûr. »

Elle s'assit dans le fauteuil à oreillettes, qui était dans l'angle de la pièce, s'empara du téléphone, mais reposa le récepteur, car elle avait oublié de prendre le numéro. Voilà – à en juger par les deux premiers chiffres, le type devait habiter à Coral Gables.

C'est lui qui répondit :

« Ah, enfin !

— Pourquoi ?

— Pourquoi ? Pourquoi ? Je tourne ici comme un idiot, en attendant que le téléphone sonne. Et ça, avec en plus une soif épouvantable.

— Vous n'avez rien chez vous ?

— Coca-Cola. »

Elle rit. « Toutes mes condoléances, mon pauvre.

— C'est vrai. Pourquoi ne venez-vous pas tout de suite, en apportant une bouteille de JB ou de vin, quelque chose que vous aimez. Ou de la bière. J'habite...

— Je sais. Coral Gables.

— Eh bien, si vous savez ça aussi, je dois vous dire que j'ai non seulement soif, mais faim.

— Tout cela est extrêmement triste, mais je vous le dis tout de suite : je ne peux pas. Et je ne vais pas dans une maison privée, de toute façon ! Nous devons nous rencontrer ailleurs.

— En terrain neutre, n'est-ce pas ?

— Exact. Connaissez-vous l'Omni ?

— Le supermarché ?

— Non, l'hôtel. C'est dans le même périmètre. Disons, dans une heure. À l'Omni, il y a un salon de thé. J'aurai peut-être faim, moi aussi. Alors, vous pourrez m'inviter.

— C'est d'accord.

— À tout à l'heure. » Elle l'entendit raccrocher, considéra le récepteur d'un air pensif et le reposa.

Les talons de Maria n'avaient jamais claqué aussi fort sur le parquet. Et, quand elle ne put s'empêcher de tousser en allumant une cigarette, les murs nus lui renvoyèrent l'écho. Les maisons vides, se dit-elle, sont comme des personnes mortes. Plus rien ne vous rappelle qu'elles vous ont appartenu un jour.

Mais il y avait encore de l'eau chaude.

Elle tourna les robinets à fond, prit dans le placard sa trousse de produits de beauté, l'emporta dans la salle de bain, y traîna aussi sa

valise de vêtements. C'est là qu'il restait le dernier miroir. Elle ôta ses vêtements trempés de sueur et entra dans la baignoire. Comme si ce n'était pas suffisant, elle finit par une douche froide, faisant gicler le jet sur son corps. Il y avait tant de choses dont elle voulait se laver : la journée, tout ce damné mariage... Elle s'essuya et commença à s'enduire le corps de crème, avec une sorte de recueillement. Pour dissiper la vapeur, elle ouvrit la porte qui donnait sur la chambre.

Le lit ! Lui non plus n'avait plus rien à lui dire. Une triste plaisanterie, ce lit – le lit d'Antonio...

Elle prit le sèche-cheveux. Combien de fois ne s'était-elle pas promis d'aller chez le coiffeur et de dire : « Allez, coupez-moi tout ça, enlevez-moi tous mes soucis de la tête » ? Elle aurait même gagné de l'argent. Avec ses cheveux, il y avait de quoi faire trois perruques. Au moins. Mais elle ne l'avait pas fait. Non seulement les hommes, mais tous les gens qu'elle connaissait roulaient des yeux, quand il était question de ses cheveux. Et ils étaient restés sur sa tête. Malgré le climat.

L'appareil vrombissait. Il allait vrombir au moins dix minutes.

Il vrombissait trop fort.

Elle n'avait pas remarqué qu'elle n'était plus seule dans l'appartement. Comment s'en serait-elle aperçue ? Avec ce bruit dans les oreilles ?

Elle n'entendit pas qu'il disait : « Maria. » Antonio ne prononça son nom qu'une fois. Dans la chambre vide, plongée dans la pénombre. Pourtant, il était debout près du lit et la contemplait par la porte ouverte de la salle de bain. Il ne faisait pas que la contempler, son jean trop serré s'était tendu si brusquement qu'il en avait mal. Ses mains se crispèrent.

« Nous sommes partis », avait-elle dit ?

Sûrement pas. Elle était là ! Avec sa chevelure opulente, ses seins fermes, son ventre plat que les grossesses n'avaient pas abîmé, avec cette incroyable courbe, qui allait de la taille à ses superbes fesses. Il en avait toujours été fou. Avant même d'avoir vu son visage, il avait été fasciné par sa chute de reins.

Et maintenant ?

Il avait dû mal à respirer. Il avait besoin de rassembler toutes ses forces pour ne pas se précipiter sur elle. Et, à la vieille question de savoir pourquoi il aimait les garçons, alors que les femmes lui plaisaient autant, il était incapable de répondre. Les deux étaient merveilleux. Et celle-ci, la sienne, avec ses deux enfants et un corps de fille de dix-neuf ans, était la plus belle de toutes...

Nous sommes partis !

Nous ? Eux... Toni et Conchi aussi ? Elle vient chez moi, me fait une scène et m'annonce : « Nous sommes partis... »

Il prononça son nom une seconde fois.

Cette fois encore, elle ne l'entendit pas.

Mais, en relevant la partie gauche de ses cheveux pour les faire sécher, elle tourna la tête.

Elle reposa aussitôt le sèche-cheveux. Dans la lumière qui venait de la salle de bain, elle vit que sa bouche formait une phrase. Et qu'il avait une érection.

Une fraction de seconde, elle fut comme paralysée. Puis elle attrapa la serviette qui était sur le rebord de la baignoire, se l'enroula à la hâte autour du corps et voulut fermer la porte.

Trop tard. Il l'ouvrit de son genou gauche, introduisit le pied droit dans l'embrasure et dit : « Il faut que je te parle.

— Toi, peut-être. Pas moi.

— Écoute-moi, au moins... »

Elle rebrancha le sèche-cheveux. Et le régla sur le maximum. Le bruit couvrit sa voix, même quand il se mit à crier. Il ne criait pas d'une façon très convaincante, il n'avait jamais pu le faire, il n'avait jamais eu de caractère, mais elle vit son visage déformé et pensa à ce qu'il avait dans son pantalon. Le dégoût la submergea.

« Je ne le permettrai jamais ! l'entendit-elle crier. Les enfants resteront avec moi ! Jamais je ne le permettrai. »

Elle arrêta le sèche-cheveux. « Tu n'as plus rien à permettre ou à ne pas permettre, Antonio. C'est fini... Explique à un juge que les enfants doivent rester avec toi. Essaie un peu. »

Son visage se décomposa. Une mèche de ses cheveux sombres et clairsemés lui tombait sur l'oreille. Il était pitoyable.

« J'aime ma famille, Maria... Tu le sais. Je t'ai toujours aimée, toi aussi. Je t'aime encore... Comment peut-on affirmer qu'on ne peut aimer qu'une personne ? Ce n'est pas vrai. Je n'y peux rien...

— Arrête de gémir et disparaïs. Il faut que je m'habille. »

Elle voulut franchir la porte et le pousser de côté. Elle aurait mieux fait de s'abstenir. Il l'attrapa par le poignet, si violemment qu'elle poussa un cri. Il la fit pivoter et la projeta sur le lit.

« Arrête ! »

Elle se blottit contre la tête du lit et essaya de lui envoyer son pied dans la figure. Sans succès. La serviette avait glissé de son corps, et la vue de sa nudité sembla lui faire perdre la raison. Il geignait comme un enfant. « Je te veux, je te veux, tu m'entends ? »

Et il la prit par les épaules, l'écrasa de tout son poids contre le matelas, tenta de pousser son ventre entre ses jambes. Elle le frappa à nouveau. Avec plus de bonheur, cette fois. Elle atteignit son nez ou son œil.

Il recula en gémissant. « Maria !

— C'est terminé ! »

Accroupis l'un en face de l'autre, ils se regardaient fixement dans la faible lumière qui régnait dans la pièce, sur leur lit conjugal abandonné, ils n'étaient plus que des yeux, et des yeux qui, eux-mêmes, n'étaient plus que des foyers de désespoir et de haine.

« Va-t'en ! » lui dit-elle enfin, avec une douceur surprenante.

Il secoua la tête.

« Va-t'en ! »

Il tenta un nouveau geste vers elle, mais elle se dégagea. « On peut peut-être vraiment aimer plusieurs êtres en même temps, Antonio. Je peux même peut-être le comprendre... On peut même peut-être comprendre que notre homme ne nous trompe pas avec des poules, mais avec des garçons de passage. Et que, quand on fait des affaires aux Bahamas au lieu d'y passer des vacances, on ait envie de s'offrir aussi une petite récréation... Mais ce n'est pas ça...

— C'est quoi alors ?

— Tu le demandes ? C'est que tu sois un tel salaud... Peut-être pas autant que Mr. Charles Lidell, ton patron adoré. Mais, mon Dieu, c'est déjà suffisant. Et que tu sois devenu l'homme de main d'un pareil salopard et que tu te laisses embringer dans toutes les histoires sordides et criminelles qui lui tournent dans la tête. Et il y en a des histoires, tu sais...

— Tu en as profité... et les enfants aussi.

— Peut-être. Mais je ne le savais pas. Ou j'ai fermé les yeux. C'est sans doute ça qui me met tellement en rage. Peut-être aussi parce que je ne sais pas comment tu fais pour te faire un garçon dans la soirée et puis revenir tout simplement coucher avec moi. »

Il garda le silence. Il respirait bruyamment. Ses yeux étaient écarquillés, son regard dur.

« Des brouilles ? reprit-elle. Des histoires de bonne femme, n'est-ce pas ? Mais le reste... Tu l'as raconté toi-même. Le Cessna, il y a trois semaines... Le Cessna, qui s'est écrasé dans les monts Edwards, parce que les pilotes automatiques sont tombés en panne. Et le Learjet en Jamaïque ? Et le vieux Transall de la Bluelight-Cargo ? Personne n'a su pourquoi il était tombé à l'eau au large d'Andros. Avec tout son équipage... Seulement toi. Et Lidell. Et tu me l'as dit, à moi aussi...

— Calme-toi.

— Qu'est-ce que tu veux que je te raconte d'autre ? Que je me calme ! Je ne peux pas. Ce sont les seuls accidents que je connaisse..., mais tu dois bien en avoir encore une bonne douzaine d'autres en poche. Et tu me demandes pourquoi je ne veux plus entendre parler de toi ! Est-ce que je dois...

— Calme-toi, bon Dieu ! »

La dernière borne avait été franchie. Elle le savait. Et il était déjà sur elle. Elle sentit son souffle. Se mit à crier – non de douleur, mais

de dégoût, d'aversion, de haine... Elle sentit son poing, qui glissait sur sa mâchoire, elle sentit la douleur, elle sentit sa résistance capituler devant sa force, ses jambes s'ouvrir, elle essaya de griffer, de mordre – elle parvint à se tourner à moitié, à se dégager un peu de lui. Elle sentit sa main s'introduire entre ses cuisses, violemment, douloureusement – alors, elle s'empara de la pelle, qu'elle avait aperçue auparavant sur le sol. C'était un objet solide, en fer-blanc. Ils s'en servaient toujours pour ramasser les cendres dans la cheminée. Elle frappa. Le premier coup ne l'atteignit pas, puis elle l'entendit hurler, elle frappa encore une fois, il tomba du lit. Elle fut tentée de lui envoyer un coup entre les jambes. Il bondit sur ses pieds.

« Fiche le camp ! »

Il la regarda fixement. Elle ne put reconnaître ses yeux. Elle vit seulement ses lèvres s'écarter en un rictus.

« Fiche le camp ! » répéta-t-elle encore une fois.

Et il se comporta alors comme le lâche qu'il avait toujours été : il tourna les talons, se dirigea vers la porte et la claqua derrière lui.

Le claquement résonna à ses oreilles.

Elle s'effondra sur le lit et éclata en sanglots. Mais ses yeux restaient secs. Elle sanglota longuement, de rage, peut-être aussi de soulagement...

Elle revint dans la salle de bain et se regarda dans la glace. Du front à la pommette s'étirait une mince balafre. La peau était gonflée et rouge à cet endroit.

Elle regarda sa montre. Il était déjà tard, il fallait qu'elle se dépêche. Ne pas penser. Surtout ne pas penser... C'est le plus important. Se concentrer sur ce qu'elle avait à faire. Elle prit son poudrier et commença à se poudrer le visage, mais, quand elle voulut dessiner le contour de ses lèvres, elle laissa tomber le crayon. Elle n'y arrivait pas. Ses mains tremblaient trop.

Elle portait de grandes lunettes noires et levait haut le menton. Elle s'arrêta une seconde à l'entrée du salon de thé, regarda autour d'elle, l'aperçut aussitôt et se dirigea vers lui sans hésiter, ses cheveux et ses hanches ondulants à chacun de ses pas. Elle avait mis un fourreau noir et court, et des hauts talons. Elle était époustouflante.

Il s'était levé.

« Je suis vraiment désolée, dit-elle. Mais il y a des jours où tout va de travers. Comment allez-vous ? Êtes-vous mort de faim en m'attendant ?

— J'ai pris mes précautions, répondit Brückner en souriant. Il y a peut-être des hommes qui meurent de faim pour une jolie femme. Mais je n'appartiens pas à cette race.

— C'est bien ce que je pensais. »

Il lui commanda le thé qu'elle désirait et lui dit que son estomac pourrait encore supporter un supplément, si elle acceptait de l'accompagner dans un restaurant.

« Sorry. Je n'ai malheureusement pas beaucoup de temps.

— Très bien ! C'est vous qui dirigez les opérations. »

Il la contempla en souriant. C'était l'heure de la psychologie. S'il lui fallait faire preuve de prudence, c'était bien maintenant. Le thé arriva, et elle pressa la rondelle de citron au-dessus de la tasse.

« Les gens normaux se présentent, dit-elle. Même les flics se présentent. Et vous en êtes un, non ? »

Il secoua la tête.

« Non ? » Elle le regarda, tout en saisissant d'un geste précis un morceau de sucre et en le laissant tomber dans sa tasse. « Bon, quelque chose de ce genre. Le matin, vous rôdez dans une camionnette VW, puis vous vous annoncez chez Lidell en tant que pilote de la Lufthansa, et pour finir, vous fouillez dans le dépôt de Lidell. Ne me décevez pas. Vous êtes soit un flic soit un détective.

— À votre avis ?

— Nous nous étions pourtant mis d'accord : c'est moi qui dirige les opérations. Alors, encore une fois : flic ou détective ?

— C'est pour ça que vous vouliez me parler ?

— Peut-être. Mais, répondez-moi une bonne fois : d'où venez-vous ? D'Allemagne ? »

Il hocha la tête. « Et, si vous voulez, je suis détective ou, disons plutôt, un croisement de détective et de pilote. »

Il plongea la main dans sa poche, en tira sa carte de visite et la lui mit sous le nez. Elle y jeta un bref regard et la lui rendit, comme si ce n'était pas vraiment important.

« Et alors ? Que faisiez-vous dans le dépôt ?

— Y chercher ce que j'ai trouvé. En fait, ce n'était pas grand-chose. Juste une petite étiquette. Une étiquette avec un nom d'expéditeur : Global Wings.

— Pourquoi vous intéressez-vous à ce que Lidell a entreposé dans le dépôt ? »

Le moment crucial. Il avait réfléchi et était parvenu à la conclusion que le jeu en valait la chandelle. « Ce qui m'intéresse surtout, c'est de savoir ce qu'il a entreposé sous le sigle de la firme Global Wings. » Il lui expliqua ce qu'elle pouvait comprendre. Pas moins, pas plus. « J'appartiens à la commission qui doit enquêter sur les circonstances de la catastrophe de Majorque. L'ordinateur défectueux, qui a provoqué l'accident, vient de Miami. De Global Wings.

— La catastrophe de Majorque ?

— Deux cent soixante et un morts. ».

Ses yeux étaient devenus encore plus sombres. Ou plus grands. Son

visage tout entier semblait se résumer à ces yeux. Elle tourna la tête et regarda du côté des fenêtres, comme s'il n'y avait rien de plus important que les rideaux qui mariaient le rose et le vert réséda. Il vit son pouls battre sous la peau de son cou mince.

« Deux cent soixante et un morts ?

— Oui. »

Elle remit ses lunettes noires. Elle ne les avait enlevées qu'un bref moment, mais assez longtemps pour qu'il pût apercevoir la vilaine boursoflure et le petit épanchement de sang qui allaient de son œil droit à sa tempe. Elle s'était donné un sacré mal pour réparer les dommages avec de la poudre. Mais elle n'y était pas totalement parvenue.

« C'est horrible... » Elle s'était mise à parler à voix basse. « Et ce qu'il y a de terrible, c'est qu'il y a déjà eu beaucoup de morts. Et qu'il y en aura peut-être encore d'autres... »

Il garda le silence.

« Quel drôle de couple nous faisons ! Puis-je vous dire quelque chose ? Quand je vous ai appelé, j'ai pensé à quelque chose de ce genre. Je me suis dit qu'à cause de ce salaud il y aurait encore plus de morts. Et voilà que vous arrivez et que vous m'en servez deux cent soixante et un.

— Deux cent soixante et un, répéta-t-il. Des gens qui voulaient seulement aller en vacances et rentrer chez eux. »

Il devait éviter maintenant de mélanger les faits et les sentiments. Il laissa de côté Anja. Peut-être y avait-il une autre raison ? Durant ces dernières heures, et même ces derniers jours, il avait senti croître en lui l'impression qu'Anja s'était éloignée de lui, comme si elle l'observait de quelque part, très calme, peut-être un peu amusée, comme on peut regarder les contorsions de quelqu'un qui s'occupe d'une affaire à laquelle il ne comprend pas grand-chose.

Elle hocha la tête à nouveau. Sa bouche n'était plus qu'un trait mince.

« Tout le monde peut s'imaginer ce que ça donne, quand deux avions rentrent l'un dans l'autre, poursuivit-il. Deux jets remplis de femmes, d'enfants, d'hommes. L'un sur la route des vacances, le second dans l'autre direction. »

Elle but son thé, accepta une cigarette et avala la fumée. Il vit que les doigts qui tenaient la cigarette tremblaient légèrement.

« Je ne sais rien de Global Wings, dit-elle lentement. Je ne sais rien, parce que je ne dois rien savoir. Mais mon mari est au courant. Et il sait probablement une foule de choses. Au sein de la firme, il s'occupe de... eh bien, disons, de la vente à l'étranger. Seulement, elle ne s'effectue pas à partir de Miami, mais des Bahamas et des Caïmans.

— Sous une adresse bidon ?

— Bien sûr. Qu'est-ce que vous croyez ? Ils ont aussi quelques ateliers là-bas, pour autant que je sache. Le tout parfaitement camouflé. C'est le travail de mon mari. Car il s'y entend, c'est un génie du camouflage. Mais, comme je vous l'ai dit, je sais seulement que ça existe. J'en ai entendu parler quelquefois dans des conversations. Il m'en a parlé aussi. Mais je ne voulais pas avoir de problèmes.

— Et maintenant ? Vous semblez en avoir quelques-uns. »

Elle acquiesça. « Parce que je porte des lunettes de soleil, n'est-ce pas ? Eh bien, disons que je me suis heurtée à un mur. J'aurais peut-être pu le contourner, mais je voulais être débarrassée, vraiment, complètement débarrassée de ce mur. Si vous comprenez ce que je veux dire.

— Peut-être. Peut-être bien que je vous comprends. »

Elle jeta un coup d'œil sur sa montre d'un air qui, pour n'être pas pressé, était quand même assez éloquent.

« Je n'en ai plus pour longtemps, Mary... ?

— Rosario. Que voulez-vous savoir exactement ? »

Il se pencha légèrement en avant. « Disons que tout ce que je vous ai raconté et tout ce que j'ai observé entre précisément dans le cadre des affaires dont s'occupe Mr. Lidell. Avec l'aide efficace de votre mari.

— Peut-être. Probablement. » Elle se remit à jouer avec ses lunettes. « Mais, ne me rendez pas les choses trop difficiles. Que le diable m'emporte si je sais pourquoi je vous ai téléphoné et pourquoi je me retrouve assise ici avec vous. Peut-être parce que je suis naïve. Ou bouchée... Peut-être aussi parce que je voulais me débarrasser de quelque chose et que vous êtes le premier type que j'aie trouvé sur mon chemin et qui m'ait donné l'impression d'être la bonne adresse. Peut-être encore parce que vous m'avez aidée si gentiment, quand j'ai perdu mon pare-chocs. Ou à cause de vos jolis yeux bleus d'Allemand...

— Merci, dit-il avec un sourire ironique. De toute façon, nous sommes dans le même bateau. Je ne sais pas non plus si vous n'êtes pas en train de me tirer les vers du nez.

— Et pourquoi vous laissez-vous faire ?

— L'instinct, dit Brückner. Les vibrations. Ce doit être quelque chose de ce genre. » Il tira sur sa cigarette et, ainsi, avec leurs têtes rapprochées et les nuages de fumée qui se mêlaient, on aurait pu les prendre pour un couple d'amoureux. Pourtant, elle regarda à nouveau sa montre.

« Encore une question : avez-vous déjà entendu le nom d'Ahmed Saad ? »

Les sourcils de son interlocutrice ne formaient plus qu'une seule ligne droite. Elle ne répondit pas.

« Il y a une firme, insista-t-il, une firme à Tripoli, qui s'appelle l'ACP, l'Agence du Commerce et Participations. Ce nom vous est peut-être déjà passé sous les yeux ? »

Elle secoua la tête. Son visage conservait la même expression concentrée, presque enfantine – le visage d'une écolière, qui essaie presque désespérément de se souvenir de quelque chose. Et c'était justement cette tension qui la rendait encore plus jolie.

« Il y a eu une fois une histoire, finit-elle par dire en hésitant. Et ça avait quelque chose à voir avec Tripoli. Où est-ce, d'ailleurs ?

— En Libye.

— Ah bon, en Libye. Mais c'était il y a un an. Quelques drôles de types sont venus à la firme. Et après, mon mari s'est mis à raconter que si cette histoire marchait, ils fermenteraient la boutique à Miami et que nous pourrions partir avec les enfants pour les Caïmans ou même les Bahamas. Dans une villa, bien entendu. Au moins une villa. » Elle eut un rire bref et amer. « En tout cas, mon mari, et aussi Lidell parlaient de cette affaire comme de la "Tripoli-story". Ah, je sais même de quoi il s'agissait. De pièces détachées Marietta, je crois.

— Marietta ? Mais c'est du matériel électronique d'armement.

— Oui, oui, c'est ça, du matériel de navigation. Toute l'histoire tourne autour de centrales de navigation pour les missiles. En tout cas, on n'a jamais quitté notre baraque de Tamar Street. Et on n'est pas partis pour les Caïmans ou les Bahamas. Je n'ai pas non plus de villa. Et la dernière chose au monde que je voudrais, c'est en partager une avec Antonio. »

Elle se leva brusquement.

« Écoutez-moi, restez encore un moment ! Comment pourrai-je vous joindre ? »

Elle secoua la tête. « C'est impossible.

— Encore une seconde, je vous en prie ! »

À contrecœur, elle se rassit sur sa chaise.

« Mary, je suppose que vous tenez à ce que j'entreprenne quelque chose. Pour cela, j'ai besoin de preuves. Au moins d'une déposition. Bien entendu, je ne vous demande pas de faire ce travail gratuitement...

— Oh, mon Dieu ! Votre argent, vous pouvez vous le mettre où vous voulez ! Mais laissez-moi en paix ! » Après un bref instant d'hésitation, elle sortit de son sac un stylo à bille et griffonna un numéro sur une serviette. « Je pars en avion. Pour Sioux City. Je pars avec les enfants. Je suis encore ici deux ou trois jours. Ça dépend du moment où j'aurai mes billets. Terminez votre travail. Et s'il y a encore quelque chose d'urgent, eh bien, téléphonez-moi à ce numéro. Une femme du nom de Mercedes vous répondra. C'est ma cousine. Dites-lui que vous êtes l'Allemand et que vous voulez me parler. Je

vous rappellerai.

— Vous ne pouvez pas me donner une adresse ?

— Non. » Elle secoua la tête et s'en alla.

« Le système de navigation Marietta ? Oui, et quoi encore ? »

Bruno le regardait fixement par-dessus la monture de ses lunettes. Il jouait avec un stylo à bille rouge, sur lequel étaient représentés trois oiseaux en vol. Il le lança sur le plateau du bureau, se leva et se massa le crâne. Il venait tout juste de chasser une horde de surfeurs bruyants et indécis qui voulaient à tout prix une certaine plage de Nouvelle-Zélande, mais ne savaient ni son nom ni où elle se trouvait sur la carte.

« Ce Lidell est cinglé, je t'assure. Le monde entier est cinglé. Tout le monde. Toi y compris. » Et puis, après un moment de silence : « Lidell est un cas pour les psychiatres. Ou le FBI.

— C'est bien ce que je pense.

— Alors, mets la main sur cette fille et allez chez les Fed's. Veux-tu que je te cherche le numéro du FBI ?

— Je ne peux pas mettre la main sur elle. Je ne sais pas où elle habite.

— Naturellement, gémit Bruno en se laissant tomber dans son fauteuil. Et alors ?

— C'est la femme de ce Rosario. Tu te souviens de lui ? Tu m'as bien dit qu'il était l'homme de main de Lidell pour tout ce qui était illégal ?

— C'est ce que je t'ai dit. Et c'est ce qu'il est. Quand Sanchez donne une info, la plupart du temps c'est juste. O.K., alors va chez elle.

— Elle n'y habite plus. Elle est partie. D'ailleurs, je lui ai promis de ne pas l'impliquer dans cette affaire. Et je ne tiens pas non plus à le faire.

— Très bien ! Dans ce cas, oublie cette histoire et va-t'en. Je te le dis, ils sont tous cinglés.

— Ce n'est pas avec ce genre de phrases que je vais aller très loin, Bruno.

— Eh bien ! Allez, accouche. Tu as un plan. Tu en as certainement un. Et c'est aussi certainement un plan longuement médité. Si génial que je meurs d'envie de le connaître. Allez, décide-toi, vas-y carrément ! »

Brückner hocha la tête. « Les paquets dans le dépôt. Les paquets avec l'étiquette Global Wings. J'ai besoin d'un de ces paquets. Si j'en avais un entre les mains, j'aurais avancé d'un grand pas. Mais je ne peux pas le faire tout seul.

— Et comment vas-tu t'y prendre pour t'en procurer un ?

— Un cambriolage. C'est le terme qu'on utilise, non ?

— Toi ?

— Pas tout seul. Avec quelqu'un qui s'y connaisse. »

Bruno ôta définitivement ses lunettes et les posa sur la table. Il ferma les yeux et soupira.

« Paul, je ne suis pas complètement idiot. Je te connais. Et je sais bien que je ne pourrai pas te détourner de cette histoire. Tu t'es fourvoyé là-dedans. Et tu suis ton idée avec un fanatisme qui... mais laissons tomber. Une seule chose : sais-tu ce qui manque le plus aux fanatiques ? L'intelligence.

— Merci beaucoup.

— Il n'y a pas de quoi. Mais quand même – tu es venu ici, non pas pour rendre visite à un vieil ami, mais pour créer des problèmes à un vieil ami.

— Disons plutôt, parce que j'attendais de l'aide d'un vieil ami.

— Ça revient au même. Mais tu te dis que, justement, un ami reste toujours un ami, non ? » Bruno soupira. « Bon, je connais peut-être quelqu'un qui pourrait t'aider. »

L'eau de mer avait complètement soudé le satané filtre au raccord et il avait fallu vingt minutes à Kevin Wilson pour le débloquer. Il allait donner encore un petit tour de clé anglaise, très prudemment. Mais, juste au moment où il empoignait l'instrument, il entendit le moteur.

Il leva la tête.

La bande de sable qui menait à la route devait mesurer environ quarante mètres de large et, à ce moment de la journée, peu après neuf heures du matin, elle semblait peu engageante, humide et sombre. Quelques-uns des garçons de Dan étaient en train d'entasser dans des sacs en plastique des emballages de cheeseburgers, des papiers, des vieux journaux, des préservatifs..., toutes les ordures variées de la nuit. Deux chaises longues étaient occupées, qui plus est par un vieux couple, bien que la toile dût être détrempée par l'humidité de la nuit. En haut, devant la buvette de Dan, ce kiosque en plastique rouge et vert qui déshonorait tout le coin, une voiture était garée. Bordeaux métallisé. Un cabriolet. Complètement pourri... Kevin le reconnut tout de suite : c'était la Le-Mans de Konietzka. Ce n'était pas Bruno qui était au volant, mais un homme mince à la peau brune : Johnny, le frère de l'amie de Konietzka.

Ils viennent tôt, les gars.

Kevin Wilson plongeait les mains dans son seau, les frotta avec de l'étoffe, amena le bateau le plus près possible de la jetée pour pouvoir mettre pied à terre sans que son genou droit, celui qui était raide, lui pose de problème, et attendit sur le môle.

Il vit Johnny lui faire signe. Puis un autre homme qui était assis à

côté de lui. Ce devait être le type dont Bruno lui avait parlé. Johnny agita la main, sans manifester l'intention de descendre de voiture. L'autre homme descendit et se dirigea vers lui. Kevin essaya de le jauger. Il semblait raisonnable. Même si ce n'était pas le cas, il avait une dette envers Bruno.

Il fit quelques pas. « Je suis Kevin. Êtes-vous l'homme que Bruno veut me coller aux trousses ? »

L'autre sourit. « Je m'appelle Paul. Voulez-vous qu'on boive un whisky en haut ? »

— Le troquet n'est pas encore ouvert. Pas avant une heure. Ils ouvrent tard, pour se débarrasser de toute la merde de la nuit. Ils avalent trop de pilules sur la plage, ils boivent trop, ils font Dieu sait quoi. Vous comprenez ? »

Brückner hocha la tête.

« Nous pouvons en parler ici ? »

— Oui, certainement. Mais j'aurais bien aimé vous expliquer un peu les choses. Avec un morceau de papier et un crayon.

— Alors, venez dans mon rafiote. »

Kevin sauta à nouveau à bord de l'*Alicia*. Il accomplit ce geste de routine avec une adresse surprenante, non sans intercepter le regard scrutateur de l'autre.

« Ne vous faites pas de souci, mon genou ne m'a jamais gêné dans mon travail.

— Le Vietnam ? »

— Oui. Un éclat de grenade.

— Bruno m'a raconté. »

Il lui en avait raconté bien plus encore. Kevin Wilson avait été moniteur de plongée, mais à présent il devait se contenter de rafistoler les moteurs des bateaux de l'école de plongée : on lui avait retiré sa licence, après qu'il avait fracassé avec sa clé à molette la rotule d'un touriste du Milwaukee, qui l'avait traité d'« idiot bancal ».

À bord de l'*Alicia* régnait un ordre méticuleux, les cordages étaient proprement enroulés. Ils entrèrent dans le salon. Kevin lui indiqua la banquette d'angle. « Vous buvez quelque chose ? »

Brückner secoua la tête. Il sortit de sa poche une carte de Miami et la déploya sur la table.

« Ne vous fatiguez pas, dit Kevin. Je connais la boutique de Lidell. J'y suis même retourné hier soir, après avoir vu Bruno, pour me faire une idée de la situation.

— Alors ? »

— Le problème, c'est le dispositif d'alarme, déclara Kevin. Mais enfin, c'est jouable. »

Ils se retrouvèrent le lendemain matin à trois heures.

Comme lieu de rendez-vous, ils s'étaient mis d'accord sur La Caretta, un restaurant de la Calle Ocho. Non seulement le bar, mais les tables étaient occupées par des noctambules. Kevin pénétra dans La Caretta dix minutes après Brückner. Il le découvrit accoudé au bar et se dirigea vers lui en boitant.

Brückner lui montra son verre de whisky.

Kevin secoua la tête. « Le verre, nous le prendrons après le travail. Venez ! Laissez votre voiture. Nous partons avec la mienne. »

Il le conduisit jusqu'à une petite fourgonnette, dont il ouvrit la portière.

« J'ai déjà préparé le travail, reprit Kevin en mettant le moteur en marche.

— Comment ça, préparé le travail ?

— Le système d'alarme. C'était pas si simple. Mais j'ai trouvé la boîte de distribution et j'ai coupé le jus. »

Brückner alluma une cigarette. Il sentait croître sa nervosité. Bruno avait raison, manifestement : Kevin semblait s'y entendre, dans ce genre de boulot.

« Il faudra faire un peu attention. Quand un dispositif de ce type est débranché, cela déclenche l'alarme dans plusieurs centrales de surveillance. Mais on verra bien. »

Ils remontaient maintenant le Dixie Highway.

Brückner pouvait déjà apercevoir les lampes à arc qui éclairaient la petite place, devant les bureaux de Lidell. Kevin ralentit et tourna dans un chemin étroit et empierré, qui aboutissait à un terrain à bâtir. Il gara la voiture à côté d'une baraque de chantier. « On fera le reste à pied. On peut atteindre aussi l'endroit qui nous intéresse en partant de l'autre côté du terrain. Je vais en avant, pour voir si la voie est libre. Restez à cinquante mètres derrière moi, O.K. ? »

Brückner hocha la tête. Wilson disparut dans la nuit. Il marchait depuis environ cinq minutes sur le petit sentier, lorsque Kevin surgit brusquement devant lui, comme une apparition crachée par la nuit.

« Tout va bien. On passera par derrière. Avec ces putains de lampes, c'est impossible du côté de la rue.

— Mais derrière, il n'y a pas de porte. J'ai inspecté aussi l'arrière du bâtiment.

— Pas de porte, mais une bouche d'aération. Et elle doit mener au rez-de-chaussée. »

Brückner ne se souvenait pas avoir vu une ouverture dans le mur de briques. Il suivit Kevin, qui marchait devant lui à une allure étonnamment rapide, malgré son handicap et le petit sac à dos qui pendait à son épaule droite.

« Là, chuchota-t-il. Le pin. »

Il n'y en avait pas qu'un, mais un véritable bosquet – ce qui était un

coup de chance. Le Dixie Highway avait beau être peu fréquenté à cette heure, les branches les dissimulaient à tous les regards. Les maisons, du côté ouest, se dressaient dans la nuit, sombres comme des ombres. Ils devaient pourtant se résigner à accepter le risque d'être vus de là-bas. Mais la distance était d'au moins soixante mètres.

Brückner entendit un bruit métallique.

Kevin rampa sur le sol, puis leva la main. Ça n'avait pas duré quarante secondes. La brèche dans le grillage mesurait environ un mètre de long. Kevin écarta le morceau de clôture et fit signe à Brückner de ramper par-dessous à son tour.

Voilà. Ils étaient sur le terrain de la firme. Kevin laissa le sac avec les cisailles près de la brèche et se remit à courir, à courir vraiment, de cette manière étrange, presque grotesque, qui permet aux infirmes alertes de surmonter leur handicap.

Maintenant, l'arrière du bâtiment. Ça et là, le reflet des phares des voitures balayait le mur. Kevin haletait. Brückner, lui aussi, attendit d'avoir repris son souffle pour demander : « Et maintenant ? »

Kevin se contenta de lever la main.

Brückner aperçut alors le rectangle qui se découpait au-dessus de leurs têtes. Une ouverture recouverte de tôle. « Elle a un cadre en bois, chuchota Kevin. Je m'en suis rendu compte ce matin, quand je suis venu ici pour la première fois.

— Et comment on va ouvrir ça ?

— Écoute bien, je ne pèse même pas soixante-dix kilos. Pour toi, ce n'est rien. Tu me prends sur tes épaules. Après, ce sera le contraire. Avec ce putain de genou, je pourrai jamais me glisser dans l'ouverture. »

Le contraire ? se dit Brückner. Oui, et après ? Après, ce sera vraiment le contraire.

Il s'accroupit, posa les mains sur le mur, souleva Kevin et tendit l'oreille, à l'affût d'un bruit autre que les légers grattements et raclements de l'outil de Kevin. Les pas d'un gardien, le crescendo d'une sirène d'alarme qui pourrait, après tout, être déclenchée par un dispositif alimenté par une batterie.

Rien.

« Attrape ! »

Brückner se retrouva avec, entre les mains, un morceau de bois massif et une plaque de tôle tordue.

« À toi, maintenant, dit Kevin. Vas-y. Tu sais, à ton âge, c'est un superentraînement. »

Il s'était campé sur ses jambes écartées et avait joint les doigts, de manière à offrir un bon appui à Brückner. Celui-ci adressa une prière au Ciel, posa le pied dans les mains de Kevin – et tout se passa bien ! Même mieux qu'il ne l'avait espéré. Une fois là-haut, il se glissa dans

l'ouverture. À l'intérieur, il faisait noir comme dans un four. Il replia les jambes, les introduisit à l'intérieur de la pièce et sortit sa petite lampe de la poche de sa chemise. Le rayon mince et éblouissant de la minuscule lampe halogène se promena sur les rayonnages. Ce ne serait pas difficile, non, vraiment pas difficile : les étagères étaient montées sur des montants métalliques. La plus proche se trouvait directement près de lui, contre le mur.

Il prit la lampe entre ses dents et s'apprêtait à allonger le bras, quand il entendit des bruits derrière lui. Puis : « Ne bouge pas ! »

C'était une voix d'homme aussi calme qu'énergique. Il n'eut pas besoin longtemps de sa propre lampe de poche. Un faisceau lumineux l'avait enveloppé, un faisceau si puissant qu'il éclairait le plafond de l'entrepôt.

« Désolé, mon gars, dit la voix dans son dos. Mais je suis de la police. Et tu sais ce que font les policiers dans ce genre de situations ? Ils tirent leur arme de service. Alors, laisse tomber ce que tu avais l'intention de faire et descends. Bon, tu te décides ? Tu crois que j'ai envie de grimper là-haut pour aller te chercher ?

— Laisse-le faire, Harry. Peut-être que ça l'amuse. »

L'habituel humour viril. Il s'était laissé prendre au piège comme un idiot. Brückner ne bougea pas, envahi par une rage sans mélange et tous les souvenirs qui lui passaient par la tête : il y avait eu un jour, dans sa vie – il avait alors tout juste dix-huit ans –, où il avait été accroupi comme cette nuit-là, sur le toit du garage de son internat, parce que, de là, il pouvait grimper jusqu'à la chambre d'une fille qui s'appelait Eleonora. Le même ratage, sauf que, cette fois-là, ç'avait été le professeur de gym avec sa lampe de poche et ses rugissements qui l'avait fait échouer. Des profs de gym avec des lampes de poche, il y en a partout, dans le monde entier.

Ah, cette maudite lumière !

Il s'était retourné. Il ne voyait rien. Cette lampe monstrueuse faisait tourner un brouillard rouge devant ses yeux. Trouve quelque chose ! Il se laissa tomber, atterrit assez bien, plia les genoux, leva les bras – sans réfléchir –, heurta quelque chose qu'il repoussa violemment, sans savoir vraiment ce qu'il faisait, la rage au ventre. Puis un coup l'atteignit. Que ce fût un poing, une bourrade ou la crosse d'un pistolet, il eut la violence d'une détonation. Brückner s'écroula. Il n'entendait plus de voix, ne voyait plus de brouillard lumineux. C'était l'obscurité totale. Il ne sentit même pas les menottes qu'on lui passait aux poignets.

Quand Paul Brückner revint à lui, il était dans une voiture de police, assis à côté d'un type costaud, dont l'odeur de sueur lui montait au nez.

Au-dehors, les lumières défilaient. Devant lui, deux autres hommes

étaient assis, tous portaient l'uniforme.

Où était passé Kevin, bon Dieu ? Ce fut la première chose qui lui vint à l'esprit. Il ferma les yeux et se pencha en arrière. Et la douleur l'envahit, déferla dans sa mâchoire. Il avait tenté le coup, et tout ce qui était arrivé lui semblait avoir des conséquences absurdes. Il avait tenté le coup et s'était vraiment comporté de manière risible. Était-ce sa faute ? Non, simplement, il s'était trompé de job.

Une main se promena sur son visage, le palpa sans rudesse, plutôt doucement.

« Tiens, on refait surface. Alors ? Comment ça va ? »

Brückner tâta sa mâchoire enflée – l'impression d'avoir été piqué par des milliers de guêpes. Il ouvrit la bouche, la referma, ça allait – oui, ça lui faisait mal, mais ça allait. Et ses dents semblaient intactes.

« Allemand, non ? Old Germany ? C'est pas votre jour, hein ? ricana l'homme à côté de lui. On veut faire un joli petit cambriolage. Et qui est-ce qui vous cueille, comme un fruit bien mûr ? Les flics. »

Dans le pâle reflet des néons qui défilaient, il aperçut un visage sombre, charnu, et une bouche ricanante.

« Tu parles trop, Sam ! dit l'homme assis près du chauffeur.

— Ah bon, tu crois ? C'est mon défaut, sergent, je le sais... Mais avec ce type-là, qu'est-ce qu'on peut faire d'autre ? Quoi, mister ? Un pilote, un monsieur, et quelle est l'idée qui lui vient, quand il sort le soir à Miami ? Faire un casse.

— Écoutez-moi...

— Et comment, j'écoute ! Vous pouvez pas savoir, mister, à quel point je suis suspendu à vos lèvres. »

Les bords de ses menottes lui cisaillèrent les poignets, quand, malgré sa mâchoire douloureuse, il essaya de fournir quelque chose qui ressemble à une explication : « Vous vous trompez. C'est... ce n'est pas ce que vous croyez... »

— Le fait que vous coupiez les clôtures et que vous escaladiez les murs dans une ville étrangère ? »

À nouveau, les élancements. Au moins, il pouvait tourner la tête. Aucune autre voiture de police ne les suivait. Et cela ne pouvait signifier qu'une chose : ils n'avaient pas attrapé Kevin.

« Écoutez, vous pouvez me conduire à votre supérieur. Là, tout s'expliquera. Nous pourrions téléphoner à Francfort. Vous avez bien entendu parler de cette catastrophe de Majorque ? »

— Majorque ? Qu'est-ce que c'est ?

— Une île.

— Dites-moi d'abord où vous habitez, avant de me parler de cette île.

— Coral Gables.

— Quartier chic pour monsieur chic. Depuis quand ?

- Depuis trois jours.
- Et avant ?
- Le Dupont Palace. »

Il pensa à Winter. Le chef de réception du Dupont pourrait au moins confirmer son identité. Mais il était presque quatre heures du matin. Ce serait un quelconque portier de nuit, et non Winter, qui serait de service.

Le flic à côté du chauffeur, qui semblait être le chef de patrouille, décrocha le récepteur et parla dans l'appareil.

« Bon sang, gémit Brückner, je comprends que tout ça vous semble bizarre. Mais si vous ne voulez pas écouter mon histoire, vous pouvez au moins vérifier mon identité. Appelez simplement le chef de l'agence de la Lufthansa à Miami. Il s'appelle Hollmann, Théo Hollmann. Il est certainement chez lui. Sortez-le du lit pour moi ! »

Le chef de patrouille s'était tourné vers lui. Il avait un visage maigre et jeune. Avec ses lunettes ovales à monture noire, il faisait plus penser à un vieil étudiant qu'à un policier.

« Maintenant, écoutez-moi bien : cette ville est pleine de rigolos comme vous. Et il se peut bien que vous soyez le plus grand rigolo que nous ayons rencontré cette nuit. Le plus grand. Mais certainement pas le plus important. Bill, arrête-toi ! Range-toi à droite. »

La voiture stoppa devant une entrée éclairée par d'innombrables ampoules de couleur. C'était l'une des boîtes de rock de la 24^e Rue. Un groupe d'adolescents vêtus de fringues voyantes traînait autour en fumant.

« Bon, comme je vous l'ai déjà dit, nous avons autre chose à faire que de nous occuper d'un pilote cinglé qui se balade la nuit avec des cisailles. Mais je vais garder votre passeport en souvenir. Vous viendrez le rechercher. Ici. » Il sortit une carte et la tendit à Brückner. « Vous avez l'adresse là-dessus. Dade County-Revier 14. Demain, vous pourrez raconter là-bas vos histoires. Et si je peux vous donner un conseil, venez avec votre avocat. Allez, Sam, détache-le. »

Les menottes tombèrent.

« Allez, ouste, dehors ! » dit le jeune homme à lunettes.

Au rez-de-chaussée, les fenêtres de l'appartement étaient encore éclairées, mais la porte de Bruno était fermée. Le verrou finit par être poussé : Konietzka apparut. Sur son pantalon court de pyjama, il portait un tricot de corps noir à mailles. Il fixa Brückner d'un œil renfrogné, ses paupières étaient rougeâtres et gonflées.

« Eh bien, voyez-moi qui est là ! J'ai pas à me plaindre. Après tout, dès le début, je savais bien qu'avec toi je n'aurais que des histoires. »

Brückner sourit péniblement.

« Alors, ils t'ont laissé repartir, après t'avoir allongé un bon direct

dans le menton ?

— Comment tu le sais ?

— Devine un peu », grogna Bruno en le précédant dans la salle de séjour.

Kevin, assis dans un fauteuil à bascule, leva la main d'un geste las. Une cigarette se consumait à la commissure droite de sa bouche.

Brückner le regarda. « Avec tout ça, j'ai besoin de boire quelque chose.

— Sers-toi, lui dit Bruno. Le whisky est terminé, mais il reste encore de la bière. »

Brückner alla dans la cuisine, se rinça la bouche et appliqua une serviette humide sur sa mâchoire douloureuse. Il renonça à la bière. Il revint dans la pièce et resta debout près de Kevin. « Mais où diable t'étais-tu caché ?

— Tu vas le savoir. Je peux te l'expliquer. Mais d'abord, je veux voir les cinq cents dollars, là, sur la table. Et ne me dis surtout pas que j'y ai pas droit, parce que le coup a foiré. »

Cinq cents dollars, c'était ce qu'il avait promis à Kevin pour sa collaboration. Et Kevin avait raison, ils lui étaient dus. D'ailleurs, il pouvait avoir encore besoin de lui. Il appréciait ce drôle de type boiteux, qui mâchait chacun de ses mots, avant de le prononcer.

« Alors ?

— Tu te souviens des pins ? »

Brückner acquiesça.

« C'était le pin le plus incroyable que j'aie jamais vu de ma vie. Il a dû avoir un bébé, il y a un an, un rejet. Je me suis fourré là-dedans. Entre le bébé et la maman. C'était comme au théâtre. Oui, peut-être pas une bonne pièce, mais passionnante.

— J'en suis ravi pour toi. »

Kevin sourit. « O.K. Mais tu leur as donné du mal. Après t'avoir envoyé dans les pommes, ils ont été obligés de te porter jusqu'à la voiture. »

Brückner n'avait aucune envie d'entendre ce genre de détails. Il s'empara du verre de bière de Bruno, qui était à moitié plein, et le vida. « Et comment se fait-il qu'ils aient surgi juste au moment où on entrait chez Lidell ?

— C'est ce que nous nous demandons depuis le début », dit Bruno.

Kevin garda le silence.

« Il n'y a que deux possibilités, dit Bruno, après avoir réfléchi. Ou bien c'était un pur hasard, s'ils sont arrivés si vite, ou bien...

— Ou bien quoi ?

— Ou bien ils ont pour mission de se balader autour de la barque de Lidell toutes les dix minutes, parce qu'ils se font graisser la patte. »

Le vent était devenu doux, comme une caresse, un frôlement tendre et agréable. La lune recouvrait l'Atlantique du glacié de sa lueur bleutée, quand Brückner descendit le Maine Highway avant de virer à droite dans la 72^e Rue en direction de Coral Gables. Il s'était habitué, entre-temps, aux élancements dans sa mâchoire. Il aurait préféré continuer de rouler sur l'US One, traverser cette maudite presqu'île de Floride, complètement dingue, et remonter jusqu'à Jacksonville, ou bien traverser les Everglades et aller n'importe où – pour quitter tout simplement ces lieux !

Mais ce n'était pas possible. Et il le savait. Le temps des résolutions pathétiques, qui commençaient toutes par : « Ne t'en fais pas, Anja, tu verras, nous allons réussir ! », était terminé. Les projets, les résolutions ne servaient plus à rien. La réalité était devenue aussi irréaliste que le présent. Poser des questions était superflu, il connaissait les réponses d'Anja comme si elles faisaient partie de lui-même. Et il se sentait seul... Il s'était assez souvent senti seul, quand elle vivait encore. C'était cette sorte de solitude, qui existe dans toute relation, toute bonne relation, en tout cas, parce qu'elle accepte un fait que de toute façon rien ne peut changer.

Il gara la camionnette VW de Johnny près du garage de Mr. Murray, poussa la porte du jardin et se dirigea lentement vers la maison en suivant le chemin dallé. S'il ne prêtait aucune attention aux pas qu'il faisait, ni à la maison ou au jardin, ce n'était pas parce qu'il était épuisé – il était tout simplement ailleurs. Et c'est ainsi qu'il remarqua seulement une fois dans le couloir qu'il n'avait pas eu besoin, pour entrer, de pousser la porte d'entrée.

Il s'arrêta et réfléchit. Mais tu l'avais bien fermée à clé, pourtant ?

Il tendit l'oreille. Quelque chose le troublait. Dans l'entrée, il y avait cette atroce copie d'armoire baroque agrémentée de roses rouges kitsch et de pieds tors de basset, dans laquelle Mr. Murray rangeait son matériel de pêche. Il y avait encore d'autres roses. Elles appartenaient à une commode, elle aussi pourvue de pieds de basset.

Brückner alluma la lumière.

Il ne put en croire ses yeux : les tiroirs de la commode étaient grand ouverts et leur contenu – papiers, téléphone portable, brosses, écharpes, nécessaire à chaussures, albums de photos, livres et prospectus – était éparpillé pêle-mêle sur le parquet. Dans un autre coin, le matériel de pêche de Murray formait un tas inextricable. La salle de séjour, elle aussi, semblait avoir été saccagée par une bombe : les coussins du divan gisaient à terre, le poste de télévision avait été retourné, même le meuble à disques avait été fouillé. Les disques compacts formaient un tas qui brillait d'un extraordinaire éclat argenté au milieu de leurs boîtes arrachées.

« Vous pouvez héberger quelqu'un dans cette maison, avait proposé

Mr. Murray à Bruno, mais seulement des gens que vous connaissez, des gens de votre famille. »

Voilà une phrase qu'il ne prononcerait plus.

Brückner ne fit pas un geste. À son poignet, il sentit une douleur aiguë, semblable à une brûlure. C'était l'endroit où la menotte avait écorché la peau. Il secoua lentement la tête. Au fond, il n'y avait pas un seul Brückner qui secouait la tête, il y en avait deux : l'un avait envie de pousser des hurlements hystériques, l'autre n'éprouvait rien, sinon une forme absurde de gaieté et une fatigue incommensurable.

Il alla vers la fenêtre, l'ouvrit, se pencha au-dehors. L'air était encore chaud et plein d'un léger parfum de fleurs. Dans le ciel, la lune flottait entre des petits nuages argentés. Tout était si calme. Pas une ombre. Pas le moindre bruit de moteur. Ceux qui s'étaient amusés ici étaient partis depuis longtemps. Il fuma une cigarette, fut tenté de décrocher le téléphone. Mais pourquoi ? Pourquoi tirer encore Bruno d'un sommeil bien mérité ?

Il se dirigea vers le bar, où sa bouteille de JB l'attendait. Il en avala une grande gorgée. Puis une seconde. Cela l'aida au moins à gagner la chambre à coucher, la chambre d'amis de Mr. Murray. Le même spectacle l'y attendait. Étagères renversées, lit saccagé. Et alors ? Chaque nuit, dans cette ville, des centaines de portes étaient enfoncées, des milliers de vitres brisées. Toi-même, tu viens de te livrer à un cambriolage... Mais celui qui était venu ici ne cherchait ni coke, ni héroïne, ni pilules, ni argent pour se procurer ces produits de merde. Ce n'étaient pas des idiots abrutis par la drogue, oh non – même le Nikon, ils l'avaient laissé : il était toujours là, sur la tablette du miroir.

Il arrangea le matelas, s'alluma une cigarette et s'étendit sur le lit.

Il ferma les yeux.

Il sentit la vague monter, se répandre en lui, lentement, irrésistiblement, et il comprit qu'il ne pourrait pas y résister cette fois, qu'il ne pouvait, ne voulait pas s'en défendre plus longtemps. Il s'abandonna aux larmes qui lui montaient aux yeux.

Pour Antonio Rosario, ce fut une mauvaise journée.

Deux heures durant, jusqu'à midi ou presque, il s'était disputé avec un type de la cartonnerie de la 34^e Rue, qui avait livré des étiquettes de mauvaise qualité pour les cartons de pièces détachées. Non seulement le « P » et le « W » pour les ailettes et les disques de réacteur de Pratt and Whitney, qui seraient ensuite emballés dans les cartons, étaient complètement effacés, mais les numéros ne collaient pas non plus. Et les pièces devaient parvenir dans trois jours au plus tard à la maintenance Walcott. Là, les réacteurs du vieux DC-10 de la Eastern Wings seraient révisés. L'Eastern Wings était au bord de la

faillite, elle ne pouvait pas se permettre une révision de luxe. Et la direction savait bien ce qui était le plus important. Vu sous cet angle, ce n'était pas très grave, si les pièces étaient livrées dans des cartons peu reluisants, l'essentiel était que le matériel fût en règle, en quelque sorte...

À midi trente, Antonio Rosario pénétra dans la Nassau Bank de la Brickell Avenue, où, comme à l'ordinaire, il répartit les rentrées sur différents comptes. Lorsqu'il arriva enfin à la firme aux environs d'une heure, il trouva un Lidell en proie à l'une de ses crises de paranoïa. La tentative d'effraction de la nuit précédente l'avait mis dans un état épouvantable.

« Mais où étais-tu donc fourré ? chuchota Lidell.

— Pourquoi ?

— Pourquoi ? » Lidell rapprocha son visage du sien, si près qu'il sentit son souffle. Il avait une odeur de menthe. « Les micros, Tony, murmura-t-il, les micros. »

Antonio se contenta de le regarder.

« Je te parie tout ce que tu veux qu'ils écoutent nos conversations téléphoniques. Ça s'est déjà produit. Tu ne te rappelles pas ? Il y a deux ans et demi. »

Il ne s'en souvenait pas.

« Ce matin, je suis allé deux fois à la police. Tu sais ce qu'ils ont répondu, après tout ce qui s'est passé cette nuit ? Rien : pas de procès-verbal, pas de noms. "Nous avons pu empêcher à temps la tentative d'effraction, Mr. Lidell" – et voilà, c'est tout. J'ai envoyé Tencroft au ministère public. Il va leur secouer les puces et déposer une plainte. »

Tencroft était l'avocat de Lidell. Un homme qui avait le bras long.

« Mais s'il n'y avait que ça..., poursuivit Lidell. Ils ont fait une apparition chez Decker and Bond à Charleston. Et aussi chez Marton. Puis aux hangars Sting à Fort Pierce. Oui, partout le même scénario : de drôles de types avec de drôles de questions. Et leurs foutues questions concernent des choses que deux personnes sont seules à savoir.

— Vous et moi ? C'est ça ?

— Oui, c'est exact. Nous deux. Il y a combien d'explications à cela ? Pas des masses. Tenons-nous-en à la plus simple : surveille les coups de fil ! » Le visage de Lidell s'empourpra brusquement. « Le téléphone ! siffla-t-il. Ce putain de téléphone, je ne vois que ça ! »

Antonio aurait souhaité être à Nassau, ou bien à Andros, n'importe où, sauf ici. Le calme. Les palmiers. Ensuite un verre, une petite conversation avec un client, un peu de natation, un petit coup de téléphone – et la journée était terminée. Mais ici, avec ce fou sorti tout droit d'un asile psychiatrique ? Des micros ?

« O.K., dit-il. Où est Gary ?

— Il n'est pas là. Il est allé faire des livraisons. Les femmes sont parties, elles aussi. Et c'est sacrément mieux comme ça. Mais, à quatorze heures, le secrétariat sera à nouveau occupé. Est-ce que ça suffira ? »

Antonio hocha la tête. Il descendit dans le dépôt A, ouvrit l'armoire métallique et y prit le détecteur, dont Lidell avait fait l'acquisition, des années auparavant, lors de sa première crise de microphobie. Puis il commença à dévisser les écouteurs, les haut-parleurs, tous les éléments des appareils téléphoniques. Dans les bureaux et l'entrepôt A, il y avait onze postes. Au bout d'une heure, Antonio était à moitié mort de faim et avait terminé son travail.

« Rien, annonça-t-il à Lidell. Tout est impeccable. »

Lidell hocha la tête, comme si c'était exactement le résultat qu'il avait attendu.

Au bureau, entre-temps, on avait repris le travail. Ils se tenaient près de l'entrée. Antonio vit Marie Lou lever brièvement les yeux, secouer la tête et se remettre à taper sur son clavier. Il pensa à Maria et aux enfants, et la vieille colère familière l'envahit. Ce fut si violent qu'il eut du mal à respirer calmement.

« Allons-nous-en, Tony. Allons faire un petit tour en voiture. Un peu d'air frais nous fera du bien. Tu sais bien qu'ils ont leurs micros directionnels. »

Mais bien sûr, pensa Antonio. Des micros directionnels. Et puis quoi encore ?

Ils s'installèrent dans le cabriolet De Ville flambant neuf de Lidell. Antonio ferma les yeux et laissa le vent lui caresser le visage, ce qui avait l'avantage de lui éviter d'entendre les radotages de Lidell. Mais ce dernier appuya sur un bouton et la capote s'abaissa sur eux.

Antonio jeta un coup d'œil dans le rétroviseur.

« Tu as vu une voiture qui nous suivait ? » lui demanda Lidell.

Il secoua la tête. Ils contournèrent l'université. Les pelouses étaient pleines d'une foule bigarrée de jeunes gens. Il n'en eut que plus de mal à supporter Lidell. Ce qu'il ressentait maintenant, c'était tout simplement de la haine. Il en éprouvait depuis longtemps, mais il avait réussi à la refouler, jusqu'à présent.

« Écoute bien, Tony, demain tu t'envoies d'abord pour Georgetown. Et puis pour les Bahamas. »

Antonio acquiesça. Il se força à lui demander à quoi ce voyage pouvait servir.

Mais Lidell continua à mâchouiller son cigare, comme il le faisait depuis une heure. Il ne l'allumait pas. Bien sûr : la fumée pouvait abîmer les poumons. Que diable voulait-il ?

« Tu vas d'abord à Nassau. Ensuite aux Caïmans. Et tu partiras avec Walt Hunter. Je l'ai déjà mis au courant. »

Hunter avait un avion privé, un Dassault. Il ne le possédait bien sûr que pour la forme, le véritable propriétaire était un Colombien du nom d'Ortega, un des types qui trempaient dans les affaires de Lidell, parce qu'ils avaient des parts dans la Lidell Aircraft Corporation. En tout cas, le Dassault d'Ortega, non seulement il lui rendait d'appréciables services, quand il blanchissait l'argent à l'aide de ses firmes bidon des Bahamas et des Caïmans, mais en outre il lui servait, d'après la rumeur, à transporter de la cocaïne. Et il l'utilisait aussi, bien sûr, pour les petits vols d'affaires très urgents.

« À Georgetown et à Nassau, tu liquides tous nos comptes. Tu balances l'ordinateur à la mer. On a déjà emporté les disquettes. Cet après-midi, je ferai aussi changer les disques durs. »

Paranoïa d'un bout à l'autre – pourtant, Antonio Rosario dressa l'oreille. Le vieux semblait vraiment sérieux.

« Ensuite, tu vas chez Anthony Bilkins. Il doit fermer sa boutique. Et tout mettre en sûreté. Mais alors, tout. Il ne doit pas rester la moindre vis.

— Il aura besoin d'au moins trois camions, pour ça.

— Oui, et alors ? s'emporta Lidell. Je le répète encore une fois : on ne doit pas trouver la moindre vis ! J'ai déjà envoyé une lettre à Bilkins. J'ai joint un chèque, pour les frais. Il doit faire le mort pendant trois semaines. Le mieux, c'est qu'il disparaisse des Bahamas. C'est clair ?

— Oui.

— La même chose est valable pour les Caïmans. Pour ce qui est d'André Masson, il peut continuer comme auparavant. Là, nous n'avons que de la bonne marchandise. »

Ils avaient atteint la Washington Avenue. La poste. Maintenant, le théâtre Cameo. La De Ville glissa le long du bâtiment. Antonio s'était ressaisi. Son cerveau s'était remis à fonctionner rapidement, mais avec calme et précision. Des agents du FBI s'étaient manifestés chez les clients ? Il n'y croyait pas. Il devait s'agir probablement de quelques-uns de ces types des impôts, qui s'occupaient de questions de routine. Et les impôts faisaient partie des affaires, même si Lidell ne le reconnaissait qu'à contrecœur. Mais peut-être avait-il raison ? Peut-être ne voyait-il pas que des fantômes, même s'il était atteint manifestement, depuis quatre ou cinq ans, de la folie de la persécution. Et s'il y avait, cette fois, des indices concrets ?

« Qu'est-ce qui a déclenché tout ça, Charles ? Qu'en pensez-vous ? Comment en avez-vous été informé ?

— Comment ? La nuit dernière, Forster a appelé. Un vieux copain de la FAA. Je lui graisse la patte, naturellement. Et tu sais ce qu'il m'a dit ? Vous êtes dans le collimateur. Le collimateur, on s'était mis d'accord avec Forster, le collimateur signifie le FBI. »

Antonio retint son souffle. Il essaya immédiatement d'imaginer les conséquences que cela aurait pour lui. Il n'y parvint pas. Il y en avait trop.

Lidell lui lança un bref regard, ôta enfin le cigare de ses lèvres et le jeta sur la chaussée.

« Il y aurait bien sûr une autre question à se poser, Tony. Pourquoi est-on dans le collimateur ? Question intéressante. Comment devient-on une cible ? »

Antonio garda le silence.

« Personne ne sait rien de nos affaires. Du moins personne au magasin. Personne. Nous l'avons suffisamment contrôlé. Pendant des semaines, que dis-je, des mois, j'ai mis les gens sur écoute. Je me disais : Laisse-les cancaner, n'interviens pas, cancaner fait partie de l'hygiène mentale. Ils ne savent rien d'important. »

Antonio acquiesça.

« Ils ne savent rien, mon cher associé. Il n'y a que nous deux. »

Une pause. Puis, d'une voix coupante : « Toi et moi. Mais moi, par exemple, j'ai l'avantage que ma femme vive dans le Maine. C'est elle qui l'a voulu. Il le fallait, d'ailleurs. Mais toi, ta femme vit ici... »

Lidell jeta un nouveau coup d'œil dans le rétroviseur. Puis il regarda droit devant lui et accéléra un peu.

« Que se passe-t-il avec elle, Tony ? Que se passe-t-il avec Maria ?

— On s'est séparés, dit Antonio. C'est-à-dire qu'elle m'a quitté.

— Parfait. Et elle m'a donné son préavis. C'est un cas spécial, ta Maria. Étonnante. Un cas d'autant plus spécial que, malgré son préavis, elle voulait être payée jusqu'à sa dernière heure de travail. Qu'est-ce que tu en penses ?

— Vous savez bien, Charles, que je n'ai aucune influence sur elle.

— Oui, je le sais. Et c'est justement le point auquel je veux en venir. De "l'influence", comme tu dis, tu n'en as jamais eu sur elle. Et dispense-moi de t'expliquer pourquoi. Ça me dégoûte. Maria a toujours été plus forte que toi. Et tu le sais très bien. Et tu sais très bien aussi qu'elle peut devenir dangereuse. Très dangereuse.

— Mais, je n'ai jamais...

— Ah bon ? Vraiment jamais ? Elle est maligne. Elle n'a pas besoin qu'on lui fasse un dessin. Elle est même sacrément maline. Elle en a entendu assez pour se faire une idée. Et tu as certainement laissé échapper une remarque ou deux en sa présence. Allons, pas de boniments, ce n'est pas le moment de se raconter des histoires. »

Un nouveau coup d'œil dans le rétroviseur. La voiture roulait en silence, le bruit du moteur était presque imperceptible. Juste une légère vibration.

Antonio regardait fixement devant lui. Aussi incroyable et monstrueux que ce fût, il savait ce qui allait suivre maintenant.

« Elle et ce foutu Allemand, le type de la Lufthansa, Tony. Ces deux-là, je m'en méfie. Je l'ai fait vérifier, c'est exact, il est bien à la Lufthansa. Les gens d'Ortega ont même fouillé sa maison de fond en comble, et ils n'ont rien trouvé. Malgré tout, je me méfie de lui. On ne peut pas prendre de risques, Tony. L'Allemand. Et elle. Dans cet ordre. Elle aussi, oui ! »

Antonio Rosario eut l'impression que les choses et les êtres perdaient leurs couleurs : les voitures, les passants, les réclames, tout paraissait terne, délavé. Tout devenait gris, comme les images d'un poste de télévision noir et blanc bon marché. Il sentit la sueur lui couler sur la nuque.

« Je suis désolé, poursuivait Lidell, je suis vraiment désolé, Tony. Mais je ne peux pas faire autrement. C'est la seule solution. D'ailleurs, votre séparation n'est pas récente, il y a longtemps que vous êtes séparés.

— Et les enfants...

— Il n'arrivera rien aux enfants. Ça, je te le promets. Ils resteront en dehors de tout ça. »

Ils resteront en dehors ?

Il eut l'impression d'être au bord d'un précipice, pendant qu'un type, derrière lui, brandissait une batte de base-ball et s'apprêtait à lui en assener un coup sur les reins. Puis il revit Maria. Nue. Sur le lit de l'appartement abandonné. Il vit son visage décomposé, entendit ses cris pleins de haine et de mépris, la revit s'emparer de la pelle...

Peut-être était-ce vraiment la seule solution...

Le téléphone portable sonna. Lidell s'en empara et le colla à son oreille. « Oui. Oui. C'est moi. »

Puis une longue pause, une pause interminable. Il avait coupé les gaz et la voiture roulait plus lentement. Pourtant, il s'en fallut d'un cheveu qu'il ne heurte un container d'ordures. Encore une tuile, pensa Antonio. Ça ne doit pas être agréable, ce qu'il entend.

Après un autre « oui », Lidell dit : « C'est aussi mon avis. Non, vous avez raison, je ne vois pas d'alternative. Oui. Je prends contact. Nous allons régler cette affaire le plus vite possible. »

Il obliqua vers la droite et gara la De Ville le long du trottoir, sans se soucier du panneau d'interdiction de stationner.

Il arrêta le moteur, jeta une fois de plus un regard inquiet dans le rétroviseur et dit : « Le deal avec la Libye a été découvert. »

La nouvelle coupa bras et jambes à Antonio. « Découvert ? Comment ça, découvert ?

— Je le disais bien, je le savais, je l'avais senti. C'est ce putain d'Allemand, qui m'a rendu visite. Ce type a cuisiné le Suisse, l'ingénieur de la Greenair, il y a une semaine. Il a pénétré chez lui et il

a trouvé les documents.

— Oh, mon Dieu ! gémit Antonio.

— Oui, tu peux le dire ! C'est pour ça qu'il est venu chez nous. Uniquement pour ça. Ce type en sait long. S'il connaît le trafic avec la Libye, il connaît aussi le nom de Saad. Et là, il n'est pas très loin de l'affaire Marietta.

— Qu'est-ce que vous allez faire ?

— Tu poses beaucoup de questions. Moi ? C'est nous qui allons faire quelque chose, tous les deux, si nous ne voulons pas passer les quinze prochaines années sur un bat-flanc de cellule !

— L'information venait d'où ?

— Des Libyens. Saad a un agent de liaison à l'ambassade d'Égypte. » Quand Lidell tourna son visage vers lui, Antonio vit qu'il avait changé non seulement de couleur, mais de forme. Il avait perdu son ovale et était devenu émacié – émacié et étroit. « Si on tombe dans le collimateur des Fed's, on est foutus, Tony !

— Et l'Allemand ?

— Ortega s'occupera de lui. Pour ses hommes, ce n'est pas un problème. Ils font ça discrètement. Après tout, c'est leur boulot. Mais, bon Dieu, à qui en a-t-il parlé ? Qui est-ce qu'il connaît ? Peut-être qu'il a mis le FBI au courant depuis longtemps ?

— Dans ce cas, il ne serait pas venu chez nous.

— Ah oui ? Tu crois ? Ce n'est qu'une hypothèse, une toute petite théorie de merde. » Lidell frappa du poing sur le volant rembourré de la voiture. « File aux Caïmans, Tony ! Appelle Walt, pour que l'avion soit prêt. À présent, chaque minute compte, tu comprends, chaque minute ! »

« Du basket, du basket... bien sûr qu'il y en a à Sioux. Quelle question ? Il y a partout des terrains de jeux. Dans tous les coins. Et aussi près de notre nouvel appartement. Et tu te feras de gentils copains à l'école. »

Maria devait garder toute son énergie pour répondre aux questions insistantes de son fils. S'il y aurait un terrain de basket près de leur nouvel appartement ? Elle n'en avait aucune idée. Comment l'aurait-elle su ? Et pourquoi avait-elle toujours des problèmes avec le garçon ? Conchi était assise confortablement dans un fauteuil et feuilletait l'un des magazines de voyages, que l'agence avait posés sur la table. Seul Toni la harcelait de questions.

« Mais la mer..., reprit-il.

— La mer ? Mais qu'est-ce qu'on a de plus avec la mer ? À Miami, on dirait toujours du bouillon gras. Et cette humidité constante. À Sioux, c'est très agréable, le climat est sec. Et il n'y a pas non plus de moustiques. »

Mon Dieu, quelle litanie de mensonges je peux bien lui raconter ! De toute façon, il ne me croit pas.

Maria Rosario fut soulagée, quand elle vit Anita, de l'autre côté du guichet, lui faire signe de la main. C'était son tour. Elle courut, car une nouvelle queue commençait déjà à se former.

« Voilà. » Anita poussa vers elle une enveloppe. « Tes billets d'Eastern Wings pour Sioux City. J'ai réussi à t'avoir encore dix pour cent de moins.

— C'est formidable. »

Maria paya les quatre cent vingt dollars, le prix des billets, et jeta un bref regard sur le sigle aux éclatantes couleurs bleu-blanc-rouge qui ornait l'angle droit de l'enveloppe. « Eastern Wings ? Qu'est-ce que c'est que cette compagnie ? Je n'en ai jamais entendu parler.

— Elle ne dessert Miami qu'une fois par semaine. Une ligne régionale. Tu ne boiras certainement pas de champagne à bord. Mais que veux-tu, on ne peut pas trouver moins cher. »

Anita sourit. Elles se connaissaient depuis l'enfance, et elles avaient dansé ensemble dans le même groupe de rumba, au festival de Calle Ocho. Il y avait combien de temps ?

« Je n'arrive pas encore à y croire. Par tous les saints, qu'est-ce que tu vas bien faire à Sioux City ?

— Vivre, dit Maria. Vivre, tout simplement... »

Il était seize heures trente, quand Brückner quitta le Boatspeople en compagnie de Bruno. Il avait eu droit à un débat interminable sur le thème : « Doit-on mettre Mr. Murray au courant ou non ? » Après tout, il y avait des cambriolages à la chaîne, à Miami. Et il n'y avait pas eu trop de casse. Une glace de miroir, plusieurs assiettes, quelques arêtes de tiroirs, deux ou trois serrures forcées. Naturellement, Brückner voulait payer les dégâts, mais Bruno, pragmatique comme toujours, avait soutenu que, puisque rien n'avait disparu, Murray ne s'apercevrait de rien. Et, dans le cas contraire, on pourrait toujours faire jouer l'assurance. De toute manière, Johnny allait remettre la maison en ordre.

Seulement, n'était-ce pas trop dangereux, pour Paul, de rester à Coral Gables ?

Au moment où ils abordaient ce problème, ils étaient juste en train de traverser la voie d'accès au Dixie Highway. À gauche commençait Mango Street.

« Mais pourquoi donc ? Qu'est-ce qu'ils ont trouvé ? Mes documents, Dieu merci, étaient chez toi. Pour eux, ça a été un coup d'épée dans l'eau. Pourquoi reviendraient-ils ? »

Bruno secoua la tête et, les sourcils froncés, fixa la chaussée d'un air réprobateur.

Les feux changèrent de couleur. Ils poursuivirent leur chemin. « Je n'ai aucune idée de ce qui s'est produit en toi ces derniers temps, mon vieux, mais de là à avoir des envies de suicide... Bon sang, réfléchis un peu ! Si ta théorie tient debout, si ce sont vraiment des pros qu'on a mis à tes trousses, parce que l'adversaire a éventé la mèche, alors... » Il s'arrêta brusquement. « Mon Dieu, pourquoi est-ce que tu ne files pas à l'aéroport ? Tu n'as même pas besoin de t'acheter un billet. Tu trouveras toujours un commandant de la Lufthansa pour te prendre dans son cockpit. Je ne comprends vraiment pas pourquoi tu restes ici et que tu m'obliges à te supporter plus longtemps.

— Allons, calme-toi ! »

Ils se dirigèrent vers le côté droit de la rue. Une colonne d'autos venait à leur rencontre, et ils empruntèrent le trottoir bordé par les arbres de l'avenue. Le premier de ces véhicules était une voiture de livraison peinte en vert, suivait une limousine, qui précédait une camionnette et un camping-car Volvo bleu marine flambant neuf. Le camping-car s'arrêta et attendit que les autres voitures se fussent éloignées. Brückner vit les vitres fumées s'abaisser et un homme avec des lunettes noires passer la tête par la fenêtre et regarder autour de lui, comme s'il cherchait le numéro d'une maison.

« La première chose à faire, Paul, s'il te reste encore un sou de jugeote, c'est de quitter Coral Gables. Tu pourrais aller sur la côte vers... »

Ce fut tout ce que Paul entendit. Les roues de la Volvo crissèrent, quand la voiture bondit en avant, prit le milieu de la chaussée et fonça droit sur eux.

« Attention ! »

Brückner reçut un coup dans les côtes, qui le fit chanceler et faillit le faire rouler sur la chaussée. À la dernière seconde, il réussit à retrouver son équilibre et se jeta instinctivement derrière un tronc d'arbre. Et il eut l'impression de revivre ce qu'il avait connu le long du mur de la briqueterie, près du lac de Côme, mais en plus rapide, en plus imminent, en plus bruyant et en plus dangereux. À cette différence près qu'il put entrevoir les visages maintenant. Et l'extrémité des canons de leurs armes. Et, cette fois, la pétarade éclata à ses oreilles et il vit les balles passer près de son coude en sifflant. Tout près ? À dix, peut-être même cinq centimètres seulement...

Des voix. Quelqu'un – non, plusieurs personnes hurlèrent.

La Volvo était passée près d'eux à toute vitesse et s'était dirigée vers l'est, son muflle trapu tourné vers le Dixie Highway, mais là-bas, en haut, au croisement, avant la voie d'accès vers le boulevard Le-Jeune, elle fit demi-tour dans un grand crissement de pneus et redescendit la rue.

« Elle revient ! » s'écria Bruno.

Elle ne revint pas.

De ce côté de Mango Street, avant le grand croisement, surgit une lourde limousine grise. La Volvo tenta de l'éviter. Elle y parvint presque : la limousine l'atteignit à l'arrière et lui fit faire un tête-à-queue. Le chauffeur accéléra. Le moteur rugit à nouveau, les pneus crissèrent encore, des gens s'écartèrent d'un bond. D'autres s'étaient accroupis et rampaient sur la chaussée, tentant désespérément de fuir la zone dangereuse. La Volvo roula sur le trottoir dans un bruit de tonnerre, rasa les arbres, gagna le croisement et disparut en direction du boulevard Le-Jeune.

La limousine grise, une Lincoln, bondit à sa poursuite.

Une autre Lincoln s'était garée le long du trottoir. Elle n'était pas grise, mais sable.

L'homme qui était assis à côté du chauffeur descendit. Il était grand, avec des cheveux gris coupés court, et ses mouvements, sous son léger costume de popeline, étaient ceux d'un homme bien entraîné.

« Mr. Brückner ?

— Oui. »

Le chauffeur descendit à son tour. Brückner vit qu'il plongeait la main dans l'échancrure de sa veste boutonnée. Il fut tenté de fuir, à nouveau. D'abord les coups de feu, maintenant ces types. Mais la peur, en lui, fut étouffée par un sentiment de fatalisme et de curiosité amusée.

« Mr. Brückner, mon nom est Lopitz. » Il ouvrit une petite carte reliée en cuir qu'il mit sous le nez de Brückner : « FBI. Je dois vous demander de bien vouloir m'accompagner.

— Et pourquoi ?

— Mr. Brückner, je suis chargé de votre protection. Et vous venez de constater, je l'espère, qu'elle n'est pas superflue. Alors, je vous en prie... »

Brückner jeta un regard vers Bruno. Il avait un air totalement inexpressif. Alors il tourna la tête et considéra les rayures claires que les balles du commando de tueurs avaient tracées dans l'écorce.

« Allez, venez », dit l'homme du FBI.

Dehors, derrière les lamelles en plastique des stores du bureau, la nuit était tombée.

La secrétaire apporta une nouvelle cargaison de gobelets de café et de boîtes de coca avec, cette fois, trois gros sandwiches club. Les feuilles de salade étaient déjà passablement fanées. Brückner en prit un et mordit dans le pain avec une faim de loup. Conolly, le type du FBI qui menait l'interrogatoire, s'attaqua au sien avec autant de précaution que s'il avait eu entre les mains un couvert à poissons. Très

soigneusement, il sépara le sandwich en ses éléments constitutifs.

Où vont-ils donc chercher ces types ? se demanda Brückner. Il doit y en avoir une fabrique quelque part. À Washington, probablement. Ces visages, dont personne ne peut se souvenir ni évaluer l'âge. Toujours la même coiffure. Les lunettes sans monture. Et naturellement le col – d'une blancheur éblouissante.

Il fit descendre les bouchées de pain avec du café et faillit s'ébouillanter les lèvres. Jusqu'à présent, tu ne les avais vus qu'en images, sur des photos ou dans des films, jamais en réalité. Maintenant, tu as affaire à leurs cerveaux. Ou du moins à la technique qu'on a inculquée à ces cerveaux.

Prends ce Conolly – comme il te regarde ! Comme il sourit ! Va au diable, pensa Brückner, et il lui rendit son sourire.

« Bon, dit Conolly en tirant son mouchoir et en se tamponnant les commissures des lèvres, je veux bien tenter de comprendre tout ce que vous nous racontez là, Mr. Brückner. Mais vous devez m'accorder, que ce n'est pas tout simple. »

Il sourit. Brückner garda le silence.

« Quand je vous écoute, toutes les difficultés que j'ai à comprendre votre histoire se résument en une seule et même question : pourquoi diable n'êtes-vous pas venu nous voir tout de suite ?

— C'est ce que je vous ai expliqué une douzaine de fois.

— Vous avez dit beaucoup de choses, c'est vrai. Mais il n'y a là, me semble-t-il, aucun argument qui puisse m'éclairer. Toutes vos histoires, jusqu'à votre cambriolage raté chez Lidell, sont tirées par les cheveux ! Mais, laissons cela. En tout cas, vous auriez pu, dès le début, demander l'aide de la FAA.

— C'est vous qui le dites ! J'y suis allé. Et, bien que j'aie pu prouver que je faisais partie de la commission d'enquête de Majorque, je n'ai rencontré... disons, pour être courtois, que du manque d'intérêt. J'apportais pourtant des éléments solides. Savez-vous ce que j'ai entendu là-bas ? Un exposé sur l'incompréhension des médias à l'égard de la FAA, sur l'exagération du problème du trafic des pièces détachées. Et d'ailleurs, il faut que vous nous apportiez des preuves, etc.

— Et c'est pour les obtenir que vous avez grimpé par-dessus la clôture ?

— Si l'on veut.

— Qu'est-ce qui vous est arrivé, Mr. Brückner ? Avez-vous le complexe de Rambo ? Vous considérez-vous comme le héros solitaire, follement téméraire et abandonné de tous, ou quoi ?

— Vos petites plaisanteries ne m'intéressent pas, Mr. Conolly. Vous avez peut-être raison sur un point : je suis un pilote et rien d'autre. C'est mon job. Et dans ce job, il nous arrive assez souvent d'avoir à

prendre seul une décision.

— Mr. Brückner ! Brückner est pour moi un nom extrêmement compliqué, je veux dire en ce qui concerne la prononciation, je vous appellerai Paul dorénavant. Si vous le voulez bien, appelez-moi Howard.

— Et si je ne veux pas ?

— En tout cas, Paul, une chose est manifeste, à présent : vous êtes en danger. Votre vie est menacée. Et de la manière dont les choses se présentent, vous êtes pour nous un témoin extrêmement important. Ce qui veut dire que nous tenons à vous garder le plus longtemps possible en vie et en bonne santé... »

La porte s'ouvrit à nouveau. Un agent entra. Brückner ne fit d'abord guère attention à lui, puis il tourna la tête et ses yeux se rétrécirent.

« Hello », dit l'homme, qui s'était avancé jusqu'au bureau de Conolly. Il leva brièvement la main. Il avait de larges épaules, il était très grand, ne portait qu'un T-shirt noir sous son léger costume de coton froissé coquille d'œuf. Sa peau était café au lait, sa tête rasée et son sourire, le même sourire doux, formidablement aimable, qu'il avait eu le jour où Brückner s'était engagé pour la première fois dans Mango Street et que ce même homme était occupé à masser avec application les épaules d'une très jolie jeune fille assise sur une chaise devant l'agence de Bruno.

« Voici mon collaborateur, Jan Glass, dit Conolly en le présentant. Peut-être vous souvenez-vous de lui ? »

Brückner ne put qu'acquiescer. Il ne parvint pas à produire un « Oui ». Mais il put dire quand même : « Vous avez fait aussi filer Bruno Konietzka ? »

— En quelque sorte.

— Pourquoi ?

— Voyez-vous, Mr. Konietzka est vraiment un chic type. Dans le quartier de Coconut Grove, il est même devenu une sorte d'institution, si l'on peut dire. Comme beaucoup d'anciens pilotes, il a encore aujourd'hui une grande passion pour les avions. Bon, très bien, c'est tout à fait normal... Ce qui nous semblait moins normal, c'étaient ses contacts avec le milieu qui trafique les pièces détachées. Et c'est ainsi que nous avons commencé à nous intéresser à lui. Pour reconnaître bientôt que nous nous étions trompés sur Mr. Konietzka. Mais c'est juste à ce moment-là que vous avez fait votre apparition. Nous avons été surpris de voir que vous vous passionniez autant pour les histoires de pièces détachées. Nous avons découvert que vous faisiez partie de la commission qui enquête sur la catastrophe de Majorque. C'était aussi très intéressant. Ainsi, vous étiez déjà dans notre ordinateur, quand vous habitiez au Dupont.

— C'est merveilleux.

— N'est-ce pas ? » Conolly eut un mince sourire. « Mais vous n'avez pas à vous plaindre. C'est à notre intérêt pour vous que vous devez d'être assis en ce moment sur cette chaise et de pouvoir allumer une cigarette après l'autre. »

Brückner écrasa dans le cendrier la cigarette qu'il avait à la main, et se frotta le poignet. « Je peux me trouver une cachette tout seul, je n'ai pas besoin de vous pour ça, Howard. Que se passe-t-il, si je refuse ? Pouvez-vous m'y forcer ?

— J'en ai bien peur. Les motifs ne sont pas difficiles à trouver, après votre superbe cambriolage. Vous-même, vous n'êtes pas sans le savoir. Je pourrais vous faire arrêter, avant de vous faire expulser. » Il sourit à nouveau et poursuivit : « Si je le voulais. Mais mes intentions sont tout à fait différentes, et là, vous pourriez m'aider. Cette femme, cette Maria Rosario, m'intéresse.

— Je l'imagine sans peine. »

Conolly le regarda pensivement, tout en jouant avec son stylo. « Il doit y avoir vraiment quelque chose qui ressemble à de la cécité professionnelle. Nous ne serions jamais arrivés jusqu'à Lidell. Un ancien de la FAA ? Il nous semblait blanc comme neige.

— Comme on peut se tromper, n'est-ce pas ? »

L'agent du FBI ignora l'intention ironique. « Écoutez-moi bien : quand vous avez mentionné pour la première fois le nom de Maria Rosario, j'ai aussitôt chargé l'un de mes hommes de découvrir à qui appartenait le numéro de téléphone qu'elle vous avait donné. Il s'agit d'une ligne de Little Havana. Son abonné est un certain Xavier Torona.

— Et vous allez envoyer maintenant deux de vos agents à Little Havana, pour ramener Maria. C'est ça ?

— Absolument pas. Nous allons la faire surveiller vingt-quatre heures sur vingt-quatre. Après tout, elle est autant en danger que vous. Mais ce que je veux surtout, c'est qu'elle parle. Et ça, elle ne le fera, j'en suis sûr, qu'avec une personne en qui elle ait confiance. Et elle semble avoir confiance en vous. Sinon, elle ne vous aurait pas appelé. »

Brückner acquiesça.

« Vous m'avez raconté qu'elle avait l'intention de quitter Miami et de partir pour Sioux City avec ses enfants. Savez-vous quel vol elle doit prendre ?

— Aucune idée.

— Eh bien, nous allons essayer de le découvrir. Il est important que vous repreniez contact avec elle. Et je vois une très bonne occasion de rétablir ce contact.

— Laquelle ?

— L'histoire de Sioux City, dit l'homme au visage blafard et au mince sourire. Vous pourrez jouer avec les enfants. Peut-être vous en

racontera-t-elle plus que ce que nous savons déjà. »

Il était un peu plus de quatorze heures. Il y avait sûrement quelque chose qui ne marchait pas dans la climatisation du vieux taxi brinquebalant qui emmenait Brückner vers la plage de Coconut Grove. La chaleur était insupportable. Quand il demanda au chauffeur de descendre les vitres, ce fut encore pire. Il tourna la tête et regarda par la vitre arrière. Il devait avoir au moins un ou deux agents à ses basques, mais il ne réussit pas à repérer dans quel véhicule ils le suivaient. Cela, à vrai dire, l'intéressait médiocrement.

Il fit arrêter le taxi sur le vieux port de plaisance de Coconut Grove, le régla et descendit. Pas un souffle d'air. L'Atlantique était gris et lisse comme la surface d'un réservoir d'huile. Les gens sur la plage à cette heure s'entassaient autour de leur parasol. Il passa devant la buvette, tenta d'éviter le plus possible la puanteur des boîtes à ordures et courut sur le quai en béton de la jetée. L'*Alicia* était le dernier bateau amarré entre les brise-lames et le môle.

Il se retourna. Peut-être les agents du FBI avaient-ils enfilé un maillot de bain dans leur voiture ; on n'apercevait, en tout cas, aucune silhouette qui ressemblât à celle d'un agent. Il tira le bateau à quai et sauta à bord. Il regarda autour de lui. Le pont étincelait de propreté.

Conolly avait renoncé, en fin de compte. Il était capable de se trouver une cachette tout seul. Ici, il avait la mer à portée de la main. Il pouvait bien faire très chaud, « Kevin a une vraie cabine de luxe, avait dit Bruno. Tu mets quelques dollars sur la table, et elle est à toi. Ça, j'en suis sûr. »

Ce n'était pas une mauvaise idée. Meilleure, en tout cas, que quelque tanière en béton offerte par le FBI dans cette ville de cinglés.

« Kevin ? »

Rien. Quelques mouettes volaient au ras de la plage et becquetaient des ordures.

« Kevin ! »

Il ne semblait pas être là. Pourtant, la porte coulissante du salon était entrouverte. Brückner l'ouvrit complètement et pénétra dans le demi-jour traversé de lumière. Quelque part dans le bateau, un moteur ronflait. Une pompe, peut-être le groupe électrogène ? Il ne bougea pas, cessa d'appeler, resta figé, envahi par le sentiment indéfinissable que quelque chose n'allait pas, que quelque chose avait changé, et que ça n'avait rien de bon. Les pin-up qui tapissaient le côté droit du salon lui souriaient au-dessus de leurs seins nus.

Un cendrier gisait à terre. Bon, et alors ? Mais là – ces points sombres entre les rainures du revêtement en bois de teck ? Quatre. Comme si on les avait poinçonnés.

Il fit encore trois pas. Qui lui suffirent. La table du salon lui cachait

la vue. Maintenant, il pouvait voir : une porte à demi ouverte. Elle ouvrait sur le couloir de la cabine. Et, dans la partie inférieure de l'embrasure, deux formes blanches oblongues. Des semelles. Les semelles de caoutchouc cannelées de deux chaussures de gymnastique. Avec la plus grande prudence, il poussa la porte.

Kevin ! Prononça-t-il le nom ?

Il le pensa seulement.

Il était étendu là, les bras paisiblement croisés sur la poitrine, la tête de côté, il gisait comme un enfant endormi. La tache sombre qui s'étalait sur le revêtement de sisal du couloir était du sang. Kevin ne dormait pas...

Brückner se pencha, lui toucha la carotide, retira sa main. Et, quand il se redressa, ses jambes et ses genoux étaient lourds comme du plomb. Kevin Wilson était mort.

Il ne toucha pas au radiotéléphone accroché au mur du salon. Il savait qu'il ne maîtrisait suffisamment ni ses pensées ni sa voix pour appeler la police ou Conolly. Il revint sur le pont, s'assit sur le banc de bois et ferma les yeux. Combien de temps ? Il n'aurait su le dire. En tout cas, jusqu'au moment où il sentit une main se poser sur son épaule.

« Brucker ! »

Il ouvrit les yeux. C'était Jan Glass, l'agent du FBI au crâne rasé. La lumière brillait sur son crâne brun. Et, comme le premier jour où il l'avait aperçu, une amulette africaine grossièrement taillée pendait à son cou puissant.

« Vous n'avez vraiment pas l'air frais, Brucker. » Il disait « Brucker ». Pourquoi pas, après tout ? Il sourit aimablement. « Il y a quelque chose qui ne va pas ? »

— Faites un tour à l'intérieur », lui dit Brückner d'une voix éteinte.

Glass revint au bout d'une minute. « Kevin. Ces salauds d'enculés ! »

— Vous le connaissiez ? »

Glass acquiesça. « Nous avons travaillé avec lui, à l'occasion. Un brave type, au fond. Et maintenant... »

Brückner le regarda.

« Parce qu'il vous a aidé dans l'affaire Lidell, non ? C'est bien ce que vous pensez ? »

— Qu'est-ce que je devrais penser, à votre avis ? Et pourtant, il n'avait absolument rien à voir avec cette histoire.

— Ils ne laissent rien au hasard, dit Glass. Ce sont des gens très consciencieux. Venez. Allons à la voiture. »

Et ensuite, avant de s'emparer de l'émetteur-récepteur, il ajouta : « Conolly m'a chargé de vous informer que Maria Rosario prenait l'avion demain matin à dix heures vingt pour Sioux City avec ses enfants. Votre billet, Brucker, est déjà prêt. »

Il était neuf heures, ce matin-là, quand Tom Walker entra dans la salle 242 de l'aile ouest du terminal D de l'aéroport international de Miami. En franchissant la porte de la salle éclairée au néon, on pouvait trouver les données météorologiques les plus détaillées. Pour les vols longue distance ou dans les cas où les conditions météorologiques étaient difficiles, une équipe de spécialistes était bien sûr prête à communiquer à tout moment aux pilotes les renseignements les plus précis. Mais, dans les cas normaux, comme par exemple un vol de Miami à Sioux City, Iowa, c'était l'ordinateur qui s'en chargeait.

Tom Walker appréciait ce nouveau service. Il vous évitait de traîner et d'attendre, vous épargnait aussi des explications techniques surabondantes sur des choses que vous connaissiez de toute façon.

Il introduisit sa carte dans l'appareil, tapa le numéro du vol – « Eastern Wings, vol 610 » – et, au bout de vingt secondes, l'appareil cracha une feuille imprimée en code, sur laquelle étaient notées les conditions météorologiques prévues sur les quelque deux mille huit cents kilomètres, qui séparent Miami de Sioux City.

Le commandant de bord Tom Walker, satisfait, rangea la feuille dans sa mallette et se dirigea vers la salle des pilotes, où l'attendaient les autres membres du poste de pilotage, le copilote Frank Heller et l'officier mécanicien Hal Terney. Il marchait lentement, d'un pas presque léger. Ils avaient dû faire réviser le réacteur numéro deux à la maintenance Walcott, et la turbine avait été changée. Une affaire de vingt-quatre heures, lui avait-on promis, mais cela avait pris finalement trois jours. Et ces trois jours, il en avait profité autant qu'on peut le faire à Miami : un peu de pêche, et Hal avait essayé de lui apprendre le surf. Une expérience qui lui avait valu de multiples bleus, mais bien peu de plaisir. Le soir, ils avaient vadrouillé un peu dans les bistrots de la plage. Mais là, la clientèle était soit ennuyeuse, soit complètement cinglée. En fait, le seul bénéfice que Tom Walker eût retiré de son séjour était la constatation suivante : ne va jamais à Miami pour y passer des vacances !

Il se réjouissait de retrouver l'Iowa, il lui tardait de revoir sa femme Joan, les enfants, le terrain de golf, le lac, le climat, tout. Il était né dans une ferme de l'Iowa. Et, parce que c'était là qu'il se sentait le mieux, il avait, après la faillite catastrophique de la Pan Am, accepté l'offre d'Eastern Wings, malgré la réputation douteuse de cette compagnie régionale.

Bon, on verrait bien. Il avait suffisamment d'argent de côté pour pouvoir se retirer à n'importe quel moment. Ce vol ne poserait aucun problème.

Sa mallette dans la main droite, la main gauche dans la poche de son pantalon, Tom Walker entra dans la salle des pilotes. La journée

était superbe. Même l'ordinateur l'avait confirmé. Dans quatre heures, il serait chez lui. No problem, vraiment – no problem at all.

La vaisselle et les casseroles, les draps et les livres, tout ce qui était lourd ou encombrant, Maria Rosario l'avait déjà expédié dans le camion de Carl. Ce fut donc d'un pas aussi léger que s'ils portaient pour de brèves vacances qu'ils entrèrent tous les trois ce matin-là, un sac à l'épaule, dans le bâtiment de l'aéroport international de Miami.

Toni avait déjà collé sur ses oreilles les écouteurs de son walkman, Conchi portait ses chaussures vernies les plus élégantes et sa robe de soie bleu foncé avec un col blanc. Après tout, c'était son premier grand voyage en avion. Elle tenait à faire bonne impression.

Ce fut aussi Conchi qui découvrit dans l'une des boutiques de souvenirs du hall un monstrueux objet : un violoncelle grand comme la paume de la main en plastique doré étincelant, qui arborait de surcroît une montre sur son ventre. Et la montre avait un cadran rouge rubis !

Conchi ouvrit de grands yeux.

« Maman, il faut l'acheter ! Un violoncelle ! On n'a pas de cadeau pour grand-père.

— Tu rêves, Conchi, ce violoncelle-là, il nous le jetterait à la figure ! »

Et Toni ? Mon Dieu, il était encore vingt mètres devant ! Là-bas. Une chance qu'il ait mis sa veste de base-ball vert vif. Il marchait, tranquillement, les écouteurs sur les oreilles, enveloppé dans son univers de sons.

Maria poussa énergiquement ses deux enfants contre une colonne revêtue de glaces et leur ordonna de rester là et de ne pas bouger.

« Je vais acheter quelques journaux.

— Et des chips !

— Pas de chips ! »

Dieu merci, il n'y avait pas foule au kiosque à journaux. Il n'y avait que deux vieilles femmes, qui se faisaient remplir un sac de bonbons et de chewing-gums. À la seconde même où Maria s'arrêta près d'elles, un homme se détacha d'un groupe de touristes braillards qui arboraient des chemises à fleurs et des chapeaux de Miami sur la tête. Il portait lui aussi une tenue voyante de touriste – un homme mince à la peau sombre, avec des lunettes de soleil sur le nez.

Maria ne fit pas attention à lui.

Et elle ne remarqua pas non plus l'autre homme, un colosse blond et bronzé, qui, à cinq mètres d'elle environ, un peu sur sa gauche, venait juste de remonter la fermeture éclair de son étui à raquette bleu.

Maria pensait à ses journaux. Le vol durait trois heures. Elle n'avait

pas l'intention d'acheter des magazines qui parlent de mode, de produits de beauté, d'éducation, de maladie ou d'amour – elle voulait une bonne revue d'ameublement, quelque chose sur la décoration d'intérieur. Elle se réjouissait de pouvoir enfin arranger une maison, sans que personne s'en mêle. Une maison décorée selon son goût à elle – sa maison !

La vendeuse se tourna vers elle.

« Avez-vous *House and Garden* ? Ou *Oase* ? Pouvez-vous me montrer quelques revues de décoration ? »

Elle se pencha sur le magazine aux couleurs rutilantes, pour contempler l'entrée entourée de lierre d'une maison de campagne, devant laquelle étaient installées deux chaises longues – et ne remarqua pas le type qui avait surgi derrière elle. Elle ne vit pas non plus le couteau qu'il tenait soudain, ni l'autre homme qui se jetait sur lui et le mettait K.O., du tranchant de la main.

Tout se passa si vite, si silencieusement.

Antonio Rosario, dans les toilettes, remonta la fermeture éclair de sa braguette. Il se sentait épuisé, vidé, et en plus ces picotements dans l'urètre ! Il avait trop bu, mangé trop épicé la nuit dernière, ou alors peut-être... Non, surtout pas ! Dios mío ! Quel début de journée ! Et, par-dessus le marché, sa fille qui l'avait tiré du lit en lui annonçant qu'elle l'aimait, mais qu'elle devait malheureusement prendre l'avion pour Sioux City...

Il se dirigea vers la glace et contempla avec mélancolie les cernes brunâtres qui se dessinaient sous ses yeux sombres.

La porte s'ouvrit. C'était Hardy McCore, le chef d'équipe de la maintenance réacteur de la Lidell Aircraft Corporation. Courtaud, avec ses cheveux gris-roux en bataille, lui qui d'ordinaire rayonnait toujours de bonne humeur semblait à deux doigts de la panique.

« Mr. Rosario !

— Qu'est-ce qu'il y a Hardy ?

— Ne m'en parlez pas ! Des ennuis. Oh, je suis allé voir le patron ! Mais il est déjà en train de dicter son courrier. On a envoyé avant-hier une livraison de disques de turbine chez Walcott.

— Et alors ?

— Les pièces ont été montées. Mais les freins d'ailettes... »

Antonio Rosario ne savait absolument pas qu'il y avait des freins d'ailettes aux disques de turbine. Mais il se souvint du problème des cartons. « Oui. Qu'est-ce qu'ils ont ?

— Ce sont ceux d'un autre réacteur. Un réacteur Pratt and Whitney aussi. Mais d'un autre modèle...

— Et alors ?

— Et alors ? Mon Dieu, Mr. Rosario ! Les disques devaient être

modifiés pour pouvoir coller. La différence est si minime, en fait, que les monteurs de chez Walcott ne s'en sont même pas aperçus, et il ne s'agissait que de trois disques, je l'ai vérifié. Mais on devait les bricoler, les remanier... Et la tuile, c'est que l'appareil est parti. »

Sioux City ! Le DC-10 d'Eastern Wings ? L'avion qu'avaient pris Maria et les enfants...

Antonio Rosario se raidit. Quelque chose monta en lui. Il eut l'impression qu'on lui avait injecté du plomb liquide brûlant dans la colonne vertébrale.

Les freins d'ailettes ? se dit-il. Les freins d'ailettes...

Ses lèvres étaient tout engourdis, quand il demanda : « Et qu'est-ce que ça signifie, cette petite différence ?

— Comment dire ? Ça peut très bien marcher, à mon avis, entendit-il McCore lui répondre. Mais, réfléchissez un peu ! Dans un réacteur, on a des températures qui vont jusqu'à quatre mille degrés. Et près du disque, certainement douze cents. Et ça tourne, ça tourne. Tout est en acier spécial à base de molybdène, mais avec une rotation de quinze mille tours par minute, le plus infime détail doit coller, sinon...

— Sinon quoi ?

— Sinon... est-ce que je sais, moi ? Une ailette peut se détacher et endommager le moteur.

— Comment ça : endommager ?

— Comment vous dire, Mr. Rosario ? Traverser le carter, s'envoler. C'est arrivé assez souvent.

— Et alors ? murmura Antonio.

— Alors ? » Il haussa les épaules.

« Vous dites que c'est arrivé assez souvent.

— C'est vrai. Une panne de réacteur en vol, ça arrive fréquemment. Et, dans un DC-10, ce n'est pas si grave. Après tout, ils ont trois réacteurs... »

Mais Antonio Rosario ne l'entendit pas. Il voyait seulement remuer les lèvres de McCore. Et il ne pensait qu'à une phrase, une seule, il pensait à Conchi et à sa voix joyeuse, quand elle lui avait dit : « On part avec l'Eastern Wings, papa, et maman a dit que je pourrais t'appeler de Sioux City... »

« Je prends cette revue. Je vous dois combien ? »

La vendeuse ne répondit pas à Maria Rosario. Elle regardait fixement par-dessus l'épaule de la jeune femme. Maria se retourna : un homme était étendu par terre. Un deuxième, à genoux, se penchait sur lui. Il avait à la main quelque chose qui brillait. Des menottes, se dit-elle.

Toni arriva en courant. « Maman, ils se sont battus.

— C'est bon, Toni. »

Elle voulait s'en aller, au plus vite. « Alors, c'est combien ?

— Deux dollars cinquante », dit la vendeuse. Elle secoua la tête.
« Toujours ces ivrognes ici. Ça me met les nerfs en boule. »

Maria acquiesça d'un air compatissant, fit un détour prudent pour éviter les deux hommes et rassembla ses enfants.

« Allons ! Le vol va bientôt être annoncé. » Elle contrôla leurs billets : porte 19.

« Il s'est précipité sur l'autre et il l'a fait tomber. Tout simplement.

— Bon, ça va, Toni. »

Les haut-parleurs diffusèrent l'annonce qui les concernait : « Eastern Wings, vol 610. Nous demandons aux passagers pour Sioux City de bien vouloir se rendre à bord en empruntant la porte 19. »

Elle prit Toni par la main et l'entraîna.

Quand ils pénétrèrent avec tous les autres à l'intérieur de l'énorme appareil, ils furent accueillis par de la musique : « *Rowing, rowing, rowing over the river...* » Elvis, sa version, tendre et mélancolique, de la vieille chanson du Sud.

« Rangée 16, B, C, D... Avancez, je vous prie... »

L'hôtesse était jeune, jolie et noire. Le rouge carmin de son uniforme s'accordait à la peau sombre et lisse de son visage fardé, comme si on avait choisi la couleur exprès pour elle. Elle posa la main sur l'épaule de Toni et lui dit d'un air rayonnant : « Puis-je vous aider, sir... »

Elle s'arrêta un peu plus loin vers l'avant. « Voilà. Nous y sommes.

— Mais il y a l'allée entre nous. » Toni regarda d'un air accusateur le passager près du hublot. « Et en plus je peux pas voir dehors. »

Maria se retourna. Son visage se durcit, ses yeux se rétrécirent. Le passager s'était levé.

« Bonjour ! »

« Tu le connais ? » Le regard de Conchi allait de l'un à l'autre.

« Nous pouvons échanger nos places, proposa l'homme en souriant. Tu t'installes près du hublot, et ta sœur s'assied à côté de toi. Pour qu'elle ait un peu de vue, elle aussi. Puis ta mère. Et moi, je m'installerai dans la rangée du milieu. Qu'en dis-tu ?

— Pour moi, c'est O.K., déclara Toni.

— Quand on se connaît, les choses sont plus faciles, commenta l'hôtesse.

— C'est vrai, dit l'homme. Et il faut savoir profiter du hasard. »

Jusque-là, à la vue de Brückner, Maria n'avait pas prononcé un seul mot, mais le mot « hasard » la mit en colère. « Le hasard ? Sûrement pas !

— Toujours est-il que j'ai procuré à Toni, de cette façon, une place près du hublot, n'est-ce pas ? C'est donc toi, Toni ? Je m'appelle Paul. Viens, assieds-toi. Je mets ton sac dans le rack à bagages.

— Merci », dit Toni. Conchi lui sourit avec coquetterie. Maria lança à Brückner un regard furieux. D'autres passagers se pressaient dans l'allée. Attendre, pensa-t-elle. Peut-être toutes les places ne sont-elles pas réservées ? On verra. S'il reste des places inoccupées, nous quitterons les nôtres. Mais réussirait-elle à se débarrasser de lui ? Et il s'était déjà mis les enfants dans la poche.

« Voilà », dit Brückner, quand Toni et Conchi furent installés. Il arrangea soigneusement la ceinture de sécurité de Conchi et regarda Maria. « Nous nous retrouvons.

— Et vous avez l'air de trouver cela terriblement amusant, n'est-ce pas ?

— Amusant ? » Brückner secoua la tête. « Important serait peut-être le mot juste. »

Charles Lidell était d'une humeur massacrate : il y avait des moments où l'on allait de désastre en désastre. Sa femme Elisa, qui était férue d'astrologie, avait coutume d'invoquer alors « l'influence de Saturne » ou des « ondes maléfiques ». Mais Lidell était sûr que, derrière ces « ondes maléfiques », il y avait un tas de petits malins qui s'étaient juré d'avoir sa peau. Ils ne gagneraient pas. Jusqu'à présent, il avait surmonté toutes les crises. Il y avait toujours une solution – toujours...

Il rédigea une note à l'intention de Tencroft, son avocat. Ce qui l'irritait le plus, c'était de devoir l'écrire à la main. Dans la situation où il se trouvait, il ne pouvait faire confiance à personne. Dans cette situation ? Dans aucune situation, à vrai dire. C'était une règle qui avait toujours été valable. Mais il l'avait oubliée, malheureusement. Et pas seulement dans le cas de Antonio Rosario.

La porte s'ouvrit brusquement. Et c'était lui, Antonio. Suivi de McCore.

Ils n'avaient donc rien de mieux à faire, ces deux-là, que de faire irruption dans son bureau en ce moment ?

Lidell leva la tête et les considéra à travers la mince fente de ses paupières. En général, ça suffisait. Pas cette fois.

« Charles, je suis désolé, mais il y a une chose qui doit être réglée sans délai. Une affaire urgente. Il faut agir tout de suite ! »

Lidell laissa tomber son stylo à bille. « Qu'est-ce que ça veut dire : sans délai ?

— Le DC-10, Charles. Le DC-10 d'Eastern Wings. Ils ont révisé l'un des réacteurs chez Walcott. Avec notre matériel.

— Oui, et alors ? »

Antonio ne répondit pas. Il fit quelques pas, de la porte jusqu'au bureau de Lidell, et s'empara du téléphone.

« Qu'est-ce que c'est que ces bêtises ? Tu crois vraiment que tu peux

tout te permettre ici ? Laisse ça ! Qui veux-tu appeler, bon Dieu ?

— Le contrôle de l'aéroport. La sécurité aérienne. Il faut qu'ils empêchent l'avion de décoller.

— Empêcher l'avion de décoller ? As-tu perdu la raison ? »

Lidell se pencha en avant et arracha le récepteur des mains d'Antonio Rosario. L'appareil se balança dans le vide. Il le rattrapa et le raccrocha. « Je t'ai posé une question. J'exige une réponse. Ce que je ne veux pas et que j'empêcherai en tout cas, c'est que tu te mettes dans tous tes états ici et que tu prennes des initiatives sans mon autorisation ! McCore, qu'est-ce que c'est que cette histoire de DC-10 ? »

En quelques mots hésitants, le chef d'atelier lui fit un résumé approximatif de ce qui était arrivé.

« Et vous considérez la situation comme critique, à cause de ça ?

— Tout dépend de ce que vous appelez "critique", Mr. Lidell, répondit McCore.

— Ce n'est pas une réponse, bon Dieu ! Est-ce que ce foutu avion peut voler, oui ou non ?

— Un DC-10 peut toujours voler. Après tout, il a trois réacteurs, Mr. Lidell.

— Oui, il a trois réacteurs. C'est parfaitement exact. » Lidell fixa Antonio Rosario. « D'ailleurs, c'est un des appareils les plus fiables et les moins dangereux qui soient.

— Il restera au sol. Il ne décollera pas, Charles, insista Antonio, avec obstination.

— Qu'est-ce que tu as dit ? »

Lidell se pencha en arrière. Sous ses pommettes, les muscles s'étaient tendus, au point de former des creux qui donnaient à son visage maigre l'aspect d'une tête de mort.

« Je dis que cet appareil restera là où il est. Et aussi longtemps que toute cette foutue histoire ne sera pas éclaircie. »

Silence. Le même regard derrière les verres des lunettes. Une seconde, deux secondes... Antonio le soutint. Il fit plus, il se dirigea vers le bureau de Lidell, s'y appuya des deux mains et le regarda de son haut. « J'en ai plein le dos, Charles ! C'est fini, je refuse de continuer à jouer les jobards dans ton petit jeu dangereux ! Je ne marche plus ! Je te le dis sérieusement. »

Il jeta un bref regard vers McCore, qui se tenait près de lui, raide comme un morceau de bois, avec sur son visage une expression gênée, embarrassée.

« Cette fois, c'est différent, Charles. Tu veux savoir pourquoi ? Cette fois, mes enfants sont à bord ! »

Il sentit que sa voix menaçait de dérailler, elle était devenue aiguë, tremblante et aiguë. « Oui ! Mes enfants sont à bord de ce foutu

DC-10 ! Et le décollage est fixé à dix heures vingt. »

Il jeta un coup d'œil sur sa montre : dix heures quinze.

Encore cinq minutes...

« Il ne partira pas ! s'écria-t-il. Je vais l'en empêcher. »

Dans le cockpit du DC-10, NB 37 CW, vol 610 d'Eastern Wings Miami – Sioux City, le commandant de bord Tom Walker rangea le plan de chargement qu'il venait d'étudier encore une fois. Le NB 37 CW ne transportait pas seulement des passagers dans son gros fuselage, mais aussi deux machines-outils de neuf tonnes chacune. Comme, pour un vol Miami-Sioux City, toute sa capacité en carburant n'était pas exploitée et que, par ailleurs, sur les trois cent cinquante places de passagers, seules deux cent huit étaient occupées, les machines ne posaient aucun problème, à condition qu'elles se trouvent à proximité du centre de gravité et soient entreposées au bon endroit. Walker avait quand même abordé encore brièvement ce problème avec Elliot Baker, le responsable du service de chargement. Il connaissait Elliot depuis l'époque où il travaillait à United Airlines. Et Elliot était un as. Aucun problème, donc.

Il regarda Frank, le copilote, et leva légèrement la main – ce qui voulait dire : attention. Puis il prêta à nouveau l'oreille aux instructions du contrôleur.

Alors il brandit le pouce. L'APU, le groupe auxiliaire qui alimentait le DC-10 pendant la mise en route des moteurs, amplifia son bourdonnement : le réacteur numéro un se mit en marche. Maintenant, le numéro deux, celui de l'arrière, qui était installé dans l'empennage vertical, et pour finir le numéro trois...

Derrière le copilote, l'officier mécanicien Hal Terney surveillait le panneau de contrôle. Tout fonctionnait bien. Parfait. La veille encore, une fois que les mécaniciens de Walcott avaient terminé leur travail, ils avaient fait leurs vols de contrôle au-dessus de Miami et de l'Atlantique.

Puis il se consacra au conditionnement d'air dans la cabine des passagers. Dans les nouveaux avions, ce n'était qu'un ultime réglage. C'était le calculateur qui se chargeait du travail préalable. Mais, dans le DC-10, le mélange se faisait encore à la main, en tournant un bouton. Bon vieux zinc... Il avait plus de vingt ans. Terney ne connaissait pas son nombre d'heures de vol, mais il devait bien approcher des cinquante mille. Comme chaque fois qu'il se retrouvait dans un cockpit de ce genre, il se sentit envahi par un bien-être purement émotionnel : la disposition des instruments, le manche, les boutons – l'odeur de l'écurie !

Hal Terney était le plus âgé de l'équipage et sa prédilection pour les anciens modèles d'avion, comme par exemple le DC-10, avait une

raison aussi simple que convaincante : sa fonction, le job de mécanicien navigant, avait été supprimée sur les modèles hautement électroisés de la génération suivante. Là, il n'y avait plus que deux pilotes dans le cockpit.

Cela ne le concernait pas. Dans un an, il en aurait soixante et prendrait sa retraite. Tom Walker, en revanche, que Hal connaissait depuis l'époque où ils travaillaient ensemble à la Pan Am, avait encore huit ans à tirer. Hal Terney se demandait si Tom les passerait dans une boîte comme Eastern Wings. Il avait tout simplement une trop bonne réputation de pilote pour ça. Après tout, il avait travaillé pendant des années à United comme instructeur. D'un autre côté, il y avait l'attachement de Tom à l'Iowa, ses racines de fils de fermier. Il était peu probable qu'une grande compagnie choisisse précisément d'installer son siège à Sioux City. Mais c'était le seul nuage que Hal Terney voyait pour son ami.

Lidell s'était levé derrière son bureau. Le menton en avant, la voix glaciale : « J'ai beaucoup de patience, Rosario. Mais maintenant, ça suffit. Et ça suffit pour un bout de temps. Dehors ! Et surtout, n'essayez pas de faire de bêtises, je vous le dis dans votre propre intérêt. »

Chef/subordonné, maître/chien, le vieux jeu de rôles. Antonio l'avait trop longtemps intériorisé. Un moment, il sembla prêt à s'y soumettre à nouveau, mais ce ne fut qu'un bref instant – à peine une seconde.

Il rugit : « Ah, je n'essaierai pas ? Je ne dois pas essayer ?

— Dehors ! » Cette fois, Lidell se mit à crier. Il ne semblait plus remarquer la présence de McCore. « Immédiatement !

— Charles, espèce de salopard, mes enfants...

— Et voilà qu'il y revient – mes enfaaants, mes enfaaants... »

Peut-être fut-ce le visage de Lidell, ou plutôt ses paroles, son ton de dérision, la façon dont il imitait son propre cri : Antonio Rosario pivota sur sa droite, McCore s'écarta devant lui, non pas tant devant l'homme que devant ce qui brûlait dans ses yeux sombres. Du grabuge entre les patrons ? Naturellement, il aurait dû quitter le bureau de Lidell depuis longtemps. Mais il ne trouva pas l'occasion de le faire. Il resta là, comme prisonnier d'une étrange fascination. Par la suite, quand on l'interrogea, s'il eut du mal à reconstituer le dialogue, il se rappela parfaitement les yeux de Rosario, il s'en souviendrait aussi longtemps qu'il vivrait, ainsi que du geste vif avec lequel il avait attrapé la lourde statuette de bronze qui se trouvait sur la table basse, devant le fauteuil réservé aux visiteurs : un Icare. Un homme ailé, nu, aux reflets cuivrés. Dans l'entreprise, on l'appelait le « petit oscar de Lidell ».

Et voilà que ce fou tenait le « petit oscar » par la tête, le levait comme une massue, se jetait sur Lidell et le brandissait au-dessus de sa tête. « Allez ! espèce de fils de pute ! Espèce de rat minable ! Allez, téléphone ! Tu as pourtant tout ça sur la conscience, espèce de porc. Allez, dépêche-toi ! Sinon... »

Effectivement, Lidell s'empara du téléphone, le tira vers lui, mais, quand il se retourna, il n'avait pas seulement le récepteur dans la main gauche – la droite tenait un pistolet noir.

Tout se passa en même temps : Rosario, bien loin de laisser tomber l'oscar, voulut en frapper Lidell – et Lidell tira. Pas seulement une fois, mais deux, trois fois.

Les tympanes de McCore résonnèrent. Ses membres étaient comme de la glace.

Rosario s'écroula. La statuette roula dans un coin.

Lidell posa le pistolet exactement au milieu du plateau de son bureau, reprit le téléphone, tendit l'oreille, les sourcils froncés, appuya sur la fourche pour avoir la tonalité, et composa un numéro.

« Ici, Charles Lidell. Lidell Aircraft Corporation, Bergson Street 204. Nous avons... nous avons eu un accident dans l'entreprise. Comment ? – Oui. Il y a un mort. J'ai dû abattre un homme, j'étais en état de légitime défense. Malheureusement... – O.K. Merci. »

Il reposa le récepteur et regarda McCore. « Retournez à votre travail, McCore. Et tenez-vous prêt. La police va bientôt arriver. Par ailleurs, McCore, pas un mot sur cette histoire de disques ! C'est clair ? Il n'était pas dans son état normal. Il est devenu fou. Vous avez pu le constater vous-même. »

28 septembre

NIVEAU DE VOL 330 – ROUTE I-324
Atlanta – St. Louis

Heure locale : 11 h 10

Dans un ciel matinal rayonnant, le DC-10 poursuivait sa route vers le nord-ouest. Il avait survolé Atlanta, et on pouvait apercevoir, sous ses ailes, les sommets des Appalaches.

Une heure et demie s'était déjà écoulée, depuis qu'ils avaient quitté Miami. « Nous avons atteint à présent notre altitude de croisière de trente-trois mille pieds », avait annoncé le commandant de bord dans les haut-parleurs.

Trente-trois mille pieds ? Et les villes qui ressemblaient à de minuscules taches claires, avec de petites pattes d'araignée tout autour. Et les rivières qui n'étaient plus que des traits bleus. Trente-trois mille pieds, pensait Toni, alors, il peut bien voler jusqu'à la lune. Là, en bas, ça devenait ennuyeux. C'était toujours la même chose...

Il allait justement se remettre les écouteurs du walkman sur les oreilles, quand la gentille jeune fille en uniforme dit : « Nous allons vous servir quelque chose à manger. » Manger à bord était évidemment encore plus excitant qu'écouter Michael Jackson.

« Maman ! Rabats la tablette ! »

Mais elle n'entendit pas. Elle continuait de parler avec l'homme qui lui avait laissé sa place près du hublot, comme elle le faisait depuis le début.

« Écoute un peu, maman ! »

Maria leva la main dans un geste de refus et se tourna à nouveau vers Brückner. « Je crois que je ne vous ai pas compris.

— Vous m'avez demandé mes mobiles, Maria. C'est-à-dire la raison pour laquelle j'étais assis ici à côté de vous et vous posais tant de questions.

— Vous avez dit... » Elle se frotta nerveusement la tempe. Elle n'avait plus poudré l'endroit blessé, elle y avait appliqué un sparadrap. Elle le regardait de ses yeux sombres et profonds. « Votre femme ? C'est bien ce que vous disiez ? Vous disiez que votre femme était morte dans cet avion ? Dans cet horrible brasier, dont vous m'avez parlé ? Qu'elle... qu'elle avait été réduite en cendres... »

Il ne répondit pas. La façon dont elle le regardait était difficile à supporter, elle aussi.

« Il y avait deux avions. » Le ton était presque professoral, comme s'il avait un rapport à faire. Deux avions, pensa-t-il, et l'un d'eux était un DC-10.

« Elle n'était pas ma femme, Maria. Nous n'étions pas mariés. Nous vivions ensemble.

— Mais ça n'a aucune importance. Vous vous aimiez. »

Non, il ne pouvait supporter plus longtemps son regard interrogateur. Il regarda droit devant lui – par-dessus toutes les têtes – et continua malgré tout à parler : « Naturellement. Nous vivions ensemble, oui, c'est vrai, mais c'était peut-être une forme de vie commune qu'elle n'aurait pas pu supporter encore très longtemps.

— Vous êtes pilote. Elle était donc souvent seule ? C'est ça ?

— Oui, également. » Il jeta un regard vers sa fille, cette fillette avec laquelle elle se montrait si tendre et qui lui ressemblait tant, malgré son jeune âge.

« Elle aurait tant voulu un enfant.

— Pas vous ? Je ne sais pas pourquoi je vous demande tout cela, Paul. C'est si épouvantable. Et si pénible, pour vous. Je crois que je ne vous le demande que parce que toute la situation est insensée. Jusqu'à présent, c'est moi qui ai dû subir les questions de votre part. »

Il hocha la tête.

« C'est effrayant. Et de penser qu'il a quelque chose à voir là-dedans, lui aussi.

— Qui ? »

Elle ne répondit pas à sa question. « Mon père dit toujours : Le mal, le véritable mal, est un cercle. Et celui qui y entre ne peut plus en sortir.

— Vous pensez à votre mari ?

— Et à qui d'autre ? »

Niveau de vol 330, se dit-il. Miami – Atlanta – St. Louis. Route I-324, si tu t'en souviens encore. Et la fin du voyage : « *On ne peut pas échapper au cercle du mal.* » Elle lui avait raconté tout ce qu'elle savait. Et il y en avait tant que, par crainte de voir tous ces faits et ces images se mélanger dans sa tête, il préférait ne plus y penser.

Venant de l'office, les chariots s'approchaient doucement. Conchi s'était levée, retournée, et contemplait d'un œil plein d'espoir les hôtes qui avaient commencé à servir les repas. Aussi jolie que sa mère, vraiment, avec le charme de l'enfance qui survivait encore en elle.

« Ce sont des assassins, Paul. »

Maria Rosario saisit son bras par-dessus l'allée. Il sentit la pression de ses doigts, des doigts durs, robustes. « Des assassins – je m'en suis

toujours doutée. Et je l'ai toujours su. Peut-être est-ce que je l'ai refoulé, parce que je ne voulais pas le savoir. Mais c'est la vérité. »

Il observa un long moment de silence. Puis il dit lentement : « Moi aussi, je me sens coupable. Et... il y a des moments où je ne peux plus penser à autre chose. »

Elle se contenta de le regarder.

« Elle voulait tellement avoir un enfant. Mais ensuite...

— Oui ?

— Ensuite, elle m'a quitté, elle est partie pour Majorque et n'en est pas revenue. »

Dans le poste de pilotage du DC-10, le commandant de bord Tom Walker appuya sur la touche du micro. « Bonjour, St. Louis ! » Ils avaient atteint le nouveau secteur de contrôle. Il annonça l'altitude et demanda au copilote d'écouter sur l'une des fréquences météo les dernières prévisions.

Puis il remit les pare-soleil, pour se protéger les yeux, vérifia que le pilote automatique était bien engagé et tourna la tête en direction de Hal Terney, qui venait juste d'allumer l'un de ses horribles cigares.

« Je vais te dire une chose, Hal. Cette fois, il n'y a pas d'excuse. Ça ne vient pas de moi. En ce qui me concerne, tu peux bien vadrouiller où tu veux à Sioux City, mais Joan refuse d'accepter plus longtemps que tu dédaignes constamment son maudit plum-pudding. »

Les parents de Terney étaient anglais. Comme la femme de Walker, Joan, rattachait la notion de « british food » au plum-pudding, elle avait acheté un livre de cuisine et réussi, au prix de nombreuses heures de travail et de multiples expériences désastreuses, à mettre au point quelque chose qui ressemblait à un plum-pudding. Que Hal ne soit pas encore venu le déguster était l'un des sujets de conversation favoris chez les Walker.

« J'ai honte, Tom, mais tu me connais. Avec un ignorant comme moi, il est difficile de s'entendre. Pourtant, cette fois, je te promets... »

Terney l'interrompit.

À côté de l'étroit panneau de contrôle dont il s'occupait en tant qu'officier mécanicien, un signal sonore retentit. Au même instant, une petite lampe s'alluma devant lui. Chacun, dans le cockpit, savait ce que cela signifiait : c'était la direction de la compagnie. Terney changea de longueur d'onde. « Eastern Wings, vol 610, dit-il. Terney.

— Hello, Hal – c'était la voix de Mike Prestler, le représentant d'Eastern Wings à Miami. Écoutez bien, il s'est passé une histoire assez invraisemblable. “Assez” n'est pas le terme exact. Je devrais plutôt dire : très invraisemblable et très désagréable...

— Bon, et alors ? Ne prenez pas un ton si dramatique.

— Et si ça l'était, dramatique ? Pouvez-vous me passer le commandant de bord, s'il vous plaît ? »

Terney établit la communication et alluma en même temps le haut-parleur au-dessus de sa tête, pour pouvoir entendre la conversation.

« Mr. Walker, ici Mike Prestler. Je vais essayer de m'expliquer brièvement, bien que ce soit bigrement difficile. Vous avez fait un vol de contrôle hier pour tester le nouveau réacteur, le numéro deux, qui a été révisé par Walcott ?

— Oui, pourquoi ?

— Vous avez remarqué quelque chose ?

— Non, rien du tout.

— Et pendant le vol ?

— Tout est O.K. »

Walker loucha en direction de Hal Terney. Celui-ci hocha la tête et échangea un bref regard avec Heller, le copilote.

« Rien à signaler, dit Tom Walker.

— Eh bien, commandant, il n'y a pas de raison pour que ça ne continue pas comme ça. C'est tout ce que nous pouvons souhaiter, en tout cas.

— Que voulez-vous dire ? Qu'est-ce que c'est que votre histoire invraisemblable ?

— Je ne sais pas si vous connaissez la Lidell Aircraft Corporation ?

— Je devrais ? »

Des parasites électrostatiques couvrirent un bref instant la voix de Prestler. « Non, mon Dieu non, il vaudrait mieux que nous ne l'ayons jamais connue. En tout cas, il s'agit d'un magasin de pièces détachées à Miami. Un grossiste.

— Ah bon ?

— Le propriétaire, un certain Lidell, a été attaqué aujourd'hui par un de ses employés, qui l'a accusé d'avoir livré à Walcott du matériel inutilisable. Il s'agit de disques de turbine. Pour être plus exact, de freins d'ailettes de turbine du JT9D de Pratt and Whitney. Ils doivent être défectueux. Ou pas du bon modèle. »

Jusqu'à présent, Tom Walker était resté vautré nonchalamment sur son siège. Soudain, il se redressa brusquement et sembla extrêmement tendu. Frank Heller, lui aussi, qui ne portait pas d'écouteurs, fixait le petit haut-parleur au-dessus de Hal Terney.

« Et ensuite ? Comment le savez-vous ?

— Voilà. L'homme s'est jeté sur son patron. Celui-ci l'a abattu. La police et le FBI ont entre-temps découvert – ou croient avoir découvert, ce n'est pas encore sûr – que ces disques avaient été montés justement dans le réacteur numéro deux de votre appareil.

— Ah bon ? La police ? Le FBI ? Et ils croient avoir découvert... Qu'est-ce que ça veut dire "ils croient", bon Dieu ? C'est de la pure folie ! Ce dont j'ai besoin maintenant, c'est d'informations précises, Mr. Prestler.

— J'en suis conscient. Mais les interrogatoires sont en cours. Ils viennent juste de me mettre au courant de toute l'affaire par téléphone, et j'ai pensé que je devais vous en informer aussitôt... »

Tous les yeux se fixèrent alors sur les indicateurs du réacteur numéro deux. Ils indiquaient, comme les autres, une rotation normale. Rien de bizarre. Tout semblait fonctionner impeccablement.

L'interrogatoire ne se déroula pas dans le commissariat de police compétent, mais dans le Dade County Building, le siège du ministère public. Ce fut Dave Feinstein qui le mena, un jeune procureur qu'on surnommait « Einstein » dans son service, à cause de ses lunettes rondes et de ses boucles luxuriantes. Il appartenait à un groupe spécial de fonctionnaires, qui avait été créé pour venir en aide au FBI dans des cas particulièrement urgents. On évitait par là les obstacles administratifs et les procédures interminables.

Dans le petit bureau de Feinstein situé au septième étage de l'immeuble, cinq hommes étaient assis sur des chaises inconfortables autour de la table du procureur : Howard Conolly, le chef des enquêteurs de la campagne lancée par le FBI contre le trafic de pièces détachées, Andy Spencer, l'un de ses agents, Don Baird, le chef de la police criminelle, et enfin Charles Lidell et Hardy McCore, autour desquels tournait toute l'affaire.

Conolly jeta un coup d'œil impatient à sa montre : des formalités, rien que des formalités, pensa-t-il. Voilà près de deux heures qu'ils étaient assis là. Toutes les déclarations devaient être vérifiées. Surtout si, comme Lidell l'affirmait, l'homme qu'il avait abattu manifestait depuis des semaines un comportement névrotique, instable, et fort peu consciencieux, professionnellement parlant. À la manière dont Lidell le décrivait, c'était un cas pour les psychiatres. L'arrière-plan habituel : couple désuni, lui bisexuel, drogué, séparé de ses enfants, etc., etc.

Feinstein avait essayé de vérifier ces informations par téléphone. Il y était parvenu pour quelques-unes d'entre elles, qui semblaient confirmer les dires de Lidell : il était très atteint psychiquement, sa femme l'avait quitté. Bon, mais ce n'était pas une raison suffisante pour se précipiter sur son patron avec une lourde statuette de bronze. Et l'autre, ce mécanicien ? Conolly était persuadé qu'il en savait plus qu'il ne l'avouait. Ses : « Ça s'est passé comme Mr. Lidell le dit... Oui, Mr. Lidell a parfaitement raison » produisaient une impression pénible.

Le procureur Feinstein s'empara d'un billet, qu'un employé en uniforme venait d'apporter et avait remis d'abord au chef de la police judiciaire.

« Bon, ce que vous avez déclaré précédemment semble être exact,

dans l'ensemble, Mr. Lidell. La rupture était consommée depuis des mois entre Rosario et sa femme. Il s'était installé dans un bungalow, pendant que sa famille restait dans l'appartement de Tamar Street. Dans ce bungalow, il aurait vécu avec différents hommes. Cela semble concorder avec les quelques témoignages de voisins que nous avons pu obtenir. »

L'impatience de Conolly allait grandissant. Mon Dieu, comme s'il s'agissait maintenant des gigolos de Rosario ! Pourquoi ne le cuisinait-il pas ? Si au moins Feinstein avait jeté un coup d'œil sur le dossier Lidell qu'il lui avait remis avant la séance.

Spencer lui donna un léger coup de genou. « Howard ? chuchota-t-il. Est-ce que je peux vous parler un instant ? »

Conolly acquiesça et se leva. « Pardon, dit-il. Je vous demande de nous excuser quelques minutes pour des raisons de service.

— Vous revenez, Mr. Conolly ?

— Naturellement. Bien sûr que nous revenons. Et comment ! »

Dans le couloir, il défit le papier d'un de ses bonbons à l'eucalyptus et se mit à le mâcher rageusement. « Bon Dieu, mais qu'est-ce que c'est que cet interrogatoire ? Si ça continue comme ça, il va nous raconter que Rosario s'est précipité sur lui dans une crise de jalousie. Ou qu'il était faible d'esprit. »

Spencer alluma rapidement une cigarette. Feinstein avait interdit de fumer dans son bureau. Il aspira une profonde bouffée. « Nous sommes stupides d'avoir accepté ça jusqu'à présent. Toute cette affaire pue, d'un bout à l'autre.

— Je ne fais pas que le sentir, je le sais ! Mais qu'est-ce qui vous pousse à penser ça ?

— J'ai pris un café à la machine automatique, dehors dans le couloir, avec le mécanicien, ou le chef d'équipe – je ne sais pas comment vous l'appellez.

— Et alors ?

— Si quelqu'un est complètement paumé, c'est bien lui. J'ai donné dans le style copain. Je lui ai dit : "Allons, McCore, la bagarre entre eux, c'était bien à propos du trafic de pièces détachées..." Il s'est mis aussitôt à trembler et il est devenu tout blanc. "Écoutez-moi, McCore, j'ai poursuivi, vous êtes marié, vous avez deux enfants, pourquoi ne parlez-vous pas ? Vous savez ce que vous risquez ? Vous tenez à aller en taule pour un type comme ce Lidell ?" Je vous jure, Howard, qu'il avait les larmes aux yeux. Pas seulement parce qu'il avait la frousse, mais parce qu'il était à bout de nerfs. »

Conolly hocha la tête. « Qu'est-ce qu'il a dit ?

— Eh bien, voilà, au début, des bêtises. Mais quand je lui ai déclaré à nouveau que Rosario avait sans doute de bonnes et solides raisons de se jeter sur Lidell, il m'a dit soudain : "C'est à cause de l'appareil."

Je lui ai demandé : “Quel appareil ?” Et vous savez ce qu’il m’a répondu ? “L’appareil que la femme et les enfants de Rosario ont pris. Aujourd’hui. Pour Sioux City.” Il ne manquait plus que Sioux City !

— Que diable, Andy ! s’emporta Conolly. Présentez-moi ces informations d’une manière brève et précise.

— Bon, en trois phrases : Lidell avait livré des pièces trafiquées à un atelier quelconque – McCore n’a pas voulu me donner le nom. C’est pour ça que Rosario l’a attaqué, il avait peur pour ses enfants et voulait empêcher l’avion de décoller.

— Empêcher l’avion de décoller ? L’appareil est en vol ?

— Justement, impossible de lui tirer les vers du nez, là-dessus. Rien à faire. Il tremblait de tous ses membres, mais pas moyen de lui faire desserrer les dents. Il a la frousse, ce type. Une frousse bleue.

— Ah bon ? Et nous, nous restons assis là à analyser la psyché de Mr. Rosario et à nous demander s’il préférerait le faire par devant ou par derrière ? »

Howard Conolly ouvrit brusquement la porte de la pièce où avait lieu l’interrogatoire et, sans se soucier du regard ahuri du procureur Conolly, se précipita vers McCore.

« Levez-vous !

— Comment ?

— Vous avez entendu. »

Le large visage de McCore était gris, ses yeux bleus écarquillés de peur. Sa bouche tremblait.

« Debout ! »

McCore se leva, comme si cet ordre que Conolly venait de hurler l’avait ramené à la réalité : « Oui, mister...

— Laissez tomber le mister. Venez ici ! Mettez-vous dans le coin !

— Mr. Conolly...

— Monsieur le procureur, je vous prierais de ne pas intervenir. J’ai mes raisons. Dans le coin, j’ai dit, McCore ! »

Et il resta debout dans son coin, les traits figés, le regard fixe, les genoux effacés. On pouvait voir tout le mal qu’il lui en coûtait.

Conolly marcha vers lui. « McCore ! Ce qui s’est passé jusqu’à présent n’est qu’un petit jeu stupide. Maintenant, les choses deviennent sérieuses. Sérieuses pour vous. Savez-vous ce que signifie “homicide involontaire pour trafic de pièces détachées” ? »

Derrière lui, Lidell s’était levé d’un bond. « C’est incroyable, vous ne pouvez pas permettre, sir, que Mr. McCore soit interrogé de cette manière par ce... ce policier... »

Le chef de la police judiciaire s’était levé à son tour, vif comme l’éclair, et, d’une main de fer, avait forcé Lidell à se rasseoir sur sa chaise. « Ici, vous n’êtes pas dans votre entreprise, Lidell. Alors, restez tranquille. Très tranquille, sinon... » Il n’eut pas besoin d’expliquer le

« sinon », la pression vigoureuse de sa main autour du poignet de Lidell était suffisamment explicite.

« Alors, McCore ? »

Conolly prit un second élan. Il savait que c'était le bon. « Il est temps de nous cracher le morceau. Vous avez assez longtemps pris fait et cause pour votre patron. À présent, c'est terminé. Vous voulez savoir pourquoi ? »

McCore gémit.

« Vous le savez, McCore. »

Conolly, jusque-là, avait chuchoté. Il haussa le ton et rugit : « McCore ! Vous allez nous expliquer ici et maintenant ce à quoi vous avez fait allusion tout à l'heure, dans le couloir, devant l'agent Spencer. Avec précision et dans tous les détails, compris ? Sinon, je vous démolis, McCore ! Et complètement. En présence du procureur. Et savez-vous pourquoi je pourrai me le permettre ? Parce que, semble-t-il, un avion se balade dans la région, rempli d'êtres humains, des êtres innocents, McCore – des femmes, des enfants, des hommes –, des gens qui risquent la mort, parce que vous voulez couvrir votre patron ! »

McCore hocha la tête. Ses yeux s'emplirent de larmes. Ses paupières tressaillirent, puis il émit une sorte de sanglot : « Je ne le veux pas, mister, je ne le veux pas ! Mais...

— Il n'y a pas de mais ! Qu'est-il arrivé ce matin ? Que s'est-il vraiment passé ? »

Et McCore parla.

Spencer fut le premier à saisir la portée et à imaginer les conséquences des déclarations de McCore.

« Je vais téléphoner », dit-il.

Liz Myers, la chef hôtesse du vol 610, avait ouvert la porte qui donnait accès au cockpit. « Qu'est-ce qui vous arrive ? Personne ne veut de café ? Que se passe-t-il, commandant ? »

Le copilote Frank Heller tourna le buste vers elle et appuya le bras sur le dossier de son siège. « Pas de café pour moi. Les excitants sont interdits. On vient de nous l'annoncer par téléphone.

— Qu'est-ce que ça veut dire ?

— Rien, Liz, dit Walker. Mais maintenant, laissez-nous tranquilles, s'il vous plaît !

— Des problèmes ?

— Laissez-nous tranquilles, Liz ! »

La porte se referma.

Heller et Terney se taisaient. Terney mâchouillait son cigare éteint. Tous les deux regardaient Walker, attendant sa décision. Mais Walker, le buste penché sur le côté, regardait à travers le pare-brise, comme

s'il n'y avait rien eu de plus important que la verte dépression de la Tennessee Valley avec ses petits lacs de retenue et ses cours d'eau brillants et scintillants.

Ils suivaient à présent la I-239. Puis, cent cinquante kilomètres plus loin, ils passèrent sur la UP-118, qui menait directement à Des Moines et Sioux City.

La situation météorologique était idéale. Pas la moindre turbulence. Rien qu'un ciel bleu et paisible. Et rien ne changerait pendant toute la durée du voyage. L'anticyclone s'étendait sur tout l'Ouest.

Que pouvait bien faire Prestler ? Bon Dieu ! Quand allait-il enfin se manifester ?

Derrière lui, Terney s'empara des écouteurs. Walker avait collé les siens sur ses oreilles. De cette manière, il pouvait aussi bien s'entretenir avec l'équipage que recevoir les messages radio. Mais il les ajusta plus encore.

Un grésillement. « Commandant Walker ?

— Mr. Prestler ? Ici, Walker. Quoi de neuf ?

— Hélas, justement ce que je craignais.

— C'est-à-dire ?

— Les soupçons ont été confirmés. Je viens juste de l'apprendre. Les disques de turbine ont été montés dans votre DC-10. Comment se comporte le réacteur ?

— Eh bien, il fonctionne impeccablement. Comme il l'a fait jusqu'à présent.

— Et comment estimez-vous la situation ?

— Ne soyez pas naïf, Mr. Prestler, je ne peux pas le faire plus que vous. » Walker marqua un temps d'arrêt. « Avez-vous déjà pris contact avec Sioux City ?

— Oui, commandant. Mais ils m'ont dit que c'était à vous de décider si vous faisiez une escale technique.

— O.K., M^r Prestler. Merci. »

Le copilote prit la carte de parcours et la tendit à Walker. Celui-ci se contenta de secouer la tête. Le secteur était gravé dans sa tête, dans tous ses détails. Ils survolaient encore l'État du Missouri. Cinq aéroports entraient en ligne de compte : ils pouvaient revenir vers St. Louis ou atterrir à Jefferson City, à Quincy ou à Springfield. Ou encore continuer jusqu'à Des Moines – l'aéroport le plus proche était Quincy.

Tom Walker se retourna, regarda ses deux coéquipiers et dit : « Où en sommes-nous, exactement ? Si le deux nous pose des problèmes, nous l'arrêtons. Nous avons un vent arrière qui fait dans les douze nœuds de plus que prévu. Avec ça, nous ne perdrons même pas une foutue minute. Finalement, avec ces conditions météo, nous atterrirons à Sioux City exactement à l'heure même, avec deux réacteurs seulement... »

28 septembre

NIVEAU DE VOL 330 – ROUTE UP-118
Des Moines – Sioux City

Heure locale : 13 h 40

Le puissant appareil avec son fuselage brillant bleu clair et jaune était en train de s'incliner sur son aile gauche, pour changer de direction et s'engager sur la voie aérienne UP-118, quand ça se produisit...

Ce fut un passager de trente-huit ans qui enregistra le premier les signes avant-coureurs de la catastrophe. Al Buchmann était dessinateur. Son agence de Miami l'envoyait à Sioux City, pour qu'il puisse faire quelques ultimes corrections aux projets d'une campagne de publicité imminente. Il s'était rendu dans les toilettes situées à l'arrière de l'avion. D'une part, pour soulager sa vessie après le repas ; d'autre part, pour se passer sur le visage un coup de rasoir électrique. Un entretien avec les clients était prévu pour dix-huit heures. Comment Al Buchmann aurait-il pu savoir qu'il n'y assisterait jamais ?

Il allait mettre en marche son rasoir, quand il entendit un bruit étrange, une sorte de bourdonnement au-dessus de sa tête, derrière le revêtement. Cela dura une fraction de seconde, ensuite il y eut un craquement assourdissant, si soudain, si brutal qu'il en ouvrit la bouche. Puis un cliquètement – et à nouveau quelque chose qui ressemblait à une explosion. Enfin le « klong » clair et chantant du métal arraché.

Sors-toi de là ! Ce fut tout ce qu'Al Buchmann fut capable de penser. L'avion va s'ouvrir sous tes pieds. Et tu vas tomber dans le vide. Avec les toilettes et tout ce qu'il y a dedans ! Il ferma les yeux.

Le plancher le portait encore.

Il dut s'accrocher au lavabo, tant l'appareil penchait sur le côté.

Il ouvrit violemment la porte et se cramponna au premier siège venu. C'était terrible, c'était absurde, c'était insupportable : des groupes entiers de passagers s'étaient levés. Ils le regardaient tous, la bouche ouverte – ils le fixaient comme si c'était lui le coupable. Des visages décomposés, taches claires avec l'orifice de la bouche ouverte et les cavités sombres des yeux. Des cris. Puis, avec un mouvement brusque, l'avion s'inclina à nouveau. Cette fois, de l'autre côté. Les

passagers s'agrippèrent à leur siège. Devant Buchmann se tenait une hôtesse d'un certain âge, grande, les cheveux bruns. Elle aussi se cramponnait à un dossier, mais son visage était le visage d'un être humain – un être humain qui luttait pour conserver son sang-froid.

Elle leva la main. « Du calme, s'il vous plaît ! Je vous en prie, asseyez-vous. Attachez vos ceintures. Écoutez-moi, attachez-les ! »

Elle tituba jusqu'au micro installé dans la petite entrée qui menait aux toilettes et alluma le haut-parleur.

« Mesdames et messieurs, je suis Liz Myers, votre chef hôtesse. Je vous demande de vous asseoir et de boucler vos ceintures immédiatement. Apparemment, nous avons un petit problème. Je suis sûre que le commandant Walker va vous expliquer sans tarder ce qui se passe. »

Le bruit effrayant, semblable à une détonation, qui s'était produit à l'arrière de l'avion, était parvenu jusqu'au monde hermétique du cockpit. Frank Heller, le copilote, était justement aux commandes. Le DC-10 avait beau être dirigé par le pilote automatique, le contrôle de l'appareil incombait à Heller. Il sursauta, comme ses deux compagnons dans le poste de pilotage. Et, comme eux, il arbora la même expression incrédule et consternée. Bon, ils s'étaient préparés à ce qu'un incident survienne pendant le vol, mais pas ça ! Ce n'était pas une panne normale de réacteur. Ça devait être tout autre chose...

Décompression, avait pensé Heller tout d'abord. Une porte a été arrachée. Dans la cabine ou dans la soute. Et ça veut dire la descente d'urgence, et rien d'autre !

Assez souvent, ils avaient vécu ce genre de situations avec le simulateur de vol et en avaient parlé pendant les cours. Pourtant, la tempête redoutée, accompagnée du brouillard de gouttelettes de condensation, qui devait balayer les cabines à l'occasion d'une décompression, ne se produisit pas. La pression intérieure, elle non plus, ne s'était pas modifiée. La climatisation fonctionnait.

À la seconde où il avait entendu la détonation lui indiquant que quelque chose de grave s'était produit, Heller avait appuyé sur le bouton qui commandait le pilote automatique.

Alors il le vit.

Ils le virent tous.

L'étroite colonne du milieu, dans l'affichage numérique qui, au centre du tableau de bord, indiquait la puissance du réacteur, était bloquée.

Le réacteur numéro deux. C'était donc ça !

Le commandant de bord Walker connaissait par cœur la phrase de la check-list, qui s'appliquait à ce genre de situation : *Engine damaged – Close the throttle* ! Grave dommage réacteur – manette à zéro.

Il posa la main sur la manette du numéro deux et réduisit la

poussée.

Il tira en vain. La manette était bloquée.

Au centre d'entraînement de United et en d'autres innombrables circonstances, ils avaient discuté de la manière de procéder et de la stratégie à adapter pour minimiser les dégâts dans les situations les plus incroyables et les plus extrêmes. Mais qu'une manette des gaz puisse se bloquer – ce sujet n'avait jamais été abordé !

La consigne suivante d'après la check-list : arrêter l'arrivée carburant.

Walker avança la main vers la manette d'arrivée carburant et voulut la tirer vers le bas.

Elle était bloquée.

Bon Dieu ! Même cette manette, on ne pouvait pas l'actionner, elle restait complètement immobile ! Walker respira profondément pour ralentir les battements de son cœur, qui l'empêchaient de se concentrer. Qu'est-ce qui était arrivé à ce foutu zinc ?

« Hal ! Je n'arrive pas à couper l'arrivée carburant, et le robinet carburant est bloqué, lui aussi ! »

Terney se faufila dans l'intervalle qui séparait les deux sièges. Tout en se mordant la lèvre inférieure, il réfléchissait fébrilement : si la manette réacteur était bloquée, il n'y avait rien à faire. Avec l'arrivée carburant, c'était différent. Son système était combiné avec l'installation de la manette coupe-feu. En l'actionnant, on stopperait automatiquement l'arrivée carburant.

« Réacteur deux, manette coupe-feu *off*, dit Terney. Essaie donc le coupe-feu. »

Walker essaya. Effectivement, le coupe-feu se laissa manœuvrer. Le débitmètre tomba à zéro : l'arrivée de kérosène était fermée, le danger d'incendie était ainsi écarté.

Une minute s'était écoulée depuis le bruit qui avait annoncé la catastrophe. Ce furent de longues, et surtout incompréhensibles secondes.

À la treizième seconde, Frank Heller annonça : « Tom ! L'appareil est incontrôlable ! Plus moyen de le piloter. »

Walker renversa la tête. Il sentit quelque chose ramper le long de son dos, quelque chose qui ressemblait à une main glacée et vibrante. Il comprit aussitôt ce qui était arrivé : Heller avait tenté d'équilibrer le premier mouvement brusque et imprévu du DC-10 avec le gauchissement. Le manche était complètement à gauche. Et là-dessus, il avait instinctivement essayé de corriger sa descente en le tirant le plus possible à lui. Il avait le manche pratiquement sur les genoux. Pourtant, l'appareil était en train d'opérer un virage à droite en piquant du nez ! En vingt-trois ans de pratique, Walker n'avait jamais vu ça, ni ne l'avait rêvé dans aucun cauchemar ! Le DC-10 avait une

inclinaison de trente-huit degrés. Il était en train de passer sur le dos.

Walker n'eut pas le temps de réfléchir. Il agit à l'aveuglette, se fiant à son instinct, à son expérience de pilote. Sa main saisit la manette du réacteur de gauche, le numéro un. Elle n'était pas bloquée. Il la tira vers lui, réduisit la poussée, puis empoigna la manette du réacteur numéro trois pour lui donner la poussée maximale. Le bout de l'aile droite se releva, le nez suivit, le DC-10 se retrouva dans une position à peu près normale.

Ils se regardèrent.

« Dieu du ciel », murmura Frank Heller.

Ce fut la seule phrase qu'ils prononcèrent. Ils étaient assis dans un avion qui fonçait à dix mille mètres d'altitude, à une vitesse de neuf cents kilomètres-heure – et ils avaient perdu les commandes de vol : c'était plus qu'ils n'en pouvaient supporter, quand ils y pensaient. C'était une nouvelle réalité. Et ils devaient essayer de s'y adapter...

Comme dans tous les avions modernes et un certain nombre d'appareils plus anciens de la même époque de construction, par exemple le Lockheed L-1011 ou le Boeing 747, on avait renoncé, dans le DC-10, à relier le cockpit aux organes de commande par des câbles. À elle seule, la dimension de l'appareil rendait cela impossible. Les câbles d'acier étaient remplacés par un système complexe de commandes hydrauliques, de clapets et de systèmes de contrôle. Une pression hydraulique, produite par des pompes, faisait agir les nombreuses gouvernes suivant la volonté du pilote ou les plaçait en position neutre. Ce qui avait pour conséquence que, au contraire de ce qui se passait dans les modèles plus anciens, le pilote, en cas de panne, n'avait aucune possibilité d'intervenir manuellement. Pourtant, une panne totale du système hydraulique semblait ne poser aucun problème aux constructeurs, dans la mesure où il y avait une chance sur un million pour que les trois systèmes tombent en panne en même temps – c'est ce que le commandant Walker avait entendu dire assez souvent.

Dans un DC-10, les gouvernes hydrauliques des différents systèmes sont strictement séparées, si bien qu'une éventuelle perte de liquide ne peut avoir aucune conséquence sur les systèmes auxiliaires. Comme si tout cela ne suffisait pas, les gouvernes sont encore divisées en plusieurs parties, contrôlées chacune par des circuits hydrauliques distincts, afin d'avoir d'autres possibilités d'action, dans le cas d'une défaillance technique.

Un cas sur un million.

Le cas venait de se produire !

Dans le cockpit, la situation était encore trop confuse, trop déconcertante, pour qu'on tente d'en analyser les causes. Walker et

Frank Heller avaient suffisamment à faire pour essayer de stabiliser l'appareil. Aucun des membres de l'équipage ne savait encore que c'étaient des ailettes de turbine passées à travers le carter qui avaient déclenché la catastrophe. Des ailettes en acier spécial. Non seulement elles avaient coupé les circuits hydrauliques du gouvernail, à l'arrière, privant ainsi l'appareil de son système nerveux, mais elles avaient, en outre, ouvert un trou de six mètres carrés dans l'empennage horizontal...

Des terroristes ! – ç'avait été la première pensée de Paul Brückner, après la détonation qui avait retenti à l'arrière de l'appareil. Ce qui le tracassa surtout, plus que l'explosion, ce furent les brusques embardées de l'appareil qui, au bout de quelques secondes épouvantables, menaçaient de mettre l'avion sur le dos.

Dans la cabine, ce fut le début d'une panique que les huit hôtesses de l'équipage tentèrent héroïquement d'endiguer. Titubant dans les allées, elles obligèrent les passagers à se rasseoir, leur adressèrent des paroles rassurantes, bouclèrent des ceintures de sécurité, consolèrent des enfants en pleurs. Brückner le savait : bientôt tout se calmerait, quand le fatalisme du destin commun s'emparerait des passagers. Il avait vécu une demi-douzaine de situations de ce genre. Vols par mauvais temps, appareils frappés par un éclair. Le pire avait été un moteur en feu dans un DC-6 au-dessus de la cordillère des Andes.

Maria le regarda sans rien dire.

Elle tenait la main de Conchi. Toni s'était recroquevillé près du hublot, le visage entre les mains. Il avait toujours ses écouteurs sur les oreilles.

« Et alors ? » Elle prononça ces mots d'un ton très calme.

« Ceux du cockpit connaissent leur métier. Tout va rentrer dans l'ordre.

— C'est merveilleux.

— Ne vous inquiétez pas, Maria.

— M'inquiéter ? » Elle secoua la tête, comme s'il avait perdu la raison. « Je ne dois pas m'inquiéter ? »

Il ne pouvait pas lui mettre son bras autour des épaules. L'allée les séparait. Il ne pouvait pas non plus caresser la tête des enfants, comme il aurait aimé le faire. Son cerveau travaillait fébrilement : cette instabilité ? Tantôt le DC-10 levait le nez, pour le baisser de plus belle aussitôt après, tantôt c'était l'extrémité de l'aile droite, puis celle de l'aile gauche, qui se relevait. Il titubait comme un ivrogne. Et ces bruits de moteur. Tantôt c'était le réacteur numéro un qui se mettait à rugir, puis s'arrêtait, tantôt c'était le tour du numéro trois. Les pilotes essayaient manifestement de juguler les embardées par des variations de poussée et de maintenir ainsi le cap.

Et la conclusion ? Eh bien, le réacteur du milieu, le numéro deux qui était à l'arrière, sous l'empennage vertical, avait explosé à cause des ailettes. C'était l'explosion qu'on avait entendue. À en juger par le bruit, il était complètement fichu. Mais pourquoi ces embardées ? Et que faisaient les ailerons ? L'appareil ne semblait même pas capable de maintenir le cap. Pourquoi les ailerons n'intervenaient-ils pas ?

Il n'y avait qu'une explication, et tout en lui se refusait à l'accepter : le réacteur de l'arrière n'était pas le seul en cause, les commandes aussi étaient en panne ! Ça pouvait sembler de la pure folie – mais les hommes du poste de pilotage essayaient de piloter l'avion seulement à l'aide des réacteurs.

L'atterrissage, pensa-t-il. Mon Dieu, comment arriveront-ils à atterrir de cette manière ? Avec plus de deux cents personnes à bord...

L'une des hôtesse passa à côté de lui. C'était une grande femme plus âgée que les autres. La chef hôtesse, se rappelait-il. Elle avait une chevelure abondante ramassée en chignon. Elle était pâle, mais ses yeux verts étaient vifs et n'exprimaient pas la peur.

Il leva la main. Elle lutta contre un nouveau et brusque mouvement de roulis en s'agrippant à deux sièges. Elle arriva même à esquisser une sorte de sourire. « Que puis-je faire pour vous ?

— Écoutez-moi, dit Brückner. Si vous entrez à nouveau en contact avec le cockpit, je suis commandant de bord à la Lufthansa. Je connais le DC-10. Je l'ai piloté pendant six ans. Je voulais simplement vous dire que j'étais à votre disposition, si vous aviez besoin de moi.

— C'est très aimable à vous, commandant. » Elle parvint même à lui adresser un véritable sourire. « Je vais en informer le commandant Walker. »

Quelle femme ! pensa Brückner en se tournant à nouveau vers Maria Rosario. De sa part non plus, aucun mot, aucun geste de peur, elle se contrôlait parfaitement, elle aussi. Elle tenait le bras de Conchi sur ses genoux, caressait inlassablement la main de sa fille, se tournait parfois vers elle et lui chuchotait des mots à l'oreille.

Quand il dit « Maria », dans le grondement du réacteur numéro trois, elle se tourna vers lui, et il sut que cet éclat dans ses yeux n'était rien d'autre qu'une volonté farouche et déterminée de survivre.

« Est-ce que ce n'était pas une bonne idée de voyager ensemble, Paul ? » Elle arrivait même à faire de l'ironie.

« Je ne le sais pas encore.

— Comme on peut se tromper, n'est-ce pas ?

— Pourquoi ?

— Pourquoi ? À Miami, je croyais encore que je laissais tout derrière moi. Il ne voulait pas que nous partions. À présent, je constate qu'il nous tenait en laisse, plus que je ne le pensais... »

Il devina ce qui se passait dans sa tête. Ils en avaient déjà parlé

auparavant : la société Walcott, qui était chargée de la maintenance des appareils d'Eastern Wings, avait été approvisionnée en pièces détachées par Lidell. On voyait maintenant le résultat. Inutile de méditer là-dessus plus longtemps. Ou de se révolter. C'était arrivé. Les choses étaient ce qu'elles étaient.

« Maria, j'ai quelque chose à vous demander : changez de place avec moi. Et les enfants pourraient relever les jambes, pour que je puisse jeter un coup d'œil à l'extérieur. J'apercevrai peut-être quelque chose. »

Maria se contenta d'acquiescer et se leva. Les deux enfants, les genoux relevés et les yeux écarquillés de peur, se pelotonnèrent dans leurs sièges étroits. Ils ressemblaient à des oisillons tombés du nid. Et lui ? Il ne voulait pas penser à ce qui pouvait arriver. Culpabilité ? Responsabilité ? De grands mots. Et pourtant, une chose était sûre : au cas où ça se produirait, leur propre père y serait pour quelque chose.

Il caressa la tête de Toni, pensa à Christine, sa fille, et se réjouit qu'elle ne fût pas avec lui.

Il approcha le nez du visage rond et décomposé de Toni et lui sourit.

« Dis-moi, murmura l'enfant, est-ce que je vais mourir maintenant ?

— Qu'est-ce que tu racontes ?

— Mais l'avion est fichu.

— S'il était fichu, est-ce qu'il continuerait à voler ? Et pourtant il vole.

— Mais quand même... Pourquoi est-ce que les gens crient autant ?

— Les gens font toujours ça, quand ils sont énervés. Tu le sais bien ?

— Il ne faut pas que je meure, je veux voir mon grand-père.

— Toni, écoute-moi, tu es souvent allé en auto. Disons, dans l'auto de ta mère.

— Mais je n'étais pas aussi malade. Regarde, j'ai même vomi !

— Ce genre de choses arrive aussi en voiture. Et même si ça tremble ou si ça cliquette, ça continue quand même à rouler. Ça ne veut pas dire que l'auto est fichue.

— Bon. » Toni essuya la sueur qui coulait sur son front. « Si seulement je ne me sentais pas aussi mal... Et d'ailleurs, en auto c'est complètement différent. On roule sur la route. On peut simplement se ranger au bord de la route et s'arrêter. »

Il avait parfaitement raison.

Brückner colla son front contre la vitre du hublot. Il ne se faisait pas beaucoup d'illusions, de toute façon. La rangée était trop en avant. Ce qu'il vit, c'était le pylône et l'entrée d'air du réacteur numéro un. Et ce qu'il constata : le DC-10 semblait encore maintenir le cap, malgré tous ces mouvements fous de roulis. On ne constatait ni

avaries ni traces d'huile sur son revêtement extérieur. L'empennage horizontal et le gouvernail de direction se trouvaient hors de son angle de vue, de toute façon.

Ce qui avait été d'abord un choix délibéré devenait maintenant une obligation. Le système de navigation l'indiquait : l'aéroport le plus proche ne pouvait être que Sioux City. Très bien, pensa Tom Walker. Il y a là le meilleur cimetière de la région ! Et si nous voulons être optimistes, les hôpitaux n'y sont pas mal non plus...

Le DC-10 endommagé avait pu maintenir le cap. Tous les services de la sécurité aérienne de la région au courant de la situation du vol 610 d'Eastern Wings suivaient son itinéraire sur leurs écrans radar. Le commandant Walker avait depuis longtemps réglé le transpondeur sur la fréquence 7700 pour l'identification de détresse.

Une fois de plus, pour la troisième fois, il se brancha sur l'interphone et s'adressa aux passagers :

« Mesdames et messieurs ! C'est le commandant de bord Walker qui vous parle. Je voudrais vous remercier pour le sens de la discipline et la compréhension dont vous avez fait preuve dans cette situation quelque peu... hum... extraordinaire. Je dis "extraordinaire", rien de plus. Je peux vous assurer que nous la contrôlons suffisamment pour atterrir bientôt dans les meilleures conditions à Sioux City. Nous le ferons pour la bonne raison que j'habite à Sioux City. D'ailleurs, ma femme m'a promis pour ce soir un dîner formidable. Il s'agit de paupiettes de veau. Je n'ajouterai qu'une chose : j'ai bien l'intention de savourer mes paupiettes de veau. Je vous remercie.

— Des paupiettes de veau ! bougonna Hal Terney derrière lui. Comme s'ils n'avaient déjà pas assez mal au cœur sans ça ! D'ailleurs, pourquoi pas du plum-pudding, espèce d'Ali-Baba... »

Terney se pencha à nouveau sur son manuel, page 302 : « Tail-Section », descriptif de la queue – les croquis détaillés du système de commande hydraulique de l'arrière, un véritable plat de spaghetti, un imbroglio de tuyauterie, de clapets et de pompes. Hal Terney eut de la peine à trouver ce qu'il cherchait, car les mouvements de l'appareil étaient ceux d'un bateau de pêche par un vent de force dix. *Dutch Roll*, pensa-t-il, roulis hollandais. Ils doivent gerber à mort, derrière... Mais tout ce sacré liquide hydraulique ne peut quand même pas s'être écoulé ? Il doit bien y avoir une possibilité de remettre en état l'un des systèmes...

La voix de Liz Myers se fit entendre dans le haut-parleur : « C'est toi, Hal ? Pourrais-tu faire savoir à Tom que nous avons un pilote de la Lufthansa parmi les passagers ? Il dit qu'il a une licence de DC-10. Il a piloté cet appareil pendant six ans. »

Terney ne réfléchit pas longtemps. Il jeta un coup d'œil vers le siège

du commandant. Tom Walker ne semblait même pas avoir entendu l'information, tant il était occupé à manier, avec Frank Heller, les manettes des deux réacteurs intacts, de manière à pouvoir stabiliser l'appareil et maintenir le cap. Tant bien que mal...

« Envoie-le ici ! » dit Terney.

Au bout de deux minutes à peine, la porte du cockpit s'ouvrit. Un homme entra. Terney le fixa. Il lui fit une impression tout à fait normale, à part les taches de vomis qui souillaient son costume de coton léger et chiffonné. Le costume était bleu. Ses yeux aussi étaient bleus, sous les cheveux gris coupés court.

« Je m'appelle Paul Brückner. » Il montra les taches. « Ça ne vient pas de moi. C'est un petit garçon de ma rangée. »

Terney sourit. Le type lui plaisait.

« Vous connaissez le DC-10, Paul ? Regardez autour de vous, et vous comprendrez immédiatement ce qui se passe ici. »

Brückner hocha la tête.

Terney avait raison. Un seul coup d'œil sur le panneau de commande suffisait. Partout s'allumaient des alarmes rouges. Le pilote automatique aussi était sur *off*. Il vit les deux pilotes, il vit leurs mains. La main droite du commandant était posée sur la manette du réacteur de gauche, la main gauche du copilote sur celle du réacteur de droite, le numéro trois. Penchés en avant, ils étaient complètement absorbés par leur tâche. L'indicateur du réacteur gauche affichait une poussée supérieure. Probablement pour équilibrer quelque avarie, qui provoquait un tourbillon d'air du côté droit. Des gouttes de sueur perlaient sur leur front. De temps en temps, ils se regardaient, comme le font deux pianistes qui veulent synchroniser leurs attaques. Parfois aussi, ils échangeaient brièvement quelques mots. Et ils pilotaient vraiment l'avion à l'aide des réacteurs ! Ça devait représenter un effort surhumain.

« Vous pourriez m'aider, dit Terney. Je ne peux pas bouger de là. Nous n'avons pas encore eu le temps. »

Il ouvrit la boîte à outils qui se trouvait sous sa console et tendit à Brückner une clé anglaise.

« Allez donc à l'arrière regarder comment ça se présente. » Il se tourna à nouveau vers les indicateurs et les voyants qui, devant lui, tapissaient la paroi jusqu'au plafond. « Je ne peux pas abandonner les contrôles. Il peut y avoir quelque chose de nouveau à chaque seconde. »

Brückner acquiesça en silence et prit la clé.

Au bout de cinq minutes, il était de retour. Deux profondes rides marquaient les commissures de ses lèvres. Terney n'eut pas besoin de l'interroger pour connaître la réponse.

« C'est sans espoir, n'est-ce pas ? »

— Oui, le système hydraulique est complètement fichu. Ce doit être les ailettes. Il n'y a rien à faire. Et il y a autre chose : un trou énorme dans l'empennage horizontal. »

Terney gémit : « C'est donc ça. C'est pour ça que c'est si difficile de maintenir le cap. C'est pour ça qu'il passe son temps à lever et à baisser le nez bêtement.

— Je suppose. Est-ce que je pourrais connaître votre nom ?

— Terney, mon vieux, Hal Terney », répondit l'officier mécanicien. Et il pensa : Si on doit avoir la même fosse commune, pourquoi ne pas être à côté d'un Allemand ? Après tout, ça n'a plus aucune importance...

« Et le commandant de bord ?

— Walker. Le copilote s'appelle Heller. Autre chose ?

— Oui. J'ai une idée. » Brückner montra le mouchoir imprégné de sang, que Frank Heller avait enroulé autour de son poignet. « Ça ne facilite pas son travail, non ? Il s'agit pourtant de coordination, à mon avis – plus exactement de savoir comment on pourrait coordonner les sensations au mieux pour piloter l'appareil.

— Explique-moi ça un peu, camarade, dit Terney.

— J'y viens... Ils travaillent à deux. Et ils doivent, en faisant ce boulot, éprouver des sensations différentes. Chacun regarde aussi l'horizon artificiel ou bien à l'extérieur. À chaque changement de poussée, il faut qu'ils se mettent d'accord d'une manière ou d'une autre. Ils le font, d'ailleurs, et ça marche d'une certaine manière, sinon, on se serait écrasés depuis longtemps. Pourtant, je trouve que ce serait plus simple, si la coordination se faisait dans un seul cerveau.

— Dans un seul cerveau ? Walker a essayé. Mais pour parvenir aux deux manettes, il devait toujours passer au-dessus de la troisième. C'était le problème.

— L'homme qui fait ce boulot doit être assis au milieu.

— Et où ça ?

— Derrière le panneau central. »

Le regard de Terney avait pris une acuité soudaine. « Et qui est cet homme ? Toi ? » Aux rides profondes qui sillonnaient son visage étroit, bronzé et couvert de sueur, s'en ajoutèrent quelques autres. « C'est une idée, Paul. C'est vraiment une idée. »

Il appuya sur la touche du micro et s'adressa à Walker. Le commandant tourna la tête, se pencha, et son regard se fit attentif.

« Vous ?

— Oui.

— Et vous pensez pouvoir y arriver ? »

Il redressa la tête et jeta un regard sur l'horizon artificiel. L'appareil s'était incliné.

Frank Heller mit les gaz à droite. Le DC-10 oscilla et retrouva son

équilibre.

« Pourquoi pas ? Je le connais. J'ai eu affaire pendant six ans avec ce zinc. D'ailleurs... »

— Oui ?

— D'ailleurs, c'est logique. » Brückner s'accroupit, puis il tendit les bras. « Comme ça. Je pourrais manier les deux manettes. Vous surveillez la situation devant, ainsi que l'horizon artificiel, et vous donnez les ordres adéquats. Rien ne viendrait détourner votre attention, commandant. »

Tom Walker hésita. Finalement il lança un bref coup d'œil à Frank Heller. « On essaie, Frank ? »

— Pourquoi pas ?

— Bon. »

La nouvelle improvisation, née de la situation critique, semblait fonctionner. Au bout de quatre minutes, le commandant Walker hocha la tête d'un air approbateur. L'appareil faisait moins d'embardées, l'éternelle rotation à droite était jugulée, l'horizon artificiel en témoignait. Et il avait l'esprit libre pour les tâches en suspens. Un nouveau problème, plus important, l'attendait : la descente vers le terrain d'atterrissage. Il allait appeler le contrôle de Chicago, quand un crépitement se fit entendre dans les écouteurs : « Eastern Wings 610. Répondez. Ici, Chicago. »

— Je vous écoute.

— Pour ce qui est du cap, vous avez liberté de manœuvre. Nous avons écarté les autres trafics de l'espace aérien. Votre cap est bon pour l'approche finale. Vous devriez peut-être ajouter cinq degrés à droite. Pensez-vous pouvoir y arriver ?

— Pourquoi pas ? dit Walker.

— Tant mieux. Encore autre chose : nous sommes en contact avec McDonnell Douglas, à Long Beach. Depuis le début. Les gens de Douglas ont convoqué un groupe d'experts. Comment ça se passe ? Est-ce que les ailerons fonctionnent à nouveau ?

— Non. Au début, ça allait encore. Mais maintenant, ils ne marchent plus, eux non plus. »

La voix, en bas, qui était à plus de quinze cents kilomètres de lui, essayait de garder son calme. Pourtant, la déception était perceptible. « C'est regrettable. Très regrettable. »

— Et le groupe d'experts ?

— Voilà. Ils ont imaginé toutes les versions possibles et ils en ont discuté. Nos techniciens, ici, pensent qu'elles ne valent rien. Le problème ne s'est encore jamais posé, vous comprenez ?

— Et comment ! dit Walker. Terminé. »

Une fois de plus, il vérifia sa position. Ils avaient quitté une altitude de treize mille pieds, volaient actuellement à quelque quatre mille

trois cents mètres et se trouvaient encore dans le secteur des voies aériennes. Ces messieurs les experts de Long Beach ? Eh bien, ils avaient raison sur un point : le problème ne s'était encore jamais posé...

Il se brancha sur la fréquence du contrôle d'approche de Sioux City. Il y avait là une voix, quelqu'un qui pourrait l'aider, du moins était-ce le seul en qui Tom Walker eût confiance. En ce moment, où qu'il soit, il devait avoir l'œil rivé sur son écran radar. Le seul qui pût tirer quelque chose de ces données, c'était Phil Hopkin.

« Eastern Wings 610. Contrôle d'approche de Sioux City ! Allez-y. Ici Walker.

— Hello, Tom ! » La voix de Phil.

« Nous allons commencer la descente. C'est-à-dire que nous allons essayer de le faire.

— Oui, Tom.

— Phil, tu connais le profil de descente du DC-10 : chaque fois que tu descends de trois cents mètres, tu parcoures cinq kilomètres. Pour nous, c'est pas vrai, malheureusement. Pour nous, il peut encore se passer un tas de choses.

— Nous le savons tous. Ne te casse pas la tête pour ça, Tom. Vas-y doucement, pas à pas. »

C'étaient les paroles douces, prudentes, d'un médecin qui accompagne un malade pendant une crise. Quelque part, semblait-il à Walker, la comparaison était exacte. Phil Hopkin, le chef d'équipe et, en même temps, le meilleur homme du contrôle d'approche de Sioux City, passait non seulement auprès de ses amis, dont Walker faisait partie, mais aussi de tous ceux qui le connaissaient, pour un homme au calme inébranlable. Grand. Gros. Silencieux. Walker le vit soudain au bord de la rivière, un chapeau de paille sur la tête, la pipe au bec, la gaule à la main. Il le vit installé à sa place favorite au bord du Missouri, une place qu'il ne cédait à personne. Immobile. Calme comme une pierre.

Il était heureux, très heureux, de savoir que cet homme existait.

« Encore une question, Phil.

— Oui ?

— La sécurité incendie est-elle prête ?

— Tu ne vas pas te casser la tête pour ça, Tom ? Bien sûr qu'ils sont là. »

28 septembre

SIOUX CITY

Heure locale : 14 h 30

Ce jour-là, ce jour merveilleux, il le commencerait tranquillement. Ainsi en avait décidé Alejandro Garcia. La répétition avec l'orchestre avait été annulée. Il n'avait qu'une élève, ce matin-là : Olga Lebedev. Sinon, ça n'aurait pas été possible. Avec la circulation de midi, il lui fallait au moins trente minutes pour se rendre à l'aéroport. Il devait donc compter quarante minutes en tout. Et l'appareil en provenance de Miami avec Maria et les enfants atterrirait certainement à l'heure.

Il regarda sa montre : onze heures vingt. Comme toujours, Olga était arrivée avec dix minutes d'avance. Tant mieux.

« Posez votre violoncelle dans le coin, Olga. Nous allons boire une tasse de café. Qu'en dites-vous ? Voulez-vous en boire une avec moi ?

— C'est très aimable à vous, Maestro.

— Allons, laissez tomber une fois pour toutes cet éternel "Maestro" ! De véritables maestros, il n'y en a qu'une douzaine au monde. Et je n'en fais certainement pas partie. Allez, venez ! »

Elle était ravissante dans sa robe bleu marine à col blanc. Jolie, vraiment. Un large sourire éclairait son visage... Les Lebedev étaient des émigrés russes, et c'était lui qui avait empêché le père d'Olga, Victor Lebedev, de changer son nom en celui de Dewy, pendant l'hystérie reaganienne. Olga Dewy ? Impensable !

Il lui avança une chaise dans la cuisine. Jolie, oui, mais quand Conchi aurait son âge ! À présent déjà, elle ne pouvait plus rivaliser avec Conchi. Ah, mon Dieu ! Conchi et le petit Toni – cette pensée lui réchauffa le cœur.

Il alluma le poste de télévision. Des informations. Il n'y fit pas attention, posa deux tasses et deux soucoupes sur la table, apporta du sucre et du lait, et prit la bouteille thermos pour verser le café. Derrière lui, le speaker avait commencé son communiqué.

Quoi ? Que racontait cet homme ?

Alejandro Garcia posa si violemment le récipient sur la table que le café en jaillit. Il ferma les yeux. Il ne tourna pas la tête vers le poste. C'était trop. Chacun de ces mots était un coup de massue qu'on lui assenait.

« ... Comme nous vous en informions déjà il y a dix minutes dans

un communiqué spécial, le DC-10 d'Eastern Wings, qui a subi de graves avaries, se trouve toujours en vol d'approche vers l'aéroport Gateway de Sioux City. À bord de l'appareil, qui a décollé de Miami, se trouvent deux cent huit passagers et onze membres d'équipage. Comme il vient de l'annoncer, le commandant de bord Tom Walker, qui réside à Sioux City, a perdu le contrôle de son appareil à la suite de l'explosion d'un réacteur, mais l'équipage a réussi néanmoins à maintenir le cap en utilisant les réacteurs comme gouvernes, si bien que l'appareil peut entamer un atterrissage forcé... »

Atterrissage forcé ? Des réacteurs comme gouvernes ? Maria ! Les enfants ! Les enfants !

L'angoisse était comme un poids insupportable. Péniblement, Alejandro Garcia se retourna et regarda l'écran : l'aéroport Gateway. Des voitures de pompiers, qui roulaient à toute allure le long des avions en stationnement. D'autres avions, qui manifestement étaient retirés de la zone dangereuse et se voyaient attribuer une autre place. Des soldats en uniforme, qui sautaient de véhicules kaki.

« ... Le service incendie et l'antenne médicale du Marion Health Center et de l'hôpital St. Lucas sont en état d'alerte. D'autres médecins, surtout des chirurgiens, ont été alertés d'urgence par la Croix-Rouge de Sioux City. La 124^e brigade de la garde nationale, elle aussi, a été mobilisée, elle est déjà sur les lieux avec des véhicules de déblaiement, du matériel lourd et des unités sanitaires. On estime que les pilotes tenteront un atterrissage forcé dans quarante minutes environ. »

La lèvre inférieure d'Alejandro Garcia se mit à trembler. Il tenta de se lever, mais n'y parvint pas. Ses jambes ne le portaient plus.

« Qu'y a-t-il, professeur ? Ça ne va pas ?

— Ma fille, murmura Garcia. Ma fille est dans cet avion. Elle est à bord, Olga ! Vous entendez ? Vous avez votre voiture ?

— Naturellement.

— Olga... » Il fit une nouvelle tentative et réussit cette fois à se lever. « Est-ce que vous pouvez m'emmener à l'aéroport ? Il faut que je... Je vous en prie, je ne peux pas rester assis ici. Vous comprenez ?

— Mais bien sûr, dit Olga Lebedev en se levant et en lui caressant l'épaule. Bien sûr que je comprends... »

28 septembre

NIVEAU DE VOL 460 – ROUTE UP-118
Des Moines – Sioux City

Heure locale : 14 h 30

Quelle descente ! La folie continuait.

Dans la cabine, le micro à la main, Liz Myers expliquait pour la troisième fois à deux cent huit passagers figés par la peur la conduite qu'ils devraient adopter, si l'avion s'écrasait quelque part en bas.

Naturellement, elle ne dit pas « s'écrasait », bien qu'elle en fût persuadée, à en juger par le comportement de ce damné appareil. Elle choisit le terme plus rassurant d'« atterrissage forcé ».

« Avant que l'avion ne commence son atterrissage forcé, j'aimerais encore dire à ceux d'entre vous qui portent des prothèses – et je ne le leur répéterai jamais assez : s'il vous plaît, dans la mesure où vous pouvez le faire, enlevez-les. C'est aussi valable pour les prothèses dentaires. Même les lunettes et les verres de contact – je vous demande de vous en débarrasser avant l'atterrissage. J'estime qu'il nous reste environ vingt minutes. C'est pourquoi je saisis encore une fois l'occasion de vous dire ce qui est particulièrement important dans ces circonstances : les dossiers de vos sièges ont déjà tous été redressés. C'est parfait. Peu de temps avant l'atterrissage, penchez-vous le plus possible en avant et croisez les mains sur la nuque. Protégez-vous le visage et le buste en serrant les coudes. »

Les hôtesse allaient et venaient entre les rangées de sièges comme des chiens bergers vigilants chargés de contrôler le comportement de leur troupeau. Mais les passagers restaient figés, fixant de leurs visages blêmes et résignés la grande chef hôtesse aux cheveux noirs. Seul l'éternel flux et reflux des réacteurs, exaspérant pour les nerfs, rompait le silence paralysant. Et les pleurs d'un enfant.

La folie n'avait pas de fin. Elle bouleversait toutes les règles. L'invraisemblable était devenu norme.

Dans le cockpit, Paul Brückner était toujours accroupi au-dessus des manettes. Les arêtes du panneau central lui rentraient dans l'estomac.

Sa chemise était trempée de sueur. Ses yeux pleuraient, à force de fixer sans cesse l'horizon artificiel. Il avait l'impression de pouvoir ainsi capter la moindre réaction du grand corps blessé de l'appareil.

« Quelle altitude, Frank ? entendit-il Walker demander à Heller.

— Quatre mille six cents », répondit Frank Heller.

Quatre mille six cents pieds ? Cela faisait un peu plus de mille cinq cents mètres. La descente ne durerait plus très longtemps. Et lui-même ne pourrait pas continuer ainsi très longtemps non plus. Il sentit le DC-10 relever le nez. Toute l'expérience qu'il avait accumulée en vingt ans lui dit de réduire les gaz, pour que l'appareil baisse à nouveau le nez. Mais à quoi pouvaient servir vingt ans dans ce cas, à quoi pouvait servir cette expérience, dont il avait été si fier ? À rien. Foutaises que tout ça !

Au-dessus de lui, la voix du contrôleur se fit entendre dans le haut-parleur, douce et rassurante : « Excellent, Tom ! C'est au poil ! Maintenant, vous tenez le cap presque exactement. Remarquable. Vraiment ! Et encore une fois : nous avons dégagé pour vous non seulement la piste 23, mais la moitié du terrain. Tout est prêt pour vous accueillir. Vous avez à présent l'Outer-Marker devant vous. C'est formidable. »

Formidable ?

Il n'avait pas dit un mot de leur profil de vol.

Une fois de plus, le DC-10 s'était mis en tête de monter vers le ciel, il était impossible de l'en faire déborder. Durant les quarante dernières minutes, toute tentative d'agir sur lui dans une telle phase avait échoué, comme tout effort pour le stabiliser. S'il lui donnait trop de poussée à gauche, le zinc voulait plonger à droite ; s'il réduisait les gaz, même doucement, l'appareil piquait du nez et menaçait de se trouver dans une position incontrôlable. Et, comme si tout cela ne suffisait pas, Brückner était obligé, au lieu de réduire la vitesse, de donner encore plus de poussée, jusqu'à ce qu'il daigne relever à nouveau son fichu nez.

C'est ce qu'il devait faire à présent !

Dans le cockpit, chacun connaissait la raison de ce comportement : les deux réacteurs intacts étaient situés derrière le foyer de l'aile. Et il n'y avait aucun moyen de compenser ce mauvais équilibre par les commandes et les spoilers. La seule chose qui pouvait les aider aurait été considérée comme de la folie pure au cours d'un vol normal : au lieu de réduire la vitesse, donner de la poussée. En donner jusqu'à ce que le courant atmosphérique force l'appareil à relever le nez, ralentissant ainsi son vol. La conséquence en était une descente en forme de montagnes russes plus ou moins rectilignes. Montée – descente – montée : un mouvement ondulatoire incessant et fou, auquel ils ne pouvaient plus échapper. Montée, descente...

« Quatre mille deux cents ! » s'écria Frank Heller.

Il n'y en avait plus pour longtemps.

« Il faut que vous incliniez un peu à droite. »

La voix du contrôleur. « Un ami », avait dit Walker auparavant. C'est vraiment ce qu'il semblait être. Avec précaution, centimètre par centimètre, Brückner manœuvra le réacteur.

« C'est bien comme ça, Paul. Ça suffit, approuva le commandant de bord. Jusqu'à présent, tu t'es débrouillé comme un chef. Mais maintenant, les choses se présentent sous un jour un peu différent... Celui qui règle la poussée a aussi besoin de visibilité. Nous allons donc te relayer. Je pense qu'il nous reste trois ou quatre minutes. Encore autre chose : c'est un endroit particulièrement dangereux, ici, à l'avant. Aujourd'hui, après tout, tu n'es pas un pilote, mais un passager. Fais-moi plaisir, retourne à ta place et boucle ta ceinture. Encore une fois, Paul, merci ! Si Dieu le veut, nous boirons une bière ensemble, après, d'accord ? »

Brückner se leva, ou plutôt tenta de le faire. Mais ses reins et ses muscles étaient si crispés qu'il n'y parvint qu'à grand-peine.

« Eh bien, bonne chance ! » dit-il en levant la main.

Il put connaître alors ce que les passagers vivaient dans la cabine.

Toutes les situations de crise qu'il avait connues jusqu'alors, ç'avait été à l'intérieur du cockpit, le regard tourné vers l'extérieur ou fixé sur les instruments, qui lui indiquaient ce qui n'allait pas et ce qu'on pouvait faire.

Mais, quand il pénétra dans la cabine et qu'il vit devant lui les rangées interminables des visages des passagers, dont chacun était occupé à se préparer à la mort, à sa mort personnelle, Brückner eut l'impression que leur impuissance, leur effroyable vulnérabilité s'infiltraient sous sa peau par tous ses pores, pour pénétrer jusqu'au fond de son cœur.

Ce fut peut-être pour lui le moment le plus pénible...

L'une des hôtesse, elle aussi solidement attachée à son siège, lui fit un geste désordonné de la main.

Brückner savait où il devait prendre place.

Si le pire devait se produire, pensa-t-il, que ce soit à côté d'eux.

Maria était assise entre ses enfants, comme auparavant. Dans sa main droite, elle tenait la main gauche de Toni, sa main gauche étreignait la main droite de Conchi. Elle se penchait tantôt vers l'un, tantôt vers l'autre. Il la vit embrasser Conchi. Au contraire des autres passagers, son visage reflétait toujours la même vigilance pleine de vie. Il sut, à la seconde même, qu'elle voulait s'en sortir. Et qu'elle s'en sortirait, s'il y avait la moindre chance. Elle et ses enfants...

Il s'assit à côté d'elle dans un silence absolu, à peine supportable, et boucla sa ceinture. Il se pencha vers elle pour lui rappeler les instructions d'évacuation.

« Ça va, Paul, dit-elle. L'hôtesse nous les a déjà répétées dix fois. Comment ça se passe, à l'avant ?

— Plutôt mal.

— Et que va-t-il arriver ? Est-ce que nous allons y rester ?

— Mais pourquoi ? Il faudra sortir, si les choses tournent mal. Par là-bas. L'issue de secours. C'est par là qu'il faudra essayer de sortir ! »

Quelqu'un toussota, comme si Brückner avait troublé le silence solennel, pendant un concert.

Il jeta un regard circulaire autour de lui. Quelle fichue place ! Aucune possibilité de s'orienter. Mais, si l'avion n'explosait pas tout de suite, si Walker réussissait à faire quelque chose qui ressemble plus ou moins à un atterrissage, ils sortiraient. Dans les issues de secours, il y a des petites bouteilles qui manœuvrent les toboggans en moins d'une seconde.

Il tenta de jeter un coup d'œil par le hublot pour voir à quelle altitude ils se trouvaient.

Rien. Le ciel bleu.

Le DC-10 venait de faire une fois de plus l'une de ses fâcheuses embardées. Dans le petit rectangle du hublot, l'horizon apparut. Un horizon à l'ouest. À perte de vue. Mais devant lui se dressait une maison. Et Brückner trouva cette maison bigrement grande. D'après la perspective qui s'offrait à lui, ils volaient à très basse altitude. Walker et Heller, dans le cockpit, devaient déjà voir devant eux le début de la piste. Et le service incendie, naturellement. Et les ambulances.

Au moment où il pensait aux ambulances, il sentit l'appareil monter en chandelle une fois de plus.

Juste à ce moment-là ! La colère et le désespoir le paralysèrent. Pas maintenant, pas à l'atterrissage ! En esprit, il se vit à nouveau dans le cockpit, penché au-dessus de la console centrale. Que faire ? Donner de la poussée ? À droite ? À gauche ? Que faire, bon Dieu ? Il pique du nez en s'inclinant à droite ! Et comment ! Il plonge, plonge, plonge interminablement. Ça y est ! Crac ! Un choc. Comme un coup de marteau. Des cris. Il se sentit poussé vers le haut. L'avion pivote, pivote ! Pourvu que le feu ne se déclare pas ! Mon Dieu, surtout pas le feu ! Anja a vécu cet enfer, ma pauvre Anja.

Et tout s'obscurcit.

28 septembre

SIOUX CITY – GATEWAY AIRPORT

Heure locale : 14 h 42

C'était une si belle journée ! Il ne pouvait rien arriver. Pas par un jour comme celui-là, un jour de lait et de miel. Ce n'était tout simplement pas possible...

Alejandro Garcia se trouvait au premier étage de l'aérogare, sur la terrasse, au tout premier rang. Il y avait beaucoup de gens autour de lui, qui s'interpellaient d'une voix excitée. Des cameramen de la télévision. Des reporters. Une véritable meute. Il ne les remarquait même pas. Pour lui, un seul bruit existait : l'étrange ronflement des turbines, qui s'interrompait, pour reprendre de plus belle, au-dessus des arbres.

Puis ils arrivèrent...

Il vit le mufle noir et écrasé de l'appareil, le pare-brise scintillant du cockpit derrière lequel les pilotes étaient assis, les ailes. Elles oscillaient. Elles oscillaient même terriblement. Mon Dieu, pourvu qu'ils réussissent ! L'appareil survolait déjà le terrain où attendaient les véhicules du service incendie. À présent, son ombre glissait au-dessus des camions de l'armée. Ils allaient réussir l'atterrissage, ça y est, ils y arrivaient ! Mais soudain, il sembla à Alejandro Garcia que tout son sang s'écoulait de son corps. L'appareil releva brusquement le nez, montrant le dessous de son fuselage, le dessous de ses ailes, comme s'il ouvrait les bras, dans un geste désespéré et implorant. Trop tard.

En vain. Sa queue heurta la large piste de béton et se brisa !

Il y a des gens là-dedans ! pensa Alejandro Garcia. Des gens, un tas de gens – ma Maria, les enfants.

Maintenant, c'était tout le fuselage qui heurtait le sol, le train d'atterrissage qui explosait.

« Mon Dieu ! s'écria Olga. Mon Dieu, ne regardez pas, professeur ! Ne regardez pas ! »

Pourtant, il ne pouvait s'empêcher de regarder. Alejandro Garcia devait regarder. C'est ainsi qu'il vit l'extrémité de l'aile droite toucher le sol, faire jaillir une fontaine de poussière, se briser – et, horrible miracle, le reste de l'appareil se relever : l'aile gauche, le moignon de l'autre aile, tout cela fit un bond puissant, telle une sauterelle blessée,

retomba, poursuivit sa course folle en faisant jaillir des gerbes d'étincelles, s'enfonça dans le champ de blé qui bordait la piste et s'arrêta enfin.

Alejandro Garcia sentit ses jambes se dérober sous lui. Autour de lui régnait un silence de mort. Là-bas, au-dehors, on entendait des sirènes, des ordres, des moteurs qui ronflaient.

Alejandro Garcia s'était assis sur la balustrade en béton de la terrasse, ses bras étreignant ses genoux. Il pleurait comme un enfant.

Il avait mal. Mon Dieu qu'il avait mal ! Le bras gauche, qu'était-il arrivé à son bras gauche ?

Ce furent ces élancements presque insupportables qui le tirèrent de son hébétude. Il entendit des gémissements. Un cri. Puis, à nouveau, ce gémissement et ce râle. Il voulut ouvrir un œil. Il était collé. Il le frotta. Du sang. C'est alors que la réalité fondit sur lui.

L'appareil relevait encore le nez ?

Le choc.

Son bras devait être cassé. Et pour le reste ? Il tenta de s'orienter. Il parvint à ouvrir aussi l'autre œil et regarda autour de lui : la cabine était penchée sur le côté. Tout était sur le côté. Corps, bagages, sièges – le tout formait un chaos indescriptible. Les sièges de la rangée devant la leur avaient été arrachés à leur support. Où étaient les enfants ? Et Maria ?

« Maria !

— Oui ? » Il entendit sa voix. « Es-tu blessé ?

— Je ne crois pas. »

Les rangées de sièges coincés les uns dans les autres avaient beau offrir un spectacle de désolation, ils semblaient pourtant avoir protégé Maria, Toni et Conchi. « Que font les enfants ?

— Ils vivent. »

C'était la réponse la plus concise, mais aussi la plus importante, qu'elle pouvait lui donner. Il tenta de se dégager. Son bras droit pendait, inerte. Il serra les dents pour réprimer les gémissements qui lui échappaient. Il y avait là un corps d'homme, les yeux écarquillés, la tête inclinée selon un angle peu naturel. Il était mort. La nuque brisée. L'issue de secours ! pensa-t-il. Le passager à côté de lui était suspendu de biais à son siège. Il remua le bras. Brückner défit la boucle de sa ceinture.

« Vous m'entendez ? Vous pouvez m'aider ? Il faut ouvrir l'issue de secours. »

L'homme ne lui prêta aucune attention. Il remua les lèvres et parvint à articuler trois mots : « Ma pauvre femme... Ma pauvre femme... » Il répéta ces mots inlassablement, comme une prière.

Brückner, le bras pendant, rampa en direction de l'issue de secours

à travers le chaos de métal, de revêtement et de passagers gémissants. Par l'un des hublots, il aperçut du blé, au-dehors. Un champ de blé ? Ils avaient atterri dans un champ de blé. Les chaumes semblaient avoir été fauchés. Au milieu, de petites flammes serpentaient.

Le feu !

Les flammes formaient un cercle. C'était peut-être une question de secondes, avant qu'ils ne sautent tous en l'air. Ce pouvait être ce petit cercle, là-bas, qui donnerait le signal de la fin...

Il respira profondément. Oublie que tu as mal. Comme hypnotisé, il fixait les flammes. Et il se souvint soudain de la phrase que Maria avait prononcée : « *On ne peut pas échapper au cercle du mal...* »

C'était peut-être la vérité. Le cercle du mal. Peut-être s'était-il refermé ? Peut-être n'était-ce qu'une illusion de croire qu'on pouvait le rompre.

« Hé, mister ! Vous pouvez m'aider ? »

Il tourna la tête et aperçut un visage de femme à la peau sombre : l'hôtesse, qui s'était si gentiment occupée des enfants.

« Bien sûr. Mais c'est ce sacré bras – pouvez-vous me prêter votre foulard ? »

Elle acquiesça. Elle avait un œil tuméfié et des traînées rouges sur le front. Quand elle dénoua son foulard, il vit que son corsage était déchiré et qu'elle portait, dessous, un soutien-gorge bleu.

« Le gauche, dit-il. La partie supérieure. Si vous pouviez me l'attacher au buste, au-dessous du coude. »

Elle le fit avec dextérité.

Il gémit. Il fallait qu'ils sortent au plus vite. C'était la seule chose qui comptait ! Les enfants ?

Le levier d'urgence de l'issue avait déjà été actionné, mais le choc avait faussé la glissière. Il n'y avait qu'une petite ouverture.

Il se baissa et tira sur le support d'un siège.

« Cette maudite hache, je n'ai pas pu la trouver.

— Essayons toujours avec ça. »

À eux deux, ils arrivèrent à desserrer le morceau de métal et à le dégager. « Là-bas. Dans le coin. Introduisez-le là-dedans ! » Elle obéit. Ils tirèrent de toutes leurs forces. L'issue se laissa ouvrir, dans sa partie inférieure.

Ils se regardèrent. Elle se redressa et hurla : « Par ici ! Vite ! Par ici ! »

La douleur devint intolérable, quand il essaya de repousser, à l'aide de son épaule valide, la rangée de sièges qui retenait prisonniers Maria et ses enfants. Il réussit enfin à la déplacer. Une main se tendit vers lui. Puis un bras. Maria ! Ses cheveux s'étaient dénoués, une petite coupure, au cou, saignait légèrement. « Maria, attends ! Je vais y arriver. Vas-y ! »

Il le rejoignit en rampant sur les genoux. « Qu'est-ce que tu as au bras ?

— Rien du tout. Dépêche-toi de sortir ! Prends les enfants ! »

Et ils émergèrent à leur tour. D'abord Conchi, puis Toni.

« Qu'est-ce que tu as au bras ? s'obstina-t-elle à lui demander.

— Toni, allez, dehors ! Aide ta mère ! »

Ils avaient des visages bouleversés, d'un blanc de craie. Mais ils réagirent. Ils rampèrent par-dessus les sièges et les débris de l'avion, par-dessus les corps sans vie, et atteignirent l'issue – ils étaient enfin dehors ! Il aperçut une femme âgée, qui était agenouillée sur un siège, les bras levés au ciel comme une prêtresse en prière.

« Arrêtez ces bêtises ! lui cria-t-il. Venez ! Le pied droit d'abord. Ici, les prières ne servent plus à rien. Sortez en glissant sur le derrière. Et vite ! »

Puis il sortit à son tour.

Une odeur forte montait du champ de blé. Le sol était imprégné de kérosène. Ça ne sentait pas seulement l'essence, la fumée et le métal déchiqueté, ça sentait aussi la mort.

Sans jeter un regard en arrière, il se mit à courir. Derrière lui, il entendit des cris. Devant lui aussi. C'étaient des ordres. Des gens en uniforme couraient à travers les blés hauts d'un mètre. Un secouriste vint directement vers lui.

Il voulut lever le bras. Il n'y parvint pas. Puis il voulut lui crier qu'il y avait encore un tas de gens dans les débris de l'avion, des gens qui avaient besoin d'aide. Et que ce fichu zinc pouvait exploser d'une seconde à l'autre. Impossible aussi. Il ne put dire que « Hello » – et il s'effondra.

L'homme avait des yeux brun noisette, un regard attentif. Il portait une blouse et une calotte vertes. Quand Brückner se redressa, il constata que son bras gauche était dans le plâtre.

« Ça va ?

— Oui. Qu'est-ce que vous allez me faire ?

— C'est déjà de l'histoire ancienne. Nous avons remis votre bras en place. Et, comme vous étiez sans connaissance, nous n'avons pas eu besoin d'anesthésiant. Très pratique. »

Brückner sourit, sans savoir pourquoi. Il se sentait malade comme un chien. Il était étendu sur une sorte d'étroit brancard, dans une pièce fermée, tout aussi étroite. Il y avait d'autres hommes en blouse verte de chirurgien. Et aussi des femmes. Et des blessés.

« Qu'est-ce que c'est ici ? Un hôpital ?

— Quelque chose dans ce genre. » L'homme sourit. « Un hôpital mobile. Un véhicule spécialement aménagé pour les premiers soins.

— Les premiers soins, je les ai reçus. Je peux me lever maintenant.

— Vous en prenez la responsabilité – c'est ce qu'on répond habituellement dans ce genre de cas », répondit l'homme avec un sourire.

Le cerveau de Brückner, alors seulement, se remit à fonctionner normalement, à percevoir les objets, les lignes et les contours. Maria ? Les enfants ? La femme en prière qu'il avait aidée à sortir de l'avion. Où étaient-ils ? L'appareil avait-il explosé ? Avait-il pris feu ?

« Est-ce que... est-ce que l'incendie s'est déclaré ? »

L'autre secoua la tête. « Non, ils ont pu éteindre le feu à temps.

« Et... il y a eu beaucoup de morts ? »

Le visage se fit grave. L'homme l'évalua du regard. Puis il hocha la tête.

« Combien ? insista Brückner.

— Environ quarante – d'après les premières estimations. »

Brückner essaya d'imaginer ce que ce chiffre pouvait représenter en drames et en souffrances.

« Ce sont surtout les passagers de première classe qui ont été touchés. Au deuxième choc. Car, quand le DC-10 a continué à glisser, le cockpit s'est détaché à son tour. Et les gens qui étaient dans la partie antérieure du fuselage n'avaient plus aucune protection. Ailleurs, nous avons seulement douze morts.

— Et le cockpit ?

— Pour autant que je sache, il n'y a qu'un homme de l'équipage parmi les victimes. L'officier mécanicien. »

Terney. Hal Terney. Hal, qui lui avait dit que c'était sa dernière année de vol.

« Écoutez-moi, vous avez là une veste. Vous pouvez la mettre sur vos épaules. » C'était une veste militaire, ample et de couleur fauve. « Je vous ai donné un analgésique. Il fera de l'effet pendant une heure environ. Notre chauffeur va vous conduire immédiatement à la clinique pour d'autres examens.

— Mais bien sûr, bien sûr », murmura Brückner en passant devant trois autres blessés pour se diriger vers la porte à glissière.

Il y avait un escalier de trois marches. Il s'arrêta sur la première.

Il regarda les quatre personnes qui s'étaient rassemblées là, puis il porta le regard par-dessus leurs têtes, par-dessus les pistes, les camions et les hommes, vers le champ de blé d'un brun doré, d'où de minces filets de fumée isolés montaient dans le ciel clair.

« Paul ! »

Comme lui, Maria portait sur les épaules une veste de l'armée. Un sparadrap était collé sur son front. Pourtant, il n'avait jamais vu un visage de femme aussi lumineux, ni aussi tendre. Ni un regard d'une telle intensité. Ses mains étaient posées sur les épaules de ses enfants. Et sur son épaule à elle était posée la main d'un homme. Il avait les

cheveux gris, le même crâne étroit et les mêmes yeux qu'elle.

« Ah, le voilà, dit Maria Rosario. Paul, quelle chance que tu existes ! »

L'homme se détacha d'elle et s'avança vers lui.

« Vous avez sauvé ma fille.

— Ce n'est pas vrai.

— Si, c'est vrai ! Vous l'avez sauvée. Et les enfants aussi. En fait, je devrais vous embrasser. Mais, avec votre bras, ce n'est pas possible. C'est pourquoi... » Il saisit la main de Brückner et l'embrassa. Brückner fut trop surpris pour réagir.

À nouveau, ils se regardèrent. Quelle chance que tu existes, pensa Brückner. Oh, mon Dieu, oui !

30 octobre

MIAMI INTERNATIONAL AIRPORT

Heure locale : 10 h 30

Alf Fohrer pénétra dans la salle de repos de l'équipage. Il avait planté ses lunettes de soleil au-dessus de son front, dans ses cheveux noirs et bouclés. Son visage bronzé rayonnait, ses dents étaient d'une blancheur éclatante, et sa veste bleue de commandant avec ses quatre galons dorés était jetée négligemment sur ses larges épaules.

« Hello, monsieur Brückner ! »

Eh bien, pensa Brückner, les voilà, nos jeunes loups. Ils en ont encore à apprendre. Ils se donnèrent une poignée de main.

« Et alors ? C'était comment ? » Fohrer s'assit. « Moche, non ?

— Nord-ouest. Tout le temps. Ça ne s'est arrangé qu'en arrivant en Floride. »

Brückner prit le dossier dans sa mallette de pilote et le tendit à Fohrer. « Tenez ! Le zinc est O.K. Vous n'aurez pas beaucoup de problèmes avec les checks. »

Fohrer devait ramener à Francfort dans trois heures l'Airbus 340-200, avec lequel Brückner avait atterri la veille au soir à Miami.

« Merci, monsieur Brückner. » Il rangea le dossier dans sa mallette. « Comment va votre bras ?

— Voyez vous-même. En parfait état. Il était complètement guéri au bout de trois semaines. »

Fohrer hocha la tête en souriant. « Complètement dingue, ce que vous avez vécu, non ?

— Oui, répondit Brückner.

— Et vous savez ce qui est le plus dingue, là-dedans ? C'est que ceux de Francfort, au lieu de vous donner une médaille et une prime, voulaient vous coller une mise à pied ! Et ça, malgré tout le foin qu'a fait la presse. Les Américains eux-mêmes, du *Washington Post* au *Times*, ne parlaient que de ça. Tous, ils vous ont célébré comme le héros de la catastrophe de Sioux City. Et aussi comme l'homme qui a donné un coup de balai aux trafiquants de pièces détachées.

— C'est bien naïf. De la pure bêtise, oui.

— Quoi ?

— Vous le savez aussi bien que moi, Fohrer. Pour un que nous avons retiré de la circulation, il va en naître trois. »

Le sourire rayonnant de Fohrer s'éteignit. « Le pire, bon Dieu, c'est que là encore vous avez raison, commandant. »

Dix minutes plus tard, Paul Brückner, dans la cohue du gigantesque hall, cherchait un kiosque où s'approvisionner en journaux.

Vol United 421, Miami – Sioux City. Dep : 13 heures.

C'était affiché. Et ces lettres blanches sur le fond noir du tableau d'affichage exerçaient sur lui une étrange et morbide fascination.

Il s'éloigna à grands pas. Au kiosque, il y avait des cartes postales. Il les contempla, mais sa main, qui s'apprêtait déjà à en prendre une représentant un dauphin particulièrement joli, jaillissant des eaux particulièrement bleues d'une piscine, se figea. Encore une carte postale ? Qu'est-ce que ça avait donné, d'envoyer à sa fille unique pendant des années tant de cartes postales ? Cette fois, il se sentait libre de tout sentiment de culpabilité. Il avait carrément supplié Christa de l'accompagner. Mais – c'était logique – il y avait un Ronny ou un Robby, qui allait justement passer un examen et qu'elle ne pouvait pas abandonner dans un moment pareil.

Et toi ? pensa-t-il. Que viens-tu faire ici ? Que cherches-tu, en fait ?

Mais comment expliquer à Christa qu'une seule phrase suffisait pour qu'il parcoure la moitié du globe et atterrisse dans une petite ville du Middle West ?

Quelle chance que tu existes, Paul ! – C'était ça, la phrase magique.

Oui, Maria, pensa-t-il, c'est vrai aussi pour toi !

« Nous demandons aux passagers du vol Miami – Sioux City de bien vouloir se rendre à bord de l'appareil », dit une voix dans un haut-parleur.

Sioux City... Brückner s'arrêta. Sioux City : c'était la seconde fois – comme si la première n'avait pas suffi ! D'ailleurs, quel nom pour une ville... Mais elle était au bord du Missouri. Et il avait deux semaines de congé. Là-bas, il pourrait aller à la pêche et se baigner avec les enfants. Peut-être s'attendent-ils à ce que tu leur apportes des cadeaux ? Il les revit ramper hors des débris de l'appareil : d'abord Conchi, les yeux écarquillés, puis le garçon, les lèvres en sang. Pas de cadeaux, décida-t-il. Il détestait faire des achats dans les aéroports, il ne l'avait fait que trop souvent ; et d'ailleurs, se dit-il, peut-être que je leur suffirai. Alors, à quoi bon ?

Il reprit sa mallette de pilote et se dirigea vers l'aire d'embarquement.

En écrivant ce roman, je n'ai pas seulement voulu raconter une histoire captivante, j'ai voulu aussi informer le public et lui faire prendre conscience que la sécurité des passagers dans les avions, qui, jusqu'à présent, semblait assurée au maximum, était de plus en plus menacée par des affairistes après au gain et sans scrupules.

Naturellement, la plupart des lieux et des personnages sont fictifs ; mais tous les faits évoqués sont exacts, et tous les événements se sont déroulés ou auraient pu se dérouler de la manière dont je les ai décrits.

Si mon livre colle à la réalité, s'il possède cette vérité saisissante et, je l'espère, convaincante, je le dois en tout premier lieu aux conseils éclairés du copilote de la Lufthansa Oliver Will. Non seulement il a été pour moi un expert sur qui j'ai pu m'appuyer en toute confiance, mais il m'a aussi communiqué la certitude – et c'est le sentiment que j'aimerais faire partager à mes lectrices et à mes lecteurs – que le cockpit des grandes compagnies d'aviation abrite des pilotes parfaitement conscients de leurs responsabilités à l'égard des passagers et capables aussi de surmonter des situations périlleuses et parfois même désespérées.

J'adresse des remerciements non moins chaleureux à mon ami l'écrivain Peter Heim, qui m'a fait profiter de sa connaissance approfondie du sujet, en me fournissant des dates, des faits et des matériaux supplémentaires, il a notamment contribué pour une grande part à donner plus de vie et de vérité à mes descriptions de Majorque.

Bad Honnef avril 1995.

Konsalik.